


VE
RI
TAS

BURT FRANKLIN RESEARCH & SOURCE WORKS SERIES # 2

JEAN II COMNÈNE

(1118-1143)

ET

MANUEL I COMNÈNE

(1143-1180)

LES COMNÈNE

II (2)

LES COMNÈNE

ÉTUDES SUR L'EMPIRE BYZANTIN

AU XIe ET AU XIIe SIÈCLES

II (2)

JEAN II COMNÈNE

(1118-1143)

ET

MANUEL I COMNÈNE

(1143-1180)

PAR

FERDINAND CHALANDON

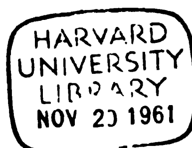
BURT FRANKLIN RESEARCH & SOURCE WORKS SERIES # 2



BURT FRANKLIN

'ew York 25, N. Y.

Published by
BURT FRANKLIN
514 West 113th Street
New York 25, N. Y.



ORIGINALLY PUBLISHED IN
PARIS — PICARD
1912

Printed in U.S.A. by
SENTRY PRESS, INC.
New York 19, N. Y.

CHAPITRE XV

LA SERBIE ET BYZANCE

(1143-1174)

L'étude des rapports de Manuel Comnène avec ses vassaux serbes, par suite de l'absence presque complète de documents ne peut être faite que très sommairement. La révolte, qui éclata après le siège de Corfou et empêcha le basileus de porter la guerre en Italie, fut suivie de nombreuses tentatives des Serbes pour secouer le joug byzantin et, plus d'une fois, l'empereur eut à intervenir pour faire respecter son autorité. Sur toutes ces guerres nous ne sommes qu'imparfaitement renseignés et sur bien des points notre information est incomplète.

Depuis la mort de Jean Comnène, des guerres civiles continuelles avaient désolé la Serbie ; dans ces luttes, un rôle prépondérant fut joué par les joupans successifs de Rascie, Pervoslav Ourosh et ses frères, Béla et Dessa (ce dernier prit plus tard le nom d'Etienne Némania), tous trois fils du joupan Ourosh dont nous avons parlé[1]. Les trois frères cherchèrent à conquérir

1. Cf. *supra*, p. 74. Les sources grecques nous font connaître comme joupan de Rascie, Ourosh, Kinnamos, III, 5, p. 113, Pervoslav, *id.* V, 2, p. 204, Béla, *ibid.*, et Dessa, *ibid.*, et V, 5, p. 212-214. Vasilievskij, *op. cit.*, dans *Slavianskij Sbornik*, Saint-Pétersbourg, 1877, t. II, p. 277 et sq., a éclairci la filiation de ces premiers joupans serbes de la famille des Némania que les *Annales serbes* et les *Annales de Raguse* avaient singulièrement obscurcie, et a montré :

1° (p. 281), que le personnage du nom d'Ourosh, mentionné par Kinnamos était à distinguer du joupan du même nom, qui a joué un rôle à l'époque de Jean Comnène (cf. *supra*, p. 74), et était d'autre part le même personnage que Pervoslav.

2° (p. 283), que Dessa était à identifier avec Etienne Némania qui, nous le savons par les *Annales de Raguse* (Luccari, *Copioso ristretto degli Annali di Rausa*, Venise, 1605, p. 25) a, à un moment donné, changé son nom.

3° Que Dessa est le même personnage que le Tekhomil que les légendes serbes donnent pour fils à Béla Ourosh.

Les sources citées par Vasilievskij sont à compléter par la publication des

l'indépendance en s'affranchissant de la domination byzantine. Par contre, le fils et le successeur de Gradicna, Rodoslav, joupan de la Zenta, se montra fidèle à la politique de son père et, dès son avènement, se rendit auprès de Manuel Comnène dont il reconnut la suzeraineté[1]. Il semble que, vers 1149, il y ait eu une tentative des fils d'Ourosh pour s'étendre vers la côte aux dépens de Rodoslav. D'après le prêtre de Dioclée, les adversaires du joupan de la Zenta se seraient groupés autour de Dessa qui se serait alors emparé de la Trébinie et de la Zenta. A la suite de cette guerre, Rodoslav aurait conservé seulement Cattaro et la région maritime jusqu'à Scutari. Ces renseignements me paraissent trouver leur confirmation dans un acte de 1150, où nous voyons Dessa prendre le titre de *dux Dioclie, Trebunie et Zachlumie*[2].

Très vraisemblablement, ces attaques du fils d'Ourosh contre le protégé de l'empire grec sont en rapport avec la révolte des Serbes qui éclata, pendant le siège de Corfou, et les conquêtes alors faites aux dépens de Rodoslav ont amené pour une part l'intervention de Manuel Comnène ; mais, si les documents nous font connaître seulement le rôle de Dessa, il ne faut point oublier que, à ce moment, celui-ci n'est pas encore joupan de Rascie : c'est son frère Pervoslav Ourosh qui occupe ce poste.

Des sources que nous possédons, il semble résulter que pour une bonne part l'insurrection de 1149 fut due aux intrigues de Roger II, roi de Sicile, qui chercha à empêcher l'empereur grec de donner suite à son projet de porter la guerre en Italie en lançant contre ses états les Serbes et les Hongrois[3]. Nous constatons alors les

Annales de Raguse dans les *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, etc., t. XXV. Je n'ai pu me procurer V. Katchanovskij, *Coup d'œil général sur l'histoire ancienne de Serbie et ses sources*, *Viestnik slavianstva* (1893), p. 72-84, cité dans la *Viz. Vremennik*, t. I, p. 238.

1. Le Prêtre de Dioclée, éd. Lucius, p. 302.

2. *Acta Bosnæ*, p. 2, = *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalum*, t. XXIII ; sur ces luttes, cf. Orbini, *Il regno degli Slavi*, Pesaro, 1601, p. 246, qui donne la tradition des *Annales de Raguse*, et la rédaction de celles-ci publiée dans les *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridion.*, t. XXV, p. 50. A la suite de ses succès dans la Zenta, Némania aurait cherché à s'étendre dans la Rascie aux dépens de Vladimir, frère de Rodoslav, cf. *ibid.* Vers 1154, le ban de Zachlumie est Slavogast, *Acta Bosnæ*, p. 3. En octobre 1151, après le succès de Manuel, Dessa prend seulement le titre de grand comte de Zachlumie, Smičklas. *Codex dipl. Croatiæ*, t. II, p. 69.

3. Kinnamos, III, 6, p. 104.

résultats de la politique suivie par Béla II, résultats qui se manifestent par l'alliance intime de la Hongrie avec la Serbie. En effet, le joupan de Rascie, Ourosh, est, sans doute, à identifier avec le comte Ourosh qui combat en Hongrie aux côtés du ban Béla[1]. D'autre part, lors de l'insurrection serbe de 1149, nous voyons que le joupan de Serbie, Pervoslav Ourosh, attend les secours que lui envoient les Hongrois[2] et, cette même année, le roi de Hongrie refuse à son beau-frère Isiaslav, prince de Kiev, l'appui de ses armes parce qu'il est en guerre avec l'empereur grec[3].

Après la prise de Corfou, c'est-à-dire à la fin de l'été ou à l'automne 1149, Manuel Comnène, avec une partie des troupes que la fin du siège avait rendu disponibles, entreprit de soumettre les Serbes révoltés et, d'Avlona, se rendit dans la vallée de la Morava en traversant, sans doute, la Pélagonia de Macédoine[4], c'est-à-dire la vallée qui s'étend du lac d'Ochrida au Vardar. Il s'empara du château de Rasson et ravagea tout le pays, sans pouvoir engager une action décisive avec les Serbes, qui, à son approche, s'enfuyaient dans la montagne pour chercher un refuge au milieu des forêts. Laissant des troupes, sous les ordres du panhypersébaste Constantin, pour occuper la région où il venait d'opérer, le basileus, d'après les sources que nous possédons, aurait parcouru ensuite la vallée de la Nischava, pays qui obéissait à l'archi-

1. Thuroczy, II, 65, p. 145.
2. Kinnamos, III, 7, p. 104.
3. *Annales d'Ipat*, ad annum 1149.
4. La Pélagonia correspond à la région dont Monastir (Bitolia) est le centre. Kinnamos, III, 6, p. 102, est notre unique source. Le théâtre des opérations dépend de l'identification du château de Rasson. Vasilievskij, *op. cit.*, p. 237, note 50, identifie Rasson avec Novi-Bazar ; par suite, les premières hostilités auraient eu lieu dans les vallées de la Raschka et de l'Ibar. Schafarik, *Slavische Alterthümer*, Leipsig, 1844, t. II, p. 261, hésitait entre l'identification Rasson=Novi-Bazar, ou bien Rasson=Razhan, au nord du confluent de la Nischava avec la Morava. Cette dernière identification me paraît être la bonne ; il résulte, en effet, du récit de Kinnamos qu'après avoir pris Rasson, Manuel pénétra dans la vallée de la Nischava, ce qui est tout naturel avec l'identification Rasson=Razban ; d'autre part, dans cette même campagne, après avoir pris Galitza, sur le mont Golesch, Manuel revient à Rasson, d'où il envoie des prisonniers à Sofia. Ceci se comprend très bien s'il s'agit de Razhan, mais plus du tout s'il s'agit de Novi-Bazar. On a, en outre, d'autant plus lieu de penser qu'il s'agit de Rasson que nous savons que les Serbes possédaient le pays aux environs de Nisch ; Dessa était maître de Dendra. Kinnamos, V, 2, p. 204. Peut-être est-ce là que se trouvait la demeure du joupan que Manuel fit incendier. Kinnamos, III, 6, p. 103.

joupan de Serbie et en aurait chassé les garnisons serbes. De là, il aurait assiégé Galitzès et, après avoir pris cette ville, il serait revenu à Rasson, d'où les prisonniers auraient été envoyés à Sofia[1]. Les Serbes, voyant que les forces dont disposaient l'empereur étaient peu nombreuses, auraient alors recommencé leurs attaques contre les Byzantins. Averti par un de ses officiers, L'Ange, du retour offensif de l'ennemi, Manuel tenta de le surprendre; il n'y put réussir, car, à son approche, les Serbes, sous les ordres de leur joupan, se retirèrent de nouveau dans la montagne. L'hiver vint interrompre cette campagne et Manuel retourna à Constantinople, où son retour fut annoncé par le grand domestique qui l'avait rejoint au cours de l'expédition[2]. En identifiant Rasson avec Razhan et Galitzès avec Galitza sur la Morava, on voit que les opérations de la guerre serbe de 1149 se sont développées seulement sur un théâtre assez restreint.

A la suite de cette campagne, dans le courant de l'hiver 1149-1150, Manuel Comnène fit à Constantinople une entrée triomphale, au milieu des acclamations populaires qui célébraient les succès remportés sur les Normands [3]. Le retentissement qu'avait eu la prise de Corfou faisait, sans doute, oublier l'échec de la tentative faite par l'empereur pour franchir l'Adriatique et porter la guerre en Italie. De grandes fêtes furent données au peuple de la capitale, pendant le séjour du basileus, qui se délassa des fatigues de la précédente campagne en multipliant, pendant l'hiver, les

1. Tout le théâtre assigné à la campagne de Manuel dépend de l'identification de Rasson et de Galitza. Vasilievskij, *op. cit.*, p. 237, qui identifie Rasson avec Novi-Bazar, identifie Galitza avec la ville de ce nom sur la Morava. Schafarik, *op. cit.*, t. II, p. 260, croyait qu'il s'agissait du mont Golesh où prend sa source le Drnitza, cf. Ami Boué, *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, Vienne, 1854, t. I, p. 199. Sretvkovitch, *Stane i odnosi srpskich archontija prema Ougriji i prema Visantiji ou polovini XII veka*, dans le *Glasnik*, t. LIV (1883), p. 155, identifie Galitza avec Galitchnik et place la campagne dans la région du Vardar et du Drin noir. Grot, *op. cit.*, p. 150, note 1, combat avec raison, à mon avis, la manière de voir de ce dernier. Il est impossible d'identifier avec certitude le théâtre de la campagne de Manuel. La seule base sérieuse pour une discussion est la mention de la Nischava, affluent de la Morava ; par suite il me paraît qu'il faut chercher dans la même région les localités mentionnées, ce qui me fait adopter les identifications avec Razhan et Galitza.

2. Kinnamos, III, 6, p. 103 ; Nikétas Choniatès, II, 6, p. 120. Il est fait allusion à ces événements dans un discours de Michel de Thessalonique, éd. Regel, *Fontes rerum byzantinarum*, n° VIII.

3. Kinnamos et Nikétas Choniatès, *loc. cit.*

spectacles et les jeux au cirque[1]. Avec le printemps, cessa cette vie oisive et Manuel se rendit en Pélagonia d'où il pouvait à la fois surveiller les Serbes et les Normands, tout en suivant de près les négociations qu'il avait engagées en Italie et en Allemagne[2].

Manuel attendit l'automne pour entreprendre une nouvelle campagne contre les Serbes. C'était, en effet, nous explique Kinnamos. une des règles de la tactique byzantine d'attendre cette époque de l'année pour combattre les Serbes, car, à l'arrière-saison, les forêts déseuillées offraient aux habitants du pays des retraites moins impénétrables, et favorisaient la marche des Byzantins en rendant plus difficile une surprise[3].

Livrés à leur propre force, l'année précédente, les Serbes avaient fui devant l'ennemi, et s'étaient bornés à faire une guerre de guerillas que la nature de leur pays rendait particulièrement facile. Prévoyant que les hostilités n'étaient que suspendues, Pervoslav Ourosh sollicita, pendant les premiers mois de 1150, l'appui de son neveu, le roi de Hongrie, Geisa ; il en reçut la promesse que les Hongrois le soutiendraient dans sa lutte contre l'empire grec[4]. Ces négociations ne demeurèrent pas secrètes et quand, à l'automne 1150, Manuel entra en campagne, il savait que les Serbes attendaient la prochaine arrivée de leurs alliés hongrois. Aussi, dans toute la première partie de la campagne, Manuel se proposa-t-il comme objectif de manœuvrer de façon à couper la route aux Hongrois afin de les empêcher d'opérer leur jonction avec les Serbes[5].

En quittant la Pélagonia, Manuel Comnène emprunta, sans doute, la vallée de la Tcherna pour gagner la haute vallée du Vardar, d'où il passa dans celle de la Morava. L'armée byzantine vint prendre ses quartiers à Nisch, où elle attendit les nouvelles[6]. Pendant son séjour dans cette ville, l'empereur eut confirmation de l'approche de l'armée hongroise et donna aussitôt des ordres pour que ses troupes se portassent à la rencontre de l'ennemi. Après avoir

1. Kinnamos, III, 7, p. 103 ; Nikétas Choniatès, III, 6, p. 120.
2. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
3. Kinnamos, III, 7, p. 104.
4. Cela résulte de Kinnamos, *loc. cit.*, et de Nikétas Choniatès, III, 7, p. 121.
5. Kinnamos, *loc, cit.* ; Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
6. Kinnamos, *loc. cit.*

suivi la vallée de la Morava, les Byzantins, d'après Kinnamos, auraient traversé la Longomérès [1] et se seraient dirigés vers la vallée de la Save qu'ils n'atteignirent d'ailleurs pas, car, auparavant, ils obliquèrent vers la vallée de la Drina, qui formait la limite entre la Serbie et la Bosnie.

Ce récit de Kinnamos peut être interprété de diverses manières [2] : pour Vasilievskij, Manuel aurait simplement suivi la vallée de la Morava serbe et Kinnamos, en disant que l'empereur s'était approché de la Save, aurait seulement voulu faire allusion à la courbe très prononcée que la Morava fait vers le nord. Je ne crois pas que les connaissances topographiques de Kinnamos aient été assez développées pour lui permettre une allusion de ce genre, et il me semble que l'on est plus près de la vérité en s'en tenant à la lettre du récit du chroniqueur, et en admettant que Manuel Comnène s'est bien en réalité avancé dans la direction de la Save. Cette hypothèse est d'ailleurs la plus logique, puisque le but de la marche de l'armée byzantine est évidemment d'empêcher la jonction des Hongrois et des Serbes. C'est en gardant les passages des fleuves pour les disputer à l'ennemi que le basileus avait le plus de chance de réussir, et il est tout naturel que sa première idée ait été de s'opposer à la traversée de la Save par les Hongrois. En cours de route, Manuel apprit, sans doute, que l'ennemi avait déjà franchi la Save ; de là, le mouvement de l'armée byzantine sur la Drina, mouvement qui avait également pour but de couper la route aux Hongrois ; mais ceux-ci avaient de l'avance et ne purent être rejoints [3].

Un parti de fourrageurs byzantins prit néanmoins contact avec l'ennemi et engagea le combat [4]. Soutenues par des renforts envoyés

1. D'après Sprüner Menke, *Hist. Atlas*, carte n° 84, la Longomérès est la région comprise entre la Morava serbe, la Morava et la Drina. Vasilievskij, *op. cit.*, p. 246, donne ce nom à la région traversée par la Longomérès entre la Tchoupra et la ville de Jagodin.

2. Vasilievskij, *loc. cit.*

3. La Drina, d'après Kinnamos, *loc. cit.*, formait la frontière de Bosnie. On pourrait supposer que les Hongrois ont suivi la rive gauche de cette rivière, ce qui leur permettait, le ban de Bosnie étant alors allié des Serbes, de rejoindre ceux-ci sans passer par le territoire byzantin.

4. Kinnamos, III, 7, p. 104. Les pièces de Prodromos, éd. Miller, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs* t. II, p. 749 et 763, paraissent se rapporter à cette campagne.

par le basileus, sous les ordres du protosébaste Jean, ces troupes poussèrent les Hongrois jusqu'à la Drina et ensuite jusqu'à la Tara, affluent de cette rivière [1]. Les Byzantins se replièrent alors sur le gros de l'armée qui avec l'empereur s'était avancé jusqu'à mi-chemin de Setzenitza. Comme Kinnamos ne nous dit point d'où était partie l'armée, nous ne savons pas où elle se trouvait alors. L'identification même de Setzenitza n'est pas sans présenter des difficultés. Suivant notre hypothèse, on pourrait supposer que Manuel a abandonné la vallée de la Drina pour remonter celle du Linn et que, par suite, il s'agit de Sjennitza sur l'Uwatz, affluent du Linn, identification que paraît confirmer la marche ultérieure de l'armée byzantine [2]. Par contre, M. Vasilievskij préférait l'identification de Setzenitza avec la rivière Sitnitza qui traverse la plaine de Kossowo [3].

Pendant toutes les marches et contre-marches de l'armée byzantine, les Serbes n'avaient point paru ; ils avaient laissé à l'ennemi une si grande tranquillité que Manuel Comnène ne pouvait arriver à savoir où étaient ses adversaires [4]. Quelques prisonniers finirent par le renseigner et lui apprirent que les Serbes attendaient pour se montrer l'arrivée des Hongrois. A tout hasard, l'empereur se porta sur la vallée de la Tara ; quand il y parvint, il se heurta à des forces considérables, et fut bientôt informé par l'un de ses officiers, Chouroupès, envoyé en reconnaissance, que les Serbes et les Hongrois avaient réussi à opérer leur jonction et que les seconds avaient amené avec eux des Petchénègues et des Chalises [5].

Le récit de Kinnamos pour toute la fin de la campagne manque complètement de précision et ne nous apporte aucun détail qui

1. Le texte de Kinnamos est certainement altéré, il porte, en effet, que les Hongrois furent repoussés jusqu'au Strymon, ce qui est invraisemblable. Tafel, *De Thessalonica*, p. 248, a proposé la correction Δρύμονος adoptée par Vasilievskij, *op. cit.*, p. 246 ; il s'agirait donc du Drin.

2. Schafarik, *op. cit.*, t. II, p. 263, penche en faveur de cette identification.

3. Vasilievskij, *op. cit.*, p. 200 ; cf. sur la Sitnitza, A. Boué, *op. cit.*, t. I, p. 200, et Jirecek, *Handelstrassen in Serbien und Bosnien*, Prague, 1879, p. 77 et 86.

4. Kinnamos, III, 7, p. 105-106 et 8, p. 107.

5. Cf. Kinnamos, V, 16, p. 247. Sur les Chalises, cf. A. Kounik dans les *Mémoires scientifiques des sections I et II de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. III. p. 737, Vasilievskij, *op. cit.*, p. 247, note 78 et l'article *Chalyzians* dans *The jewish Encyclopedia*.

puisse nous fixer sur le théâtre des hostilités [1]. La nature du pays ne se prêtait pas à une bataille rangée et ne permettait pas aux deux armées de se développer sur un front étendu. Il semble que tout se soit borné à des engagements peu importants. Manuel essaya en vain d'attirer l'ennemi dans une embuscade; ses ruses furent déjouées. Kinnamos s'étend longuement, suivant son habitude, sur les exploits du basileus; non content d'avoir avec l'aide de Jean Doukas et de Jean Cantacuzène délivré deux de ses officiers, Gifard et Michel Branas, faits prisonniers par l'ennemi, Manuel aurait encore à lui seul fait quarante captifs, et aurait vaincu en combat singulier un des chefs ennemis, Bakchinos, non sans avoir reçu de son adversaire un formidable coup d'épée, qui aurait fait pénétrer dans les chairs de son visage les maillons de son camail [2]. Outre Bakchinos, deux autres chefs ennemis, Gourdesès [3] et Boultzinos, seraient tombés au pouvoir des Byzantins.

Quoiqu'il n'y ait pas eu de grande bataille, les Serbes furent réduits à faire leur soumission, et Pervoslav Ourosh vint au camp des Grecs, où il dut se prosterner devant le basileus en demandant merci [4]. Les anciens traités furent alors renouvelés et les Serbes durent s'engager à nouveau à fournir des auxiliaires à l'armée byzantine. Le chiffre du contingent serbe fut fixé à deux mille hommes pour les guerres d'Europe et à cinq cents pour les

1. Kinnamos, III, 7 et 8, p. 107 et sq.

2. Du Cange, *Illyricum vetus et novum*, Posonii, 1746, p. 51, admet qu'il faut identifier Bakchinos avec Rodoslav. Si l'on se range à cette opinion, on trouverait dans l'armée serbe le chef de la Serbie côtière et celui de la Serbie intérieure; mais étant donné que l'acte que nous avons précédemment cité, cf. *supra*, p. 384, nous apprend que, en 1150, Rodoslav avait déjà été dépouillé par Dessa d'une partie de ses états et qu'il nous apparait par ailleurs toujours comme le protégé des Grecs, cette identification parait peu probable. On ne saurait, d'autre part, voir dans Bakchinos l'archijoupan des Serbes puisque celui-ci est indiqué par Kinnamos comme étant un autre personnage que Bakchinos. Qui donc peut être ce dernier? Vasilievskij, *op. cit.*, p. 280, propose de voir en lui un chef hongrois. Il cite divers noms se rapprochant de celui-là. Quelques années plus tard (1180-1199), nous trouvons mentionné dans des actes, *Acta Bosnæ*, pp. 3, 5, cf. *Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium*, t. XXV, p. 62-63, un personnage *Banculinus* (*Banus Culinus*); ne pourrait-on supposer chez Kinnamos une transcription défectueuse d'un nom analogue.

3. Gourdesès ne serait-il pas à identifier avec le joupan Gerdessa qui, cette même année 1150, souscrit un acte de Dessa, *Acta Bosnæ*, p. 2.

4. Il est fait allusion à l'heureuse issue de cette campagne dans un discours de Michel de Thessalonique, éd. Regel, *op. cit.*, n° IX.

guerres asiatiques. Pour ces dernières, les Serbes n'étaient tenus précédemment qu'à fournir trois cents hommes ; on voit donc que leur révolte fut punie par une aggravation des charges militaires que Byzance faisait peser sur eux.

Le traité conclu, en 1150, ne changea en rien les rapports des Serbes avec les Byzantins et, pendant les années suivantes, les sujets de Pervoslav Ourosh continuèrent à se montrer des vassaux fort peu obéissants. A une date indéterminée, des divisions éclatèrent entre les divers chefs, et Dessa réussit à supplanter son frère Pervoslav. Cette proclamation d'un nouveau joupan, faite sans son agrément et à son insu, ne plut pas à l'empereur auquel eurent recours les adversaires en présence, et Manuel rétablit Pervoslav [1]. La date à laquelle se produisit cette intervention nous est inconnue. Peut-être, a-t-elle eu lieu en 1153, quand, après avoir renouvelé la paix avec les Hongrois, le basileus se rendit en Serbie pour obliger le joupan à reconnaître son autorité et à se détacher du parti du roi de Hongrie [2].

Pendant plusieurs années, le silence se fait sur les joupans de Serbie, mais la manière dont nous allons voir agir le basileus nous permet de dire que les Serbes continuèrent à ne pas tenir compte des volontés impériales. En 1161, Manuel se rend à Philippopoli pour tenter encore une fois de régler les affaires de Serbie [3]. A ce moment, sa patience est à bout et exaspéré par les tentatives de Pervoslav pour s'affranchir de l'autorité de Byzance, il se décide à une mesure énergique, et dépose le joupan auquel il accorde toutefois de grands domaines. A sa place il nomme un autre fils d'Ourosh, le ban Béla, dont vraisemblablement la faveur à la cour de Hongrie, depuis 1158 environ, avait subi une éclipse

1. Kinnamos, III, 9, p. 113. Il semble qu'il soit fait allusion à la lutte soutenue contre ses frères dans les vies de Dessa (Etienne Némania), cf. Martinov, *Les manuscris slaves, etc.*, p. 50.

2. Nikétas Choniatès, III, p. 132, cf. *infra*, p. 409. Le seul renseignement chronologique fourni par Kinnamos, *loc. cit.*, est que cet événement se produisit plusieurs années après la première intervention de Manuel Comnène en Serbie. Le fait en question est nécessairement antérieur à 1161, car, à cette date, le basileus dépose Pervoslav qu'il avait déjà failli déposer quelque temps auparavant, Kinnamos, V, 2, p. 204 ; peut-être ce dernier fait-il illusion aux démêlés de Dessa avec son frère. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, place cet événement lors du séjour de Manuel en Thessalie, c'est à savoir en 1153, cf. *infra*, pp. 408-409.

3. Kinnamos, V, 2, p. 203-204.

momentanée[1]. Le nouveau joupan de Rascie ne fit que passer sur le trône de Serbie et abandonna bientôt le pouvoir pour retourner en Hongrie où, dès 1163, nous le retrouvons investi de nouveau de ses anciennes fonctions[2].

Pour remplacer Béla dans la charge de joupan, Manuel fit choix d'un troisième fils de Béla Ourosh[3], Dessa, qui avait déjà, comme nous l'avons vu, été porté au pouvoir par les adversaires de son frère Pervoslav. Dessa possédait de vastes domaines à Dendra, dans les environs de Nisch, à proximité de la frontière byzantine ; il dut pour obtenir l'investiture du basileus les abandonner à l'empire grec, et reçut en échange le titre d'archijoupan[4].

Le joupan que Manuel venait de donner à la Serbie ne réalisa pas les espérances que le basileus avait mises en lui ; il devait, au contraire, par sa résistance, illustrer le nom d'Etienne Némania qu'il prit après avoir été appelé au pouvoir[5]. Au moment où il fut reconnu comme chef des Serbes, Dessa, que nous désignerons désormais sous le nom d'Etienne Némania, avait environ quarante-six ans ; il devait régner trente-sept ans[6].

1. Cf. Fejer, *Codex diplomaticus Hungariæ*, Budæ, 1829, et sq., t. II, p. 147 et p. 154-155. Hannenheim, *op. cit.*, p. 33. Béla paraît alors avoir été dépouillé de la charge de ban qui est attribuée à Arpa. Sur les causes de l'éloignement de Béla, cf. Grot, *op, cit.*, p. 233, et *infra*, p. 469.

2. Fejer, *op. cit.*, t. II, p. 165 ; *Acta Bosnæ*, p. 3. Kinnamos, *loc. cit.*, dit que Béla était aveugle; il a certainement ici commis une confusion avec le roi de Hongrie, Béla l'aveugle, cf. à ce sujet, Grot, *op. cit.*, p. 39-40.

3. Il résulte d'un acte d'Etienne Ourosh (1261) que Dessa (Etienne Némania) était plus jeune que tous ses frères. Miklosich, *Monumenta serbica spectantia historiam Serbiæ, Bosniæ, Ragusii*, Vienne, 1858, n° XLVIII, p. 48. Outre Pervoslav et Béla, Dessa avait un frère du nom de Stracimir, Miklosich, *op. cit.*, n° 3, p. 1, cf. *Acta Bosnæ*, p. 4. Dans ce document il est également question d'un autre frère, Miroslav (cf. *Mon. spectantia historiam slavorum mèrid.*, t. I, p. 11, t. XXIII, p. 4, et t. XXV, p. 66), que Vasilievskij, *op. cit.*, p. 286, propose d'identifier avec Pervoslav. D'après Orbini, *op. cit.*, p. 246, Miroslav et son frère Constantin auraient possédé la Chlumie. Enfin, un dernier frère de Dessa se serait appelé David.

4. Kinnamos, V, 3, p. 204. Sur la date de la mort de Némania, date qui fixe celle de son avènement, on n'est pas d'accord, cf. Paulovitch, *Chronolochke belechke cv. Sabe o Stephanou Nemanij*, Glasnik, t. XLVII, p. 302, et *Koje je godine oumrjo Nemanja*, Belgrade, 1878, cf. Kovachevitch *Koje je godine oumrjo Stephan Nemanja*, cité d'après l'*Archiv f. sl. Philologie*, t. III, p. 537 ; le premier place la mort en 1199 et le second en 1198.

5. Eustathios de Thessalonique dit de lui, Regel : *Fontes rerum byzantinarum*, p. 43 : « ἀνὴρ οὐ τῶν πήχεων, ἃς ἡ φύσις τοῖς ἀνδράσι μετρεῖ, ἀλλ' ἐξηρμένος εἰς μέγα καὶ τὴν θέαν περίβλεπτος », et Constantin Manassès, Kurtz, *op. cit.*, *Viz. Vremennik*, t. XII, p. 91 : ὑπερωμίας τις ἄνθρωπος καὶ ὠγύγιος ἀτεχνῶς.

6. Le 25 mars 1195, Etienne Némania prit l'habit monastique ; en religion

Pendant tout son règne, Etienne Némania se montra l'adversaire résolu des Byzantins auxquels il n'obéit jamais que contraint et forcé. Dans sa lutte opiniâtre contre les Byzantins, lutte grâce à laquelle il devait finir par conquérir l'indépendance de sa patrie, Etienne chercha des appuis au dehors; il paraît en avoir trouvé en Allemagne et en Hongrie[1]. Malheureusement, sur toute son histoire, nous sommes fort imparfaitement renseignés et ne possédons que des données très vagues.

Presque aussitôt après son avènement, Etienne Némania, qui regrettait la cession de territoire que le basileus l'avait obligé à faire, tenta de rentrer en possession de Dendra; en même temps, il entrait en pourparlers avec l'empereur allemand; lors de la campagne de Manuel contre les Hongrois, en 1163, il ne montra aucun empressement à remplir ses obligations militaires. Invité par le basileus à envoyer les contingents qu'il était tenu de fournir, il retarda tellement le moment de s'exécuter que Manuel dut s'arrêter à Nisch pour être prêt en cas de besoin à marcher contre lui. L'attitude de l'empereur montra au prince serbe qu'il n'y avait plus à tergiverser; il se décida donc à amener les troupes dont il devait le service. Il est question de cette entrevue de Nisch dans l'une des Vies d'Etienne, d'après laquelle Manuel aurait remis alors à son allié Gloubochitza[2].

son nom fut Siméon; il quitta vers 1197 la Serbie pour aller vivre dans un couvent de l'Athos; c'est là qu'il mourut à l'âge de 87 ans; sur la date de sa mort, cf. la note précédente. Cf. les *Vies* de saint Siméon, par son fils saint Sabbas (*Zivot sv. Symeona od. Sv. Savy*, ed. Schafarik, Praze, 1851), son fils Etienne le premier couronné (*Zivot. s.v Symeona od. krale Stepana*, ed. Schafarik, Praze, 1851) et Domentijan (*Shibot swatoga Simeano i swatoga Sabe*, Belgrade, 1865), cf. Chodzko, *Légendes slaves du moyen âge*, Paris, 1858, 4°; Martinov, *op. cit.*, p. 50 et Paulovitch, *op. cit.*, dans le *Glasnik*, t. XLVII (1879), p. 302. D'après ces sources, Etienne aurait commencé à régner vers 1159.

1. Kinnamos, V, 5, p. 212, dit que Dessa chercha à se marier en Allemagne; Constantin Manassès, dans un de ses discours, éd. Kurtz, *Viz. Vremennik*, t. XII, p. 89, fait également allusion aux rapports de Némania avec les Allemands. Nous savons que sa femme s'appelait Anne, cf. Martinov, *op. cit.*, p. 50, et Stojanovitch, *Srpski rodoslovi i letopisi* dans le *Glasnik*, t. LIII, p. 50. D'après Orbini, *op. cit.*, p. 245, le ban de Bosnie aurait été le beau-père de Némania. Sur l'alliance avec la Hongrie, cf. Martinov, *op. cit.*, p. 55. La mention de Geisa indique que ces relations sont peut-être antérieures à l'avènement d'Etienne. Kinnamos, V, 5, p. 213, témoigne également des rapports d'Etienne avec la Hongrie.

2. Martinov, *op. cit.*, p. 51; Kinnamos, *loc. cit.*, raconte que peu après (ὀλίγῳ ὕστερον) cette entrevue de Nisch, Dessa (Etienne Némania) fut déposé par Manuel et envoyé à Constantinople. Ce terme est très vague et peut indiquer une

Deux ans plus tard (1165), Manuel dut de nouveau préparer une expédition contre Etienne Némania, qui, au dire de Nikétas Choniatès, avait ajouté de nouveaux méfaits à ceux dont il s'était anciennement rendu coupable[1]. Etienne, qui suivait de près les mouvements des Byzantins, jugea qu'il était, à ce moment, dangereux de se mettre en rébellion ouverte et, en apprenant l'entrée en campagne de Manuel Comnène, il lui fit demander un sauf-conduit, qui fut accordé. L'empereur commença par accueillir fort mal le joupan et, lui reprochant sa conduite passée, il refusa de lui pardonner. Un moment, Manuel paraît avoir songé à déposer Etienne et à s'emparer de sa personne. Les choses finirent par s'arranger et par de nouveaux serments Némania s'engagea à respecter à l'avenir le territoire de l'empire. A la suite de cette entrevue, les rapports devinrent encore plus tendus entre le basileus et le joupan. Ce dernier, furieux de l'humiliation qu'il avait dû subir, ne tint aucune de ses promesses et recommença bientôt ses incursions en territoire byzantin. Il semble toutefois que, en 1166, lors de la conquête de la Dalmatie, les Byzantins traversèrent sans rencontrer de difficultés le territoire serbe[2]. Le rétablissement de l'autorité impériale en Dalmatie paraît avoir amené une certaine agitation chez les Serbes, agitation que suffit d'ailleurs à calmer l'annonce de la prochaine arrivée de Manuel Comnène dans le pays[3].

Etienne Némania ne se borna pas à attaquer le territoire de l'empire grec, mais s'étendit encore aux dépens des autres princes serbes, vassaux de Byzance, à savoir : Rodoslav, son frère, Vladimir, et Ivan. Bien que soutenus par les Grecs, ceux-ci durent abandonner leurs possessions et s'enfuir à Raguse[4]. Il y a là tout un

période de quelques années. La présence d'Etienne dans la capitale nous est connue en 1174, il est donc vraisemblable de placer quelque peu avant cette date l'arrestation du joupan de Serbie. Celle-ci est en tout cas, semble-t-il, postérieure à 1165, cf. la note suivante. Miller a publié, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, pp. 749, 761, des pièces de Prodromos sur les succès remportés par Manuel sur Dessa.

1. Nikétas Choniatès, IV, 3, p. 178. Peut-être Manuel établit-il alors de nouveaux chefs en Serbie, cf. *Annales de Raguse*, dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum merid.*, t. XXV, p. 54.

2. Un moment les Serbes paraissent avoir fourni les contingents qu'ils devaient, Kinnamos, V, 12, p. 236.

3. *Id.*, V, 17, p. 249.

4. Lucari, *op. cit.*, p. 25 ; Mauro Orbini, *op. cit.*, p. 245 et sq., et les *Annales de Raguse* dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum merid.*, t. XXV, p. 55.

ensemble de faits que nous connaissons très imparfaitement par les Annales de Raguse et qu'il ne nous est pas possible de dater exactement.

La ville de Raguse eut à subir les attaques de Némania, qui, non seulement, prétendait se faire livrer Rodoslav et ses frères, mais encore exigeait que l'archevêque de la ville fît abandon des droits de son église sur ses suffragants serbes. Etienne voulait, en effet, rattacher ceux-ci à la métropole Saint-Pierre de Novi Bazar. Les Ragusains et leur archevêque repoussèrent les demandes du prince serbe; pour la seconde question, on s'arrangea pour traîner les choses en longueur et on finit par répondre que l'affaire dépendait de Rome[1]. Nous avons là un écho des luttes mal connues qui eurent lieu dans toute cette région entre l'Église latine et l'Église orthodoxe. A ce sujet, la Vie d'Etienne Némania par saint Sabbas nous fournit quelques renseignements intéressants; elle nous montre que l'Église latine était reconnue dans la Serbie côtière et l'Église orthodoxe dans la Serbie intérieure; nous voyons, en effet, qu'Etienne, né en Zenta, à Rijbinitzar, fut d'abord baptisé suivant le rite latin, puis rebaptisé suivant le rite grec lorsqu'il passa en Rascie[2].

Le refus des Ragusains attira sur eux la colère de Némania, mais l'intervention du basileus, qui envoya Théodore Padiatès pour soutenir les adversaires du joupan, obligea celui-ci et son frère Miroslav à se retirer dans leurs montagnes. Tous deux obtinrent, peu après, un-sauf conduit et vinrent se jeter aux pieds de l'empereur, qui les obligea à faire la paix avec les Ragusains[3].

1. Lucari, *loc. cit.*; Orbini, *op. cit.*, p. 247, dit que les difficultés de Némania avec l'archevêque de Raguse commencèrent à propos d'un différend entre l'archevêque et son suffragant, l'évêque de Cattaro. Il y eut plainte de l'archevêque au pape Alexandre III, qui était à Bénévent. Or Alexandre III a été à Bénévent du 22 août 1167 au 24 février 1170, Jaffé-L., 11359 et 11733, puis du 25 décembre 1176 au 6 janvier 1177, *Id.*, n[os] 12744, 12767, 12768 et, enfin, en novembre et décembre 1177, *Id.*, n° 12957. Orbini place ces négociations vers 1177, ce qui ne veut pas dire que le différend a commencé seulement à cette époque.

2. Cf. Martinov, *op. cit.*, p. 50, et Stojanovitch, *op. cit.*, dans le *Glasnik*, t. LIII, p. 49.

3. Cf. Lucari, *loc. cit.*; la chronologie est d'autant plus difficile que, d'après Orbini, *loc. cit.*, Némania fut presque constamment en guerre avec les Ragusains et qu'en dehors des guerres des joupans principaux, il y avait des luttes incessantes entre les chefs secondaires.

Un passage de Nikétas Choniatès fait allusion à l'envoi de Théodore Padiatès et à l'intervention de Manuel, motivée par les intrigues de Némania avec les Allemands et les Hongrois et ses tentatives sur la Croatie et Cattaro ; or, nous l'avons vu, Cattaro était à Rodoslav. Le chroniqueur grec raconte qu'Etienne, obligé de s'enfuir dans la montagne, vint faire sa soumission, car il craignait d'être déposé (1168)[1].

Le récit de Nikétas peut être complété à l'aide de Guillaume de Tyr, qui, envoyé en ambassade auprès de Manuel par le roi de Jérusalem Amauri, vint trouver l'empereur à Bitolia, en Pélagonia, au moment où, la campagne contre Némania terminée, il revenait à Constantinople[2]. « A cette époque, raconte l'archevêque de Tyr, l'empereur était retenu en Serbie, pays montagneux, couvert de forêts, et peu accessible, qui s'étend entre l'Illyrie, la Dalmatie et la Hongrie. Les Serbes s'étaient révoltés, comptant pour résister sur l'étroitesse des défilés et l'absence de routes. C'est un peuple sans culture, sans discipline, qui habite les montagnes et les forêts, ne connaît pas l'agriculture. Les troupeaux, le gros bétail, le lait, le fromage, le beurre, la viande, le miel et la cire constituent les principales richesses des habitants. Ceux-ci sont gouvernés par des joupans, qui tantôt obéissent à l'empereur et tantôt sortent de leurs montagnes et de leurs forêts pour dévaster le pays, car ils sont d'une race belliqueuse et brave. C'est précisément à cause de ces attaques insupportables pour leurs voisins que l'empereur les avait attaqués courageusement avec une grande armée. Les ayant vaincus et ayant fait leur principal chef prisonnier, il revint en Pélagonia. »

Les diverses sources, on le voit, permettent de constater le succès remporté par Manuel, en 1168. Sur les évènements des années suivantes, nous ne savons rien jusqu'en 1173[3] ; comme, à

1. Nikétas Choniatès, V, 3, p. 205. Vasilievskij, *op. cit.*, p. 284, me paraît faire erreur en reportant à 1173 les événements dont parle ici Nikétas Choniatès. Celui-ci les place entre la guerre de Hongrie et l'expédition d'Egypte (1169). Il s'agit donc bien plutôt de l'expédition de 1168 dont nous parle Guillaume de Tyr, XX, 4, p. 946-947.

2. Guillaume de Tyr, XX, 4, p. 946-947.

3. Une des *Vies* de saint Siméon (Etienne Némania) nous donne une liste des villes et provinces conquises ou ravagées par lui alors qu'il était joupan de Serbie. Nous allons la reproduire mais il faut tenir compte qu'aucune donnée chronologique ne nous est fournie et que, par suite, il est possible et même

ce moment, nous verrons Manuel déposer Etienne Némania, nous pouvons supposer que celui-ci n'observa pas plus le traité de 1168 que les précédents et recommença à attaquer ses voisins et les territoires de l'empire.

Les progrès d'Etienne Némania finirent par lasser la patience de Manuel Comnène qui, une fois Béla III installé sur le trône de Hongrie, se décida à en finir avec le joupan rebelle (1173). L'empereur intervint d'autant plus énergiquement qu'à ce moment les Serbes poussés par Venise étaient en pleine insurrection. Sans attendre que l'armée entière eût opéré sa concentration, Manuel, avec quelques milliers d'hommes, se lança dans la montagne, espérant surprendre son adversaire, qui réussit tout d'abord à s'échapper ; mais, à cause des forces dont disposait l'empereur, Némania se résolut bientôt à traiter et fit demander un sauf-conduit qui lui fût accordé. Il vint donc au camp impérial, en tenue de suppliant, les bras et les jambes nus, la corde au cou, tenant son épée par la lame et se livra à la merci de son suzerain. Celui-ci consentit à pardonner encore une fois, mais il emmena le joupan de Serbie à Constantinople[1].

C'est très probablement à cet évènement que se rapportent les détails que Kinnamos donne sur l'arrestation du prince serbe[2].

probable que certaines des conquêtes attribuées à Etienne soient postérieures au règne de Manuel et datent soit des troubles qui éclatèrent à la mort de Manuel, soit de la lutte d'Etienne avec Isaac l'Ange (cf. Ansbert, *Historia de expeditione Friderici*, *Fontes rerum austriacarum* SS., t. V, p. 22-24 ; Nikétas Choniatès, *De Isaacio Angelo*, III, 4, p. 569, et Orbini, *op. cit.*, p. 248). Voici la liste des possessions d'Etienne (Martinov, *op. cit.*, p. 55-56) : 1° Les villes de Sardique (Sofia), Pernik (peut-être Petritsche, Schafarik, *op. cit.*, t. II, p. 219), Schtip (cf. *id.*, p. 225), Semlin (vers la source du Strymon, *ibid.*), Velboujde, Jitomitsk, Skopia (Uskub), Leschk, sur le Drin (Alessio), Gradets (Hissar), Prizrène (Prizrendi), Nisch, et les environs jusqu'à Stralitz (cf. Ansbert, *loc. cit.*), Raoini, Kozel ; 2° les provinces de Nisch, Prizrène, Liplian (sur la Morava), Vrani, Dioclée (Zenta), Dalmatie ; 3° les villes suivantes furent dévastées : Sardonica, Drivast, Rosaf (Rossa ? cf. Schafarik, *op. cit.*, t. II, p. 275), Scadra (Scarda ?), Svatih, Letsin, Bari (Antivari), Cattaro. Dans cette dernière ville Etienne installa son palais qu'il fortifia.

D'après une autre liste (cf. Schafarik, *op. cit.*, t. II, p. 275-276, et Stojanovitch, *op. cit.*, dans le *Glasnik*, t. LIII, p. 49) Etienne, peut-être avant son avènement comme joupan, aurait été maître de Patkowo, Chwostno, Podrimj, Kostrets, Drzkowina, Sitnika, Lab, Liplian, Glbotchika, Rjeky, Ouska, Pomorawj, Zagrlata, Ljewatch, Bjelika.

1. Kinnamos, VI, 11, p. 286-288.

2. *Id.*, V, 5, p. 213. D'après Kinnamos, *loc. cit.*, l'endroit où Dessa avait été gardé conserva le nom de Rempart de Dessa. Ceci rappelle le Champ de Néma-

Il raconte que, peu après les évènements qu'il vient d'exposer, l'ambition de Dessa (Némania) n'ayant fait que croître, celui-ci en vint à conspirer avec le roi de Hongrie. Des propos compromettants tenus par lui à des ambassadeurs hongrois venus voir Manuel furent rapportés à l'empereur qui se décida à sévir. Le prince serbe fut arrêté ; il put toutefois demeurer dans sa tente autour de laquelle fut élevé un mur que gardaient les soldats. Peu après, le prisonnier fut transféré à Constantinople et enfermé au Palais.

Le séjour forcé d'Etienne Némania dans la capitale de l'empire nous est également connu par un discours de l'archevêque de Thessalonique, prononcé à la fin de l'année 1174 [1]. L'orateur fait allusion à la présence du prince serbe, qu'il représente regardant avec admiration les mosaïques du Palais, sur lesquelles il retrouvait l'histoire des luttes que le basileus avait soutenues contre lui.

A une date indéterminée, Etienne Némania fut rendu à la liberté, mais sa captivité l'avait sans doute assagi, car il n'est plus question de lui pendant les dernières années de Manuel Comnène. En 1176, nous voyons que les Serbes fournissent au basileus leur contingent pour l'expédition d'Asie Mineure, qui eut lieu cette même année [2], mais il n'est pas question de leur joupan, qui réapparaît après la mort de Manuel, lors de la croisade de Frédéric Barberousse.

nia dont il est question dans les légendes serbes, cf. Vasilievskij, *op. cit.*, p. 280-282.

1. Ed. Regel, *Fontes rerum byzantinarum*, t. I, p. 43. L'éditeur me paraît supposer avec raison, p. XI-XII, que ce discours a été prononcé le 6 décembre 1174. Il est également fait allusion à la captivité de Némania dans un discours de Constantin Manassès, ed. Kurtz, *Viz. Vremennik*, t. XII, p. 89-91. Les mots ὁ ἀνὴρ ἐθριάμβευσεν (101) paraissent indiquer que Némania a figuré dans un triomphe.

2. Cf. *infra*, p. 505.

CHAPITRE XVI

LA HONGRIE, LA RUSSIE ET L'EMPIRE GREC
(1143-1156)

Au début du règne du roi de Hongrie, Geisa II, qui, encore enfant, avait succédé, en 1141, à son père, Béla l'Aveugle, un rôle prépondérant fut joué à la cour hongroise par l'oncle du jeune roi, le ban Béla, frère de la reine Hélène [1]. Les rapports de parenté qui existaient entre la famille royale de Hongrie et la famille des archijoupans serbes de Rascie amenèrent un rapprochement politique entre les deux peuples et, pendant quelque temps, la Hongrie chercha à assumer le rôle de protectrice des Serbes en les soutenant dans leurs guerres contre les basileis de Constantinople. Cette tendance de la politique hongroise est curieuse à constater ; elle nous montre les efforts d'une Hongrie, devenue déjà puissance slave par ses conquêtes en Croatie et en Dalmatie, pour gagner les autres peuples slaves ses voisins, afin de s'appuyer sur eux pour lutter contre les empereurs d'Occident et d'Orient qui voient sans plaisir s'affirmer les progrès du royaume de saint Etienne.

Sur presque tous les théâtres où elles se rencontraient, Byzance et la Hongrie avaient des intérêts opposés qui devaient forcément faire naître entre elles des occasions de conflit. Du côté de la Dalmatie et de la Croatie, aucun changement n'était survenu depuis le règne de Jean Comnène, mais, à Constantinople, on n'avait point encore renoncé à revendiquer les anciennes possessions de l'empire grec, comme nous le montrera quelques années plus tard l'occupation de la Dalmatie par les troupes byzantines [2].

1. Béla II mourut le 13 février 1141, et Geisa II fut couronné le 16, cf. Hanneuheim. *Ungarn unter Bela II und Geisa II in seinen Beziehungen zu Deutschland*, Hermannstadt, 1884, p. 22, notes 46 et 47. Sur la carrière et le rôle de Béla à la cour de Hongrie, cf. Grot, *op. cit*, p. 40.

2. Cf. *infra*, p. 485.

De son côté, la Hongrie devait voir avec inquiétude les progrès de Venise et l'alliance qui, pendant les premières années de Manuel, unit la république à l'empire grec. Sur la côte de l'Adriatique, en effet, les intérêts des Vénitiens, chassés des villes dalmates, étaient en opposition déclarée avec ceux de la Hongrie et celle-ci était en droit de craindre que le rapprochement de Venise et de Byzance ne fût suivi d'une action commune dirigée contre ses possessions.

Sur un autre théâtre encore, Hongrois et Byzantins étaient en pleine rivalité. Fidèle à sa politique slavophile, la cour hongroise avait négocié le mariage de Geisa avec une princesse russe, et l'on avait fait épouser au jeune souverain Euphrosine, fille du prince de Kiev, Mtislav, et petite-fille de Vladimir Monomaque [1]. Par son mariage, Geisa fut amené à soutenir les prétentions élevées sur le trône de Kiev par son beau-frère Isiaslav. Celui-ci, hostile aux Byzantins, paraissait désireux de s'affranchir même de la soumission que l'Église russe avait jusque-là témoignée au patriarche de Constantinople [2]. De son côté, Manuel Comnène, fidèle à la politique traditionnelle de l'empire, cherchait à maintenir parmi les princes russes l'influence grecque et intervenait dans leurs luttes en soutenant Georges Dolgorouki, fils de Vladimir Monomaque, et son allié, le prince de Galitsch, Vladimirko, que l'on regardait comme un vassal du basileus [3]. Un autre fait nous montre combien à Byzance on s'intéressait aux affaires de Russie. Quand, quelques années après les événements que nous allons raconter, les fils de Georges Dolgorouki furent contraints d'abandonner leur pays, c'est auprès du basileus qu'ils vinrent chercher un refuge ; accueillis avec faveur, ils reçurent des terres sur les bords du Danube [4].

L'alliance des deux empires, qui avait suivi la seconde croisade, devait, en outre, causer à la cour de Geisa une certaine inquiétude, car l'on pouvait craindre que Manuel et Conrad n'unissent leurs forces contre la Hongrie [5]. Enfin, il est probable que l'on était

1. Sur ce mariage, cf. Grot, *op. cit.*, p. 94-96.
2. Sur l'affaire du métropolite Clément au concile de 1147, voir Karamsine, *Histoire de Russie*, traduction St. Thomas, t. II, Paris, 1819, p. 275.
3. Cf. Kinnamos, III, 11, p. 115, emploie à son sujet les mots ἀνδρὶ ὑποσπόνδῳ Ῥωμαίοις ὄντι. Sur les luttes entre princes russes pour le trône de Kiev, cf. Grot, *op. cit.*, p. 99 et sq.
4. *Annales d'Ipat*, ad ann. 1162 et Kinnamos, V, 12, p. 236.
5. Les relations de la Hongrie avec l'empire allemand étaient, semble-t-il,

très mécontent dans l'entourage du jeune roi de l'appui prêté par Manuel Comnène au prétendant, Boritz, qui, après avoir trouvé, pendant quelques années, un refuge en territoire grec, venait, en 1146, de tenter un audacieux coup de main sur Presbourg [1].

On peut donc admettre que, pour les diverses raisons que nous venons d'exposer, les Hongrois étaient assez mal disposés envers l'empire grec ; aussi entrèrent-ils facilement dans les vues du roi de Sicile Roger II, lorsque, après la deuxième croisade, celui-ci chercha à grouper autour de lui les adversaires des deux empires pour empêcher l'alliance de Conrad et de Manuel Comnène de sortir tous ses effets. Attestées par Kinnamos, les relations qui s'établirent alors entre la Hongrie et le royaume de Sicile nous sont confirmées par un acte d'un ambassadeur hongrois envoyé auprès de Roger II [2]. Si nous ne pouvons établir une chronologie précise, on peut cependant avec une grande probabilité placer les négociations, de Geisa avec Roger II, entre 1149 et le début de 1154.

La première manifestation de l'alliance conclue fut l'appui donné par les Hongrois aux Serbes révoltés contre Manuel ; étant donné d'une part cet appui, et d'autre part les rapports qui unissaient alors la cour de Hongrie aux joupans serbes, il ne serait peut-être même pas téméraire de supposer que la révolte serbe de 1149 éclata à l'instigation de Geisa et de ses conseillers [3]. Aussi, dès que le basileus eut triomphé de ses vassaux rebelles, il songea à demander raison au roi de Hongrie de son intrusion dans les affaires de l'empire et lui écrivit une lettre où il énumérait tous les griefs qu'il avait à formuler. Il terminait en annonçant

devenues mauvaises, Geisa avait réclamé sa sœur Sophie, cf. Herbordi, *Vita Ottonis episc. Babergensis*, I, 38, M. G. H. SS., t. XX, p. 719.

1. Avant sa tentative sur Presbourg, Boritz, appuyé par le duc de Bohême Boleslav, avait sollicité l'appui de Conrad ; il fut aidé par les Allemands, cf. Otton de Freisingen, *Chronicon*, VII, 30 et 34, M. G. H. SS., t. XX, p. 266 et *Gesta*, I, 23, *Ibid.*, p. 363 et 30, p. 368 ; *Annales Admunt. Cont.*, *ibid.*, t. IX, p. 581 ; *Contin. Zwetl.*, *ibid.*, p. 538 ; *Contin. Claustr. II, ibid.*, p. 614 ; Thuroczy, II, 65, p. 144, cf. Grot, *op. cit.*, p. 83 et sq.

2. Kinnamos, III, 6, p. 101 ; cf. Wenzel, *Codex diplomaticus Arpadianus continuatus* dans *Monumenta Hungariæ historica, Diplomataria*, t. VI, p. 60, n° 30, s. d. : « *Ego Adalbertus jussu gloriosissimi Geise, regis Hungarie... Rogerio Regi Sicilie Apulie Capueque verba legationis laturus, etc...* »

3. Sur l'intervention des Hongrois en Serbie, cf., *supra*, p. 387.

son intention de porter la guerre en Hongrie [1]. D'après Kinnamos, le principal grief du basileus n'était point tant l'appui prêté aux Serbes que les attaques du souverain hongrois contre le prince de Galitsch, Vladimirko [2]. Ce renseignement est intéressant, car il nous montre l'intérêt que les basileis du XIIe siècle apportaient aux affaires de Russie. Les documents nous font à cet égard presque entièrement défaut; ce n'est qu'à de rares intervalles qu'une phrase tombée de la plume d'un chroniqueur nous permet de constater la continuité de vue de la politique byzantine dans ses rapports avec le monde slave.

Dans la lutte engagée pour la possession de Kiev entre le prince de Sousdalie, Georges Dolgorouki, et son neveu, Isiaslav, Vladimirko, prince de Galistch, avait joué un grand rôle et c'est à son intervention que Dolgorouki avait dû de demeurer finalement en possession de Kiev [3]. A la suite de ces événements, Isiaslav s'était adressé à son beau-frère, Geisa, et lui avait demandé de lui prêter son appui [4]. Le roi de Hongrie envoya des troupes à Isiaslav, au secours duquel il se porta ensuite lui-même (automne 1150) [5]. C'est à ce moment que le basileus se décida à intervenir. En attaquant les Hongrois, Manuel faisait une diversion dont le prince de Galitsch devait bénéficier ; il semble qu'en prêtant ainsi à Vladimirko l'appui des armes byzantines, Manuel ait surtout voulu empêcher la Hongrie de jouer dans les affaires des principautés slaves de Russie le rôle qu'il revendiquait pour lui-même. La tendance de la cour de Hongrie à jouer le rôle de protectrice des

1. Kinnamos, III, 10, p. 113.

2. *Id.*, III, 11, p. 115.

3. D'après les *Annales d'Ipat*, p. 267-269. Dolgorouki aurait infligé, le 23 août 1149 (la date résulte de l'indication par les *Annales laurentines* du du jour de la semaine un mardi, *Lavrentiev lietopis*, éd. de la Commission archéographique, Saint Pétersbourg, 1872, p. 306, cf. Vasilievskij, *op. cit.*, *Slavanskij Sbornik*, t. II, p. 288), une défaite complète à Isiaslav, qui aurait alors demandé des secours à Geisa.

4. Geisa envoya des secours aussitôt, mais n'alla pas lui-même en Russie, car il était en guerre avec le basileus, *Annales d'Ipat*, p. 269, ce qui montre la participation de Geisa à la révolte serbe de 1149.

5. En 1150, les Hongrois envoyés au secours d'Isiaslav reviennent, *Ibid.*, p. 271. Vladimirko intervint, au début de 1150, pour rétablir la paix et installer, à Kiev, Viatcheslav. Celui-ci est chassé par Isiaslav et rétabli par Vladimirko. Geisa intervint alors, mais, dès le jour de la fête de saint Démétrios (26 octobre), il se préparait à revenir en Hongrie, *ibid.*, p. 282. Cf. Grot, *op. cit.*, p. 152 et sq.

Slaves de Serbie et de Russie devait inquiéter le basileus et, en portant la guerre en Hongrie, Manuel a voulu maintenir le prestige de l'empire grec en montrant que Byzance était encore capable de protéger ses alliés slaves d'une façon effective.

Un passage des *Annales d'Ipat* permet de dire que, dès le 26 octobre 1150, Geisa était informé des intentions de Manuel Comnène à son égard et s'attendait à être attaqué par les Byzantins [1]. Aussi, en recevant la demande de secours adressée par Isiaslav, se contenta-t-il d'envoyer un corps de dix mille hommes avec l'aide desquels son beau-frère entra à Kiev [2]. Découragé par les fautes commises par son allié et craignant peut-être une guerre avec la Hongrie, Vladimirko abandonna Dolgorouki et retourna en Galitsch. Isiaslav renvoya alors les auxiliaires hongrois qui lui avaient été fournis [3]. Avec Sviatoslav Olgovitch, Dolgorouki rentra en campagne, au printemps 1151, et, le 23 avril, sur les bords du Dniéper, Isiaslav essuya une défaite complète [4]. A cette nouvelle, Vladimirko se décida à rentrer en scène et, ayant appris l'arrivée prochaine de Mtislav Isiaslavitch avec un corps de Hongrois, il attendit leur passage et les battit [5]. Isiaslav connut cette nouvelle le 24 juillet 1151 [6]. Quand le roi de Hongrie fut informé de ces échecs de son beau-frère, il jugea la situation si grave que, sans s'occuper de la prochaine entrée en campagne des Byzantins, il se porta au secours d'Isiaslav (automne 1151) et battit les troupes de Vladimirko sur les bords de la Sana [7]. Aussitôt et malgré l'opposition de ses alliés, Geisa traita avec le prince de Galitsch ; ce qui s'explique facilement par son désir de rentrer dans ses états que venaient d'envahir les Byzantins.

Etant donné que Geisa, parti au plus tôt en septembre 1151 pour combattre Vladimirko et rentré avant l'hiver, n'était pas encore

1. *Annales d'Ipat*, p. 283. Geisa répond au fils d'Isiaslav : « Le roi de Grèce se lève contre moi et nous sommes en hiver. »
2. *Id.*, p. 284.
3. *Id.*, p. 291.
4. *Id.*, p. 291-292.
5. *Id.*, p. 293.
6. *Id.*, p. 306.
7. *Annales d'Ipat*, p. 308. Elles donnent la date 6680 = 1152, mais l'année commence le 1er septembre, or, comme, après la campagne de Geisa, il est question de l'hiver, on est en droit de conclure que l'expédition de Geisa est de l'automne 1151.

revenu en Hongrie quand se produisit l'attaque de l'armée grecque, il en résulte que c'est en automne 1151 que Manuel Comnène a entrepris sa première campagne contre les Hongrois, campagne que la guerre de Serbie ne lui avait pas permis de commencer l'année précédente [1].

Tandis que la flotte grecque quittait Constantinople pour aller remonter le Danube, l'armée de terre se dirigeait aussi vers la vallée du Danube en suivant, sans doute, la vallée de la Morava [2]. Les troupes se concentrèrent dans les environs de Belgrade, où elles attendirent quelque temps l'arrivée de la flotte. Comme celle-ci ne paraissait point dans les délais prévus (nous ignorons les motifs de ce retard), on fit traverser la Save par l'armée en utilisant ces barques faites d'un seul tronc d'arbre qui était en usage sur le Danube, et dont nous avons déjà plus d'une fois parlé. Tandis qu'une partie des troupes, sous les ordres de Théodore Vatatzès, était occupée à faire le siège de Semlin, le reste, sous le commandement de l'empereur lui-même, pénétrait en territoire hongrois et allait ravager sur une vaste étendue la région très peuplée nommée Francochorion par Nikétas Choniatès, c'est à savoir le pays qui s'étend entre la Save et le Danube [3]. L'armée byzantine réussit à faire une foule de prisonniers ; elle aurait même, au dire de Kinnamos, détruit le palais royal. L'expédition conduite par Manuel Comnène n'avait point pour but une conquête territoriale ; le basileus s'était simplement proposé de punir les Hongrois de leur intervention dans les affaires de Serbie en ravageant une partie de leur territoire et en emmenant en captivité les habitants tombés en son pouvoir [4].

1. Cf. *supra*, p. 403, note 7.

2. Kinnamos, III, 10, p. 113-115 ; Nikétas Choniatès, II, 7, p. 122-123. D'après ce dernier, Manuel aurait commencé la guerre de Hongrie aussitôt après la guerre de Serbie que nous avons placée à l'automne 1150. Kinnamos indique qu'entre les deux campagnes Manuel est rentré à Constantinople.

3. Le pays de Francochorion est l'actuel Fruska Gora, cf. Kalligas, Μελέται βυζαντινῆς ἱστορίας, Athènes, 1894, p. 100.

4. L'installation en pays byzantin des prisonniers destinés au repeuplement de certaines parties de l'empire a été une des grandes préoccupations de Manuel, cf. *infra*, p. 611. Sur le sort de ces captifs, cf. Kinnamos, VI, 8, p. 275, à comparer avec Eustathios de Thessalonique, *Oraison funèbre de Manuel Comnène*, c. 18. Sur le nombre de prisonniers faits en 1151, cf. Kinnamos, III, 12, p. 120, où nous voyons que, plus tard, Geisa consentit à laisser à Manuel dix mille d'entre eux.

Quand l'armée byzantine, ayant pris le chemin du retour, fut parvenue sur la rive de la Save, Semlin tenait toujours et ses défenseurs résistaient d'autant plus qu'ils s'attendaient à être prochainement secourus par le roi de Hongrie. Leur espoir ayant été déçu, le commandant de la garnison à l'arrivée de Manuel Comnène, offrit de rendre la place à la condition que le basileus garantît la vie sauve aux défenseurs de la ville. Ses propositions furent rejetées, et, après une inutile résistance, les Hongrois durent venir la corde au cou se livrer à la merci du basileus. Celui-ci leur accorda la vie sauve ; il prescrivit même d'épargner la ville prise ; seule la citadelle fut livrée au pillage des troupes.

Une fois maître de Semlin, Manuel donna l'ordre de la retraite ; l'armée était sur le point de repasser la Save, quand on reçut la nouvelle de l'approche d'une armée hongroise commandée, croyait-on, par le roi lui-même revenu de son expédition contre Vladimirko [1]. Ce bruit était en partie inexact, car ce n'était pas le roi qui s'avançait au devant des Byzantins, mais seulement un corps de Hongrois sous les ordres du ban Béla, l'oncle de Geisa. Avant que Manuel connût la vérité à ce sujet, il prit toutes ses dispositions pour la bataille qu'il croyait imminente et se prépara à défendre le passage du Danube. On fit passer la Save aux bandes innombrables de captifs que ramenaient les Grecs, mais le gros de l'armée byzantine demeura sur la rive gauche de la rivière pour défendre Semlin. Notons que, à ce moment, la flotte était enfin arrivée et commandait le passage du fleuve ; aussi les Hongrois ne purent-ils le franchir. Après quelques jours d'une inutile attente, Manuel apprit d'un prisonnier que le corps hongrois, dont la présence lui avait été signalée, n'était qu'une avant-garde, et qu'on attendait comme imminente l'arrivée de nouvelles troupes avec le roi lui-même.

Si l'on en croyait Kinnamos, le ban Béla n'aurait pas osé en venir aux mains avec les Byzantins et se serait retiré en suivant la rive gauche du Danube [2]. Il semble plus exact de supposer que Béla empêché par la flotte grecque de traverser le fleuve a cherché, en se portant à la hauteur de Braničevo, à créer une diversion pour

1. Kinnamos, I, 11, p. 115.
2. *Id.*, III, 11, p. 117.

obliger Manuel à repasser la Save et à se porter au secours de la place menacée. C'est là ce qui se produisit et les deux armées, après avoir longé, chacune sur une rive, le Danube, vinrent camper à la hauteur de Braničevo. Béla, qui attendait, sans doute, l'arrivée de Geisa et du gros de l'armée hongroise ne se pressant pas d'engager les hostilités, Manuel se décida à reprendre l'offensive. La flotte byzantine avait dû elle aussi descendre le Danube, car la facilité avec laquelle nous voyons les Byzantins franchir le fleuve suffit à nous prouver que l'empereur était maître des communications entre les deux rives.

Dans les événements dont le récit va suivre, un rôle important fut joué par Boritz, le fils de Coloman, qui, après sa tentative sur Presbourg, avait réussi non sans peine à regagner le territoire de l'empire grec [1]. La présence à la tête d'un corps byzantin de ce prétendant au trône de Hongrie explique dans une certaine mesure la facilité des succès des troupes grecques. Boritz avait conservé dans sa patrie de nombreux partisans qui durent aider puissamment au succès des armes b·zantines, bien que les sources grecques ne fassent aucune allusion à un appui de ce genre [2]. A peu près certainement les choses ont dû se passer, en 1151, comme quelques années plus tard, quand les adversaires de l'héritier de Geisa se grouperont autour des prétendants fixés à l'étranger.

Un corps grec, ayant à sa tête le fils de Coloman, franchit le Danube et une fois sur la rive gauche du fleuve réussit à s'avancer en pillant jusque dans la haute vallée de la Temesch [3]. Mal renseignés sur les forces de l'ennemi et croyant que toute l'armée

1. Boritz, vers 1146, avait demandé à l'empereur de le soutenir, Otton de Freisingen, *Chronicon*, VII, 34, M. G. H. SS., t. XX, p. 266, cf. *Id.*, *Gesta*, I, 30, *ibid.*, p. 368. Lors de la seconde croisade, il avait sollicité l'appui de Louis VII, et était entré en rapport avec Conrad. Pour pénétrer en Hongrie, il se mêla aux Français, peut être avec l'assentiment de Louis VII. Sa présence ayant été signalée, Geisa demanda à Louis VII de le lui livrer. Le roi de France refusa et Boritz parvint avec la croisade à gagner Constantinople, cf. Eude de Deuil, Migne, t. CLXXXV, p. 1214. Suivant les sources hongroises, moins bien renseignées qu'Eude, Boritz se voyant découvert aurait réussi à s'enfuir, Thurocy, II, p. 146. Sur les rapports de Boritz et Louis VII, cf. Hannenheim, *op. cit.*, p. 36.

2. Lors de la deuxième croisade, Boritz avait encore tout un parti, Thurocy, II, p. 146.

3. Kinnamos, III, 11, p. 117. Je crois que le mont Temisès dont il parle est à identifier avec les monts bordant la haute vallée de la Temesch.

byzantine avait passé le Danube, les Hongrois n'osèrent poursuivre Boritz et se bornèrent à demeurer sur la défensive, attendant vraisemblablement l'armée de secours que Geisa amenait. Cette inaction du gros des forces hongroises alors dans le pays permit à Boritz de triompher facilement de quelques corps isolés. Quand Béla eut reçu des informations plus précises, il se lança à la poursuite des Byzantins ; mais il était trop tard et Boritz, quoique serré de près, réussit, pendant la nuit, grâce aux torches que le basileus avait fait allumer pour le renseigner sur la position de son camp, à repasser le Danube avec tout son butin.

Les deux armées, campées en face l'une de l'autre sur les bords du fleuve, demeurèrent en présence jusqu'au moment où Geisa fit demander à Manuel de conclure la paix. Un traité fut signé mais nous ne savons rien de ses conditions.

A la suite de cette campagne, Manuel revint à Constantinople où il rentra en triomphateur. Partagé en plusieurs groupes, le long cortège des prisonniers hongrois, auxquels avaient été ajoutés les captifs faits lors de la guerre de Serbie, se déroula à travers les rues de Constantinople. Comme au cours de ces deux campagnes, on n'avait guère fait prisonniers que de pauvres hères et qu'aucun chef important ne figurait dans le cortège, Manuel, pour rehausser l'éclat de son triomphe et frapper l'imagination de la populace de la capitale, fit habiller de riches vêtements un certain nombre de captifs, qui furent ainsi transformés en chefs ennemis [1].

La paix conclue avec la Hongrie ne dura guère et, dès l'année suivante (1152), Geisa, libre de toute crainte du côté de l'Allemagne, grâce à la mort de l'empereur Conrad (février 1152), se disposa à envahir à son tour l'empire grec [2]. Informé des projets du roi de Hongrie, Manuel Comnène se rendit en grande hâte sur les bords du Danube où il arriva pour prendre le commandement de l'armée avant que les Hongrois fussent parvenus sur les bords du fleuve. Au bout de quelques jours, l'armée hongroise parut mais, se voyant surveillée, elle ne tenta pas de franchir le Danube. Les deux armées restèrent ainsi quelque temps en présence, campant de chaque côté du fleuve. Pour tenter le passage, les Byzantins

1. Nikétas Choniatès, II, 7, p. 123 ; Kinnamos, III, 11, p. 118.
2. Kinnamos, III, 12, p. 119.

attendaient l'arrivée de leur flotte; voyant qu'elle n'arrivait pas, ils se mirent à construire des barques. Sur ces entrefaites, Geisa, renonçant à surprendre l'ennemi et ayant peut-être eu connaissance des intentions hostiles de Barberousse à son égard, fit offrir la paix au basileus[1]. Il demandait que de tous les captifs faits l'année précédente, l'empereur n'en gardât que dix mille et rendît aux autres la liberté[2]. Manuel, peu soucieux de commencer une guerre avec la Hongrie à un moment où, par suite de la disparition de son allié Conrad, l'horizon politique de Byzance était assez obscur, consentit aux exigences de Geisa. Les Hongrois se retirèrent donc sans envahir le territoire grec. Nous ignorons si le traité alors conclu fut exécuté.

Manuel Comnène n'en avait point encore fini avec les Hongrois et, en 1153, nous le voyons craindre une nouvelle guerre et s'y préparer[3]. Les troupes des thèmes d'Occident se concentrèrent à

1. Dans la première moitié de 1152, Frédéric songeait à porter la guerre en Hongrie, Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 6, M. G. H. SS., t. XX, p. 393. La *Continuatio Zwetl.*, I, M. G. H. SS., t. IX, p. 538, dit que, en 1152, les Grecs attaquèrent et ravagèrent le pays hongrois. Peut-être est-ce à cette campagne que fait allusion la pièce de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 763.

2. Kinnamos, III, 12, p. 120; peut-être Geisa se heurta-t-il à l'opposition d'une partie du clergé qui regardait la guerre comme injuste? Il semble, en effet, que c'est à l'expédition de 1152 que se rapporte le mieux l'anecdote racontée par Gerhoh, *Expositio in psalmum LXIV sive liber de corrupto ecclesiæ statu*, éd. par Baluze, *Miscellanea*, éd. Mansi, Lucques, 1761, t. II, p. 209.

3. Nikétas Choniatès, III, 1, p. 132. Pour dater les diverses guerres de Hongrie, Kinnamos et Nikétas Choniatès ne fournissent que des données insuffisantes et parfois même erronées. Aussitôt après le récit de la première guerre de Manuel avec les Hongrois, qui, nous l'avons vu, peut être datée très exactement à l'aide des *Annales russes* (1151), Kinnamos, III, 12, p. 118, parle de la mort de Roger de Sicile; par suite, les événements racontés dans les chapitres suivants seraient d'après lui postérieurs à 1154, date de la mort de Roger. Mais il n'est pas douteux que Kinnamos a commis ici une erreur, provenant suivant toute vraisemblance de ce que Guillaume I[er] a été associé à la couronne en 1152. Il ne saurait y avoir doute sur les dates de 1151, 1152, 1153, 1154 attribuées par nous aux guerres de Manuel avec les Hongrois, car un point de repaire certain nous est fourni par une lettre de Manuel à Wibald datée du camp de Pélagonia en novembre 1153. Ce séjour de Manuel correspond au troisième traité conclu avec les Hongrois, Wibald, *Epistolæ*, n° 424, p. 561. Les sources russes permettent de placer la première guerre en 1151; il en résulte que le second traité est à placer en 1152. Après ce séjour en Pélagonia, Manuel retourne à Constantinople, et au solstice d'hiver suivant, revient en Pélagonia; il ne peut être ici question que du solstice de décembre 1154; à ce moment ont lieu l'arrestation d'Andronic et la campagne de Geisa.

Sofia où l'on rassembla également les approvisionnements et le matériel nécessaire pour l'armée. Au milieu de ces préparatifs, arrivèrent des ambassadeurs hongrois qui renouvelèrent les traités. Manuel se rendit alors en Serbie où il fit campagne [1]. A son retour, il licencia une partie des troupes et passa quelque temps en Pélagonia d'où il revint à Constantinople [2].

Ce séjour de l'empereur à Pélagonia fut marqué par un accident arrivé à l'un des membres de la famille impériale. Au cours d'un tournoi, Jean Comnène, fils du sébastocrator Andronic et neveu de Manuel, eut l'œil crevé par un coup de lance [3]. L'empereur, espérant adoucir la peine de la victime, la combla de dignités, et successivement Jean Comnène fut nommé à peu d'intervalle protovestiarche et protosébaste. Ces nominations excitèrent une profonde jalousie chez Andronic Comnène, dont nous avons déjà parlé [4].

Celui-ci, qui, l'année précédente, avait piteusement échoué dans la mission qui lui avait été confiée en Cilicie, était revenu à Byzance. Manuel ne lui tenant pas rigueur de son échec l'avait nommé duc de Nisch et de Braničevo, et lui avait concédé Kastoria. Ainsi appelé au gouvernement des provinces frontières limitrophes de la Hongrie [5], Andronic ne devait pas se montrer digne de la confiance impériale. Déjà, en Orient, il avait noué avec les Latins et le sultan d'Ikonium des intrigues assez louches [6], en Occident, il agit de la même manière et engagea des pourparlers avec Barberousse et Geisa. D'après Kinnamos, Andronic aurait été poussé à trahir par le mécontentement que lui causaient les faveurs accordées à Jean Comnène. Le caractère d'Andronic et son désir de ceindre la couronne impériale suffisent amplement à expliquer sa trahison.

Nous ignorons les offres faites par le prince byzantin à l'empe-

1. Cf. *supra*, p. 391.
2. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, dit que l'empereur séjourna en Thessalie, mais deux lignes plus loin il dit que Manuel vint de nouveau en Pélagonia.
3. Kinnamos, III, 17, p. 126.
4. Andronic était l'amant d'Eudokia, sœur de Jean Comnène et nièce de Manuel. Jean avait voulu faire cesser le scandale de ces relations; de là entre les deux hommes une haine profonde. Sur le gouvernement d'Andronic en Cilicie, cf. *infra*, p. 426.
5. Kinnamos, *loc. cit.*; Nikétas Choniatès, III, 1, p. 133, dit qu'Andronic avait été nommé duc de Braničevo et de Belgrade.
6. Kinnamos, *loc. cit.*

reur allemand; par contre, nous savons qu'il proposa à Geisa de lui livrer le duché dont il avait la garde, s'il consentait à l'aider à s'emparer du trône. Il est probable qu'un incident que nous ignorons fit juger à Andronic que ses projets avaient été découverts, car nous le voyons venir pour se mettre à l'abri du soupçon informer Manuel qu'il était entré en pourparlers avec certains chefs hongrois qu'il pourrait désormais avoir facilement sous la main. La précaution fut inutile, car l'empereur avait déjà entre les mains les lettres d'Andronic à ses complices. Toutefois Manuel, désireux de laisser le coupable s'enferrer plus à fond, ne fit rien paraître de ce qu'il savait, et Andronic en toute tranquillité entra en négociations avec l'empereur d'Allemagne et le roi de Hongrie[1].

Pendant le séjour de l'empereur à Constantinople, Andronic, qui avait conclu son accord avec Geisa, vint dans la capitale où l'empereur l'accueillit avec une faveur apparente. Revenu au camp de Pélagonia, vers le solstice d'hiver (1154), pour surveiller à la fois ses voisins de Sicile et le roi de Hongrie, Manuel faillit être victime de l'audace d'Andronic. Du moins c'est ce que raconte Kinnamos, dont nous ne pouvons critiquer le témoignage. Il convient toutefois de remarquer dans le récit de ces faits l'importance attribuée au témoignage de Jean Comnène; or celui-ci, frère d'Eudokia, la maîtresse d'Andronic, détestait ce dernier. Par suite, les renseignements venus de Jean sont sujet à caution.

Il arrivait souvent que l'empereur s'éloignât du camp pour chasser dans les environs l'ours et le sanglier [2]. Même pour ces expéditions de chasse, Manuel revêtait toujours une cotte de mailles; il prenait cette précaution depuis que dans une rixe entre Isaac Comnène et Andronic, il n'avait dû qu'à l'intervention de Jean Doukas de ne point être blessé. L'empereur redoutait toujours que quelque membre de sa famille ne cherchât à l'assassiner. Au camp de Pélagonia, il craignait notamment un attentat de la part de son frère Isaac, qui venait de dérober le sceau destiné à sceller les ordres de paiement des largesses impériales dont le trésor devait assurer l'exécution.

Un jour, où l'empereur était parti pour chasser et passait la nuit

1. Kinnamos, III, 17, p. 126-127.
2. *Id., loc. cit.*

hors du camp, Andronic, escorté d'une troupe d'Isauriens qu'il avait pris à son service particulier, gagna l'endroit où était dressée la tente impériale[1]. Laissant son escorte dans la forêt, vêtu d'une tunique comme en portaient les Italiens et conduisant un mulet, il se dirigea vers la tente de Manuel un poignard à la main. Aperçu par les gardes qui veillaient sur l'empereur endormi et reconnu par Jean Comnène, Andronic voit son coup manqué; pour tromper ceux qui l'ont aperçu, il feint de s'accroupir et réussit à regagner la lisière de la forêt. Cet insuccès ne le découragea pas; peu après, il tenta une nouvelle expédition et alla se placer en embuscade sur la route que Manuel suivait ordinairement pour rentrer au camp. Mais Andronic était surveillé et, dès que son départ fut connu, le protostrator Alexis en prévint l'impératrice, qui l'envoie aussitôt informer l'empereur du danger; en même temps, trois cents hommes de la garde sous les ordres d'Isaac se portent à la rencontre de Manuel qui, en changeant de route, put revenir au camp sans encombre.

Un dernier incident décida Manuel à agir avec rigueur. L'empereur, voyant Andronic soigner son cheval, lui demanda pourquoi il s'occupait ainsi de sa monture. « C'est pour m'enfuir quand j'aurai tué mon pire ennemi, » répond le prince en songeant à Jean Comnène. Ces paroles firent cesser les hésitations de Manuel qui ordonna l'arrestation de son cousin[2].

Sur ces entrefaites, le roi de Hongrie, comme il était convenu avec Andronic Comnène dont il ignorait l'arrestation, attaqua de nouveau l'empire grec, comptant que son allié viendrait l'appuyer (1155)[3]. Renforcée par des contingents tchèques et par les hommes fournis par les Saxons de Transylvanie, appuyée également par le ban de Bosnie, Boritz, l'armée hongroise vint mettre le siège devant Braničevo. Il semble que Manuel ait été surpris par la

1. Kinnamos, III, 18, p. 129-130.
2. *Id.*, *loc. cit.*; Nikétas Choniatès, III, 1, p. 133.
3. Kinnamos, III, 19, p. 130, est seul à nous donner un récit détaillé de cette campagne. Nikétas Choniatès, III, 1, p. 133-134, mentionne seulement en quelques mots l'arrestation d'Andronic, le siège de Braničevo et la défaite de Basile. La date de la campagne de Geisa est douteuse. Nous savons que la dernière expédition de Manuel, qui mit momentanément fin à la guerre de Hongrie, est de 1156; cela résulte de la demande de secours adressée par Manuel à Frédéric Barberousse, Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 53. Or il résulte de Kinnamos, III, 19, p. 133, que cette campagne est postérieure

brusque apparition de l'ennemi, car, s'étant porté aussitôt vers la frontière, il dut, pour attendre que la concentration de son armée fut opérée, s'arrêter à Swilainatz [1], à l'endroit où la Morava quitte la région des plateaux pour s'engager dans la vaste plaine qu'elle traverse avant de venir mêler ses eaux à celles du Danube. De Swilainatz, Manuel voulut informer les gens de Braničevo qu'ils ne resteraient pas longtemps sans voir arriver des secours et tenta de leur faire passer une lettre. Comme de tous les côtés la place était investie par l'armée hongroise, un archer fût chargé de lancer dans la ville le message impérial enroulé autour d'une flèche, mais cet homme manqua son coup et la lettre de l'empereur tomba aux mains des assiégeants. Informés ainsi de la très prochaine arrivée d'une armée de secours que commanderait l'empereur en personne, les Hongrois, qui avaient sans doute compté prendre Braničevo par surprise, se décidèrent brusquement à lever le siège; leur départ fut si précipité qu'ils brûlèrent leurs machines de siège.

La retraite de l'armée hongroise fut rendue difficile par une crue du Danube qui rendit impossible la traversée du fleuve. Les troupes de Geisa durent remonter sur la rive droite jusqu'à la hauteur de Belgrade. En cours de route, le ban de Bosnie se détacha du gros de l'armée avec les contigents qu'il avait amenés et se dirigea vers la vallée de la Drina pour rentrer dans ses états. Manuel fut informé de sa marche et il chargea le chartulaire Basile Tzintziloukès de se mettre à sa poursuite. Basile avait dans sa troupe un certain nombre de Hongrois alliés à l'empereur grec. Les ordres du basileus ne furent point exécutés et, soit par erreur, soit par imprudence, Basile se lança à la suite du gros de l'armée hongroise. Ayant mis en fuite quelques troupes d'arrière-garde, il tomba sur l'ennemi, au moment où celui-ci allait passer la Save. L'imprévu de l'attaque des Byzantins jeta le désordre dans les rangs des Hongrois, mais bientôt leurs chefs, se rendant compte du petit

d'une année à la délivrance de Braničevo, attaqué par Geisa (au retour l'armée hiverne à Berrohé, d'où elle repart au printemps), par suite, nous sommes en 1155. Les récits de Kinnamos et de Nikétas Choniatès ne donnent pas d'indications chronologiques précises, depuis le moment où Manuel revient en Pélagonia à la fin de 1154. Une pièce de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, II, 748, ne fournit aucun détail précis.

1. Σμήλης d'après Kinnamos, *loc. cit.*

nombre des assaillants, réussirent à les rallier. Finalement Basile et sa troupe, après avoir éprouvé des pertes sérieuses, furent mis en fuite [1].

Manuel, en même temps qu'il fut informé de cet échec, apprit que, dans la ville de Belgrade, il y avait tout un parti qui songeait à se donner aux Hongrois ; aussitôt, il envoya dans cette ville Jean Cantacuzène avec ordre de s'assurer de la place et de rassembler les débris de l'armée que Basile avait si malheureusement commandée. Jean Cantacuzène arriva à Belgrade avant que la trahison projetée eût été accomplie et, dès son arrivée, il fit jeter en prison les habitants partisans des Hongrois ; quand, quelque temps après, il rejoignit Manuel, il emmena avec lui ces prisonniers. Une fois réglées les questions relatives à Braničevo et à Belgrade, l'empereur revint à Berrohé, où l'armée prit ses quartiers d'hiver (hiver 1155 à 1156) [2].

Il faut, sans doute, rapporter à la campagne que nous venons de raconter un passage de Nikétas Choniatès relatif à une attaque des Scythes, c'est-à-dire, suivant toute probabilité, des Coumans. Ceux-ci, ayant passé le Danube, auraient envahi, pour piller, le territoire byzantin et mis en fuite les troupes envoyées contre eux. Le chef du corps byzantin, Coloman, aurait été tué. Il s'agit très vraisemblablement ici de Boritz, fils de Coloman, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé [3]. Nous savons, en effet, par Otton

1. Kinnamos, III, 19, p. 132, mentionne aux côtés de Basile la présence dans les rangs de l'armée byzantine d'Etienne, fils de Geisa. Etant donné que le roi de Hongrie avait dix ans en 1141, Fessler, *Geschichte von Ungarn*, éd. Klein, Leipsig, 1867, t. I, p. 247, il est difficile que, en 1155, il ait eu un fils en âge de combattre. Du Cange, *Notæ in Cinnamum*, p. 136, proposait d'identifier Etienne avec le personnage de même nom, frère de Geisa, dont Kinnamos parle ailleurs, IV, 1, p. 203. Otton de Freisingen, *Gesta*, III, 12, M. G. H. SS., t. XX, p. 423, parle lui aussi d'Etienne, frère de Geisa, qui chercha un refuge auprès de Barberousse, et dont il fut question entre l'empereur et les délégués hongrois, en janvier 1158. Il s'agit vraisemblablement de ce personnage, car rien n'empêche d'admettre qu'avant d'aller en Allemagne, il soit venu à la cour de Manuel. Pour Vasilievskij, *op. cit.*, p. 259, note 100, il faudrait admettre que Kinnamos a confondu Etienne et Boritz, le fils de Coloman. Grot, *op. cit.*, p. 201-202, conclut à l'identification avec Etienne, frère de Geisa.

2. Kinnamos, III, 19, p. 123 ; Nikétas Choniatès, III, 1, p. 134.

3. Nikétas Choniatès, II, 7, p. 123 ; Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 53. L'identité de Boritz avec Coloman me paraît résulter de ce que Constantin, fils de Boritz, est désigné sous le nom de Constantin Coloman, Kinnamos, V, 6, p. 126. D'après Nikétas, cette invasion aurait eu lieu vers l'époque du triomphe de Manuel, en 1152. Aussitôt après, le chroniqueur parle de l'envoi

de Freisingen que Boritz fut tué par un Couman dans une expédition contre les Hongrois. On est ainsi amené à supposer que les bandes de barbares contre lesquelles Boritz eut à lutter auraient attaqué l'empire à l'instigation de Geisa.

L'année suivante (1156) Manuel se prépara à porter la guerre en Hongrie ; d'après Kinnamos, il serait entré en campagne au printemps, mais nous savons par une autre source que le basileus qui avait demandé à Barberousse de l'appuyer comptait faire la guerre seulement en septembre [1]. Il est probable que le printemps et l'été furent employés à concentrer l'armée sur les bords du Danube. La flotte byzantine avait remonté le fleuve et devait, elle aussi, participer aux opérations. Au moment où les préparatifs de l'expédition étaient terminés et alors que Manuel s'apprêtait à envahir le territoire hongrois, des envoyés de Geisa arrivèrent au camp impérial pour demander la paix. Un traité fut conclu aux conditions suivantes: Geisa rendit les prisonniers qu'il avait faits, lors de la défaite de Basile, ainsi que les armes et le butin dont ses soldats s'étaient emparés; en outre, il remplaça par des bêtes de race hongroise les chevaux et les bêtes de somme que les Grecs avaient perdus.

Les propositions de paix que Geisa avait fait transmettre au basileus durent être d'autant plus favorablement accueillies que Manuel devait être, à cette date, fort désireux de terminer la guerre hongroise pour reprendre en Italie la conquête des provinces du royaume normand que Paléologue avait commencée pendant l'été 1155 [2]. En outre, la plupart des difficultés d'ordre secondaire qui avaient motivé la guerre avec la Hongrie étaient alors aplanies. Depuis l'année 1153, les Serbes avaient été contraints de reconnaître de nouveau l'autorité du basileus [3]. En Russie, après la mort d'Isiaslav (1154), Georges Dolgorouki était devenu maître de Kiev, et de ses adversaires, les uns s'étaient soumis, les autres

en Italie d'Alexis Comnène et de la bataille de Brindisi (1156). Etant donné d'autre part qu'Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 31, M. G. H. SS., t. XX, p. 414, mentionne, à propos d'événements de 1156, la mort de Boritz comme ayant eu lieu peu auparavant, on est amené à supposer que l'attaque des Coumans se rattache à la guerre hongroise de 1155. Je n'ai pu avoir connaissance de Gumplovicz, *Borys Kolomanovic*, *Przegl. Hist.*, t. II (1906).

1. Otton de Freisingen, *Gesta*, II, 53 ; Kinnamos, III, 19, p. 133.

2. Cf. *supra*, p. 361 et sq.

3. Cf. *supra*, p. 391.

avaient dû fuir en Hongrie[1]. En Galitsh, à Vladimirko, mort en 1152, avait succédé son fils Iaroslav qui, comme son père, était demeuré l'ami et le fidèle allié des Byzantins[2]. L'empire grec ne voyait donc plus son influence en Russie menacée ; nous en trouvons la preuve dans le fait que l'opposition religieuse au patriarcat de Constantinople qui s'était manifestée dans l'affaire du métropolitain de Kiev, Clément, avait cessé, sans doute, à l'avènement de Georges Dolgorouki, et, dès janvier 1156, le métropolite Constantin, envoyé de Constantinople, était reçu à Kiev[3].

1. *Annales d'Ipat*, ad annum 1154, p. 323, cf. Vasilievskij, *op. cit.*, p. 261 et Grot, *op. cit.*, p. 206.
2. *Annales d'Ipat*, ad annum 1156, p. 323, cf. Vasilievskij, *loc. cit.*
3. *Annales d'Ipat*, ad annum 1156, p. 332-333, cf. Vasilievskij, *op. cit.*, pp. 261-262.

CHAPITRE XVII

L'EMPIRE GREC ET SES VOISINS D'ORIENT. — RÉVOLTE DE THOROS. — PROGRÈS DES MUSULMANS D'ASIE MINEURE. — RENAUD DE CHATILLON A CHYPRE. — MANUEL EN CILICIE ET A ANTIOCHE (1159). — LUTTE AVEC LES MUSULMANS D'ASIE MINEURE (1159-1164).

Sur la frontière orientale de l'empire, du côté de la principauté d'Antioche et du comté d'Edesse, la situation politique se modifia profondément après l'expédition dirigée contre le prince d'Antioche par Démétrios Branas, Prosouch, Jean et Andronic Kontostéphanos. La plus grande partie des conquêtes faites par Jean Comnène en Cilicie se trouva de nouveau perdue pour l'empire, à la suite d'une grave insurrection d'une partie de la population arménienne qui eut pour conséquence de faire, pendant quelques années, de la Cilicie et des régions avoisinantes le théâtre d'une lutte sanglante à laquelle prirent part Grecs, Arméniens, Musulmans et Latins. L'anarchié grandissante dans tout l'Orient amena les deux voisins les plus puissants des Arméniens et des Latins à intervenir pour étendre leurs états et leur influence ; c'est ainsi que Manuel Comnène et Nour ed dîn, l'atabek de Mossoul, finirent par se trouver en présence.

Toute cette histoire est fort obscure ; les débuts de la révolte des Arméniens, qui nous sont mal connus par les brèves mentions des chroniqueurs, ont été rendus encore plus confus par toutes les légendes dont le patriotisme arménien s'est plu à embellir l'histoire des origines de son indépendance. La situation qui fut alors créée à ses possessions d'Orient amena Byzance à une intervention plus énergique; mais, pendant quelques années, Manuel, retenu en Occident par les guerres d'Italie et de Hongrie, ne put songer à résoudre le problème oriental et dut se contenter d'opposer les uns aux autres ses adversaires jusqu'au moment où, libre enfin du côté de l'Europe, il lui fut permis de se rendre en Orient pour

y remporter l'un des plus grands succès politiques de son règne.

Le fondateur de l'indépendance de l'Arménie fut l'un des fils de Léon, Thoros, jadis emmené en captivité avec son père et son frère Roupên par Jean Comnène. Plus heureux, trois autres fils du prince arménien, Constantin, Sdéphané et Mleh, avaient pu échapper aux Byzantins et avaient trouvé un refuge auprès de leur parent Jocelin, comte d'Edesse[1]. D'après la chronique de Sempad, Thoros serait revenu en Arménie en l'an 590 de l'ère arménienne (14 février 1141-13 février 1142); il se serait donc échappé avant la mort de Jean Comnène[2]. Une autre source également tardive raconte que Thoros aurait accompagné le basileus en Orient, lors de l'expédition d'Antioche [3]. Les renseignements que nous fournit Michel le Syrien, auteur écrivant à une époque beaucoup plus rapprochée des évènements, me paraissent préférables, car ils ne présentent aucun des caractères légendaires que nous constatons dans les autres chroniques [4]. D'après Michel, ce fut seulement après la mort de Jean Comnène que Thoros réussit à s'échapper de Constantinople. Peut-être, profita-t-il du désarroi qui régna dans la capitale, avant l'arrivée du basileus, au moment où autour du trône s'agitaient les ambitions de divers personnages de la famille impériale[5]. Plus tard, les historiens nationaux de l'Arménie se plurent à embellir les récits qu'ils faisaient de la captivité de Thoros, et en firent le héros d'une amoureuse aventure [6]. Pendant son séjour à Constantinople, Thoros serait devenu l'amant d'une princesse byzantine, et aurait reçu de sa maîtresse les fonds néces-

1. Sur cette parenté, cf. *supra*, p. 116.

2. *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 618. Je ne crois pas qu'il faille ajouter grand crédit à la tradition reproduite par Lebeau, *op. cit.*, t. XVI, p. 143, d'après Tchamtchiam, car, dans ce récit, tout ce qui est relatif aux faits historiques que nous connaissons est faux; ainsi Manuel n'a jamais été en Cilicie, en 1151 et, à cette date, la révolte de Thoros était commencée déjà depuis plusieurs années.

3. *Chronique rimée de la Petite Arménie, ibid.*, p. 503.

4. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 281; Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 166 ne donne aucun détail; de même Samuel d'Ani, *ibid.*, p. 452, qui place le retour de Thoros en 1152-1153; Hétoum, *Table chronologique, ibid.*, p. 474, place l'événement en 1144-1145. Sur les légendes, cf. *Chronique rimée, loc. cit.*, dont l'auteur lui-même remarque la variété des traditions entre lesquelles il doit choisir.

5. Bar Hebræus, *Chronicon*, t. II, p. 342, ne fait que reproduire les données de Michel.

6. Cf. *Chronique rimée, loc. cit.*

saires pour tenter de recouvrer l'héritage paternel. Il n'y a point lieu de tenir compte de cette légende, car toutes les chroniques constatent que Thoros, à son arrivée en Cilicie, était dans le plus extrême dénuement.

C'est à Anazarbe, auprès du patriarche des Syriens jacobites, Athanase VIII (1138-1166), avec lequel il entretenait depuis longtemps d'amicales relations, que se rendit, après son évasion, le chef arménien [1]. D'après la *Chronique rimée* dont nous ne pouvons contrôler le renseignement, Thoros aurait gagné Antioche, d'où il se rendit en Cilicie ; c'est là qu'il aurait été rejoint par son frère Sdéphané [2]. Le métropolitain d'Anazarbe s'intéressa au fils de Léon, qu'il cacha, pendant quelque temps, en lui faisant garder les troupeaux ; puis il lui donna un cheval et Thoros, autour duquel s'étaient groupés douze partisans, entra résolument en campagne [3]. Cette petite troupe se rendit devant la forteresse d'Amouda dont elle s'empara grâce aux habitants qui, en apprenant l'arrivée du fils de leur ancien seigneur, massacrèrent la garnison grecque et livrèrent la place [4]. Thoros ne tarda pas à voir grossir le nombre de ses partisans ; ceux-ci se recrutèrent pour la plus grande partie naturellement parmi les Arméniens mais aussi parmi les aventuriers latins [5]. Peu à peu, la puissance de Thoros grandit au détriment des Grecs et des Turks. Successivement [6], Vagha et plusieurs autres forteresses tombèrent entre ses mains [7].

Le prince arménien épousa la fille du latin Simon [8], seigneur de Raban. Au moment de son mariage, tandis qu'il se rendait dans cette ville, Thoros tomba sur un corps de troupes turques

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 281, d'où Bar Hebræus, *loc. cit.*
2. *Chronique rimée*, p. 503.
3. *Ibid.* et Michel le Syrien, *loc. cit.*, d'où Bar Hebræus, *loc. cit.*
4. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 281.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. Sempad, *Chronique* dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 618, *Chronique rimée, ibid.*, p. 504.
8. Michel le Syrien, *loc. cit.*, l'auteur de la version arménienne, au lieu de Simon, a écrit Jocelin, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 342. Simon est certainement le personnage dont il est question dans la *Chronique* de Grégoire le Prêtre, *ibid.*, t. I, p. 155. La note de Dulaurier à son sujet est erronée, étant donnés les nouveaux renseignements fournis par la chronique de Michel.

qui revenait de piller le pays ; il les battit, leur enleva tout leur butin et délivra les prisonniers. Ce fut ce succès, le plus considérable de ceux qu'il eut jusque-là remportés, qui fonda définitivement sa puissance[1]. Les détails nous font défaut sur l'histoire de Thoros ; nous savons seulement qu'il se rendit maître de Simanagla [2] et d'Arioudspert[3], qu'en l'an 600 de l'ère arménienne (12 février 1151-11 février 1152), il enleva aux Grecs Mopsueste et Tell Hamdoun[4] et fit prisonnier le duc Thomas qui commandait les forces byzantines[5].

On vient de voir combien sont rares les renseignements que nous possédons sur la révolte de Thoros ; avant d'en finir avec ce sujet, il convient de mettre en garde contre une erreur que tendraient à accréditer les récits des chroniqueurs nationaux de l'Arménie. Le retour de Thoros n'a point été marqué par un soulèvement général des Arméniens contre les Grecs ; beaucoup de chefs arméniens, préférant la domination byzantine à celle du fils de Léon, demeurèrent assez longtemps les fidèles vasseaux de l'empire grec ; nous le constaterons en voyant figurer dans les rangs de l'armée byzantine manœuvrant contre Thoros plusieurs des principaux seigneurs arméniens[6].

Du côté de la Cilicie, les Grecs n'eurent pas seulement à déplorer les conquêtes de Thoros, mais aussi celles du sultan d'Ikonium qui, inaugurant une nouvelle politique, paraît avoir abandonné un moment la guerre byzantine pour chercher à s'étendre en Cilicie et dans la vallée de l'Euphrate, afin de s'assurer, lui aussi, des débouchés en Syrie et de prendre sa part, comme les autres princes musulmans, du démembrement des états latins. L'initiative de cette politique doit vraisemblablement être attribuée au fils de Maçoud, Kilidj Arslan, qui, élevé dans la région du Dchahan et d'Ablis-

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 281.
2. Dans la plaine cilicienne, près et au dessous d'Amouda.
3. En Cilicie.
4. Tell Hamdoun, dans la Cilicie orientale au sud du Djihan.
5. Sempad, *Chronique*, p. 618-619. Thomas était, sans doute, le prédécesseur d'Andronic Comnène.
6. Sempad, *loc. cit.*, p. 619 ; voir, d'après Tchamtchiam, qui a utilisé des sources perdues, une version différente de celle de Sempad dans Lebeau, *op. cit.*, t. XVI, p. 144.

thène [1], paraît avoir reçu de son père le gouvernement de ces provinces auxquelles il demeura toujours particulièrement attaché [2].

Les Musulmans d'Ikonium profitèrent du désastre éprouvé par les Latins à Edesse pour prendre à revers les possessions chrétiennes de la vallée de l'Euphrate. Sur cette frontière, la défense avait été jusque-là assurée par le comte de Marasch, Baudouin, qui tenait le pays entre les frontières de Mélitène et celles d'Antioche, et possédait comme villes principales Kéçoun, Béhesni et Raban [3]. Baudouin trouva la mort lors de la deuxième prise d'Edesse par les Musulmans (1146) [4]; il paraît avoir eu pour successeur son frère Renaud, qui avait épousé Agnès, fille de Jocelin d'Edesse [5]. Ce fut Renaud qui eut, en 1147, à repousser l'attaque des troupes musulmanes, conduites par Kilidj Arslan; celles-ci pillèrent Marasch et le territoire de Kéçoun [6]. En juin 1149, Renaud trouva la mort, en même temps que Raimond, prince d'Antioche, dans une bataille livrée contre Nour ed dîn [7]. Aussitôt son beau-père, Jocelin, comte d'Edesse, qui avait eu un rôle assez louche vis-à-vis des chrétiens [8], occupa ses possessions. Jocelin se trouva alors à la tête d'une principauté dont les principales villes étaient [9] Tell Bâschir [10], Azaz [11], Bir [12], Marasch, Hisn Man-

1. Grégoire le Prêtre, dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 177.
2. Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*
3. Grégoire le Prêtre, *ibid.*, p. 158; Basile, *Oraison funèbre de Baudouin, ibid.*, p. 204.
4. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 237.
5. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 275, cf. Du Cange, *Familles d'Outremer*, éd. Rey, Paris, 1869, p. 390.
6. Michel le Syrien, *loc. cit.*
7. *Id.*, p. 288; Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 62, cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 260.
8. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 282.
9. La liste des villes possédées par Jocelin nous est fournie par Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 296-297, et Kemal ed din, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 424-427, cf. Abou Yala, dans Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 67; à propos du partage des états de Jocelin entre les princes musulmans, cf. Bar Hebræus, *Chronicon*, t. II, p. 344.
10. Tell Bâschir, au nord d'Alep.
11. Hazarth, à une journée à l'ouest d'Alep, cf. Kemal ed din, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 524, note 2.
12. Aujourd'hui Biredjek, au nord-est d'Alep, cf. Kemal ed din, *loc. cit.*, p. 525, note 4.

sour, Hromgla [1], Gaktha [2], Gargar [3], Teghenkar [4], Tell Kalid [5], Aintab [6], Gouris [7], Ravendan [8], Bordj-ar-Risâs [9], Kafa-Soud [10], Nahar-al-Djouz [11], Kéçoun [12], Béhesni [13], Pharzaman [14], Raban [15], Samosate.

Pour s'assurer contre l'ennemi du Nord, Jocelin conclut un traité avec Kilidj Arslan [16]; mais l'entente ne dura guère car, dès le le mois de septembre 1149, les Musulmans d'Ikonium, conduits par le sultan lui-même, prenaient Marasch et attaquaient Tell Bâschir où commandait Jocelin [17]. Délivré par les troupes envoyées par le roi de Jérusalem [18], Jocelin fut contraint de reconnaître Maçoud comme suzerain [19], de délivrer les prisonniers musulmans qu'il avait faits et de donner douze armures de chevaliers [20].

Vers la même époque, Nour ed dîn attaquait également le comté d'Edesse [21], et son exemple était imité par Kara Arslan,

1. Le château des Romains, cf. *Historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. LII.
2. Gaktha, aujourd'hui Kiakteh.
3. Sur l'Euphrate.
4. Sur Teghenkar, cf. *Historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 342, note 1.
5. Au sud-est de Tell Bâschir, cf. Kemal ed dîn, *loc. cit.*, p. 524, note 3.
6. Entre Alep et Antioche.
7. Au nord-ouest d'Alep.
8. Sur une hauteur près d'Aïntab.
9. Près d'Antioche, cf. Kemal ed dîn, *loc. cit.*, p. 525, note 3.
10. Près de Behesni, *ibid.*, note 5.
11. Près d'Alep, *ibid.*, p. 526, note 1.
12. Dans le Taurus.
13. Behesni entre Raban et Hisn Mansour.
14. Dans l'Euphratèse.
15. Au nord de l'Euphrate et à l'est de Marasch.
16. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 290.
17. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 162; Michel le Syrien, *loc. cit.*; Guillaume de Tyr, XVII, 10; *Epistola dapiferi*, dans R. H. G., t. XV, p. 540; Bar Hebræus, *Chronicon*, t. II, p. 343, qui reproduit Michel.
18. Guillaume de Tyr, XVII, 10, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 775.
19. Michel le Syrien, t. III, p. 293-294. Michel paraît parler, pp. 290 et 293, de deux expéditions de Maçoud contre Jocelin, mais il semble qu'il y ait eu confusion, car il indique expressément que la première expédition est postérieure à la mort de Renaud (juin 1149) et, d'autre part, Jocelin a été fait prisonnier avant la fin de mai 1150, Grégoire le Prêtre, pp. 165-166 et Michel le Syrien, t. III, p. 296.
20. Guillaume de Tyr, XVII, 10, p. 775.
21. *Id.*, p. 294.

seigneur de Hanzith. Celui-ci fit prisonnier l'un des principaux vassaux du comte d'Edesse, Basile, seigneur de Gargar, et obtint cette ville en échange de la liberté de son captif [1]. Kara Arslan prit également Samosate, Hisn Mansour, Gakhta [2]. Dans cette campagne, il faut remarquer que les Musulmans usent d'une modération singulière envers les chefs arméniens vaincus, à la plupart desquels ils accordent des terres en échange de celles qu'ils leur ont enlevées [3]. Notons enfin la présence des troupes byzantines aux côtés des Francs qui tentent de délivrer Gargar [4]. A cette brève indication que nous relevons dans Michel le Syrien, se réduit tout ce que nous savons sur le rôle des Grecs dans ces luttes qui ensanglantèrent alors la frontière de l'empire.

La disparition de Jocelin (mai 1150), enlevé par une troupe de Turkomans au service de Nour ed dîn, facilita les progrès des Musulmans à la frontière de Cilicie [5]. Instruit de la capture de Jocelin, Maçoud, vers la fin du mois de mai de l'année 1150, envahit ses états et s'empara de Kéçoûn, de Pharzaman, de Béhesni et de Raban [6]. Les habitants de cette ville ne tentèrent aucune défense et demandèrent seulement en échange de la reddition de la place la permission de se retirer, les uns à Aïntab, les autres à Tell Bâschir. Cette dernière ville, défendue par Jocelin III, fils du comte d'Edesse, fut aussi assiégée par Maçoud. Pendant le siège, le sultan d'Ikonium eut une entrevue avec Nour ed dîn auquel il donna en mariage l'une de ses filles [7]. Cette même année, avant la fin de juillet, Nour ed dîn enlevait Azaz [8].

Tell Bâschir résista aux efforts des Musulmans, mais tout le pays

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 294-295 ; Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 163, cf. Bar Hebræus, *Chronicon*, t. II, p. 344. Kara Arslan avait, dès 1148, commencé à s'étendre dans la vallée de l'Euphrate, Michel le Syrien, p. 290.
2. Michel le Syrien, *loc. cit.*
3. Michel le Syrien, *loc. cit.*
4. Michel le Syrien, p. 294.
5. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 264.
6. Michel le Syrien, t. III, p. 296 ; Bar Hebræus, *Chronicon*, t. II, p. 345, Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 165-166 ; Guillaume de Tyr, XVII, 15.
7. Michel le Syrien, t. III, p. 297 ; Kemal ed dîn, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 523, dit qu'avant ce moment Nour ed dîn était déjà le gendre de Maçoud.
8. Abou Yala, dans Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 67.

environnant tomba en leur pouvoir. Maçoud, en se retirant, laissa à son fils Kilidj Arslan le soin de défendre ses nouvelles conquêtes[1]. A ce moment, la plus grande partie des états de Jocelin se trouva aux mains des Musulmans : Maçoud eut Marasch, Pharzaman, Raban, Kéçoun, Béhesni ; Kara Arslan eut Baboula, Gakhta, Gargar, Hisn Mansour; Timourtash, seigneur de Mardin, qui intervint, nous ne savons à quel moment, eut Bir, Samosate, Gouris et Kafa Soud. Nour ed dîn, enfin, avait eu Alep et eut encore Azas, Kalid et plusieurs autres villes[2].

Les Musulmans triomphaient sur toute la ligne ; il semble bien qu'il faille faire honneur de leur union au sultan d'Ikonium. Maçoud avait donné une de ses filles à Nour ed dîn ; or, nous le voyons s'allier également à Yakoub Arslan, qui abandonne l'alliance byzantine et se met à attaquer les Grecs, auxquels il enlève Pribara[3]. Il y a là tout un ensemble de faits qui montrent que Maçoud a cherché et a réussi un moment à faire contre les Latins l'union des principaux chefs musulmans de Syrie et d'Asie Mineure.

Les désastres éprouvés par les Latins eurent pour résultat d'amener ceux-ci à solliciter, à Byzance, l'aide de Manuel Comnène. Plus particulièrement menacée, Constance, la veuve du prince d'Antioche, se mit, elle et ses états, sous la protection de Manuel [4].

Une intervention plus active des Byzantins dans les affaires d'Orient commença à se manifester, en 1150. Un fonctionnaire byzantin, vraisemblablement le duc de Cilicie, Thomas, entra

1. Grégoire le Prêtre. *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 166.

2. Je donne cette répartition des états de Jocelin entre les chefs musulmans, d'après Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 297, mais, la date de quelques-unes de ces conquêtes n'est pas très certaine, cf. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh* dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 481 et *Histoire des atabeks, ibid.*, t. II, p. 183, Kemal ed dîn, *ibid.*, t. III, p. 316, qui contredisent les données de Michel le Syrien reproduites par Bar Hebræus, t. II, p. 345. Il me paraît probable que certaines villes ne furent prises par les Musulmans qu'en 1151 ou 1152 ; ainsi Samosate, attribuée aux Grecs en 1150, Guillaume de Tyr, XVII, 16, cf. également Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*, qui semble indiquer que la domination de Maçoud s'étendit encore après la prise de Tell Bâschir par Nour ed dîn, 8 juillet, 1151, cf. *infra*, p. 426.

3. Kinnamos, III, 6, p. 101 ; Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 297, qui donne la date de 1462 = 1150.

4. Kinnamos, IV, 17, p. 178.

en pourparlers avec la femme de Jocelin II, Béatrix, à laquelle il offrit d'acheter, moyennant une rente annuelle, payable à elle et à ses enfants, ce qui restait entre ses mains des états de son mari[1]. Au cours des négociations poursuivies avec Béatrix, le roi Baudouin arriva à Antioche et fut mis au courant de la négociation qui motivait la présence des envoyés impériaux. Les propositions faites par le duc de Cilicie firent naître parmi les Latins de violentes discussions. Tout un parti se refusait à regarder la situation comme assez désespérée pour consentir à l'humiliation de rendre aux Grecs quelques-unes des villes conquises par les croisés ; par contre, un certain nombre des seigneurs latins pensaient que mieux valait remettre à l'empereur grec quelques villes qu'ils se reconnaissaient comme incapables de défendre contre les Turks. Ce fut à cet avis que Baudouin, pressé de rentrer dans ses états, se rangea, sans se faire, semble-t-il, beaucoup d'illusions sur le temps pendant lequel les Grecs pourraient se maintenir; peut-être d'ailleurs, est-ce la conviction où il était que bientôt les Musulmans repousseraient les Byzantins qui le décida à donner un avis favorable à la proposition faite à Béatrix. Ce fut le roi lui-même qui, escorté de toutes les troupes dont il pouvait disposer, conduisit les Grecs jusqu'à Tell Bâschir qu'il leur remit après en avoir fait sortir la comtesse d'Edesse, ses enfants et tous ceux des habitants latins et arméniens qui ne voulaient pas se soumettre aux Byzantins. Il en fut de même dans toutes les autres places livrées aux Grecs, c'est à savoir Aïntab, Ravendan, Ranculat, Bile et Samosate[2]. Partout, semble-t-il, une partie importante de la population abandonna ses foyers et, protégée par les troupes du roi, put, sans dommage, sinon sans péril, gagner Antioche.

1. Il semblerait au premier abord qu'il convienne de rapprocher le chapitre de Guillaume de Tyr, XVII, 16, où nous sont exposées les négociations alors engagées par un seigneur byzantin envoyé par l'empereur, du passage de Kinnamos qui nous fait connaître la nomination d'Andronic Comnène comme duc de Cilicie, mais on ne saurait admettre cette identification car, en 1151, le duc de Cilicie est Thomas. Sempad, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 619.

2. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, Jacques de Vitry, XCII, Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*; Bar Hebræus, *Chronicon*, t. II, p. 345 ; Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 297, mentionne Tell Bâschir, Aïntab et Azaz. Or, d'après Abou Yala, dans Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 67, Azaz aurait été prise par Nour ed dîn avant la fin de juillet 1150.

Byzance se trouva donc en possession de toute une partie du comté d'Edesse, mais ce succès qui permettait aux Grecs de reprendre pied dans la région de l'Euphrate, fut sans lendemain ; les Byzantins ne surent pas tirer parti de la situation, car, en moins d'un an, les garnisons grecques, non soutenues, furent chassées par Nour ed dîn [1]. A ce moment, Manuel, occupé de ses projets sur l'Italie, ne put envoyer en Orient les renforts qui auraient peut-être permis de garder les villes annexées à l'empire.

C'est en cette même année, 1151, que Thoros infligea un nouvel échec aux Grecs en leur enlevant Tarse et Mopsueste, et en faisant prisonnier le duc Thomas. Cet insuccès, qui pouvait entraîner pour l'empire la perte de toute la Cilicie, au moment même où les Musulmans d'Asie Mineure et de Syrie devenaient plus redoutables, décida Manuel à intervenir plus activement en Orient. Les tentatives faites jusque-là par les ducs de Cilicie pour restaurer la puissance byzantine en Orient ne s'appuyaient pas sur des forces suffisantes et étaient ainsi vouées à un échec certain. Manuel s'en rendit compte et résolut de demander à l'empire un effort pour tenter de tirer de la situation tous les avantages qu'elle comportait.

L'attention du basileus avait été attirée plus particulièrement sur les affaires d'Orient par la démarche de Constance. La révolte de Thoros, les progrès des Musulmans, l'affaiblissement des états latins donnaient une importance spéciale au poste du duc de Cilicie. Manuel crut que son cousin, Andronic Comnène, dont nous avons déjà parlé, serait l'homme de la situation et réunirait en lui toutes les qualités de chef militaire et de négociateur habile que demandaient les circonstances ; il lui confia donc le duché de Cilicie [2].

Avec Andronic partit un autre membre de la famille impériale, le César Jean, veuf de Maria, sœur de Manuel. Le beau-frère du basileus était envoyé à Antioche pour épouser la princesse Constance. A la demande d'appui qu'elle lui avait adressée, l'empereur répondait par une demande en mariage pour son beau-frère. Si ce projet d'union aboutissait, Antioche et son territoire rentreraient

1. Tell Bâschir fut prise par Hassan, lieutenant de Nour ed dîn, le 8 juillet 1151, Abou Yala, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 68.
2. Kinnamos, III, 14, p. 121-122.

facilement sous la juridiction impériale et cette question de la réunion qui, depuis la croisade, divisait les princes d'Antioche et l'empire recevrait la solution la plus élégante. Pour en finir de suite avec cette question de mariage, disons que les propositions de Manuel ne furent point agréées.

L'idée de voir Antioche passer par un mariage au pouvoir des Grecs excita chez les vassaux de Constance un mécontentement général devant lequel elle s'inclina. Peut-être d'ailleurs, le pouvoir de la princesse d'Antioche était-il alors plus solidement établi qu'au moment où elle avait sollicité l'appui du basileus. Enfin, le candidat que lui proposait l'empereur ne sut pas lui plaire. et elle le repoussa aussi à cause de son âge. Après son échec, le beau-frère de Manuel revint à Constantinople où, après une maladie, il revêtit l'habit monastique [1].

Andronic Comnène, de son côté, échoua complètement dans la tâche qui lui avait été confiée, autant que nous en pouvons juger par les renseignements vagues et peu nombreux que nous fournissent les chroniqueurs. Il semblerait, si nous nous en rapportons au témoignage de Grégoire le Prêtre, qu'Andronic ait commencé par remporter quelques succès sur Thoros [2]. Celui-ci chercha à rentrer en grâce et demanda à être reconnu par l'empire comme l'étaient d'autres chefs arméniens dont nous parlerons plus loin. A cet égard, les paroles du chroniqueur arménien sont très caractéristiques : « Chaque jour Thoros adressait à Andronic des prières réitérées : « Je suis, disait-il, le serviteur de ton souverain, ne t'irrite pas. » Soit que les conditions mises par Thoros à sa soumission aient paru inadmissibles à Andronic, soit que celui-ci ait cru que les forces dont il disposait étaient suffisantes pour lui permettre de réduire à l'obéissance le prince arménien, l'accord ne put se faire. Thoros était à Mopsueste, quand l'armée

1. Kinnamos, III, 14, p. 123, et IV, 17, p. 178.

2. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 167-168. Tout un passage de Grégoire est altéré, c'est celui où sont rapportées les paroles des habitants de Mopsueste rappelant à Andronic qu'ils ont encore les chaînes qui ont servi à attacher son père, ce qui ne correspond à aucun fait connu. Le sens véritable est donné par Sempad, *ibid.*, t. I, p. 619, qui dépend de Grégoire, mais a utilisé un meilleur manuscrit ; d'après lui c'est Andronic qui adresse ces mêmes paroles à Thoros, faisant allusion à la captivité de Léon.

grecque vint l'assiéger. Conduit par Andronic, le siège fut mené très mollement ; très adonné aux femmes et aimant le théâtre, le duc de Cilicie, même en campagne, menait une vie voluptueuse et se faisait suivre d'une troupe de comédiens [1]. L'exemple du chef était imité par toute l'armée, et la discipline générale s'en ressentait. Thoros s'aperçut que les Byzantins se gardaient mal et ne surveillaient pas tous les côtés de la ville. Il en profita pour faire pratiquer dans les murailles des ouvertures, sans doute d'un côté qui n'était point gardé [2]; un matin au lever du soleil, il attaqua les Byzantins auxquels il infligea une défaite complète. Tout le camp des Grecs tomba en son pouvoir et les troupes arméniennes firent un énorme butin. Dans la bataille le sébaste Théodore Kontostéphanos trouva la mort. Réduit à s'enfuir, Andronic Comnène gagna Antioche, d'où il revint peu après à Byzance. C'est vraisemblablement pendant ce premier séjour en Orient qu'il engagea avec le roi de Jérusalem et le sultan d'Ikonium des négociations dont nous ignorons l'objet, mais qui se rattachaient, sans doute, aux projets ambitieux qu'il nourrissait dès cette époque [3].

La victoire remportée par Thoros devant Mopsueste consacra définitivement sa suprématie sur les autres chefs arméniens, demeurés jusque-là fidèles aux Grecs. Un certain nombre de seigneurs arméniens qui servaient dans les rangs de l'armée byzantine trouvèrent la mort sur le champ de bataille, parmi eux nous connaissons Sempad, seigneur de Barbaron, Basile, seigneur de Partzeperd, son frère Tigrane et Dêrin [4]. D'autres tombèrent au pouvoir du vainqueur parmi lesquels, l'un des plus importants, fut Oschin, seigneur de Lampron, petit-fils du personnage de même nom qui joua un rôle considérable lors du siège d'Antioche par les premiers croisés. Oschin convint de payer à Thoros pour sa rançon quarante mille tahégans dont il compta aussitôt la moitié ;

1. Kinnamos, III, 15, p. 123.
2. Il me semble que c'est la meilleure façon d'interpréter le récit de Grégoire le Prêtre, *loc. cit.* qui montre Thoros faisant percer les murs de la ville ; les Grecs ne devaient surveiller que les portes.
3. Kinnamos, III, 17, p. 126.
4. Sempad, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, 9 ; Grégoire le Prêtre, *ibid.*, p. 168, dit que Basile fut fait prisonnier.

en garantie du reste, il donna son fils Héthoum. Au bout de peu de temps, Oschin maria son fils à la fille de Thoros et cette union scella l'alliance des deux princes arméniens [1].

C'est seulement à partir de ce moment que Thoros paraît avoir occupé le premier rang parmi les autres seigneurs arméniens. La victoire qu'il avait remportée sur les Grecs explique d'ailleurs facilement cette situation prééminente ; nous voyons, en effet, les années suivantes, Thoros maître non seulement de la Cilicie montagneuse, mais aussi de toutes les villes importantes, Tarse, Adana, Anazarbe, Sis, Mopsueste.

La tentative de Manuel Comnène pour tirer parti des événements d'Orient aboutit donc à un échec complet pour la politique byzantine. Trop occupé par les événements de Hongrie et d'Italie pour songer à prendre une revanche immédiate, l'empereur pratiquant la politique chère aux basileis, chercha à arrêter les progrès de Thoros en lui oposant un autre des ennemis de l'empire ; ainsi deux adversaires des Grecs s'affaibliraient réciproquement et laisseraient en paix les provinces byzantines. Ce fut au sultan d'Ikonium que Manuel s'adressa, lui offrant d'importants subsides pour porter la guerre dans les états de Thoros [2]. Maçoud agréa d'autant plus volontiers les offres qui lui étaient faites que lui-même, comme on va le voir, avait à se plaindre du prince arménien.

Le 12 juin 1152, était mort, à Mélitène, l'émir de cette ville, le prince danichmendite Aïn el Daulah, auquel avait succédé son fils, Dhoûl Qarnein sous la tutelle de sa mère [3]. Yakoub Arslan, qui rêva toujours de reconstituer la puissance danichmendite, invita le nouvel émir, son neveu, à ne point reconnaître la suzeraineté du sultan d'Ikonium. Dhoûl Qarnein suivit les conseils de son oncle chez lequel il envoya tous ses troupeaux craignant que son territoire ne fut razzié par Maçoud [4]. Celui-ci ne tarda guère à ravager les environs de Mélitène, mais auparavant il avait traité

1. Cf. *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 168, note 1.
2. Grégoire le Prêtre, p. 169 : Sempad, p. 620.
3. Michel le Syrien, éd. Chabot. t. III, p. 305, cf. Bar Hebræus, *Chronicon*, t. II, p. 347.
4. *Ibid.*

avec Yakoub Arslan auquel il fit épouser sa fille [1]. Abandonné par ce dernier, Dhoûl Qarnein, à son tour, dut se soumettre et reconnut Maçoud comme suzerain. Or, vers l'époque où se déroulaient ces événements, Bar Hebraeus nous apprend que Thoros avait envahi le territoire de la Cappadoce et qu'il était revenu de cette expédition avec une foule de prisonniers [2]. Très vraisemblablement, Thoros profita des divisions qui avaient éclaté entre les princes musulmans pour razzier la Cappadoce [3].

L'expédition de Maçoud contre la Cilicie ne donna point les résultats espérés à Byzance. La marche des troupes musulmanes ne put être tenue secrète et, quand le sultan d'Ikonium voulut franchir le Taurus, il trouva toutes les passes gardées par les troupes de Thoros. En présence de cette situation, Maçoud entra en pourparlers avec le prince arménien auquel il commença par demander de lui prêter hommage et de rendre aux Grecs les villes qu'il leur avait enlevées. Thoros accepta la première demande mais refusa de souscrire à la seconde. Finalement l'accord se fit aux dépens des Byzantins, dont Maçoud, satisfait de voir sa suzeraineté reconnue par Thoros, abandonna les intérêts (1153).

Cet insuccès ne découragea point Manuel Comnène qui, l'année suivante [4], entra à nouveau en négociations avec Maçoud pendant que celui-ci se trouvait dans la vallée de l'Euphrate [5]. Le sultan d'Ikonium se laissa de nouveau gagner par l'or byzantin et envahit la Cilicie où il pénétra en forçant les passes de l'Amanus.

1. Bar Hebræus, *Chronicon*, t. II, p. 347. Le manuscrit de Michel le Syrien publié par M. Chabot, présente, à partir de cette date, des lacunes ; on y peut suppléer par la chronique de Bar Hebræus, qui le plus souvent s'est inspiré de l'œuvre de Michel.

2. Bar Hebraeus, *Chronicon*, t. II, p. 349.

3. Michel le Syrien, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 345 ; Grégoire le Prêtre, *ibid.*, p. 170 ; Sempad, *ibid.*, p. 620, Bar Hebræus, t. II, p. 349. Grégoire, suivi par Sempad, donne la date de 602 = 11 février 1153-10 février 1154. Bar Hebraeus donne la date de 548 = 29 mai 1153-18 mars 1154.

4. Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*, place cette expédition trois ans après la précédente ; puis, un peu plus loin, p. 175, il dit que l'invasion de la principauté de Thoros eut lieu en 603 de l'ère arménienne (11 février 1154- 10 février 1155) et le siège de Tell Hamdoun le 27 mai. Ce qui concorde avec le renseignement donné plus loin, p. 176, à savoir que Maçoud mourut, en 1155, dix mois après cette expédition. Grégoire a été reproduit par Sempad, p. 620.

5. Michel le Syrien, dans *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 347 ; Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*

Devant Mopsueste et Anazarbe, les Musulmans échouèrent; ils entreprirent alors le siège de Tell Hamdoun (27 mai 1154). Pendant ce siège, Maçoud détacha un corps de troupes sous les ordres de Yakoub, l'un des officiers de son fils, qu'il envoya ravager le territoire de la principauté d'Antioche. Les Musulmans, en traversant le défilé étroit de Portella, près d'Alexandrette, seul passage qui fasse communiquer la Syrie et la Cilicie, furent surpris par les Templiers du château de Gastin et par Sdéphané, frère de Thoros; ils furent complètement battus; leur chef Yakoub trouva la mort dans cette rencontre[1]. Au même moment, une épidémie se déclara dans la cavalerie de Maçoud; celui-ci fut obligé de lever le siège de Tell Hamdoun, qui durait depuis longtemps[2] déjà, et de se replier sur ses états[3]. La retraite de l'armée musulmane tourna au désastre; un grand nombre de soldats durent abandonner leurs armes et leurs chevaux, beaucoup de Turks furent massacrés sans pitié par les soldats de Thoros qui gardaient les principaux passages; le reste de l'armée poursuivi par les Arméniens réussit à franchir le Taurus par les passes les plus difficiles. En rentrant dans ses états, Maçoud trouva la Cappadoce dévastée par Thoros qui, tandis que l'ennemi ravageait son propre territoire, n'avait pas craint d'aller piller le pays de l'ennemi[4].

N'ayant point réussi dans sa tentative pour réduire à l'aide des Musulmans le prince arménien, le basileus chercha à faire jouer par un autre le rôle que Maçoud n'avait pu tenir; nous verrons plus loin qu'il s'adressa dans ce but au prince d'Antioche, mais il convient auparavant d'indiquer les modifications apportées à la situation politique par la mort de Maçoud survenue quelques mois après son échec[5]. La disparition du sultan d'Ikonium marque la fin de l'entente entre les princes musulmans, entente qui avait

1. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I p. 171-172. Michel le Syrien, *ibid.*, p. 347. Röhricht, *op. cit.*, p. 297, confond Yakoub avec Yakoub Arslan; nous retrouverons ce dernier plus tard.

2. Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*

3. *Id.*, p. 172; Michel le Syrien, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 347, *Chronique rimée*, *ibid.*, t. I, p. 507. Bar Hebraeus, t. II, p. 350.

4. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 173. D'après Bar Hebraeus, t. II, p. 350, Thoros aurait alors pris Gabadania et Daulna.

5. La date de la mort de Maçoud présente certaines difficultés. D'après Imad

été l'un des buts de sa politique. Maçoud eut pour successeur son fils Kilidj Arslan qu'il prit soin de faire couronner et reconnaître de son vivant[1]. Dès son avènement, Kilidj Arslan fut aux prises avec de graves difficultés que lui suscitèrent les princes de sa famille. Outre le nouveau sultan, Maçoud laissait deux fils ; Kilidj Arslan fit rapidement disparaître l'un de ses frères, tandis que l'autre, Schahinschah, craignant un sort semblable, s'enfuyait à Gangres qui lui avait été donné par son père, avec Ancyre et le pays au bord de la mer Noire[2].

Yakoub Arslan s'empressa de prendre le parti de Schahinschah, allié à sa famille[3], et, déclarant la guerre au sultan, il envahit l'ancien thème de Lykandos et occupa Larissa[4]. Kilidj Arslan vint attaquer Yakoub Arslan, mais, une fois les armées en présence, une trêve fut conclue grâce à l'intervention des imâns ; au bout de deux mois, Yakoub Arslan ouvrait de nouveau les hostilités et envahissait le Dchahan et la région d'Ablisthène. Kilidj Arslan arriva trop tard pour lui barrer la retraite, et l'émir de Sébaste put ramener dans ses états le butin qu'il avait fait et les prisonniers

ed dîn, dans Al. Bondari, éd. Houtsma, *Histoire des Seldjoucides de l'Iran*, Leyde, 1889, p. 227, et Ibn Khallican, *Biographical Dictionnary*, t. III, p. 355, Maçoud serait mort le 1er octobre 1152. Par contre, les sources arméniennes (Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades*, *Documents arméniens*, t. I, p. 169, Sempad, *ibid.*, p. 620) et syriaques (Michel le Syrien, *ibid.*, t. I, p. 347 et Bar Hebræus, t. II, p. 351) font mourir le sultan, les unes en 604 (14 février 1155-10 février 1156), les autres en 1466 (octobre 1154-octobre 1155). Par suite, Maçoud serait mort, d'après ces témoignages, entre le 14 février 1155 et le 1er octobre 1155. On peut préciser encore davantage puisque Grégoire le Prêtre, p. 176, dit que Maçoud mourut dix mois après son retour de l'expédition de 1154 ; or, le siège de Tell Hamdoun étant du 27 mai, Maçoud ne s'est pas retiré avant le mois de juin, d'où il ne serait mort au plus tôt qu'après avril 1155. Ibn el Athir, éd. Tornberg, t. X, p. 138 et Aboulféda, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 31 font également mourir Maçoud après 1152. Ousâma, *Autobiographie*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. II, p. 363, parle, au printemps 1155, d'une expédition faite par Nour ed dîn dans le pays de Maçoud, comme si ce dernier vivait encore, mais très vraisemblablement, il veut parler du pays conquis par Maçoud. Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, p. 272, accepte la date de 1152 ; les détails très précis des chroniqueurs arméniens me font préférer celle de 1155.

1. Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*; Michel le Syrien, *loc. cit.*; Bar Hebraeus, t. II, p. 351 ; Nikétas Choniatès, III, 5, p. 152, parle d'un partage entre Kilidj Arslan et ses beaux-frères Yakoub Arslan et Dhoûl noûn ; c'est là une erreur, car les deux derniers étaient depuis longtemps en possession de leurs états.

2. Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*, Michel le Syrien, *loc. cit.*

3. Michel le Syrien, *loc. cit.*, cf. Bar Hebraeus, t. II. p. 351.

4. Grégoire le Prêtre, *loc. cit.* Sur Larissa, cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 272.

qu'il avait enlevés. Peu après, le sultan fit la paix avec Yakoub Arslan, car il avait à lutter contre bien d'autres ennemis : Sdéphané et Nour ed dîn avaient en effet attaqué ses états.

D'après Michel le Syrien[1], Yakoub Arslan et Nour ed dîn auraient été d'accord pour combattre le fils de Maçoud, et l'émir de Sébaste, en informant de la mort du sultan l'atabek de Mossoul, l'aurait averti de sa révolte. Nour ed dîn, qui avait conclu avec le roi de Jérusalem et le prince d'Antioche une trêve de quelques mois, en profita pour envahir les possessions du sultan d'Ikonium et celles de Timourtash dans la vallée de l'Euphrate[2] ; il s'empara de Aïntab, Tell Bâschir, Pharzaman, Gouris, Ravendan, Bordjarrisas, Al Birah, Kafa Soud, Marasch et Nahar al Djouz[3]. Pendant qu'il assiégeait Tell Bâschir, l'atabek fit demander aux émirs de Raban et de Kéçoun de se rendre, mais ceux-ci refusèrent et demeurèrent fidèles au sultan d'Ikonium[4]. Une attaque des Francs sur Alep empêcha Nour ed dîn de continuer ses conquêtes et, en 1156, il traita avec Kilidj Arslan[5].

Les Arméniens, eux aussi, profitèrent des troubles qui accompagnèrent la mort de Maçoud pour tenter de s'agrandir aux dépens des musulmans d'Ikonium. Il semble toutefois que Thoros n'ait point voulu se compromettre et se soit contenté d'appuyer en secret son frère Sdéphané[6]. Celui-ci s'était mis à la tête d'une bande de brigands qui ravageait toute la région de Kéçoun, pillant et rançonnant indifféremment les chrétiens et les musulmans[7].

1. Michel le Syrien, *loc. cit.*

2. Cf. *supra*, p. 424 ; plusieurs des villes, mentionnées ci-dessous comme étant tombées aux mains de Nour ed dîn, appartenaient à Timourtash, l'émir de Mardin.

3. Près d'Alep, Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, pp. 182 et 185, Ibn el Athir, *ibid.*, *Historiens orientaux*, t. I, p. 497, Kemal ed dîn, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 524.

4. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 158.

5. Abou Chamah, *ibid.*, *Historiens orientaux*, t. IV, p. 83.

6. Le récit de Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 177-178, est très confus ; l'auteur se contredit à propos du rôle qu'il prête à Thoros ; de même pp. 179 et 182, à propos de Pertounk. Vraisemblablement Grégoire a eu entre les mains des sources différentes qu'il n'a pas fondues.

7. Il semblerait, d'après Grégoire le Prêtre, *op. cit.*, p. 181, qu'à ce moment Kéçoun ait été aux Grecs ; il est question du chef nommé par l'empereur.

Il échoua devant Béhesni et Marasch, mais réussit à s'emparer de la forteresse de Pertounk [1].

Ce fut seulement en 1157 que Kilidj Arslan put intervenir en Syrie et dans la région de l'Euphrate. D'après Abou Yala, le sultan d'Ikonium aurait paru devant Antioche à la fin de juillet 1157, et sa présence aurait décidé Nour ed dîn à traiter avec les Francs, mais l'entente ne put se faire ; nous ne savons rien d'autre sur cette campagne [2]. L'année suivante, Sdéphané remit à Kilidj Arslan Pertounk, et le sultan rétablit son autorité à Béhesni et à Kéçoun [3]. Il semble que le fils de Maçoud réussit en outre à rentrer en possession d'une partie des villes que Nour ed dîn lui avait enlevées. Nous voyons, en effet, l'atabek de Mossoul reprendre quelques années plus tard Raban et Marasch [4].

Contre Nour ed dîn, Kilidj Arslan chercha à s'appuyer sur les chrétiens et, pendant son expédition dans la région de l'Euphrate, il entama avec le roi de Jérusalem, le prince d'Antioche et Thoros des négociations qui, après son retour dans ses états, aboutirent à l'envoi d'une nouvelle ambassade à la suite de laquelle fut signé un traité d'alliance [5]. C'est très vraisemblablement vers cette même époque que le sultan d'Ikonium réussit à rompre l'union des princes danichmendites et à attirer dans son parti Dhoûl Noûn [6].

Au cours des luttes que nous venons de résumer et qui modifièrent les situations respectives de ses voisins en Asie, l'empire grec ne fut point épargné ; nous n'avons malheureusement aucun détail à cet égard. Kinnamos se borne à nous dire que Kilidj Arslan enleva aux Grecs Ponnoura et Sibilia, l'ancienne Hiérapolis, place frontière sur la route de Selefke à Laranda, tandis que, de son côté, Yakoub Arslan enlevait Unieh et Bafra, dans le Pont [7].

1. Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 92. En août, Alep aurait été menacé par le sultan d'Ikonium.

2. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, pp. 177, 178, 179, 180, 182 ; Michel le Syrien, *ibid.*, p. 349-350 ; Bar Hebraeus, t. II, p. 351. A propos de la tentative sur Marasch, les sources ne disent pas à qui la ville appartenait alors.

3. Grégoire le Prêtre, p. 178.

4. Grégoire le Prêtre, p. 193-194. Peut-être Kilidj Arslan vit-il sa tâche facilitée par la maladie de Nour ed dîn.

5. Grégoire le Prêtre, pp. 178 et 182.

6. Michel le Syrien, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 347.

7. Kinnamos, IV, 10, p. 176.

Malgré ces attaques contre les possessions byzantines, la situation des Musulmans d'Asie Mineure avait été singulièrement affaiblie par leurs divisions et la puissance musulmane était alors devenue moins redoutable pour l'empire. Aussi, quand le basileus songea à intervenir en Orient, il se contenta de traiter avec les principaux chefs musulmans. Alexis Gifard fut envoyé auprès de Kilidj Arslan qui consentit, sans doute moyennant finances, à rendre ses conquêtes. Le même ambassadeur négocia également avec Yakoub Arslan qui s'engagea à respecter les frontières de l'empire et conclut avec le basileus un traité d'alliance (v. 1158).

Si les voisins musulmans de l'empire avaient vu peu à peu décroître leur puissance, il n'en était pas de même des Latins et des Arméniens qui, depuis l'échec d'Andronic Comnène, étaient devenus chaque jour plus audacieux.

On n'a point oublié que Manuel avait vu refuser par la princesse d'Antioche le mari qu'il lui proposait[1]. Ce refus dut, à Byzance, causer un grand mécontentement, car il montrait combien fausses étaient les assurances données par Constance au basileus. Si, à cet égard, Manuel avait pu conserver quelques doutes, ceux-ci durent être dissipés quand on apprit que la princesse d'Antioche avait épousé, au début de 1153[2], un chevalier venu en Terre-Sainte avec Louis VII, Renaud de Chatillon[3], dont elle s'était éprise. Une fois de plus, Constance manquait à ses devoirs envers l'empereur grec et se mariait sans le consentement de son suzerain. Pourtant le nouveau prince d'Antioche chercha, au début de son règne, à entrer dans les bonnes grâces de l'empereur[4]. Quelque légitimes que fussent les motifs de repousser les sollicitations de Renaud, Manuel chercha néanmoins à tirer parti des propositions qui lui étaient faites et demanda au prince d'Antioche de réduire Thoros à l'obéissance ; l'empire grec devait supporter tous les frais de la campagne[5]. Là encore, nous voyons Manuel appliquer sa

1. Cf. *supra*, p. 426.
2. Cf. Schlumberger, *Renaud de Chatillon*, Paris, 1898, p. 1 et sq.
3. Cf. Guillaume de Tyr, XVII, 26, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, p. 802. En mai 1153, Renaud avec sa femme, Constance, accorde des privilèges aux Vénitiens, Röhricht, *Regesta*, n° 282. En 1155, on compte la 3e année de règne, *id.*, n° 314.
4. Kinnamos, IV, 17, p. 178.
5. Guillaume de Tyr, XVIII, 10, p. 835.

politique préférée et opposer l'un à l'autre deux des ennemis de l'empire byzantin.

Les propositions de la cour de Byzance furent d'autant plus facilement agréées par le nouveau prince d'Antioche que lui-même était en difficulté avec Thoros auquel il réclamait les places jadis enlevées aux Latins par les Grecs, qui eux-mêmes s'en étaient vus dépouillés par les Arméniens[1]. Parmi ces places se trouvait le château de Gastin, commandant le défilé de Portella où tout récemment Sdéphané et les Templiers avaient battu les Musulmans. C'est en faveur des Templiers que Renaud revendiquait la possession de ce château qui commandait la route conduisant de Cilicie à Antioche.

Sur le refus de Thoros de consentir aux réclamations de Renaud, la guerre éclata entre les deux princes. Une rencontre eut lieu, près d'Alexandrette, rencontre sur laquelle nous ne possédons que des renseignements contradictoires. D'après Guillaume de Tyr et Bar Hebræus, Renaud fut vainqueur, tandis que d'après Michel le Syrien, c'est Thoros qui aurait triomphé de son adversaire. Le seul fait certain est que Thoros rendit aux Templiers les places contestées et conclut avec eux un traité d'alliance[2]. D'après Bar Hebræus, la lutte de Renaud et de Thoros serait de l'an 1467 (octobre 1155-octobre 1156), mais, d'après Guillaume de Tyr, il faudrait avancer cette date, car l'expédition de Chypre, postérieure à cette lutte, serait de 1155. En tout cas, le 9 décembre 1155, la paix régnait entre Renaud et le prince arménien car celui-ci assistait à Antioche à la dédicace d'une église[3].

Peu après, Thoros et Renaud, au lieu de se battre au plus grand avantage des Grecs, s'allièrent et s'entendirent pour aller piller les possessions byzantines. Guillaume de Tyr explique ce changement dans l'attitude du prince d'Antioche par les raisons suivantes : Renaud comptait, suivant les promesses faites, toucher d'importants subsides de l'empereur ; or, malgré ses réclamations, il ne

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 10, pp. 834-835 ; Michel le Syrien, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 349 ; Abou Chamah, *ibid., Historiens orientaux*, t. IV, p. 76 ; Bar Hebraeus, *Chronicon*, t. II, p. 353.

2. Michel le Syrien, *loc. cit.*

3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 303 ; Guillaume de Tyr, *loc. cit.* ; Röhricht, *op. cit.*, p. 286.

reçut rien [1]; il se décida donc à se payer de ses propres mains et se réconcilia avec Thoros. L'entente du prince d'Antioche avec son ennemi de la veille est formellement attestée par Grégoire le Prêtre et Michel le Syrien; ce dernier est le seul à dire que le prince arménien fournit des troupes à Renaud de Chatillon [2].

Les deux alliés décidèrent d'attaquer l'une des plus fertiles provinces de l'empire grec, l'île de Chypre, demeurée jusque-là en dehors des guerres incessantes qui déchiraient l'Orient. La conquête latine avait éloigné les flottes musulmanes et, grâce à la tranquillité dont ils avaient joui, les habitants de l'île avaient bénéficié d'une situation privilégiée. Escale naturelle sur la route que suivaient les vaisseaux allant en Orient ou en revenant, fréquentée par les marchands vénitiens [3] et, sans doute, par les Génois et les Pisans, Chypre avait su tirer parti de sa situation avantageuse sur une grande route maritime. Soucieux de leurs intérêts, les Chypriotes avaient réussi à se concilier la faveur des étrangers et Guillaume de Tyr nous apprend que les Latins n'englobaient pas les habitants de l'île dans la haine qu'ils portaient aux Grecs en général [4].

C'est sur les habitants de l'île de Chypre que Renaud de Chatillon voulut recouvrer la créance qu'il prétendait avoir sur le trésor impérial. Il réussit à équiper une flotte suffisante, embarqua ses troupes et, après une heureuse traversée, débarqua dans l'île. Bien que les Grecs fûssent en pleine paix, Renaud ne réussit point à surprendre la garnison. Le secret de l'expédition projetée n'avait point été gardé et le gouverneur grec de l'île avait été prévenu par des Latins d'Antioche [5]. Au moment de la descente de Renaud, l'île avait pour gouverneur un neveu de Manuel, Jean Comnène, fils d'Andronic; sous ses ordres était Michel Branas que nous retrou-

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 10, p. 835.

2. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 187; Michel le Syrien, *ibid.*, p. 350.

3. Par un privilège de Manuel Comnène (1148), les Vénitiens obtiennent le droit de faire escale à Chypre, Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 124.

4. Guillaume de Tyr, XVIII, 10, p. 834 : Michel le Syrien, *loc. cit.*, t. I, p. 350, le contredit, mais paraît inspiré par la haine des Grecs.

5. Guillaume de Tyr, XVIII, 10, p. 835; on ne saurait traduire autrement que par Latins le mot *nostri*; Rey, *Histoire des princes d'Antioche, Revue de l'Orient latin*, t. IV (1896), p. 371, commet une erreur en traduisant par les Grecs.

verons plus tard duc de la province frontière de Nisch [1]. Instruit du prochain débarquement des Latins, Jean Comnène et Branas rassemblèrent toutes les forces dont ils pouvaient disposer, et tandis qu'une partie des troupes s'enfermait dans Leucosie avec Jean Comnène, le reste avec Branas tentait de s'opposer au débarquement. Les forces byzantines étaient insuffisantes pour résister aux troupes amenées par Renaud, et, dès la première rencontre, elles furent battues. On ne saurait, en effet, admettre le récit de Kinnamos qui, en attribuant aux Grecs cette première victoire, rend les évènements incompréhensibles [2]. D'après lui, en effet, les Latins battus au débarquement auraient cherché un refuge à Leucosie qui était aux mains des Grecs. Il est plus logique, en nous aidant de Guillaume de Tyr, de reconstituer de la manière suivante les phases de la lutte : les troupes byzantines, qui avaient tenté de repousser les Latins, ayant été battues, se replièrent sur Leucosie (Nicosie) et furent poursuivies par l'ennemi ; Jean Comnène tenta une sortie pour sauver les fuyards ; il fut pris et alla rejoindre Branas déjà au pouvoir de l'ennemi. La garnison byzantine ayant été ainsi réduite à l'impuissance, dès le début, les troupes de Renaud se répandirent dans toute l'île qu'elles pillèrent à l'envi.

Villes, villages, églises, monastères, les soldats du prince d'Antioche n'épargnèrent rien, agissant, dit un chroniqueur, comme en pays musulman. Les habitants furent massacrés, les moines grecs mutilés. On fit un butin colossal consistant en or, en argent, en étoffes précieuses, en bétail. Pour éviter le transport des bêtes qui eut été peu commode, Renaud obligea les habitants à racheter leur bétail ; en même temps, il imposa le paiement d'une énorme contribution de guerre et pour en garantir le recouvrement il prit parmi le haut clergé et les principaux habitants des otages qu'il emmena à Antioche et garda jusqu'au moment où toute la somme exigée eût été payée [3].

1. Kinnamos, II, 13, p. 69, cf. *infra*, p. 487.
2. Kinnamos, IV, 17, p. 179.
3. Sur le pillage de l'île, cf. Grégoire le Prêtre, *loc. cit.* ; Michel le Syrien, *loc. cit.* ; Bar Hebraeus, *Chronicon*, t. II, p. 325. La date de l'expédition de Chypre est incertaine. Bar Hebraeus la place en 1468 (1156) et Guillaume de Tyr en 1155. Il semble que, dès 1155, Renaud ait été mal avec Manuel ; nous le voyons alors entrer en rapport avec Louis VII et lui demander des maris pour ses brus, ce qui ne devait pas manquer de mécontenter l'empereur grec, cf. Röhricht, *Regesta*, n°, 319.

L'expédition de Chypre rapporta au prince d'Antioche énormément d'argent, mais il est curieux de voir combien la conduite de Renaud fut sévèrement jugée par les Latins dont Guillaume de Tyr s'est fait l'écho. Il semble, en effet, que l'acte de piraterie commis par le prince d'Antioche ait été accompli au moment où une certaine évolution commençait à se produire dans les idées des princes latins vis-à-vis de l'empire grec. En présence des succès de plus en plus grands de Nour ed Dîn, vainqueur à Ascalon et devenu maître de Damas, et des attaques des Musulmans d'Egypte, le roi de Jérusalem, sur qui, depuis la mort de Raimond et la disparition de Jocelin, avait pesé tout le poids de la défense des possessions chrétiennes d'Orient, commençait à avoir une vue plus nette de la situation politique et se rendait compte qu'en dehors de l'alliance byzantine il n'était point de salut pour les Latins. Cet état d'esprit de Baudouin et de ses conseillers nous est révélé et par la démarche dont nous allons parler et par l'attitude du roi, lors de la venue de Manuel Comnène en Cilicie. Or, précisément au moment où l'on avait besoin de ménager les Grecs, Renaud de Chatillon les attaquait et risquait non seulement d'attirer sur les états latins la colère impériale, mais encore de voir Manuel entraver, en fermant ses ports, les relations de l'Orient chrétien avec l'Occident.

C'est là, à mon avis, qu'il faut chercher l'explication de l'attitude nettement hostile prise par Baudouin envers le prince d'Antioche. Les discussions violentes qui éclatèrent entre eux lors du siège de Schaizar sont un nouvel indice de cet état d'esprit du roi de Jérusalem[1]. Baudouin dut commencer à trouver que Renaud se laissait trop souvent entraîner par son intérêt particulier aux dépens de l'intérêt général.

Les idées que nous venons d'exposer sur la nécessité d'un rapprochement entre les Latins et les Grecs se firent jour, à une date indéterminée[2], dans le conseil du roi de Jérusalem où l'on décida d'envoyer à Constantinople une ambassade chargée de demander pour Baudouin III la main d'une princesse de la famille impériale et, en même temps, de supplier l'empereur de prendre en pitié la situation des Latins et de les soutenir de ses richesses et de ses

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 17, p. 847.
2. Les ambassadeurs latins revinrent à Tyr, en septembre 1158.

troupes. Pour prévenir les heurts et les malentendus qui jusque là avaient toujours empêché l'union des Grecs et des Latins de donner des résultats, Baudouin demanda et obtint des gens d'Antioche le serment qu'ils se soumettraient à la volonté impériale[1]. Aitard, archevêque de Nazareth[2], le connétable Onfroi de Toron[3], Jocelin Piseau[4] et Guillaume de Barres[5] furent choisis comme ambassadeurs[6]. Pendant le voyage, l'archevêque de Nazareth mourut[7]. A son arrivée à Constantinople, le reste de l'ambassade ne reçut point un accueil empressé ; pourtant, après de longues et pénibles négociations, les envoyés du roi de Jérusalem réussirent à faire entrer dans leurs vues Manuel Comnène qui accorda à Baudouin la main de sa nièce Théodora, fille du sébastocrator Isaac Comnène, laquelle avait alors treize ans. A la future reine de Jérusalem l'empereur donna en dot 100.000 hyperpyres en monnaie de bon titre, plus une somme de 10.000 hyperpyres pour ses noces et une autre de 30.000 hyperpyres représentée par de l'argent, des pierres précieuses, des perles, des vêtements, des tapis, des étoffes de soie, des vases précieux. Il fut convenu que la reine recevrait, à titre de douaire, Acre et les territoires environnants et qu'après la mort de son mari, elle en aurait la jouissance sa vie durant. Escortée par des fonctionnaires de la cour impériale et les ambassadeurs du roi de Jérusalem, Théodora gagna par mer ses futurs états ; elle arriva à Tyr, vers le mois de septembre (1158), et se rendit aussitôt à Jérusalem où, en l'absence du patriarche de la

1. Ceci résulte de Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 189, qui nous apprend que, lors de l'arrivée de Manuel, en 1159, les gens d'Antioche le reçurent dans leur ville pour ne point violer le serment prêté par eux à Baudouin, lors de son mariage.

2. Aitard paraît dans les actes, le 30 juin 1154, le 15 janvier 1155 et en 1156, Röhricht, *Regesta*, n° 293, 299, 323.

3. Onfroi de Toron paraît dans les deux actes ci-dessous cités, Röhricht, *Regesta*, n°s 293 et 299, le 25 juin 1155, n°s 306, le 7 juin 1156, n° 321, et le 13 mars 1159, n° 336.

4. Jocelin Piseau paraît dans les actes ; le 14 janvier 1156, Röhricht, *op. cit.*, n° 299, il figure parmi les hommes du roi, puis on le retrouve en 1161, 1162, 1169, *ibid.*, n°s 366, 400, 465.

5. Guillaume de Barres figure dans les actes, depuis 1142 jusqu au 7 juin 1156, Röhricht, *op. cit.*, n°s 210, 258, 299, 307 et 321.

6. Guillaume de Tyr, XVIII, 16, p. 846, et XVIII, 22, p. 857 et Grégoire le Prêtre, p. 186.

7. Il fut remplacé par son homonyme, prieur de Nazareth, cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 295.

ville, le patriarche d'Antioche, Amauri, bénit son mariage avec Baudouin III [1].

La demande du roi de Jérusalem était arrivée à Constantinople à un moment opportun, alors que Manuel, enfin libre du côté de l'Occident, songeait à s'occuper des affaires d'Orient et à tirer vengeance de la conduite de ses turbulents voisins ; l'appui du roi de Jérusalem devait faciliter la réalisation des desseins impériaux ; on comprend, dès lors, que Manuel soit entré dans les vues des envoyés de Baudouin ; mais, en même temps, on saisit la raison de la lenteur des négociations ; l'empereur ne consentit au mariage que lorsqu'il fut sûr de pouvoir entrer en campagne. Il paraît, en effet, certain que le basileus dut quitter Constantinople sinon avec Théodora, du moins vers la même époque que celle-ci [2].

L'expédition dirigée par Manuel avait pour but principal de punir Thoros et Renaud de Chatillon de leurs attaques contre les possessions de l'empire. Désireux de surprendre ses adversaires, Manuel, en prenant la voie de terre pour se rendre en Cilicie, fit répandre le bruit qu'il allait combattre contre les Turks [3]. L'empereur et l'armée prirent la route d'Attalia que nous avons déjà décrite. Sur les débuts de l'expédition nous savons seulement que des bandes de Musulmans tentèrent, sans pouvoir y réussir, d'arrêter l'armée byzantine et que, lors de l'arrivée à Attalia, la cavalerie avait été si éprouvée par la route que la plupart des chevaux étaient tombés boiteux. Tout entier à son idée de surprendre l'ennemi, Manuel qui, suivant les ordres envoyés, comptait trouver à Séleucie tous les contingents provinciaux rassemblés, laissa sa cavalerie se reposer à Attalia et se dirigea sur Séleucie. En arrivant dans cette ville, il apprit que le gouverneur de la province, Alexis Kasianos, n'avait point exécuté ses ordres et que les troupes qu'il comptait trouver prêtes à entrer en campagne n'étaient pas rassemblées. Modifiant alors ses projets, Manuel tenta de profiter

1. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, et Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 186.

2. D'après Grégoire le Prêtre, p. 191, Manuel resta sept mois en Cilicie ; or, il en partit en avril 1159 ; il dut donc arriver vers le mois de septembre 1158. D'après Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 102, l'empereur serait parti de Constantinople entre le 24 décembre 1158 et le 23 janvier 1159.

3. Kinnamos, IV, 17, p. 179.

de l'ignorance où était l'ennemi de son arrivée pour surprendre Thoros. Afin d'occuper le prince arménien, il envoya en avant le gouverneur de Séleucie qu'il suivit ayant avec lui seulement cinq cents hommes d'élite. Vraisemblablement, de Séleucie, Manuel dut envoyer à Attalia des ordres pour commander au gros de l'armée de le rejoindre, car si l'on peut admettre que les premiers combats aient été livrés en Cilicie par une troupe peu nombreuse, la reddition des villes dût être amenée par des forces importantes.

Le secret de l'expédition impériale avait été si bien gardé qu'il s'en fallut de peu que Thoros ne fût pris par les Byzantins. Le prince arménien ne dut son salut qu'à un pèlerin latin qui se rendait en mendiant aux Lieux Saints ; celui-ci, ayant rencontré l'armée impériale en marche, se hâta d'aller en donner avis à Thoros. Croyant, sans doute, que Manuel avec toutes les forces dont il disposait s'apprêtait à envahir la Cilicie, Thoros se hâta de gagner la montagne, emmenant avec lui sa femme et ses enfants et emportant ses trésors. Les principaux chefs imitèrent son exemple. C'est à Dadjig, où de mémoire d'homme personne n'avait habité ou cherché un refuge, que Thoros se rendit, cachant sa retraite à tout le monde, sauf à deux de ses fidèles, Thomas et Korkès[1]. Pendant quelque temps, le prince arménien erra dans le Taurus, recherchant les endroits escarpés et boisés et apprenant chaque jour de nouveaux succès des Byzantins[2].

Manuel était entré en Cilicie le surlendemain du jour où Thoros avait pris la fuite[3] ; son arrivée aussi soudaine qu'imprévue surprit les chefs arméniens et malgré le peu de soldats dont il disposait, au moins au début, les soumissions furent nombreuses. En quelques jours Lamos, Cistramos, Anazarbe, Tarse, Longinias, Tell Hamdoun[4] se soumirent au basileus dont le beau-frère Théodore Vatatzès s'empara de Tarse presque sans coup férir.

1. Dadjig est, sans doute, un château dans la vallée du Cydnus, cf. Alishan, *op. cit.*, p. 119.

2. Kinnamos, *loc. cit.*; Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 186.

3. Guillaume de Tyr, XVIII, 23, p. 859.

4. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*; Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*; Kinnamos, IV, 17, p. 180-181. Le nom de Tarse nous est fourni par Prodromos qui a célébré en deux longs poèmes les succès du basileus, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, pp. 752 et 766.

Dès le mois de novembre 1158, Manuel était redevenu maître de la Cilicie et installait son camp aux portes de Mopsueste au *Pratum palliorum*[1].

Par la conquête de la Cilicie, le but que Manuel s'était proposé n'était point atteint, car, d'une part, Thoros était en liberté et, d'autre part, Renaud de Chatillon n'était pas encore puni.

La présence de l'empereur à la tête d'une armée considérable, sur la frontière de ses états, jeta le princc d'Antioche dans un trouble profond. La situation où il se trouvait devait lui paraître d'autant plus dangereuse qu'il se savait entouré d'ennemis, à la tête desquels vraisemblablement étaient le roi de Jérusalem et le patriarche même d'Antioche, Amauri. Nous avons déjà parlé de Baudouin et nous en reparlerons plus loin avec détails; il faut, en passant, dire les raisons de la rupture qui s'était produite entre le prince d'Antioche et le patriarche de sa capitale,

Amauri n'avait pas vu d'un œil favorable le mariage de Constance avec Renaud de Chatillon, et avait fait à celui-ci une violente opposition. Le prince d'Antioche, qui n'était point l'homme des demi-mesures, fit arrêter Amauri qu'il chercha à rançonner. Le patriarche s'étant refusé à se laisser extorquer de l'argent, Renaud le fit battre de verges, puis ordonna qu'on oignit de miel les blessures ainsi faites et qu'on exposât sa victime aux piqûres des mouches et des guêpes. Tout ceci se passait par un radieux soleil d'été. Le supplice qu'il subissait triompha des résistances d'Amauri qui paya tout ce que voulût Renaud. Délivré peu après, grâce à l'intervention du roi de Jérusalem, Amauri, on le comprend sans peine, avait renoncé à résider dans son diocèse et s'était réfugié auprès de Baudouin. On peut supposer que le patriarche d'Antioche avait quelque rancune à l'égard de son bourreau et l'on ne s'étonne point de le voir proposer à Manuel de lui livrer Renaud de Chatillon[2]. Très vraisemblablement Baudouin n'ignorait pas la démarche faite par Amauri, et ce que nous dirons plus loin montrera que, sans doute, celle-ci avait son approbation.

1. Abou Yala, dans Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 102.
2. Guillaume de Tyr, XVIII, 1, p. 816; Kinnamos, IV, 18, p. 182. Ce que dit ce dernier sur la réconciliation d'Amauri et de Renaud me paraît douteux.

Manuel n'accepta pas les offres qui lui étaient ainsi faites, et s'il agit ainsi, on doit bien plus louer son sens politique que sa grandeur d'âme, car s'il refusa les propositions du patriarche, c'est vraisemblablement qu'il préférait voir, à Antioche, un prince et, à Jérusalem, un roi, plutôt qu'un roi de Jérusalem, prince d'Antioche.

Renaud de Chatillon devait vraisemblablement se douter de l'opposition que lui faisait le parti du patriarche appuyé par le roi de Jérusalem ; toute sa conduite paraît indiquer le désir de traiter directement avec le basileus sans que Baudouin eût à intervenir dans le règlement du différend. Renaud commença par faire offrir à Manuel de lui rendre la citadelle d'Antioche ; cette proposition ne fut point agréée par le basileus. Renaud, sur le conseil de ses familiers, en particulier sur celui de Girard, évêque de Laodicée, résolut alors de risquer le tout pour le tout et de se mettre à la merci de l'empereur [1]. Avec le consentement du basileus, le prince d'Antioche se rendit donc à Mopsueste. Tête nue, les pieds nus, les bras nus jusqu'au coude, la corde au cou, tenant par la pointe son épée dont il devait présenter le pommeau à l'empereur, il traversa toute la ville pour se rendre au camp impérial situé aux portes de Mopsueste. Entouré d'une foule de moines nu-pieds et tête nue [2], Renaud s'avança jusqu'à la tente impériale ; là une estrade avait été dressée sur laquelle trônait Manuel autour duquel la cour était rangée en cercle, l'armée encadrant la tente impériale [3]. Tandis que toutes les personnes de sa suite tombaient à genoux tendant vers le basileus des mains suppliantes et implorant son pardon, Renaud, prosterné dans la poussière, dut attendre le bon plaisir de Manuel. Celui-ci se plut à prolonger si longtemps cette scène ignominieuse que des spectateurs en eurent la nausée. L'empereur finit par accorder au prince d'Antioche un pardon conditionnel, mais pour tous les Latins l'humiliation fut profonde et le

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 23, p. 860 ; Kinnamos, IV, 18, p. 182-183.

2. Cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 302-303, sur l'interprétation de ce passage de Kinnamos.

3. Cette disposition du cérémonial byzantin nous est connue par Psellos, dans Sathas, *Bibliotheca Greca*, t. IV, p. 220 ; il est bien vraisemblable qu'entre l'époque d'Isaac Comnène et celle de Manuel il ne s'est pas produit de changement à ce sujet.

souvenir de cette scène demeura insupportable. On n'a qu'à lire Guillaume de Tyr pour s'en rendre compte.

Sur les étrangers, l'impression produite ne fut pas moins profonde, et c'est en présence des ambassadeurs d'un grand nombre des souverains de l'Orient que Manuel eut la joie de voir s'humilier lamentablement à ses pieds l'orgueilleux prince d'Antioche [1]. Kinnamos nous apprend, en effet, qu'au camp byzantin devant Mopsueste se trouvaient les ambassadeurs des princes du Chorassan et de Bagdad, ceux de Nour ed Dîn, de Yakoub Arslan [2] et du souverain des Abasges et des Ibères [3].

Avant d'être admis à prêter le serment d'hommage et de fidélité, lequel impliquait naturellement pour le vassal l'obligation de remettre à son suzerain la citadelle d'Antioche toutes les fois qu'il en serait requis, Renaud dut s'engager à recevoir un patriarche grec à l'exclusion du patriarche latin. Cette condition n'était pas nouvelle et figurait déjà dans le traité conclu entre Alexis et Bohémond ; elle nous montre un des côtés les plus curieux de la politique byzantine ; pour les empereurs grecs tout agrandissement territorial devait être accompagné d'un progrès de l'Église orthodoxe ; jamais l'union entre l'Église et l'État ne fut plus intime. Rappelons, pour en donner une nouvelle preuve, que, lors de la conquête de la Cilicie par Jean Comnène, le clergé latin fut immédiatement expulsé et remplacé par le clergé orthodoxe.

Pour en terminer avec les conditions imposées à Renaud,

1. Cette scène a inspiré deux longs poèmes de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, pp. 303 et 305 qui ne nous fournissent aucun détail.

2. Kinnamos, IV, 18, p. 183, mentionne encore les envoyés de Suse, d'Ecbatane, de la Médie, ce qui ne correspond à rien ; il n'y a vraisemblablement là qu'un développement.

3. On a vu, *supra*, p. 5, que par Abasges il faut entendre des Géorgiens. Le roi de Géorgie était alors Georges III, cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I[re] partie, p. 383. Sur l'Ibérie, cf. *id.*, *Additions et éclaircissements à l'histoire de Géorgie*, p. 105. D'après Tzetzès, les Ibères, les Abasges et les Alains étaient alors gouvernés par un seul prince, cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 314. Rappelons que l'Alanie comprenait le versant septentrional du Caucase ; elle s'étendait jusqu'aux plaines de Chazarie ; les montagnes et la langue de terre qui séparaient l'Alanie de la mer Noire constituaient l'Abasgie. Les princes alains étaient désignés à Byzance par le titre d'ἐξουσιοκράτωρ. A l'époque de Manuel les Alains fournissaient des tro[illegible] l'empire, cf. *infra*, p. 618.

disons que le traité fixa le chiffre du contingent que la principauté d'Antioche devait fournir à la réquisition de l'empereur [1].

La soumission de Renaud de Chatillon marque le triomphe de la politique suivie par Byzance vis-à-vis des Latins. C'est le résultat de plus de soixante années d'efforts et de luttes. Au milieu de toutes les difficultés qu'ils eurent à surmonter, des guerres nombreuses qu'ils eurent à soutenir, les basileis n'ont jamais perdu de vue la question de la principauté d'Antioche, question posée lors de la première croisade et jamais résolue. C'est là un curieux exemple de la continuité de vues qui caractérise la politique byzantine ; le temps a marché, les hommes ont changé et pourtant quand Manuel triomphe de Renaud plus par la crainte de ses armes que par les armes mêmes, les conditions imposées au vaincu sont sensiblement les mêmes que celles qu'Alexis avait dictées à Bohémond. Dès le moment où la question à résoudre s'était posée, on avait su à Byzance la solution qu'il convenait de lui donner et, quand sonna l'heure de la victoire, le basileus triomphant sut, en s'en tenant à ses justes demandes, ne point abuser de son succès.

L'humiliation de Renaud consacrait, en outre, aux yeux des ambassadeurs de tout l'Orient, réunis dans le camp impérial, la supériorité politique et militaire des Byzantins sur les Latins. Ces derniers, grisés par la facilité de leur conquête, avaient cru pouvoir se passer des Grecs et avaient manqué aux engagements conclus. L'heure était venue où il fallait qu'eux-mêmes se rendissent à l'évidence ; contre les Musulmans, unis sous le commandement de Nour ed dîn, ils ne pouvaient remporter de succès durables qu'avec l'appui de l'empire grec. L'arrivée du roi de Jérusalem au camp impérial allait bientôt en être une nouvelle preuve.

En compagnie de son frère, Amauri, Baudouin III s'était rendu à Antioche, d'où, par l'intermédiaire de Geoffroi, abbé du Temple Notre-Seigneur, qui savait le grec, il fit demander à l'empereur

1. Kinnamos, IV, 24, p. 199, et Guillaume de Tyr, *loc. cit.* Quelques années plus tard, Manuel écrivant au roi de France Louis VII lui parlera de Renaud comme de l'un des principaux princes de *notre* empire. R. H. G., t. XVI, p. 82.

une entrevue [1]. Dans les négociations qui eurent lieu alors entre le roi de Jérusalem et le basileus, tout un côté demeure pour nous rempli d'obscurité. D'après Kinnamos, Baudouin III, vraisemblablement avant de venir à Antioche, aurait sollicité l'empereur de lui donner la principauté d'Antioche, lui demandant, dans le cas où les seigneurs se refuseraient à le choisir comme prince, de leur imposer sa candidature. Pendant son séjour à Antioche, Baudouin rappela aux habitants tout ce dont la principauté lui était redevable pour les secours qu'il lui avait apportés. La domination de Renaud de Chatillon ne plaisait pas à tout le monde ; aussi en voyant les gens d'Antioche favorablement disposés à son égard, le roi de Jérusalem sollicita-t-il de Manuel une entrevue pour le prier de lui donner la principauté. Manuel n'était point disposé à condescendre à cette demande ; il refusa donc l'entrevue demandée sous le fallacieux prétexte qu'il ne pouvait recevoir Baudouin au milieu d'une armée prête à entrer en campagne. Sur les instances du roi de Jérusalem, le basileus céda et Baudouin quitta Antioche, escorté par les habitants qui le suppliaient de les réconcilier avec l'empereur.

Tout autre est le récit de Guillaume de Tyr : dès que l'empereur est informé de la présence du roi de Jérusalem à Antioche, il l'invite à venir le voir au plus tôt, et le chroniqueur ne dit mot des négociations engagées.

Il ne me paraît pas que l'on puisse rejeter le récit de Kinnamos qui, en général, connaît bien les affaires d'Antioche ; il semble que tout ce que nous apprend le chroniqueur grec se tient très bien et explique quelques phrases de Guillaume de Tyr, qui a, sans aucun doute volontairement, passé sous silence certains faits peu favorables au roi de Jérusalem. On doit admettre que ce dernier arriva à Antioche avant que Renaud eût obtenu son pardon, car *a priori* on ne comprendrait pas que, présent, le prince d'Antioche ait toléré les manœuvres du roi ; cette manière de voir est confirmée par le fait que, au moment du départ de Baudouin, les habitants d'Antioche lui demandent de les réconcilier avec l'empereur. La première demande de Baudouin parvint donc vraisem-

1. Sur tout ce qui suit, nous n'avons comme sources que Guillaume [de Tyr], XVIII, 24, p. 861, et Kinnamos, IV, 19, p. 183.

blablement au basileus avant que fût réglée l'affaire de Renaud de Chatillon ; or, Manuel qui ne tenait pas à installer Baudouin à Antioche, voulut le mettre en présence du fait accompli ; de là, son refus de recevoir Baudouin ; de là aussi, la hâte de Renaud d'en finir avant l'arrivée du roi de Jérusalem [1]. Une fois qu'il en eut terminé avec Renaud ou au moment où il allait en finir, Manuel accepta de recevoir Baudouin qui, en se mettant en route, ne savait pas que la question d'Antioche était résolue.

La déception éprouvée par le roi de Jérusalem, en apprenant l'accord intervenu entre Manuel et Renaud, dut être grande ; Manuel paraît s'être efforcé d'adoucir son refus par les honneurs dont il combla son hôte. Quand les ambassadeurs que le roi de Jérusalem avait envoyés au basileus repartirent, ils furent accompagnés d'un apocrisiaire chargé d'inviter Baudouin à se rendre auprès de Manuel [2]. Sur la route, de distance en distance, Baudouin fut reçu par des officiers impériaux, venant deux par deux le saluer ; chacune de ces ambassades successives était composée d'officiers occupant dans la hiérarchie un rang de plus en plus élevé. Les derniers envoyés, chargés de saluer le nouvel arrivant, furent le protosébaste Jean Comnène, et le protosébaste Alexis, fils d'Axouch.

A son arrivée au camp, Baudouin trouva la garde impériale sous les armes et fut reçu par les fonctionnaires de la cour. Dès le début, une question d'étiquette causa parmi les Byzantins une vive émotion : le roi de Jérusalem, volontairement ou involontairement, commit une infraction au protocole en s'avançant à cheval au delà du point où tous, sauf l'empereur, devaient mettre pied à terre. A la suite de cet incident, Baudouin, pendant son séjour, fut traité avec des honneurs moindres que ceux que l'empereur avait d'abord décidé de lui faire rendre [3].

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 23, p. 860. « *Tantaque eum... de... imperatoris adventu formido corripuerat, ut, nec domini regis, quem tamen in proximo venturum sperabat, vellet expectare præsentiam.* » C'est là le fait important, malgré les adoucissements apportés ensuite à sa pensée par l'archevêque de Tyr.

2. D'après Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 187. Baudouin aurait été accompagné par les Templiers et Renaud de Chatillon. La présence de ce dernier me paraît douteuse, pour toute cette partie, Grégoire le Prêtre est assez mal renseigné.

3. Kinnamos, *loc. cit.* ; Guillaume de Tyr, *loc. cit.*

Conduit avec solennité jusqu'à l'entrée de la tente impériale, Baudouin reçut de Manuel l'accueil le plus courtois. Après avoir embrassé son neveu, le basileus le fit asseoir à ses côtés, toutefois sur un siège plus bas que le trône impérial. Pendant dix jours, le roi de Jérusalem fut l'hôte de Manuel qui le combla d'attentions et le reçut constamment à sa table. Au lieu de tous ces détails d'étiquette, sur lesquels Kinnamos et Guillaume de Tyr se plaisent également à insister, on aimerait connaître quels furent les objets des conversations des deux souverains. A cet égard, nous savons bien peu de chose.

Un accord fut conclu par lequel le roi de Jérusalem s'engagea à fournir à l'empereur un certain nombre de troupes; nous ne savons malheureusement dans quelles conditions. Quelques années plus tard (1169), dans l'église de Bethléem, une inscription rappelant les travaux faits aux frais de l'empereur sera datée du règne de Manuel, comme si celui-ci était le suzerain du roi Amauri alors régnant[1]. Faut-il faire remonter au séjour au camp de Mopsueste la reconnaissance par les rois de Jérusalem de la suprématie byzantine, suprématie que paraît constater l'inscription dont nous venons de parler? Il est impossible de se prononcer.

Des négociations qui eurent lieu alors nous ne savons presque rien ; nous voyons seulement le roi de Jérusalem jouer le rôle de conciliateur. C'est grâce à lui qu'une ambassade antiochitaine, envoyée pour demander au basileus d'adoucir les conditions imposées à Renaud de Châtillon, en réduisant le chiffre de l'effectif militaire à fournir et en cédant sur la question du patriarche grec, obtint une diminution du nombre des soldats à envoyer au service impérial; quant à la question du patriarche, Manuel demeura inflexible[2].

C'est encore Baudouin qui, avec les Templiers, négocia la ré-

1. De Vogüé, *Eglises de Terre-Sainte*, Paris, 1860, p. 99, et *C. I. G.*, 8736. C'est sans doute à partir de ce moment que Manuel combla les établissements latins de Terre-Sainte de ses libéralités; parmi ceux qui en bénéficièrent, outre Bethléem, il faut encore mentionner la laure de Calamon près du Jourdain. Le P. Lagrange, *Revue biblique*, t. I (1892), p. 440, a cru retrouver une inscription rappelant la restauration faite au temps de Manuel, Mgr Batiffol, *Byz. Zeitschrift*, t. I, p. 616, repousse ses conclusions. Sur Calamon, cf. Vailhé, *Les Laures de Saint-Gérasime et de Calamon*, dans *Echos d'Orient*, t. II, p. 117.

2. Kinnamos, IV, 20, p. 185-186.

conciliation de Thoros avec Manuel Comnène. Au moment où Baudouin arriva au camp impérial, le basileus se préparait à poursuivre les opérations contre Thoros. Celui-ci avait demandé au roi de Jérusalem d'intervenir en sa faveur. La tâche de Baudouin dut être d'autant plus aisée qu'un arrangement évitait à Manuel une guerre de montagne, pénible et difficile[1].

Il semble que Manuel ait imposé à Thoros de figurer lui aussi dans une cérémonie analogue à celle dont Renaud de Châtillon avait été le triste héros. En costume de suppliant, Thoros dut venir se mettre à la merci de l'empereur qui lui pardonna, reçut son serment d'hommage et de fidélité et l'investit des territoires qu'il avait enlevés à l'empire. Au dire des chroniqueurs arméniens, Thoros, d'abord mal vu de l'empereur, aurait fini par être l'objet de sa bienveillance particulière après qu'il eut fourni à l'armée byzantine des vivres et des chevaux. Il ne semble pas que Manuel ait eu envers le prince arménien une conduite différente de celle qu'il tint envers les autres chefs. Suivant l'usage byzantin, vassaux et alliés furent comblés de présents ; Manuel voulut ainsi montrer aux Arméniens et aux Latins qu'ils avaient tout intérêt à être les fidèles alliés de l'empire, et que l'obéissance leur serait profitable. Guillaume de Tyr dit tenir de bonne source que la seule part du roi de Jérusalem dans les distributions impériales s'éleva à plus de 22.000 hyperpyres et à 3.000 marcs d'argent[2].

Quand, au bout de dix jours, Baudouin quitta le basileus pour retourner à Antioche, il ne tarda guère à être remplacé auprès de lui par son frère Amauri, comte de Jaffa, et Hugues d'Ibelin, récemment sorti de captivité, qui vinrent, eux aussi, chercher leur part des largesses impériales[3].

Manuel demeura en Cilicie jusqu'aux fêtes de Pâques (12 avril 1159)[4]. Un peu avant cette date, il envoya à Antioche Jean Kamatéros, logothète du drome, pour se rendre compte de l'état des esprits et annoncer sa prochaine arrivée[5]. Après les accords solen-

1. Kinnamos, *loc. cit.* ; Grégoire le Prêtre, *loc. cit.*
2. Guillaume de Tyr, XVIII, 24, p. 862.
3. *Id.*, XVIII, 24, p. 863.
4. *Id.*, XVIII, 25, p. 863.
5. Nikétas Choniatès, III, 2. Je suis ici le texte de l'édition de l'Académie, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. I, p. 281, cf. éd. de Bonn., p. 141.

nels qui avaient été conclus, on pouvait croire que l'entrée de Manuel à Antioche ne souffrirait pas de difficultés. Il n'en fut rien; les gens de la ville ne tenaient nullement à la visite impériale et, pour l'empêcher, les Latins tentèrent de jouer au basileus la comédie du complot qui avait si bien réussi avec Jean [1]. On annonça donc à Manuel qu'une conspiration avait été formée et qu'on l'assassinerait, lors de son entrée à Antioche. Mais l'empereur tenait à être reçu à Antioche, d'où son père avait été chassé, car pour lui cette entrée dans la capitale de la Syrie achevait de marquer son triomphe. Aussi, sans se laisser intimider, il persévéra dans son projet et se contenta de prendre quelques mesures de précaution indispensables. Il exigea que les habitants d'Antioche lui remissent des otages; puis, il obligea les princes latins qui devaient prendre place dans le cortège à se laisser désarmer; enfin, sous ses vêtements, il revêtit une cotte de mailles.

Quoique un peu déchue de son antique splendeur, Antioche demeurait une ville fort importante; son enceinte et ses tours, la fertilité de ses jardins et de ses environs faisaient encore l'admiration de tous les visiteurs [2]. L'entrée de Manuel à Antioche se fit avec une solennité d'autant plus grande qu'elle était destinée à marquer d'une façon tangible la prise de possession par les Byzantins d'une des principales villes de l'empire; aussi Manuel déploya-t-il toute la pompe d'un triomphe [3]. Le stemma à pendeloques en tête, vêtu du grand manteau impérial, tellement chargé de pierreries qu'il en était rigide, tenant à la main les insignes impériaux, l'empereur figura à cheval dans le cortège; à pied, autour de lui, marchaient, tenant les uns la bride, les autres l'étrier de son cheval, Renaud de Châtillon et divers princes latins tous désarmés. Par mesure de précaution ce groupe était entouré par la garde varangienne armée de la hache. Par derrière, à cheval, mais sans armes, suivait le roi de Jérusalem. Aux portes de la ville, le cortège impérial fut reçu processionnellement par

1. Kinnamos, IV, 21, p. 186-187.
2. Cf. Phocas, *Descriptio Terræ sanctæ*, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 928-929, et Manassès, *Hodoiporikon*, éd. Horna, *Byzant. Zeitschrift*, t. XIII, p. 328. Dès l'antiquité le faubourg de Daphnè (Bêt-el-Mê) était célèbre par la fertilité de ses jardins, cf. Horna, *op. cit.*, p. 348.
3. Cf. les vers de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 319.

le peuple et le clergé, ayant à sa tête le patriarche en costume pontifical, les évangiles à la main. Puis, au son des trompettes et des tambours, au chant des hymnes, le cortège pénétra dans la ville à travers la foule bigarrée où le Syrien coudoyait l'Isaurien et le Normand, se dirigea, par les rues ornées de tapis, de tentures, de feuillages et de fleurs, vers la cathédrale d'où l'empereur se rendit au palais. Rien ne vint troubler l'apothéose impériale : il est vrai que toute l'armée byzantine campait devant Antioche et que Manuel s'était fait escorter de forces imposantes.

Huit jours durant, les bannières impériales flottèrent sur la citadelle d'Antioche ; pendant son séjour, Manuel fit faire au peuple de la ville de grandes distributions d'argent. Les fêtes succédèrent aux fêtes : dans les parties de chasse comme dans les tournois, Grecs et Latins rivalisèrent d'audace et d'adresse.

Manuel, qui avait introduit dans l'armée byzantine diverses réformes dont nous parlerons ailleurs, notamment l'usage de la lance et du bouclier long[1], avait cherché à développer parmi ses hommes la science de l'équitation ; il voulut montrer que les Grecs ne le cédaient en rien aux Latins dans le maniement des armes et que les tournois leur étaient familiers[2]. Un tournoi fut donc organisé, où l'on vit, chose inouïe dans l'histoire byzantine, l'empereur lui-même descendre dans l'arène à la tête des champions byzantins choisis parmi les membres de la famille impériale et les meilleurs soldats[3]. Sur un cheval admirablement mis, dont la garniture de poitrail et la croupière étaient couvertes d'ornements d'or, l'empereur vêtu du grand manteau attaché par une fibule sur l'épaule droite pour dégager le bras, défila devant les spectateurs le sourire aux lèvres, la lance droite en main, tandis qu'à la tête du parti adverse s'avançait sur un cheval blanc le prince d'Antioche, vêtu de la cotte d'armes d'étoffe recouvrant le haubert de mailles, le chef couvert du heaume conique. Il semble bien qu'en face des hommes d'Occident aux proportions énormes les Grecs aient été de peu redoutables adversaires. Nikétas Choniatès décrit les exploits de l'empereur qui réussit à jeter à bas de leur cheval deux cavaliers,

1. Kinnamos, III, 16, p. 125.
2. *Ibid.*
3. Nikétas Choniatès, III, 3, p. 142.

mais il ne parle pas des autres combattants, d'où l'on peut, sans doute, conclure que les Latins durent le plus souvent avoir l'avantage.

Au contact des Latins, les rigoureuses prescriptions du protocole byzantin se relâchaient peu à peu et, pendant le séjour des Byzantins à Antioche, une des actions de Manuel devait encore frapper d'étonnement les fonctionnaires de la cour. Au cours d'une partie de chasse, le roi de Jérusalem tomba de cheval et se cassa le bras. Manuel qui avait vu l'accident accourut le premier et quand les officiers de la cour arrivèrent, ils aperçurent leur maître agenouillé près du blessé et occupé à lui remettre le bras. Le basileus, qui se piquait de connaissances médicales, voulut jusqu'à son départ continuer le traitement qu'il avait commencé[1].

Vers la fin de mai, l'armée quitta enfin Antioche pour entrer en campagne, emmenant toute une série de machines de guerre; avec Manuel partirent les princes latins. Le but de l'expédition était Alep. Sans incident, l'armée vint camper à Ouady Bala, d'où commencèrent avec Nour ed dîn des négociations sur lesquelles nous sommes excessivement mal renseignés.

Pendant son séjour en Cilicie, Manuel était entré en rapports avec Nour ed dîn; des ambassades avaient été échangées et nous savons que le basileus avait envoyé à l'atabek des présents consistant en riches étoffes de brocart; à ce moment, une trève avait été conclue[2]. Nour ed dîn, bien qu'il eût appris que l'empereur comptait attaquer Antioche, se montra inquiet; il se souvenait sans doute, de la mauvaise foi montrée jadis par Jean Comnène et se prépara à défendre la Syrie[3]. Autour de lui étaient rassemblés la plupart des chefs musulmans[4]. Tout paraissait indiquer que l'ouverture des hostilités était proche; or, quand l'empereur fut arrivé à Ouady Bala, on commença à négocier. Grégoire le Prêtre prétend que Nour ed dîn terrifié, afin de se concilier la bienveillance impériale, envoya au devant de Manuel, après les avoir habillés de neuf, plus de dix mille captifs détenus dans ses prisons. Ce

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 25, p. 864; Kinnamos, IV, 21, p. 190.
2. Cela résulte d'Abou Yala, dans Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 104, qui, parlant de l'accord définitif, dit que la trève fut renouvelée.
3. Abou Yala, *loc. cit.*
4. Bar Hebraeus, *Chronicon ecclesiasticum*, t. III, p. 349.

récit est inexact, car la libération des captifs fut, non le prélude, mais le résultat des négociations. Les pourparlers se prolongèrent quelque temps, et enfin Manuel obtint l'élargissement des prisonniers détenus dans les prisons de l'atabek ; en outre, celui-ci s'engagea à appuyer les Grecs dans leur lutte contre le sultan d'Ikonium[1]. Des présents furent échangés à la suite de l'accord conclu, et Abou Yala nous apprend qu'outre une tente de brocart Nour ed dîn reçut des perles, des étoffes et des chevaux du Djebel[2].

Le résultat le plus certain du traité conclu entre Manuel et Nour ed Dîn fut la mise en liberté de six mille captifs suivant Kinnamos, de dix mille suivant Grégoire le Prêtre. Pour la plupart, ceux-ci étaient des Allemands pris lors de la deuxième croisade. Parmi les prisonniers délivrés se trouvaient Bertrand, fils naturel d'Alphonse Jourdain et petit-fils de Raimond de Saint-Gilles, et Bertrand de Blancafort, grand maître des Templiers[3].

L'interruption de la campagne commencée causa aux chrétiens une profonde déception, dont Grégoire le Prêtre, en termes violents, s'est fait l'interprète[4]. D'après lui, Manuel aurait été rappelé par le bruit qu'une insurrection avait éclaté à Constantinople et qu'une grave affaire de magie avait été découverte. Kinnamos, à une date un peu postérieure, fait également allusion à de mauvaises nouvelles venues d'Occident, mais à cet égard nous ne savons rien de précis[5]. Point n'est besoin d'ailleurs de chercher des causes secondaires pour expliquer la politique du basileus. Manuel était venu en Orient, bien moins pour secourir les Latins que pour profiter de leur détresse, afin de rétablir l'autorité impériale en Cilicie et à Antioche. Jamais l'empereur n'a dû

1. Kinnamos, IV, 21, p. 188.
2. Abou Yala, dans Abou Chamah, *loc. cit.*
3. Kinnamos, IV, 21, p. 188 ; Grégoire le Prêtre, p. 192 ; Guillaume de Tyr, XVIII, 25, p. 864.
4. Grégoire le Prêtre, p. 190-191.
5. Kinnamos, IV, 21, p. 189-190. Ces renseignements doivent être rapprochés d'un passage de Rahewin qui mentionne une conspiration découverte par Irène, cf. *supra*, p. 211 ; il s'agit vraisemblablement d'une conspiration à laquelle Glykas prit part et à la suite de laquelle il fut aveuglé sur un ordre de Manuel, alors en Cilicie, cf. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. I, Paris, 1880, p. XVIII, note, et la pièce de Glykas, *ibid.*, p. 18. Legrand, suivi par Krumbacher, *op. cit.*, dans les *Sitzungsb. k. b. Akademie*, 1894, p. 406, datait inexactement cette conspiration de 1156, Dräseke, *Zu Michael Glykas*, *Byz. Zeitschrift*, t. V, p. 54 et sq., la place exactement en 1159

songer à renverser la puissance de Nour ed dîn, ce qui au point de vue byzantin eut été une faute lourde. C'est à la lutte de Nour ed dîn et des Latins que l'empire devait les succès remportés en Orient. La suppression de l'atabek, si elle avait été possible, rendait les Latins trop puissants; et ceux-ci auraient bien vite renié leurs engagements vis-à-vis du basileus. La conduite des gens d'Antioche envers Jean Comnène après l'expédition de Schaizar n'avait point été oubliée à Byzance et portait ses fruits. Pour que l'empereur grec pût exercer une influence sur les principautés latines, il fallait que celles-ci se sentissent menacées par les Musulmans. C'est là, à mon avis, qu'il faut chercher l'explication de la conduite de Manuel. On ne pouvait d'ailleurs critiquer l'empereur; le traité conclu avec Nour ed din était très honorable, et les Latins voyaient six mille des leurs rendus à la liberté.

Aussitôt après la conclusion de l'accord, la retraite de l'armée byzantine commença. Les Musulmans n'observèrent pas le traité et harcelèrent l'armée, à l'insu, il est vrai, de Nour ed dîn[1]. Manuel, mécontent de ce manque de foi, songea un moment à rebrousser chemin pour punir l'atabek, mais les nouvelles qu'il reçut alors d'Occident le décidèrent à continuer la retraite[2].

Une fois la paix conclue avec Nour ed dîn, Manuel, pressé de revenir à Constantinople, au lieu de reprendre la route ordinaire par Attalia et Laodicée, route qui avait été l'année précédente funeste à sa cavalerie, se décida à suivre le chemin plus direct de Séleucie à Laranda, lequel traversait ensuite les états du sultan d'Ikonium[3]. Près de Laranda, parurent des bandes turques qui cherchèrent inutilement à disputer le passage à l'armée byzantine; celle-ci, une fois l'ennemi dispersé, put continuer son chemin sur Ikonium. La nouvelle de l'approche des Byzantins jeta le trouble parmi les Musulmans de cette région qui crurent que l'intention du basileus était d'assiéger la capitale de Kilidj Arslan. Ces craintes étaient injustifiées; l'empereur avait voulu simplement revenir de

1. Kinnamos, IV, 21, p. 188.
2. *Id.*, p. 189.
3. *Id.*, IV, 21, p. 190; M. Schlumberger, *op. cit.*, p. 146, fait revenir Manuel par la route de Podandos; je ne crois pas pouvoir adopter son opinion. Kinnamos nous donne l'indication de Laranda; or, la route de Podandos n'aboutit pas à Laranda, mais au nord de cette localité, à Barata, cf. Ramsay, *op. cit.*, carte, p. 330-331.

Cilicie par la voie la plus courte et ne tenait nullement à engager des hostilités avec les Musulmans. Ceux-ci, en voyant que les Byzantins s'abstenaient de tout acte hostile, entrèrent en rapport avec eux et leur donnèrent toute facilité pour se ravitailler. Après avoir dépassé Ikonium, l'armée prit la route de Philomélion, d'où elle gagna Antioche, puis Prymnessos. Aucun incident ne marqua sa marche jusqu'au moment où elle arriva à Kotiaion, l'actuelle Kutaieh, dans la vallée du Tembris. A cet endroit, des bandes musulmanes, formées très probablement par les troupes des tribus qui campaient entre le Tembris et le Bathys, tombèrent sur des soldats grecs qui s'étaient éloignés du gros de l'armée et en massacrèrent un certain nombre. Tandis que Kinnamos paraît attribuer très peu d'importance à cet échec des Byzantins, Grégoire le Prêtre raconte que dans cette rencontre Manuel aurait perdu douze mille hommes et vingt mille chevaux[1]. Ces chiffres paraissent fort exagérés. La fin de la traversée d'Asie Mineure s'accomplit sans autre difficulté, et, bientôt après, Manuel, en rentrant à Constantinople, célébrait par un triomphe l'heureuse issue d'une campagne qui venait de consacrer le rétablissement de l'autorité impériale à Antioche, but poursuivi depuis tant d'années par la politique byzantine[2].

Le séjour que fit alors Manuel dans sa capitale ne fut que de peu de durée[3]. L'audace des tribus musulmanes qui n'avaient pas craint d'attaquer malgré les traités une armée conduite par le basileus lui-même, décida celui-ci à entreprendre d'assurer la sécurité de la frontière d'Asie Mineure en rejetant, si possible, sur les plateaux de l'intérieur les Musulmans qui de toutes parts étaient venus s'installer dans les vallées les plus fertiles. Kilidj Arslan fut rendu responsable de l'attaque qui avait eu lieu près de Kotiaion, attaque dont vraisemblablement étaient seules coupables quelques tribus isolées, et, sur toute la frontière, on se prépara à ouvrir de nouveau les hostilités.

Avant d'entrer en campagne, Manuel chercha à tirer parti des divisions qui régnaient toujours entre les divers chefs musulmans.

1. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I. p. 192.
2. Kinnamos, *loc. cit.*
3. *Id.*

Pendant les dernières années, aucun changement politique sérieux ne s'était produit en Asie Mineure et les possessions musulmanes continuaient à être partagées entre le sultan d'Ikonium, Kilidj Arslan, son frère Schahinschah et les princes danichmendites Yakoub Arslan, Dhoûl' Noûn et Dhoûl Qarnein. Cè dernier devait disparaître, en octobre 1160, et c'est son fils Mohammed qui le remplacera à Mélitène [1]. Ce changement de règne allait amener de nouveaux troubles et nous savons qu'à ce moment Yakoub Arslan envahit les états de Mohammed [2]. Sur tous ces événements notre documentation est très imparfaite ; nous pouvons seulement constater que Manuel est entré en rapport avec les princes musulmans qui suivaient une politique hostile au sultan d'Ikonium et qu'il a cherché à les opposer à ce dernier [3]. Il est certain que Yakoub Arslan s'entendit avec le basileus [4]. En ce qui concerne Schahinschah, Dhoûl' Noûn et l'émir de Mélitène, nous ne savons rien pour cette époque [5]. Pendant l'année 1160, une lutte violente mit aux prises Kilidj Arslan et Yakoub Arslan, lutte dans laquelle le dernier remporta l'avantage. Il défit le sultan d'Ikonium et réussit même à s'emparer des insignes de la dignité de sultan. Réduit à traiter, Kilidj Arslan dut faire à son vainqueur l'abandon de certaines provinces ; il céda Ablisthène et tout le pays d'alentour (609 de l'ère arménienne = 10 février 1160 - 8 février 1161) [6].

Tout en poursuivant ces négociations et en lançant Yakoub Arslan contre le sultan d'Ikonium, Manuel n'était point demeuré inactif ; peu après son retour d'Antioche, l'empereur avait envoyé à tous les chefs byzantins d'Asie Mineure l'ordre de se préparer à

1. Bar Hebraeus, *Chronicon*, t. II, p. 358. Il ne nomme pas ici le successeur de Dhoûl Qarnein, mais, plus loin, p. 369, il l'appelle Mohammed. Mohammed nous est connu par les légendes des monnaies, cf. Casanova, *op. cit.*, dans *Revue numismatique*, n. s., t. XII, p. 313.

2. Cela résulte de la version arménienne de Michel le Syrien, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 355, où il est question de la paix conclue entre les deux princes.

3. Nikétas Choniatès, III, 5, p. 153.

4. Cf. *infra*, p. 461.

5. A un moment Dhoûl Noûn sépara sa cause de celle des autres princes danichmendites et se rapprocha de Kilidj Arslan, Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 352.

6. Nikétas Choniatès, III, 5, p. 154. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Douments arméniens*, t. I, p. 194. Ibn el Athir, *ibid.*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 543.

attaquer simultanément les tribus musulmanes qui se trouvaient à proximité de leur commandement[1]. Lui-même s'occupait de rassembler, vers la fin de 1159, l'armée au camp d'Ipsala, près de Keschan[2]. Vraisemblablement, le basileus fit alors appel aux contingents des thèmes d'Europe et donna quelque repos aux troupes qui revenaient d'Antioche. A la fin de l'année 1159, l'empereur, à la tête de l'armée, passait en Asie, très probablement en traversant la mer à Sestos[3]. Dans cette campagne Manuel parait avoir essayé d'imposer à ses troupes une nouvelle tactique destinée à leur donner plus de souplesse, et empruntée aux Musulmans dont les escadrons mobiles, indépendants les uns des autres, tombaient à l'improviste sur l'ennemi, réussissant ainsi à surprendre les villes, qu'ils rançonnaient et pillaient avant même que leur présence fût signalée aux troupes régulières. Grâce à la rapidité de leurs mouvements, les Musulmans parvenaient le plus souvent à opérer leur retraite avant que leur approche eût été connue par l'ennemi.

L'expédition dirigée personnellement par l'empereur est de toutes les opérations qui furent alors exécutées la seule sur laquelle nous possédions quelques détails. Manuel s'était proposé comme but de châtier les tribus musulmanes installées dans les vallées du Tembris et du Bathys qui, quelques mois auparavant, avaient attaqué l'armée grecque à son retour de Syrie[4]. D'Abydos, où elle dut débarquer, l'armée remonta, sans doute, la vallée du Rhyndakos pour gagner les environs de Dorylée. Tout le récit de Kinnamos relatif à cette campagne est consacré aux exploits chevaleresques de Manuel qui à lui seul met en fuite les escadrons ennemis. Le chroniqueur grec s'est rendu compte de l'impression monotone que donnent de pareils récits et a cherché à prévenir les doutes que pourraient susciter dans l'esprit du lecteur ces anecdotes dont le fond est toujours le même ; aussi ne se contente-t il pas de donner pour garants de sa véracité les personnages de la cour dont il a pu recueillir le témoignage, mais il ajoute encore que lui même, quand il a accompagné Manuel dans ses cam-

1. Kinnamos, IV, 22, p. 191.
2. *Id.*, *loc. cit.*
3. *Id.*, *loc. cit.*, mentionne le solstice d'hiver.
4. Cf. *supra*, p. 456.

pagnes, a été le témoin étonné des exploits de son souverain.

Cette expédition contre les Musulmans fut assez courte et la dureté de l'hiver décida le basileus à reprendre le chemin de Byzance [1]. Manuel ne demeura que peu de temps dans sa capitale qu'il quitta bientôt pour se rendre à Pylae où il reçut une ambassade du sultan d'Ikonium [2]. Les propositions que faisait faire Kilidj Arslan ne furent pas agréées du basileus qui renvoya les ambassadeurs musulmans. Après un court séjour à Ritzion, auprès de l'impératrice, qui mourut peu après, Manuel se rendit de nouveau en Asie-Mineure [3]; il songeait à organiser contre Ikonium une expédition à laquelle il voulait donner une importance considérable. Dans ce but il se résolut à faire appel, pour renforcer l'armée d'Asie, aux contingents que ses vassaux et ses alliés latins s'étaient engagés à lui fournir. Il envoya donc, dans les premiers mois de 1160, Jean Kontostéphanos pour réclamer des princes latins l'exécution des traités et ramener les forces qui seraient mises à sa disposition [4]. Les termes dont se sert Kinnamos paraissent caractériser assez exactement les relations des divers princes latins avec Byzance [5]. Au roi de Jérusalem l'empereur faisait demander les contingents qu'il s'était engagé à fournir en cas de nécessité et offrait d'engager tous les mercenaires disponibles. Au baile de la principauté d'Antioche [6], aux chefs arméniens, Thoros, Tigrane, Chrysaphios, et aux descendants de Kogh Vasil il donna l'ordre d'envoyer les contingents qu'ils étaient tenus de fournir. Les Petchénègues établis en Cilicie,

1. Kinnamos, IV, 22, p. 194.
2. *Id.*, *loc. cit.*
3. Il y était vraisemblablement pendant l'hiver 1160-1161, car l'armée trouva de la neige, Kinnamos, IV, 23, p. 196.
4. Kinnamos, IV, 24, p. 199. La chronologie de ces deux campagnes est fixée par le départ de cette ambassade, qui a dû se mettre en route dans les premiers mois de 1160, aussitôt après la mort de l'impératrice. Sur la date de l'envoi de Kontostéphanos, cf. *infra*, p. 517.
5. Kinnamos, IV, 24, p. 199.
6. Le prince d'Antioche, Renaud de Chatillon, avait été fait prisonnier, le 23 novembre 1160, par le gouverneur d'Alep; Baudouin III, aussitôt après, s'était rendu à Antioche et avait donné la baillie de la principauté au patriarche Amauri, Guillaume de Tyr, XVIII, 28 et 31, pp. 869 et 874. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades*, *Documents arméniens*, t. I, p. 198, cf. Schlumberger, *Renaud de Chatillon*, p. 154. Sur la date de la prise de Renaud, cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 365, et *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 358.

et les provinces byzantines du sud de l'Asie Mineure fournirent également un certain nombre d'hommes à l'armée qui comprenait également des mercenaires ligures et les troupes envoyées par le joupan de la Serbie côtière, Rodoslav [1].

Manuel ne se borna point à ces levées, mais pour grossir les rangs de l'armée destinée à opérer contre les Musulmans il profita de ce que les vaisseaux qui amenaient en Terre Sainte les pèlerins et les aventuriers d'Occident faisaient escale à Rhodes pour faire offrir aux chevaliers latins qui passaient par là de les prendre à son service [2].

Pendant que se poursuivaient ces négociations, Manuel Comnène, demeuré en Asie, comme nous l'avons vu, reprenait les hostilités contre les Musulmans. Cette fois, la région de Dorylée ne devait plus être le centre des opérations, c'est Philadelphie et ses environs que le basileus se proposait de délivrer. De Philadelphie, l'armée byzantine envahit le territoire des Turks qui, d'après le rapport des ambassadeurs de Kilidj Arslan récemment revenus, croyaient Manuel encore en Bithynie. Surpris par l'attaque des Byzantins qu'ils n'avaient pas prévue, les Musulmans réussirent assez rapidement à rassembler quelques escadrons et peu s'en fallut que Manuel et ses troupes ne fussent eux-mêmes surpris par l'ennemi. Installé à Sarapata Mylonos, l'empereur eut surtout à combattre l'émir de la province, Soliman, auprès duquel se trouvait son parent Poupakès qui avait auparavant servi à Byzance. Au cours de cette campagne, l'avantage ne paraît pas être resté aux Grecs ; engagés dans une région montagneuse, ceux-ci eurent beaucoup à souffrir des attaques des Musulmans qui en utilisant les accidents de terrain réussirent et au delà à compenser leur infériorité numérique. Les Byzantins ne reprirent leur supériorité que lorsqu'ils débouchèrent en plaine. Il convient, sans doute, de placer le théâtre des hostilités dans la haute vallée du Méandre et dans la région avoisinante.

Tandis que le basileus retournait à Constantinople, les Turks

1. Kinnamos, *loc. cit.*, parle du joupan de Dalmatie. Sur la différence qu'il fait entre les Dalmates et les Serbes, cf. Grot, *op. cit.*, p. 150, note 1. Sur les Petchénègues établis en Cilicie, cf. Mathieu d'Edesse, éd. Dulaurier, p. 267, et Kinnamos, V, 7, p. 217.

2. Kinnamos, IV, 24, p. 198-199.

reprenaient l'avantage ; après avoir pris Philèta[1], ils remontèrent vers le nord et tombèrent à l'improviste sur Laodicée dont toute la population fut emmenée en captivité. On voit par là que si le basileus avait réussi à dégager la vallée du Méandre les Musulmans purent continuer néanmoins à y avoir accès[2].

Vers ce moment, Manuel se décida à reprendre les négociations avec Yakoub Arslan et Schahinschah et entama avec eux de nouveaux pourparlers pour les décider à entrer dans la coalition qu'il avait entrepris de former contre Kilidj Arslan [3]. Ces négociations ne furent peut-être pas poursuivies avec tant de secret que le sultan d'Ikonium ne les connût. Effrayé de l'entente qui se préparait entre ses ennemis il chercha également à traiter. Il commença tout d'abord par conclure avec Schahinschah et Yakoub Arslan des accords particuliers, à la suite desquels il leur rendit une partie des villes et des territoires qu'il leur avait enlevés, puis, il se tourna vers Manuel Comnène et lui demanda la paix, offrant de rendre tous les captifs qu'il avait faits au cours de ses campagnes contre les Byzantins [4].

Tandis que se poursuivaient les négociations Jean Kontostéphanos qui revenait de Syrie avec les troupes qu'il avait été chargé de lever, tomba par hasard, en un lieu que Kinnamos ne nous fait point connaître, sur une partie de l'armée du sultan d'Ikonium et la mit en fuite [5]. Cet échec décida Kilidj Arslan à proposer à l'empereur des conditions encore plus avantageuses. Il offrit de fournir

1. Kinnamos, IV, 24, p. 198, parle de la ville de Philèta qu'il place en Orient (on peut comprendre à la frontière orientale) ; il associe la prise de celle-ci à celle de Laodicée : « Ils (les Musulmans) pillèrent Philèta et étant venus à Laodicée, etc. » Peut-être s'agit-il de Phylakaion (Dodurga), située sur la route de Cibyra à Laodicée, cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 135, mais cette identification est loin d'être certaine.

2. La campagne de Manuel, commencée en 1160, finit à une date indéterminée ; les événements racontés ici jusqu'au retour de Kontostéphanos sont à placer entre 1160 et l'automne 1161, date probable du retour de Kontostéphanos, cf. *infra*, p. 518.

3. Il convient de distinguer l'accord alors conclu entre Manuel et les princes musulmans de celui dont nous avons précédemment parlé. La guerre faite par Yakoub Arslan à Kilidj Arslan s'est terminée par un traité conclu avant le 8 février 1161, cf. *supra*, p. 457 ; or, c'est après la campagne de Manuel, en 1161, que de nouveaux pourparlers eurent lieu entre Manuel, Schahinschah et Yakoub Arslan.

4. Kinnamos, IV, 24, p. 200, cf. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 544.

5. Kinnamos, IV, 24, p. 200-201.

chaque année, toutes les fois que cela serait nécessaire, un corps de troupe et s'engagea à respecter et à faire respecter par ses sujets les frontières de l'empire grec. Il promettait, en outre, de combattre ceux qui attaqueraient l'empire, d'exécuter sans délai les volontés impériales et enfin de restituer au basileus celles des villes grecques qui étaient tombées au pouvoir des Musulmans.

Aucune autre source ne nous permet de critiquer l'ensemble des clauses de ce traité que Kinnamos nous fait connaître. Un passage de Nikétas Choniatès se rapportant à une date un peu postérieure nous garantit l'exactitude de la clause relative à la rétrocession des villes [1] et Kinnamos, à propos d'une des guerres de Hongrie, mentionne dans les rangs de l'armée byzantine la présence du corps d'auxiliaires fournis par le sultan [2]. Il semble donc que l'on puisse regarder comme exactes les données fournies par Kinnamos puisque ces renseignements sont justes sur les deux points que nous pouvons vérifier.

La date de ce traité n'est guère douteuse et il faut le placer vers la fin de 1161, puisqu'il a été la conséquence de la victoire de Kontostéphanos revenant de Syrie ; or, celui-ci, pendant son séjour en Orient avait, durant l'été 1161, retrouvé à Antioche les envoyés grecs chargés de conclure le mariage de Manuel avec une fille de Constance, mariage qui fut célébré le 25 décembre 1161 [3].

Peu après la conclusion de son accord avec Manuel Comnène, Kilidj Arslan apprit que de nouvelles intrigues étaient ourdies contre lui et que Yakoub Arslan cherchait à le détrôner pour lui substituer Schahinschah [4]. Le sultan d'Ikonium se rendit parfaitement compte que Constantinople était le centre où se tramaient tous les complots et comme, à ce moment, il était menacé par Schahinschah, il chercha à gagner définitivement l'amitié de l'empereur. Pour cette négociation Kilidj Arslan ne voulut s'en remettre à personne et résolut d'avoir lui-même une entrevue avec le basileus ; il fit donc par l'intermédiaire de son chancelier Christophe demander un sauf-conduit à Manuel et l'ayant obtenu il se mit en route pour Byzance escorté de mille cavaliers et accom-

1. Cf. *infra*, p. 467.
2. Cf. *infra*, p. 489.
3. Cf. *infra*, p. 523.
4. Michel le Syrien, version arménienne, p. 355.

pagné de Nasr ed dîn el miram, frère de l'atabek de Mossoul, Nour ed dîn [1].

L'arrivée à Constantinople du sultan d'Ikonium excita dans toute la population un très vif intérêt dont nous trouvons la trace chez Kinnamos et Nikétas Choniatès [2], et, peut-on ajouter, cet intérêt fut d'autant plus vif que peu de personnes devaient savoir dans le public la cause exacte de la venue à Byzance du prince musulman. En lui les Byzantins se plurent à voir un vassal venant rendre hommage à son suzerain, et s'enorgueillirent de ce succès du basileus. Dans les deux récits qui nous fournissent des renseignements sur le séjour de Kilidj Arslan dans la capitale, nous trouvons la trace du sentiment que les Grecs avaient de leur supériorité. Les chroniqueurs vont jusqu'à opposer le physique des souverains et vantent la prestance de Manuel dont la personne faisait un contraste frappant avec celle du sultan qui, boiteux et infirme, pouvait à peine marcher. L'empereur lui-même, pour mieux marquer la victoire morale que constituait la présence du sultan d'Ikonium à Constantinople et faire éclater à tous les yeux le triomphe de sa politique, aurait voulu faire figurer son hôte dans une procession solennelle qui se serait déroulée à travers les rues de la capitale depuis l'Acropole jusqu'à Sainte-Sophie. Seule, l'opposition du patriarche qui se refusa à autoriser l'emploi des vases sacrés pour une cérémonie où devait figurer un infidèle, empêcha le basileus de réaliser son projet.

A sa première audience, Kilidj Arslan fut introduit dans une salle du palais avec toute la pompe habituelle aux réceptions de ce genre. Sur une haute estrade, surmonté d'un dais richement orné, le trône impérial, couvert de plaques d'or, décoré d'une multitude d'escarboucles et d'hyacinthes entourées de perles, resplendissait des mille feux que jetaient les pierres précieuses. Le

1. Michel le Syrien, *loc. cit.* Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 199. Depuis quelques années, Kilidj Arslan était en guerre avec Nour ed dîn qui l'avait peu à peu dépouillé de ses possessions orientales. A la fin de 1159 ou au début de 1160, Nour ed dîn avait enlevé au sultan d'Ikonium, Marasch, Kéçoûn, Behesni, Raban, Guillaume de Tyr, XVIII, 27, p. 866; Grégoire le Prêtre, p. 194; Michel le Syrien, p. 353. D'après Aboûl Mahâsin, cité par Blochet, trad. de Kemal ed dîn, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 534, note 1, Kilidj Arslan aurait été de nouveau attaqué par Nour ed dîn, en 558 (1162).

2. Kinnamos, V, 3, p. 204 et sq.; Nikétas Choniatès, III, 5, p. 154 et sq.

costume impérial n'était pas moins splendide : Manuel, couronne en tête, portait le grand manteau de pourpre tout incrusté d'escarboucles et de perles fines si habilement disposées qu'elles paraissaient former une broderie ; sur sa poitrine resplendissait, retenu par un sautoir d'or, un énorme rubis de la grosseur d'une pomme. Tout autour du souverain étaient rangés, suivant l'ordre rigoureux prescrit par le protocole, le sénat et les ordres. Invité par l'empereur à prendre place à ses côtés, Kilidj Arslan, ébloui au dire de Kinnamos par le spectacle qu'il avait sous les yeux, n'aurait pas tout d'abord osé s'asseoir. Peut-être, ne convient-il pas d'attribuer une grande importance au témoignage du chroniqueur grec, tout pénétré de la supériorité de sa race et porté à regarder tous les étrangers comme des barbares auxquels le monde byzantin avait tout à apprendre[1].

Pendant les quatre-vingts jours que dura le séjour de Kilidj Arslan, Manuel n épargna rien pour éblouir son hôte ; tournois et jeux de cirque se succédèrent, et il y eut même une fête nautique où le feu grégeois fit merveille[2]. Au cours des réjouissances qui furent alors données, un Musulman qui faisait partie vraisemblablement de la suite du sultan tenta de voler[3]. Le moyen qu'il avait imaginé pour se maintenir dans les airs mérite d'être signalé. Revêtu d'une ample et longue tunique que des liens serraient en divers endroits autour de son corps de façon à former de grandes poches, il comptait que l'air, en s'engouffrant dans ces poches, lui permettrait de se maintenir dans l'espace. Pendant l'une des représentations du cirque, il monta sur la plateforme qui dominait l'enceinte d'où partaient les chevaux ; là, après avoir à l'aide de ses mains tenté de gonfler d'air les replis de sa tunique, il s'élança dans le vide et vint s'écraser dans l'arène. Cette expérience fit la joie du peuple de Constantinople et, jusqu'à la fin du séjour du sultan, les ouvriers, qui travaillaient dans les boutiques bordant le Forum, ne cessaient de railler ceux des Musulmans de la suite du sultan qui traversaient la place sur la manière dont on savait bien voler dans leur pays.

1. Kinnamos, V, 3, p. 205.
2. Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 355, et Bar Hebraeus, *Chronicon*, t. II, p. 358.
3. Nikétas Choniatès, III, 5, p. 156-157.

L'hospitalité accordée à Kilidj Arslan fut fastueuse. Deux fois par jour, nous apprend un chroniqueur oriental, on envoyait au sultan les provisions nécessaires pour sa nourriture dans des récipients d'or et d'argent qui tous devenaient la propriété du prince et dont aucun n'était rapporté au palais impérial. A la suite d'un banquet qui réunit les deux souverains, Manuel fit présent à son hôte de tout le service précieux qui garnissait la table du festin [1]. Un autre jour, Kilidj Arslan fut introduit dans une des salles du palais où avaient été disposés les cadeaux impériaux qui lui étaient destinés, vêtements finement tissés, étoffes de soie, coupes de métal précieux, voisinaient avec des therricles d'or et des caisses renfermant des pièces d'or et d'argent. Ebloui de la richesse de ces présents, Kilidj Arslan se serait alors laissé entraîner à promettre à Manuel de lui rendre Sébaste et les pays environnants [2].

On aimerait connaître les négociations politiques qui eurent lieu pendant ce séjour, mais sur ce sujet nous n'avons que quelques lignes bien incomplètes de Kinnamos [3]. D'après lui, il semblerait que l'on se soit borné à renouveler le traité précédemment conclu : Kilidj Arslan s'engagea vis-à-vis du basileus à traiter les adversaires de l'empire grec en ennemis, à rendre, quand il s'en emparerait, les villes principales ayant jadis fait partie des possessions byzantines, à ne pas conclure de traité sans l'assentiment du basileus, à fournir des troupes auxiliaires pour les guerres d'Occident comme pour celles d'Orient, à réprimer enfin les rapines des tribus des Turkomans qui dépendaient de lui.

Ces engagements de Kilidj Arslan furent ratifiés par les chefs musulmans venus avec lui à Constantinople ; ceux-ci jurèrent de leur côté qu'ils feraient tous leurs efforts pour empêcher leur maître de violer sa parole.

Que valait le traité ainsi conclu ? On peut, sans craindre de commettre une erreur, affirmer que les résultats ainsi obtenus ne valaient pas l'argent dépensé pour obtenir la paix. Désireux de s'assurer à tout prix la tranquillité en Asie Mineure afin de pouvoir intervenir en toute liberté dans les affaires de la succession de

1. Michel le Syrien, *loc. cit.*
2. Nikétas Choniatès, III, 6, p. 158.
3. Kinnamos, V, 3, p. 207.

Hongrie qui venait de s'ouvrir. Manuel Comnène a consenti des sacrifices pécuniaires considérables pour obtenir de Kilidj Arslan qu'il se rangeât parmi les alliés de l'empire. Cette combinaison en soi n'était pas mauvaise, mais elle l'est devenue rapidement, car Kilidj Arslan était fermement décidé à profiter de tous les avantages que lui faisait le traité en s'arrangeant pour n'en point supporter les charges. Quelques années plus tard, nous voyons le sultan déclarer aux siens que plus il fait de mal à l'empire grec, plus il reçoit du basileus des cadeaux importants[1] : toute la politique du sultan d'Ikonium est éclairée par cette déclaration. Kilidj Arslan, pendant quelques années, a spéculé sur la situation de l'empire grec dont les forces étaient occupées par les guerres de Hongrie pour se faire payer de plus en plus chèrement un concours qu'il savait faire désirer en le mesurant parcimonieusement.

En venant à Constantinople, le but principal de Kilidj Arslan avait été de déjouer, si possible, les intrigues de son frère Schahinschah et de Yakoub Arslan. Nous ne savons s'il réussit dans ce dessein. Kinnamos raconte bien qu'informés de la démarche du sultan auprès du basileus, certains chefs musulmans d'Asie Mineure envoyèrent des ambassadeurs à Manuel pour lui demander de négocier leur réconciliation avec Kilidj Arslan, et que le basileus mit ces envoyés en rapport avec son nouvel allié, auquel il laissa toute liberté de traiter ; mais nous ne savons pas si Schahinschah et Yakoub Arslan s'associèrent à cette démarche[2]. Il semble même que ce dernier au moins y soit demeuré étranger. Nous voyons, en effet, qu'à son retour de Constantinople le sultan dut marcher contre Yakoub Arslan, que soutenaient les émirs de la Mésopotamie, et fit la paix avec son adversaire seulement quand les armées furent en présence[3]. Très vraisemblablement, le prince danichmendite n'a pas pris part à la démarche faite auprès de Manuel et, à Constantinople, Kilidj Arslan a traité seulement avec des émirs de second ordre.

Les divers traités alors conclus entre les princes musulmans ne

1. Nikétas Choniatès, III, 6, p. 163.
2. Kinnamos, V, 3, p. 208.
3. Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 356, cf. Bar Hebræus, t. II, p. 358.

devaient d'ailleurs pas amener une longue période de paix, et bientôt la guerre allait de nouveau devenir l'état habituel des provinces d'Asie, où les divers chefs musulmans cherchaient âprement à s'agrandir. Occupé en Hongrie, Manuel ne put tirer profit de ces luttes, qui eurent cependant pour résultat d'assurer aux provinces asiatiques de l'empire une certaine tranquillité, que troublèrent seules les attaques du sultan d'Ikonium, qui tantôt enlevait une ville aux Byzantins et tantôt leur fournissait des soldats, assurant dans les deux cas l'empereur de sa fidélité. Pendant près de dix ans, Manuel dut se prêter à cette comédie sans pouvoir songer à reprendre les guerres d'Asie[1].

Presque aussitôt après que Kilidj Arslan eût quitté Constantinople, Manuel dut être fixé sur le bénéfice que l'empire retirerait de son alliance avec le prince musulman Désireux, en effet, de profiter des dispositions favorables témoignées par le sultan, le basileus décida d'envoyer à Ikonium Constantin Gabras afin d'obtenir de Kilidj Arslan l'exécution du traité de 1162. L'envoyé impérial était chargé de remettre au sultan de nouveaux présents et des armes[2]. La mission de Gabras échoua complètement. Kilidj Arslan, qui estimait, sans doute, avoir tiré de Manuel tout ce qu'il en pouvait espérer pour le moment, se refusa à accomplir les clauses du traité relatives à la restitution de certaines villes et au lieu d'utiliser au profit de Byzance les subsides qu'il avait reçus, il s'en servit au mieux de ses propres intérêts dans la lutte plus vive que jamais qu'il eut à soutenir contre les autres chefs musulmans d'Asie Mineure.

A partir de ce moment, la guerre entre les émirs musulmans

1. Sur tous les événements dont l'Asie Mineure fut le théâtre de 1162 à 1174, notre information est très incomplète et l'on ne peut guère donner des événements un récit suivi. Les chroniqueurs grecs sont médiocrement renseignés, et l'œuvre de Michel le Syrien se trouve mutilée justement dans la partie du manuscrit où sont racontés les événements de cette année. Pour suppléer à cette fâcheuse lacune, nous n'avons que la version arménienne du même auteur, fort abrégée d'ailleurs, que complète la *Chronique* de Bar Hebræus qui dérive de l'œuvre de Michel. A ces deux sources qui, en réalité, n'en représentent qu'une il faut ajouter quelques rares mentions des historiens arabes.

2. Nikétas Choniatès, III, 6, p. 159. Il paraît résulter de son récit que Manuel Comnène a alors demandé que Kilidj Arslan tînt sa promesse de rendre Sébaste. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 544, parle d'une armée envoyée par Manuel à Ikonium.

est générale ; elle s'étend à toute l'Asie Mineure. Jusque vers 1164, on peut distinguer deux grands partis à la tête desquels sont respectivement Yakoub Arslan et le sultan d'Ikonium. Le premier, qui antérieurement avait soutenu son neveu Dhoûl' Noûn, auquel il avait fait épouser, après l'avoir faite prisonnière, la fiancée de Kilidj Arslan, vit, en 1162, son protégé l'abandonner, et il dut employer la force pour le ramener à l'obéissance[1]. A ce moment, Yakoub Arslan subit à son tour l'attraction exercée par la vallée de l'Euphrate sur tous les princes musulmans d'Asie Mineure et il commença à s'étendre de ce côté. Gagné par l'émir d'Amid, Djamal ed dîn, Yakoub Arslan, en 1162, combat son gendre Kara Arslan, émir de Housn Kaïfa, dont il ravage le territoire et auquel il enlève plusieurs places[2]. Les succès remportés dans cette campagne par Yakoub Arslan furent les derniers, car, peu après, en revenant de visiter son allié Schahinschah, l'émir de Gangres et d'Ancyre, il mourut dans la première de ces villes (1163-1164)[3]. Nous verrons plus loin quelles furent les conséquences de cette mort pour les principautés musulmanes d'Asie Mineure.

1. Ibn el Athir, *El Kamel Altevaryh*, *loc. cit.* Il semble, d'après un vers de Prodromos, qu'à un moment Manuel ait eu à châtier Dhoûl Noûn, mais nous manquons de renseignements précis, cf. Papadimitriou, Οἱ Πρόδρομοι, dans *Viz. Vremennik*, t. V, p. 92.

2. Michel le Syrien, ed. Chabot, t. III, p. 320-321, cf. vers. arménienne. *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 357, et Bar Hebraeus, t. II, p. 359. L'émir d'Amid est appelé ailleurs Kamal ed dîn, cf. Derembourg, *Vie d'Ousâma*, p. 320.

3. Michel le Syrien, vers. arménienne, p. 359, place la mort de Yakoub Arslan à l'année 1164, Bar Hebraeus, t. II, p. 360, à l'année 1163, Ibn el Athir, *loc. cit.*, à l'année 560 de l'hégire (1164-1165).

CHAPITRE XVIII

L'EMPIRE GREC ET LA HONGRIE (1156-1180). — GUERRES CONTRE ÉTIENNE III. — MARIAGE DU PRINCE BÉLA. — OCCUPATION DE LA DALMATIE. — L'ALLIANCE DE MANUEL ET DE BÉLA IV.

Après la conclusion du traité de 1156, la paix entre l'empire grec et le royaume de Hongrie ne paraît pas avoir été troublée jusqu'à la mort de Geisa (31 mai 1161)[1]. Les guerres soutenues, durant cette période de cinq années, par l'empire grec en Italie, en Asie Mineure et en Syrie, suffisent amplement à expliquer l'apparente inaction de la politique byzantine. Manuel Comnène ne se désintéressa pourtant point des événements dont la cour de Geisa fut alors le théâtre et, en accueillant avec faveur les personnages importants que leur opposition au souverain forçaient à quitter la Hongrie, il sut se ménager des prétextes pour intervenir dans les affaires hongroises au moment où il jugerait que son intervention pourrait s'exercer avec efficacité[2].

Parmi les personnages ainsi protégés par Manuel, il convient de nommer le ban Béla qui, pour des raisons mal connues, quitta la cour de son neveu (v. 1158)[3]. Manuel Comnène le prit sous sa protection et le nomma joupan de Serbie, à la place de son frère Pervoslav. Il faut, sans doute, voir dans ce choix une trace du désir qu'avait Manuel de rompre l'alliance de la Serbie et la Hongrie; en nommant Béla chassé de la cour de Geisa, le basileus pouvait espérer que celui-ci ne serait pas attiré vers l'alliance hongroise. Le prince serbe ne devait pas répondre aux vues du basileus, car,

1. Cf. Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 260.
2. Peut-être le désir de Manuel de rétablir l'unité impériale n'a-t-il pas été étranger à sa politique en Hongrie ; c'est, en effet, seulement par la Hongrie qu'il aurait pu, le cas échéant, agir en Allemagne, cf. Kinnamos, V, 5, p. 214.
3. Cf. *supra*, p. 391. Rahewin, *Gesta*, III, 12, M. G. H. SS., t. XX. p. 423, nous apprend que Béla était regardé comme partisan d'Etienne, frère de Geisa, qui était accusé d'aspirer à la couronne.

peu après la mort de Geisa, il abandonna la Serbie pour retourner en Hongrie[1].

Accusé de chercher à s'emparer du trône, le frère de Geisa, Etienne, avait dû lui aussi quitter la Hongrie, et nous avons vu qu'il était peut-être venu, vers 1154, chercher un refuge en territoire grec[2]. Quelques années plus tard, nous le retrouvons auprès de Barberousse qui, désireux de s'assurer dans ses guerres l'aide du roi de Hongrie, refusa de l'appuyer et le renvoya en Grèce par la voie de Venise[3]. Accueilli favorablement par Manuel, Etienne demeura quelques années à Byzance et épousa une princesse de la famille impériale, Maria, fille du sébastocrator Isaac et nièce de l'empereur[4].

Peu après, un autre frère de Geisa, Ladislas, contraint également de quitter la Hongrie, fut attiré par le bruit de l'heureuse fortune échue à Etienne et vint à son tour demander l'hospitalité au basileus de Constantinople[5]. Toutefois, Ladislas se refusa à entrer par un mariage dans la famille impériale, craignant peut-être par une alliance de cette sorte de paraître trop s'inféoder à l'empire grec. En protégeant ainsi les frères du roi de Hongrie et en accueillant avec faveur les chefs du parti hostile à Geisa, Manuel Comnène était fidèle à la vieille règle de la politique byzantine qui poussait toujours les basileis à accorder l'hospitalité aux candidats susceptibles d'être opposés éventuellement aux souverains des peuples voisins de l'empire. Pour expliquer le départ de Béla, d'Etienne et de Ladislas, un historien moderne a émis l'idée qu'une réaction s'était alors produite en Hongrie contre l'orthodoxie et en faveur de l'empire allemand et de l'église romaine[6]. Nous n'avons pas à entrer dans l'examen de cette théorie qui présente au moins l'avantage de donner une explication fort claire des événements qui suivirent la mort de Geisa.

Quand celui-ci disparut, son fils Etienne III lui succéda, mais bientôt des compétitions se produisirent. A cette date, en effet, le

1. Cf. *supra*, p. 392.
2. Rahewin, *loc. cit.*
3. *Id.*, III, 13.
4. Kinnamos, V, 1, p. 203 ; Nikétas Choniatès, IV, 1, p. 165. Il avait été un moment question du mariage de Maria avec Barberousse, cf. *supra*, p. 345.
5. Kinnamos, *loc. cit.* ; Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
6. Grot, *op. cit.*, p. 258 et sq.

droit successoral au trône de Hongrie n'était pas encore parfaitement établi et l'ancien usage, qui de préférence au fils faisait transmettre la succession au frère du défunt, comptait encore de nombreux partisans [1]. C'est là-dessus que s'appuyèrent les prétentions à la couronne de Hongrie des deux frères de Geisa qui cherchèrent à évincer leur neveu Etienne III, alors âgé d'une quinzaine d'années [2]. Au contraire, le parti qui avait dominé à la cour, pendant les dernières années du feu roi, soutint les droits du jeune prince. Les chefs de ce parti, outre la reine-mère Euphrosyne, étaient l'archevêque de Gran, Luc Banfi et le palatin Denis. Ceux-ci, pour mettre les prétendants en face du fait accompli, se hâtèrent de faire couronner le jeune roi. Dès qu'il connut cet événement, Manuel Comnène intervint [3].

La mort de Geisa survenait à un moment singulièrement favorable pour l'empire grec. Libre du côté de l'Italie, depuis 1158, Manuel venait de terminer l'expédition qu'il avait conduite en Cilicie ; aussi put-il appliquer toute son attention aux affaires de Hongrie qui, pendant quelques années, allaient l'occuper tout particulièrement. C'est seulement vers ce temps que nous commençons à apercevoir de façon à peu près certaine le but poursuivi par les basileis. Jusqu'ici nous avons pu constater que Jean Comnène et son fils avaient donné leur appui aux divers prétendants au trône de Hongrie, mais nous ne connaissions pas les conditions moyennant lesquelles cet appui était prêté. Non seulement, Manuel comptait qu'un roi de Hongrie installé grâce à lui serait amené à se montrer reconnaissant envers son protecteur et à prendre place parmi les vassaux de l'empire, mais il espérait encore, pour prix de son concours, l'acquisition d'une partie du territoire hongrois, à savoir la Dalmatie et la Sirmie ou Francochorion, c'est à-dire le pays compris entre la Save et le Danube [4]. Il est intéressant de

1. Kinnamos, V, 1, p. 165, cf. Constantin Porphyrogénète, *De admin. imperio*, c. 40. Un usage analogue existait chez les Petchénègues, *id.*, c. 37, cf. Grot, *op. cit.*, p. 261 et sq.

2. Cf. Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 260, et Grot, *op. cit.*, p. 258.

3. Thuroczy, II, 67, p. 147 ; *Annales Posonienses*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 573, *ad annum* 1172 ; Simon de Keisa, éd. Endlicher, *Monumenta Arpadiana*, p. 119. Luc Banfi avait fait ses études à Paris, cf. Gautier Mapes, *De nugis curialium*, ed. Whrigt, Londres, 1850, p. 73.

4. Nikétas Choniatès, IV, 1, p. 166. Les vues de Manuel sur la Dalmatie résultent de l'accord final, cf. *infra*, p. 485. Sur l'importance de la Sirmie pour Byzance, cf. Grot, *op. cit.*, p. 263, note 1.

constater, comme nous le montrera l'histoire de la conquête, qu'une grande partie de la population de cette dernière région appartenait au rite orthodoxe [1].

En face de la candidature d'Etienne III au trône de Hongrie, se dressa celle de son oncle, Etienne IV, soutenu par le basileus de Constantinople. Le parti du jeune roi paraît, au début, avoir été assez faible et, peu après son couronnement, nous voyons Etienne III obligé de s'enfuir et d'aller s'enfermer à Presbourg [2]; toutefois, malgré leur opposition au fils de Geisa, la plupart des seigneurs hongrois se refusèrent à accepter comme souverain Etienne IV, auquel ils reprochaient ses attaches byzantines. Celles-ci, au gré de l'amour propre national, mettaient par trop le frère de Geisa dans la dépendance du basileus; de là, la crainte, dans le cas où il monterait sur le trône, que la Hongrie ne fût tout à fait inféodée à Byzance et ne devînt en quelque sorte une province de l'empire grec [3]. A ces raisons s'ajoutait le fait qu'Etienne IV n'était que le cadet de son frère Ladislas; or, d'après l'ancien usage, c'était Ladislas qui se trouvait l'héritier légitime [4]. Il est d'ailleurs fort probable que Ladislas, qui, s'étant sans doute rendu compte de l'impopularité qu'avait value à Etienne son entrée dans la famille impériale, avait refusé, comme nous l'avons vu, d'épouser une princesse grecque, ne demeurait pas inactif au milieu de toutes ces intrigues et faisait agir lui aussi ses partisans.

Pour poser la candidature du prétendant qu'il soutenait, Manuel avait envoyé des ambassadeurs en Hongrie ; lui-même était venu s'installer à Sofia pour suivre la marche des négociations [5]. C'est là que le rejoignirent ses représentants qui lui apprirent l'échec de la candidature d'Etienne IV. Celui-ci demanda au basileus de l'aider à soutenir ses prétentions par la force. Manuel y consentit et un corps de troupes sous les ordres d'Alexis Kontostéphanos

1. Cf. *infra*, p. 478.
2. Henri de Muglen, *Chronik*, LIII, éd. Kovachich, dans *Sammlung kleiner noch ungedruckter Stücke, in welchen gleichzeitige Schrifsteller einzelne Abschnitte der ungarischen Geschichte aufgezeichnet haben*, I, Ofen, 1805, p. 77; *Annales Posonienses*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 573, ad annum 1172. cf. Grot, *op. cit.*, p. [illegible], note 1.
3. Nikétas Choniatès, IV, p. 166.
4. Thuróczy, II, 67, p. 147, et Kinnamos, V, 1, p. 203.
5. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*

accompagna le prétendant qui, après s'être rendu à Belgrade et à Braničevo, réussit avec l'aide des Byzantins à s'emparer de Haram (Neu Palanka). Il ne semble pas que les opérations militaires aient été alors poussées plus loin ; elles furent, dès le début, interrompues par des négociations. Par des largesses faites, sans doute, aux frais du basileus, Etienne IV chercha inutilement à se concilier la faveur des Hongrois, il ne put faire triompher sa cause.

A côté de ces négociations dirigées par Etienne, il y en eut, suivant toute probabilité, d'autres qui furent conduites par le représentant de Manuel, Alexis Kontostéphanos, et aboutirent à l'offre faite par les Hongrois d'accepter pour roi Ladislas. Bien qu'il fût, comme son frère Etienne IV, réfugié à la cour de Manuel. les Hongrois regardaient Ladislas comme moins inféodé à l'empire byzantin et lui savaient gré d'avoir refusé de s'unir par un mariage à la famille du basileus. Celui-ci ne paraît pas s'être opposé au choix de Ladislas qui assurait la couronne à l'un de ses protégés ; il fut d'ailleurs stipulé qu'à la mort du nouveau roi la couronne reviendrait à Etienne IV [1]. En même temps que ces divers arrangements étaient conclus, une trêve de cinq ans fut signée entre la Hongrie et l'empire grec [2].

Ladislas ne put obtenir d'être couronné par l'archevêque de Gran [3] ; il ne fit d'ailleurs que passer sur le trône et mourut, après quelques mois de règne, le 14 janvier 1162 [4]. Aussitôt, Etienne IV s'empara du pouvoir et se fit couronner, le 11 février 1162 [5].

L'opposition que la candidature d'Etienne IV avait rencontrée l'année précédente éclata avec une violence encore plus grande quand le prince se fut emparé du trône. Le principal grief invoqué contre lui paraît avoir toujours été son alliance avec la famille de l'empereur de Byzance, et il semble bien que c'est la haine des Grecs qui poussait les opposants [6]. Le jeune roi Etienne III bénéficia, sans doute, de l'hostilité témoignée à son oncle. Il semble

1. Kinnamos, V, 1, p. 203. Henri de Muglen, *loc. cit.* Sur la dignité d'Ouroum alors concédée à Etienne IV par Ladislas, cf. Grot, *op. cit.*, p. 270, note 2.
2. Lettre du notaire Burchardt dans Sudendorf, *op. cit.*, t. II, p. 138.
3. Henri de Muglen, *loc. cit.* ; Gautier Mapes, *De nugis curialium*, *loc. cit.* ; Thuroczy, II, 68, p. 147.
4. Thuroczy, II, c. 67, p. 147.
5. *Id.*, c. 68, p. 147 ; cf. Henri de Muglen, *Chronik*, LVII, p. 80.
6. Cf. Gerhoh, *De investigatione Antichristi*, 82, p. 160.

que l'opposition à Etienne IV, vue favorablement par Barberousse[1], ait été soutenue par Boritz[2], le ban de Bosnie. Le parti au pouvoir dut chercher à accroître le nombre de ses partisans ; c'est sans doute là ce qui motiva le rappel de Béla ; vers cette époque, le joupan de Serbie revint en Hongrie où il recouvra sa charge de ban[3].

Dès les premiers jours de son règne, Etienne IV se trouva aux prises avec de telles difficultés qu'il dut s'adresser à Manuel Comnène auquel il demanda des troupes pour se maintenir[4].

A la suite du traité de paix conclu avec Kilidj Arslan dans les derniers mois de 1161, Manuel avait été précipitamment rappelé d'Asie Mineure par la nouvelle que des Coumans venaient de traverser le Danube. Il était revenu par Abydos et s'était porté sur le Danube. Il s'arrêta en cours de route en apprenant que l'ennemi s'était retiré[5]. Manuel dut alors retourner à Constantinople, où son mariage avec Marie d'Antioche fut célébré, le 25 décembre 1161 ; puis, il se rendit à Philippopoli ; c'est là que, peu après, sans doute, au printemps 1162, il fut informé de la demande d'Etienne IV auquel il envoya Alexis Kontostéphanos et des troupes[6]. Quand les Byzantins arrivèrent auprès de lui, Etienne IV, jugeant sa situation assez solidement établie, les renvoya. L'apparition des troupes grecques en Hongrie dut surexciter le sentiment national qui voyait de plus en plus dans Etienne IV un simple représentant

1. Ladislas avait été mal vu par Frédéric, Sudendorf, *op. cit.*, t. II, p. 137, tandis que, par le don d'une somme de cinq mille marcs d'argent, Etienne III se concilia la faveur de celui-ci. Rahewin, *Appendix*, ad ann. 1164. M. G. H. SS., t. XX, p. 491. Le chroniqueur parle ici des frères de Geisa qui disputent la couronne à leur neveu, ce qui nous placerait avant le 14 janvier 1162, date de la mort de Ladislas.

2. Fejer, *Cod. dipl.*, t. II, p. 166, donne un acte d'Etienne III, de 1163, où Boritz est mentionné avec Béla.

3. *Ibid.*

4. Kinnamos, V, 5, p. 211 ; Nikétas Choniatès, IV, 1, p. 167.

5. Kinnamos, IV, 24, p. 201, cf. *supra*, p. 462, sur la date du traité avec Kilidj Arslan.

6. Kinnamos, V, 5, p. 211. Etienne IV ayant été couronné le 11 février 1162, il s'agit vraisemblablement ici du solstice d'été ; d'autre part la défaite d'Etienne IV étant du 19 juin, il s'en suit que c'est avant cette date que Manuel a envoyé des secours. Comme il faut que ceux-ci aient eu le temps d'aller en Hongrie et d'en revenir, on est amené à placer au printemps 1162 l'arrivée de Manuel à Philippopoli. On peut d'ailleurs admettre qu'il est resté dans cette ville une partie de l'été, puisque Kinnamos, *loc. cit.*, parle du séjour de l'empereur vers le solstice.

du basileus de Constantinople et ne fut, sans doute, pas étrangère au soulèvement général qui se produisit aussitôt après leur départ. Tous les mécontents se groupèrent autour d'Etienne III et, près de Belgrade, le 19 juin 1162, l'armée du jeune roi était victorieuse des troupes de son rival[1]. Réduit à prendre la fuite Etienne IV vint chercher un refuge auprès de Manuel Comnène qu'il rejoignit à Sofia[2].

Le basileus n'abandonna pas son allié et il chargea de nouveau Alexis Kontostéphanos d'appuyer Etienne IV avec un corps de troupes. Manuel se proposait de se rendre bientôt lui-même à la frontière du Danube pour surveiller de plus près les événements de Hongrie. Il se mit en route, en effet, peu après et vint à Nisch où il séjourna quelque temps pour attendre Dessa, l'archijoupan de Serbie. De Nisch, Manuel se rendit à Belgrade. Il est probable qu'en arrivant sur les bords du Danube le basileus reçut des nouvelles peu favorables de la cause d'Etienne IV, car nous le voyons abandonner son allié et faire offrir la paix à Etienne III. Georges Paléologue fut chargé de se rendre auprès du jeune roi pour proposer les conditions suivantes : Manuel demandait seulement que le second fils de Geisa, le jeune Béla, fût remis entre ses mains avec l'apanage considérable auquel il avait droit, à savoir la Dalmatie et la Sirmie[3]. Evidemment l'empereur s'était rendu compte que l'impopularité d'Etienne IV rendait son rétablissement difficile, et que, par suite, sa cause n'offrait plus grand intérêt

1. *Annales Poson.*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 573, ad. ann. 1172. Henri de Muglen, *loc. cit.*, p. 78. Thuroczy, II, 68, p. 147 : « *devictus est in festo sanctorum Gervesii et Protasii feria tertia* », cf. *Codex diplomaticus patrius Hungaricus*, Budapest, 1876, t. VI, p. 3, n° 2.

2. Kinnamos, V. 5, p. 212.

3. *Id.*, V, 5, p. 214-215. Que la Sirmie et la Dalmatie aient alors constitué l'apanage de Béla, cela résulte de Kinnamos, V, 16, p. 247, d'après lequel, lors de la paix, Etienne III fait offrir de restituer ces deux provinces. Elles avaient été données en apanage à Béla par Geisa. Kinnamos, V, 6, p. 217. Les villes de Dalmatie formaient alors pour la plupart des municipes libres, que les rois de Hongrie avaient forcé de reconnaître leur autorité, cf. Racki, *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, t. I, p. 4, et t. VII, p. 476-477, et Marczali. *Les relations de la Dalmatie et de la Hongrie du XI*[e] *au XII*[e] *s.*, p. 7. Théoriquement l'empire grec, la république de Venise et l'empire allemand avaient des prétentions sur la Dalmatie. Sur les rapports de Venise avec la Dalmatie, cf. Pisani, *op. cit.*, p. 30 et sq. On a publié récemment un sceau du doge Michiele, Giannopoulos, Μολυβδόβουλλα προερχόμενα ἐκ τοῦ Νοτίου Μεσαιωνικοῦ Αλμοροῦ, *Byz. Zeitschrift*, t. XVII, p. 136, avec la légende (cf. *ibid.*, p. 674). *N. Michael Dei gratia Venecie Dalmacie atque Croatie dux.*

pour Byzance. De là, vint à Manuel l'idée de se faire livrer le jeune Béla en qui il vit l'instrument futur de sa politique. Le basileus forma, en effet, à ce moment le projet de faire épouser sa fille unique Maria au jeune prince hongrois, espérant assurer ainsi à sa famille des droits éventuels au trône de Hongrie et à lui-même des prétextes d'intervention dans les affaires du royaume de saint Etienne.

Le but poursuivi par la politique de Manuel paraissait si lointain que les conseillers du jeune roi ne s'effrayèrent pas d'un projet qui pouvait à un moment donné amener l'union du royaume de Hongrie à l'empire grec ; ils ne virent que les avantages immédiats d'un traité qui, en enlevant à Etienne IV l'appui des armes byzantines, le condamnait à un échec et assurait en même temps la couronne à son neveu. Les propositions de Manuel furent donc acceptées et Paléologue ramena le jeune Béla à Constantinople. Celui-ci fut alors fiancé à la fille de Manuel, Maria : il changea son nom en celui d'Alexis et reçut la dignité de sébaste (1162 ?) [1].

En voyant sa cause abandonnée par Manuel Comnène, Etienne IV, qui avait conservé quelques partisans [2], se tourna vers Frédéric Barberousse et sollicita son appui [3]. On crut un moment, au printemps 1163, que l'empereur d'Occident allait prochainement intervenir dans les affaires de Hongrie [4] ; il n'en fut rien et c'est auprès de Manuel qu'Etienne IV trouva de nouveau l'aide qu'il cherchait

L'empereur grec croyait en avoir terminé avec la Hongrie depuis que Béla avait été livré entre ses mains, et il songeait à préparer une expédition en Orient, quand brusquement Etienne III, ou plus exactement ses conseillers, subissant une influence que nous ne connaissons pas, rouvrirent les hostilités et firent occuper par des troupes l'apanage qui avait été accordé à Béla [5]. Vers la

1. Kinnamos, V, 6, p. 215 ; Nikétas Choniatès, IV, 1, p. 167. Depuis la défaite d'Etienne IV, nous n'avons aucune donnée chronologique pour les événements que nous venons de raconter. Il est probable que la paix n'a guère dû être conclue avant la fin de 1162 ou le début de 1163.

2. Notamment l'archevêque de Calocza, cf. Fejer, *Cod. dipl. Hungariæ*, t. II, p. 165.

3. Sudendorf, *op. cit.*, t. I, p. 61-62 ; cf. Giesebrecht, *op. cit.*, t. V, p. 380, qui a daté cette lettre ; Grot, *op. cit.*, p. 289-290, ne partage pas son opinion.

4. Jaffé-L., n° 10869.

5. Kinnamos, V, 6, p. 216. En 1163, Etienne III paraît avoir cherché à se concilier la faveur du clergé de Dalmatie, cf. Smičklas, *op. cit.*, t. II, p. 96.

même époque, Etienne IV entreprenait pour son propre compte une expédition en Hongrie[1].

Dès qu'il fut informé de ces nouvelles, Manuel Comnène se porta vers la frontière du Danube et tandis que lui-même passait le fleuve et venait camper à Titel[2], il envoyait Alexis Kontostéphanos, qui peu après allait être nommé grand domestique, porter secours à Etienne IV[3]. Il semble qu'à ce moment ce dernier ait dû remporter quelques avantages sérieux, car nous voyons que le parti d'Etienne III se sentit assez sérieusement menacé ; le jeune roi, en effet, prit la fuite et gagna la frontière de ses états ; une fois en lieu sûr, il s'occupa de rassembler des troupes[4]. Pendant ce temps, Manuel Comnène quittant Titel venait s'installer à Petrikon (Petervaradin ?) d'où il écrivit à Etienne III pour le mettre en demeure de restituer l'apanage de Béla[5] (1163).

Pour résister au basileus, le roi de Hongrie chercha des alliés au dehors ; les démarches tentées auprès de Barberousse n'avaient pas abouti et ne furent pas renouvelées ; peut-être les conseillers du roi furent-ils gênés par l'affaire du schisme[6], qui déchirait alors l'église romaine ; ils se décidèrent en tout cas, à demander ailleurs les secours qu'ils jugeaient nécessaires[7]. Leur appel fut entendu et,

1. Kinnamos, *loc. cit.*; d'après lui Etienne IV serait parti d'Anchiale; on ne s'explique pas très bien le plan qu'il attribue à Etienne. Aussi a-t-on supposé, Grot, *op. cit.*, p. 297, note 1, qu'il s'agissait non d'Anchiale mais d'Akimink, près de Petrovaradin. Peut-être faut-il placer avant cette expédition une tentative faite à Parme auprès de Frédéric par Etienne IV. Celui-ci offrit inutilement à l'empereur 3.000 marcs par an s'il le reconnaissait comme roi de Hongrie, cf. Kap-Herr, *op. cit.*, p. 79, note 5. Cette tentative rapportée par les *Annales Colomienses*, ad. ann. 1160, a été datée de 1164 par Giesebrecht, *op. cit.*, t. V, p. 380.

2. Sur Titel, cf. Edrisi, *Géographie*, trad. Jaubert, Paris, 1840, t. II, p. 378. Kinnamos, *loc. cit.*, est ici fort obscur; il dit que Manuel passa la Save; or, Titel est situé sur la rive droite de la Theiss; Manuel a donc passé le Danube et non la Save. Si l'on admet que Manuel a franchi la Save, il a traversé ensuite la Sirmie, puis, pour gagner Titel, a dû franchir le Danube; comme il est ensuite venu à Petrovaradin, il a dû passer le Danube une seconde fois.

3. Kinnamos, V, 6, p. 217.

4. Kinnamos, *loc. cit.*; l'expédition de Manuel est à placer entre 1163-1164. Vincent de Prague, M. G. H. SS., t. XVII, p. 681, « *rex Ungariæ qui ultra Tiza fortitudini Grecie contra ire formidans cesserat* ». Etienne III fut abandonné par le ban de Bosnie, Simon de Keiza, ed. Endlicher, p. 127, et Henri de Muglen, *Chronik*, chap. LIV, p. 78-79.

5. Kinnamos, V, 6, p. 217-218.

6. Rahewin, *Appendix*, ad ann. 1164, mentionne un cadeau de 5.000 marcs qui aurait décidé Barberousse à embrasser le parti d'Etienne III.

7. Kinnamos, V, 7, p. 218.

dans l'armée hongroise qui parut en 1164, à côté de contingents allemands dans lesquels il faut voir, sans doute, soit des mercenaires, soit un secours envoyé par le duc d'Autriche, Henri[1], nous constatons la présence de Russes[2] et de Tchèques[3]. Ces Russes au service du roi de Hongrie constituaient, suivant toute vraisemblance, un secours envoyé par le prince de Galitsh, Iaroslav, le fils de Vladimirko, qui, depuis 1158, était devenu l'ami de la Hongrie. Un mariage avait été projeté pour sceller ce rapprochement et, à ce moment ou peu après, la fille de Iaroslav fut fiancée au jeune Etienne III[4]. La présence de Tchèques dans les rangs de l'armée hongroise n'était pas une nouveauté ; déjà, lors de ses luttes contre Manuel, Geisa avait eu l'appui de Ladislas de Bohême[5], et, en mourant, il avait recommandé son fils à son allié[6]. Pour consolider l'accord entre les deux états, on décida le mariage de la sœur d'Etienne III avec Sviatopolk, fils de Ladislas[7].

Pendant la première partie de la campagne de l'armée byzantine en Hongrie, Manuel Comnène avait été partout accueilli comme un libérateur par la population et le clergé des pays parcourus dont les habitants appartenaient, sans doute, en majorité à la religion orthodoxe[8]. Il en fut de même quand il se rendit à Bacz, métropole religieuse de la région où opérait l'armée grecque[9].

Ce fut aux environs de cette ville que Manuel apprit que l'armée hongroise approchait et qu'elle avait à sa tête le roi de Bohême, Ladislas. Celui-ci avait jadis été à Constantinople, lors de

1. Je me range à ce sujet à l'opinion de Grot, *op. cit.*, p. 303.
2. Kinnamos, *loc. cit.*, parle ici des Tauroscythes ; voir *id.*, V, 12, p. 235, le sens qu'il donne à ce mot.
3. L'année (1164) de cette expédition de Ladislas est indiquée par Vincent de Prague, M. G. H. SS., t. XVII, p. 681 ; les *Annales Pragenses*, *ibid.*, t. III, p. 121, et l'*Appendix* à Rahewin, *ibid.*, t. XX, p. 341.
4. Kinnamos, V, 12, p. 235. Sur le rapprochement du prince de Galitsh avec la Hongrie, cf. Grot, *op. cit.*, p. 236.
5. Cf. *supra*, p. 411.
6. Vincent de Prague, M. G. H. SS., t. XVII, pp. 681 et 682.
7. *Id.*, p. 681. Peut être la crainte de voir l'empereur grec jouer un rôle trop prépondérant en Hongrie n'a-t-elle pas été étrangère à l'intervention de Ladislas et de Iaroslav.
8. Kinnamos, V, 8, p. 221.
9. On a à tort identifié Παγάτζιον de Kinnamos avec Posega. Il s'agit de Bacz Bogaza, cf. Katona, *Hist. critica*, t. IV, p. 65-66 ; Grot, *op. cit.*, p. 308.

la seconde croisade, et, d'après Kinnamos, il aurait alors prêté au basileus le serment d'hommage et de fidélité[1]. Avant de rien tenter contre l'ennemi, Manuel voulut faire contrôler les informations qu'il avait reçues et envoya vers le roi de Bohême un réfugié morave, Boguta, parent de Conrad, duc de Moravie. Boguta avait pour mission de se rendre compte des forces de l'ennemi et d'ouvrir des négociations avec Ladislas auquel il devait rappeler les promesses faites à Manuel, lors de son séjour à Constantinople [2].

Quand il revint, Boguta confirma la présence du roi de Bohême dans le camp ennemi. D'après Vincent de Prague, Ladislas n'aurait songé qu'à combatttre ; selon Kinnamos, il se serait au contraire montré très conciliant dès les premières négociations, disant qu'il ne voulait pas faire la guerre à Manuel mais simplement protéger le jeune Etienne III et offrant au basileus de lui faire faire toute satisfaction pour l'apanage de Béla[3]. La suite des évènements montre que le rôle de conciliateur prêté au roi de Bohême est beaucoup plus conforme à la réalité. Aussi ne faut-il pas, à mon avis, tenir grand compte d'un autre détail fourni par Vincent de Prague. D'après celui-ci, Manuel, en apprenant que Ladislas ne rêvait que combats, aurait décidé secrètement de repasser sur la rive droite du Danube et serait parti, laissant Etienne IV avec la plus grande partie de l'armée byzantine[4]. Le prince hongrois reculant toujours devant les troupes de Ladislas aurait fini par être surpris et tout son camp aurait été pillé. L'accord qui mit fin à la guerre devait concéder à Manuel des avantages trop sérieux pour que l'on puisse admettre une grande défaite de l'armée byzantine.

Après le retour de Boguta, Manuel se décida à poursuivre les négociations et envoya une ambassade au roi de Bohême, qui par le rôle prépondérant qu'il jouait était en réalité le chef de l'armée hongroise. Ladislas chercha à concilier les divers partis et finit

1. Kinnamos, V, 8, p. 223 ; Vincent de Prague, M. G. H. SS., t. XVII, p. 681, fait aussi allusion à ce séjour à Constantinople.
2. Kinnamos, *loc. cit.*, et Vincent de Prague, *loc. cit.*, sont entièrement d'accord.
3. Kinnamos, V, 8, p. 223-224 ; Vincent de Prague, M. G. H. SS., t. XVII, p. 681.
4. Vincent de Prague, *loc. cit.*

par trouver un terrain d'entente. Il y eut, paraît-il, entre le roi de Bohême et Manuel des négociations secrètes, sur lesquelles nous ne savons absolument rien. Le traité officiellement conclu assurait à Etienne III la couronne de Hongrie, mais restituait à Béla tout son apanage[1].

A la suite de ces négociations, Ladislas envoya à son tour une ambassade chargée de remettre des présents au basileus; celui-ci de son côté, désireux d'amener le roi de Bohême à entrer dans ses vues, lui fit demander la main de sa petite-fille pour l'un des membres de la famille impériale. Nous savons que la jeune princesse, en 1165, fut envoyée à Constantinople[2].

Manuel n'eut en somme pas à se plaindre des résultats de la campagne qu'il avait conduite, puisqu'il obtint de rentrer en possession des territoires appartenant à Béla. Peu après, une ambassade envoyée par Etienne III vint demander au basileus de ne plus permettre à Etienne IV de préparer en territoire grec ses attaques contre le royaume de Hongrie[3]. Manuel chercha à persuader à Etienne IV de renoncer à ses prétentions en lui montrant l'hostilité des Hongrois envers lui, puis il rentra dans ses états, laissant à Nicéphore Chalouphès le soin de surveiller la frontière du Danube et de porter secours en cas de besoin au prétendant hongrois, auquel, quoique ne voulant plus le soutenir, il continuait à porter intérêt.

Après la retraite des Byzantins, Etienne IV rentra en Hongrie pour y reprendre la lutte; mais bientôt trahi ou abandonné par la plupart de ses partisans, serré de près par les troupes de son neveu, sa situation devint désespérée. C'est en vain que Chalouphès se rendit auprès de lui; il ne put réussir à lui persuader d'abandonner la partie et revint seul en Sirmie, où, peu après, Etienne IV, à la suite d'une grave défaite, dut venir le rejoindre. Il est vraisemblable qu'après ce succès les Hongrois concentrèrent des forces

1. Vincent de Prague, M. G. H. SS., t. XVII, p. 682. C'est à cette campagne que se rapportent vraisemblablement le prologue de Glykas adressé à Manuel Comnène, Krumbacher, *Michael Glykas*, dans *Sitzungsberichte der phil.-philol. und hist. Cl. d. k. b. Akad. d. Wiss.* (1894), p. 447 et sq. Sur la date, cf. Dräseke, *Zu Michael Glykas*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. V, p. 60, et les remarques de Vasilievskij dans *Viz. Vremennik*, t. VI, p. 531 et sq.

2. Vincent de Prague, M. G. H. SS., t. XVII, p. 682.

3. Kinnamos, V, 8, p. 224.

sur le Danube ; nous voyons, en effet, Manuel renforcer les troupes de la frontière, à la tête desquelles il mit le sébaste Michel Gabras, qui avait épousé une de ses nièces[1].

L'année suivante (1165), Etienne III, rendant, sans doute, Manuel responsable de la dernière tentative d'Etienne IV, reprit les hostilités et enleva la Sirmie aux Byzantins[2]. A ce moment Chalouphès, avait quitté son poste et avait été envoyé à Venise pour négocier une alliance contre Barberousse. Manuel se plaignit par lettre à Etienne III de la violation du traité et, celui-ci n'ayant tenu aucun compte de ses observations, se décida à tenter encore une fois de rétablir Etienne IV sur le trône de Hongrie[3].

Avant de rien entreprendre, Manuel chercha à priver Etienne III des secours qui lui avaient permis de résister aux forces de Byzance, lors de la dernière campagne, et à s'assurer à lui-même quelques alliés. Il obtint ainsi l'appui de Venise qui lui promit cent vaisseaux[4]. En outre, pour créer une diversion à la frontière hongroise, il poussa un certain nombre de princes russes jadis alliés à l'empire grec à attaquer la Hongrie. Un de ses parents, son homonyme Manuel Comnène[5], fut chargé de cette négociation et se rendit auprès de deux princes russes auxquels Kin-

1. Kinnamos, V, 8, 226-227.

2. *Id.*, 9, p. 227, arrête à l'envoi de Gabras les événements de l'année. On peut, peut-être, supposer que la conquête de la Sirmie par Etienne III a eu lieu au début de la nouvelle année ; celle-ci commençant en septembre, cette conquête pourrait être de l'automne 1164 ; on aurait ainsi plus de temps pour placer les événements jusqu'à la mort d'Etienne IV.

3. Kinnamos, V, 10, p. 231.

4. *Id.*, V, 9, p. 231, et 12, p. 237. On ne sait si ce secours était destiné à la conquête des villes de Dalmatie ou à une expédition contre Barberousse.

5. Manuel Comnène est vraisemblablement le fils d'Andronic ; on peut admettre que celui-ci, né vers 1120, ait eu, en 1164, un fils âgé d'une vingtaine d'années, cf. Du Cange, *Familiæ byzantinæ*, p. 191. L'empereur Manuel ne s'était jamais désintéressé des affaires russes et avait, vers 1162, donné à la famille de Georges Dolgorouki un asile ; il lui avait concédé des terres sur les bords du Danube. Kinnamos, V, 12, p. 136, nomme Basiliko, le fils de Dolgorouki. Les *Annales d'Ipat*, ad ann. 1162, p. 357, mentionnent la fuite en territoire grec de la femme et des enfants de Dolgorouki, cf. Karamsine, *op. cit.*, t. II, p. 375. Mentionnons également, à propos des rapports de Manuel avec les Russes, la réception faite, quelques années plus tard, par le basileus à l'abbesse Euphrosine, fille du prince de Polotsk, Georges Vseslavitch, alors qu'elle se rendait à Jérusalem où elle mourut peu après son arrivée, cf. Mme B. de Khitrowo, *Pèlerinage en Palestine de l'abbesse Euphrosine, princesse de Polotsk*, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 32.

namos donne le nom de Ratislav et Primislav (Pervoslav)[1].

Sur le premier de ces personnages il n'y a aucun doute à avoir; il s'agit ici de Rotislav Mstislavitch, monté en 1159 sur le trône de Kiev. Depuis son avènement, les relations de Rotislav avec Byzance avaient été médiocres. Manuel lui reprochait d'appuyer le prince de Galitsh Iaroslav et nous savons qu'à un moment Rotislav avait refusé de recevoir le métropolite de Kiev, Jean, envoyé de Constantinople, parce qu'il n'avait pas été lui-même consulté au sujet de cette nomination[2]. Or, à l'année 1164, les *Annales d'Ipat* mentionnent que Rotislav reçut de riches présents du basileus et cessa son opposition à la nomination de Jean à la condition qu'à l'avenir il serait appelé à donner son consentement pour la nomination d'un nouveau métropolitain. La mission de l'envoyé byzantin auprès de Rotislav fut couronné de succès et un traité d'alliance fut conclu.

Il en fut de même avec Pervoslav; mais on ne sait qui était ce personnage que l'on a proposé d'identifier avec le prince de Volynie, Mstislav Isiaslavitch. Pervoslav promit d'envoyer des secours[3].

L'empereur tenta également de détacher de la cause du roi de Hongrie Iaroslav, prince de Galitsh, qui était devenu nettement hostile à Byzance; non seulement il avait fiancé sa fille à Etienne III, mais encore il venait de donner l'hospitalité à un fugitif de marque, Andronic Comnène, qui, après une captivité de neuf années, avait réussi à s'enfuir[4]. Manuel réussit à brouiller Iaroslav avec son futur gendre et obtint, sinon son appui, du moins sa neutralité. En même temps, le basileus jugeant la présence d'Andronic hors de l'empire fort dangereuse lui pardonna et le rappela.

1. Kinnamos, V, 10, p. 232 et 12, p. 235.
2. *Annales d'Ipat*, ad ann. 1164, cf. Kinnamos, V, 12, p. 236, cf. Grot, *op. cit.*, p. 329.
3. Grot, *op. cit.*, p. 330.
4. Kinnamos, V, 10, p. 232 et 11, p. 234; Nikétas Choniatès, IV, 2, p. 168 et p. 172; *Annales d'Ipat*, ad ann. 1165. Les renseignements de Kinnamos sur la rupture du mariage de la fille de Iaroslav avec Etienne III ne sont pas tout à fait exacts puisque, en 1166, comme il nous l'apprend lui-même, la princesse russe était encore en Hongrie, *id.*, VI, 4, p. 261. A propos de ces relations avec les Russes, Kinnamos, V, 12, p. 236, parle d'un prince russe, Ladislas, qui, vers cette époque, vint avec ses partisans s'établir sur des terres concédées par l'empereur; il ajoute que ces terres avaient été antérieurement concédées à Basiliko, fils de Georges Dolgorouki.

Le mariage de son petit-fils avec une princesse byzantine avait détaché Ladislas de Bohême de la Hongrie et, à ce moment, lui aussi abandonna Etienne III[1]. A en croire Kinnamos, Manuel Comnène aurait alors été soutenu également par Frédéric Barberousse[2]. Il ne semble pas que ce renseignement soit exact; nous avons vu que l'empereur allemand était favorable à Etienne III et, comme Manuel suivait alors en Italie une politique nettement hostile à Barberousse, il est peu probable que ce dernier ait favorisé les vues de son adversaire sur la Hongrie.

Tandis que se rassemblait l'armée byzantine où nous constatons la présence des contingents fournis par l'archijoupan de Serbie et le sultan d'Ikonium[3], Etienne III et les Hongrois, après avoir conquis la Sirmie, étaient occupés au siège de Semlin. Celui-ci se prolongea, car la ville était ravitaillée facilement par la flotte byzantine du Danube, que les Hongrois tentèrent vainement de repousser. Manuel craignant que Semlin ne pût tenir jusqu'à son arrivée, envoya en avant des secours sous les ordres de Michel Gabras et de Joseph Bryennios[4]; ceux-ci furent battus[5] et la reddition de la place suivit presque immédiatement la mort d'Etienne IV, empoisonné à l'instigation de son neveu par un certain Thomas (13 avril 1165)[6]. Dès qu'il connut la mort de son oncle, Etienne III fit offrir la vie sauve aux Grecs et aux Hongrois qui étaient dans Semlin; ces conditions furent aussitôt acceptées.

Pendant que se déroulaient les événements que nous venons de raconter, Manuel Comnène s'était rendu à Sofia où la concentration

1. Vincent de Prague, M. G. H. SS., t. XVII, p. 682.
2. Kinnamos, V, 12, p. 236. Ces diverses négociations de Manuel sont à placer en 1164; elles paraissent la conséquence de l'intervention de Ladislas en 1164. Si les Annales russes obligent à retarder jusqu'à 1165, c'est-à-dire jusqu'après le 1er septembre 1164, l'arrivée d'Andronic chez Iaroslav, on peut supposer que c'est à l'automne 1164 qu'Andronic est arrivé à Galitsh. Quand, au printemps 1165, Manuel se préparait à entrer en campagne, ces négociations étaient terminées et Andronic prit part au siège de Semlin par Manuel, printemps ou début de l'été 1165, Kinnamos, V, 16, p. 246. On sait que le basileus n'est entré en campagne qu'après le 13 avril 1165.
3. Kinnamos, V, 12, p. 236.
4. *Id.*, V, 13, p. 238.
5. Nikétas Choniatès, IV, 3, p. 173.
6. Kinnamos, V, 13, p. 237; Nikétas Choniatès, IV, 1, p. 167; Thurocy, c. 68, p. 183, qui donne la date *millesimo centesimo septuagesimo tertio idus aprilis feria quinta*, qu'il faut corriger en *millesimo centesimo sexagesimo quinto, idus aprilis feria tertia*, cf. Kap Herr, *op. cit.*, p. 144, et Grot, *op. cit.*, p. 339 note.

de l'armée grecque ne fut terminée qu'au mois de juin [1]. De Sofia l'armée se porta sur la vallée du Danube ; elle parut vouloir tout d'abord attaquer Chrama, mais ce n'était là qu'une feinte pour attirer l'ennemi et rendre libre le passage de la Save que les Byzantins franchirent sans encombre, près de Belgrade. Aussitôt le basileus se porta sur Semlin [2] ; son arrivée obligea à la retraite les forces hongroises répandues dans cette région et le siège de Semlin par les Byzantins commença immédiatement. L'empereur avait conservé dans la place un certain nombre de partisans ; ceux-ci, en envoyant des lettres attachées à des flèches, réussirent à lui faire savoir que les assiégés attendaient prochainement des secours ; aussi Manuel pressa-t-il le siège et, dès le troisième jour des opérations d'investissement, l'assaut fut ordonné. Pendant deux jours, on se battit devant la place ; mais, malgré le matériel de siège dont disposaient les Byzantins, la ville ne fut pas prise.

Sur ces entrefaites, les éclaireurs de l'armée grecque annoncèrent l'approche d'une armée de secours et bientôt leurs renseignements étaient confirmés par un transfuge hongrois, Basakés, qui informa le basileus de la prochaine arrivée d'Etienne III, à la tête d'une armée grossie des contingents d'auxiliaires Petchénègues, Russes et Tchèques [3]. Au reçu de ces nouvelles, le conseil du basileus se réunit pour délibérer sur la situation et décida que l'investissement de Semlin serait maintenu par les valets de l'armée, tandis que le gros des forces byzantines se porterait le lendemain au devant de l'ennemi, sans doute pour lui disputer le passage du Danube. Comme, au jour fixé, on n'avait eu aucune confirmation de l'approche des Hongrois, on résolut de tenter contre Semlin un nouvel assaut. Celui-ci eut lieu et permit aux Byzantins de resserrer tellement l'investissement que les Hongrois demandèrent à traiter [4]. Manuel exigea que le commandant de la place, Grégoire, et les joupans qui servaient sous ses ordres vinssent faire leur soumission, nu-pieds, la tête nue et la corde au cou. Sur leur refus, un nouvel assaut fut ordonné, la ville fut emportée et livrée au pillage. Les chefs hongrois faits prisonniers obtinrent la vie

1. Kinnamos, V, 14, p. 240.
2. *Ibid.*, et Nikétas Choniatès, IV, 3, p. 174.
3. Kinnamos, V, 15, p. 242.
4. *Id.*, V, 16, p. 245.

sauve, grâce à l'intervention de Béla. A la suite de sa victoire, Manuel emmena de Sirmie un grand nombre de prisonniers, notamment des Chalises qu'il installa en territoire grec.

La prise de Semlin décida Etienne III à traiter et une ambassade hongroise vint une fois de plus offrir de céder à l'empire grec la Sirmie et la Dalmatie. C'est sur ces bases que la paix fut conclue et jurée.

Des paroles prêtées au basileus par Kinnamos, lors de la réponse faite aux envoyés d'Etienne III, il résulte qu'à ce moment la conquête de la Dalmatie était terminée[1]. Nous n'avons aucun détail sur cette campagne qui fut dirigée par Jean Doukas. Kinnamos évalue à soixante-quinze les villes qui furent alors prises par les Grecs ; parmi elles il énumère Trau, Sebenico, Spalato, Dioclée, Scardona, Ostrubitza, Salona ; Nicéphore Chalouphés fut nommé gouverneur du pays conquis[2].

Une fois la paix conclue, Manuel s'occupa de faire fortifier la frontière du Danube ; il chargea de ce soin son oncle Constantin l'Ange et Basile Tripsychos. Ceux-ci remirent en état de défense Semlin, Belgrade, et firent élever des fortifications à Nisch. Par leurs soins, Braničevo fut peuplé[3].

Au retour de cette campagne, Manuel fut retenu quelque temps par de nouveaux démêlés avec le joupan de Serbie, Dessa[4], puis il revint à Constantinople où il fit encore une fois une entrée triomphale[5]. Les fêtes alors données paraissent avoir été peu solennelles ; nous savons, en effet, que le cortège se déroula seulement de l'Acropole à Sainte-Sophie ; un char avait été préparé pour le basileus qui refusa d'y prendre place.

Peu après le retour de Manuel, les Serbes et les Hongrois s'agi-

1. Kinnamos, V, 16, p. 247-248.

2. *Id.*, V, 17, p. 248-249. En 1166, on trouve Isaac, duc de Dalmatie et de Dioclée, Smičklas, *op. cit.*, t. II, p. 102. Antérieurement les doges de Venise prenaient le titre de duc de Dalmatie et de Croatie, *Monumenta Slavorum meridionalium*, t. I, p. 6-7 (1163), cf. *supra*, p. 475, note 3. Ce titre était aussi revendiqué par l'empire allemand. Conrad de Dachave prend le même titre en 1154, *Monumenta Boica*, t. II, p. 447, cf. Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 25, M. G. H. SS., t. XX, p. 366.

3. Nikétas Choniatès, IV, 3, p. 177. Constantin l'Ange avait épousé Théodora, fille d'Alexis Comnène, cf. Du Cange, *Familiæ aug. byzantinæ*, p. 202.

4. Cf. *supra*, p. 393.

5. Kinnamos, V, 17, p. 249.

tèrent de nouveau et l'on crut que la guerre allait recommencer. Manuel s'apprêta à partir pour la frontière, mais la seule annonce de sa prochaine venue suffit à rétablir l'ordre [1].

Il semble, d'après Nikétas Choniatès, qu'au retour de sa campagne victorieuse contre les Hongrois en 1165, Manuel, qui n'avait pas d'héritier mâle, se soit décidé à faire officiellement reconnaître comme ses successeurs éventuels, son gendre Béla et sa fille Maria [2]. Par là, le basileus voulait assurer à l'empire grec les provinces qu'il venait de conquérir et préparer éventuellement l'annexion de la Hongrie. Les vues de la politique byzantine sur le royaume de saint Etienne sont curieuses à constater; il paraît certain qu'à ce moment ceux qui dirigeaient les affaires à Byzance ont espéré pouvoir substituer l'influence grecque à l'influence allemande qui, depuis le x[e] siècle, avait régné en Hongrie. Ce projet ne devait pas aboutir, et eut comme conséquence de rejeter encore plus les Hongrois vers l'Allemagne. Pour triompher d'Etienne III, nous avons vu Manuel, en 1164 et 1165, s'appliquer et réussir à enlever à la Hongrie tous les alliés slaves sur lesquels elle avait depuis quelques années cherché à s'appuyer : or, par suite de ces manœuvres, Etienne III, comme nous le verrons plus loin, dut en revenir à l'alliance allemande.

Il semble qu'une opposition assez violente, à la tête de laquelle était Andronic Comnène, se soit produite à Byzance quand on connut que Manuel désignait pour son successeur son gendre Béla, auquel on reprochait sa qualité d'étranger. L'empereur finit néanmoins par imposer sa volonté, et obligea les fonctionnaires à jurer fidélité à Béla et à sa femme ; seul Andronic refusa le serment demandé.

L'année 1166 vit recommencer les tentatives des Hongrois pour reprendre les provinces que Byzance leur avait enlevées [3]. Sous

1. Kinnamos, *loc. cit.*

2. Nikétas Choniatès, IV, 4, p. 179. Langlois a publié dans la *Revue archéologique* (1849), p. 748, une monnaie de cuivre qu'il attribuait à Béla III; en réalité cette monnaie est de Léon, l'un des membres de la famille des Gabalas qui régnèrent à Rhodes pendant la première moitié du XIII[e] siècle ; cf. Schlumberger, *Numismatique de Rhodes avant la conquête de l'île par les chevaliers de Saint-Jean*, *Revue archéologique*, 1876, p. 3 du tirage à part; sur Béla III, cf. Forster, *III Béla magyar király emlé kesete*, Bude, 1900,

3. Kinnamos, VI, 3, p. 257; Nikétas Choniatès, IV, 3, p. 173; Rahewin, *Appendix*, ad ann. 1167, M. G. H. SS., t. XX, p. 342. La date résulte de l'am-

les ordres du palatin Denis, une armée hongroise envahit la Sirmie et infligea une grave défaite à Michel Gabras, duc des provinces de la frontière, et à Branas, qui commandait l'armée[1]. Le chef hongrois fit rassembler les corps des Grecs tombés sur le terrain et ordonna de les couvrir de terre, afin que la hauteur du tertre ainsi formé avec des cadavres attestât l'importance de sa victoire.

Dès que la nouvelle du désastre lui fut connue, Manuel résolut de donner une leçon aux Hongrois en portant la guerre au cœur même de leur patrie[2]. Tandis que Béla et le protostrator Alexis tenaient l'ennemi en haleine en lui faisant croire que l'armée byzantine se préparait à passer le Danube, Léon Vatatzès prenait le commandement d'un corps de troupes et, franchissant le fleuve dans une toute autre partie de son cours, allait envahir la Hongrie par sa frontière orientale qui se trouvait alors dégarnie[3]. Vatatzès accomplit sans encombre la mission qui lui avait été confiée et revint après avoir razzié toute une partie du royaume de Hongrie[4]. Une expédition analogue fut conduite par Jean Doukas qui, avec ses lieutenants Andronic Lampardas et Nicéphore Petraliphe, ravagea les provinces hongroises qui confinaient aux principautés russes[5].

Sur un autre théâtre, Byzance était moins heureuse. Une armée hongroise venait, en effet, d'envahir la Dalmatie ; à son arrivée, de nombreuses défections se produisirent et Nicéphore Chalouphès ayant été fait prisonnier, le pays tout entier retomba au pouvoir des Hongrois[6].

bassade d'Henri d'Autriche à Sofia, cf. *infra*, p. 488. C'est à tort que Kap-Herr, *op. cit.*, p. 143, place à l'hiver 1165 la défaite de Gabras et de Branas ; il a confondu celle-ci avec la défaite infligée à Gabras et Bryennios, à cette même date.

1. Kinnamos, *loc. cit.*, et Nikétas Choniatès, IV, 3, p. 173. La défaite des Byzantins eut lieu en Sirmie ; cela résulte de Kinnamos, VI, 3, p. 259, qui nous montre les fugitifs revenant à Semlin et aussi de la bataille livrée, l'année suivante, par Andronic Kontostéphanos sur le même terrain, cf. *infra*, p. 490.

2. Kinnamos, VI, 4, p. 260.

3. L'armée de Léon était en grande partie composée de Valaques habitant les bords du Danube, cf. à leur sujet, Grot, *op. cit.*, p. 332, note 3.

4. Denis avait élevé un tertre sur les cadavres des Byzantins pour rappeler sa victoire ; Vatatzès planta en pays ennemi une croix avec une inscription commémorant son succès, Kinnamos, VI, 3, p. 261.

5. Kinnamos, *loc. cit.*

6. *Id.*, VI, 4, p. 262-263 ; d'après lui, cette conquête de la Dalmatie serait

Manuel Comnène passa à Sofia une partie de l'année 1166 ; pendant son séjour dans cette ville, il reçut la visite du duc d'Autriche, Henri, et d'Otton de Wittelsbach qui venaient tenter un rapprochement entre les deux empereurs et, en même temps, négocier une trêve pour le roi de Hongrie[1]. Manuel accorda aux Hongrois la trêve demandée, mais se refusa à une entente avec Barberousse. Henri échoua donc dans sa mission ; à son retour, il s'arrêta auprès d'Etienne III qu'il décida à renvoyer la fille du prince de Galitsh et à épouser sa fille, Agnès. Ainsi la Hongrie, renonçant à chercher des alliés en Orient, revenait à l'alliance allemande[2].

Rentré à Constantinople après son séjour à Sofia, Manuel songeait à organiser une nouvelle expédition contre la Hongrie pour le printemps suivant[3]. Une chute de cheval dans laquelle il se blessa à la jambe et au bras, le retint quelque temps à Sélimbria où il passa les fêtes de Pâques (9 avril 1167) ; de là, il se rendit à Philippopoli où il reçut une ambassade hongroise qui venait traiter de la paix. On ne put arriver à un accord et les Hongrois repartirent sans avoir rien conclu ; ils furent accompagnés par un envoyé de Manuel, chargé de négocier le rachat de Nicéphore Chalouphès. Après leur départ, Manuel se rendit à Sofia pour y attendre le résultat des négociations[4]. Pendant ce séjour à Sofia, le protostrator Alexis, accusé de trahison, fut arrêté ; il obtint la permission d'aller s'enfermer dans un monastère[5].

On apprit bientôt à Sofia qu'encore une fois le roi de Hongrie,

postérieure à la visite d'Henri à Sofia. Peut-être y a-t-il eu, à ce moment, un rapprochement d'Etienne III avec Venise, cf. Dandolo, *Chronicon*, IX, 15, Muratori, R. I. SS., t. IX, p. 292. En 1167, par contre, les Hongrois aident Zara révoltée contre Venise, cf. Grot, *op. cit.*, p. 367.

1. Kinnamos, VI, 4, p. 261 : Rahewin, *Appendix*, M. G. H. SS , t. XX, p. 492 ; *Continuatio Zwetl*, M. G. H. SS., t. IX, p. 538 ; *Cont. Admunt.*, *ibid.*, p. 583, ad ann. 1166 ; *Cont. Claustroneob.*, *ibid.*, p. 616, et Jean de Salisbury, *Epistolæ*, n° 145. Migne, P. L., t. CXCIX, p. 133 ; cf. sur la date de cette lettre mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 357, note 4.

2. Sur les rapports de la Hongrie avec Barberousse pendant la période que nous venons d'étudier, cf. Pelzer, *op. cit.*, p. 17 et sq.

3. Kinnamos, VI, 5, p. 263-265 ; d'après lui, Manuel comptait aller à Apamée quand il fut obligé de s'arrêter à Sélimbria ; il ne doit pas être ici question d'Apamée = Dineir, mais d'une localité d'Europe.

4. Kinnamos, VI, 5, p. 265.

5. *Id.*, VI, 6, p. 265. Nikétas Choniatès, IV, 6, p. 187, est tout à fait favorable à Alexis qu'il dit victime des calomnies de ses ennemis.

mécontent du mariage de Béla avec Maria et inquiet des projets de Manuel sur sa couronne, avait fait envahir la Sirmie [1]. Manuel chargea du commandement de l'armée son neveu Andronic Kontostéphanos auquel il traça tout un plan de campagne [2]. Avant que l'armée ne se mît en marche, l'empereur la harangua et invita chefs et soldats à faire leur devoir. Kontostéphanos gagna Semlin sans incident ; bientôt, il apprit l'approche de l'armée hongroise que renforçaient des auxiliaires allemands [3]; comme l'année précédente le palatin Denis était à la tête des troupes d'Etienne III. Le jour de la fête de saint Procope (8 juillet) [4], les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords de la Save. Au moment d'engager le combat, Kontostéphanos recut des lettres de Manuel qui, prétendant diriger la campagne de loin, lui donnait ordre de ne pas combattre, car le cours des astres n'était pas favorable. Kontostéphanos, jugeant avantageuses les conditions dans lesquelles se présentait la bataille, ne tint aucun compte de l'ordre reçu.

L'armée hongroise, que commandaient, sous les ordres de Denis, trente-sept chefs, était forte d'environ quinze mille hommes, tant chevaliers qu'archers et fantassins. Nikétas Choniatès mentionne que les chevaux hongrois avaient un harnachement de fer qui protégeait le front et le poitrail. Il nous fournit également quelques renseignements sur la tactique de l'ennemi qui combattait en masse compacte, groupé autour d'un chariot, traîné par quatre bœufs et surmonté d'un étendard flottant au vent [5].

La tactique des Grecs était toute différente ; le corps appelé à soutenir le premier choc, était formé de la cavalerie petchénègue, des Turks alliés et d'un petit nombre de cavaliers connaissant le maniement de la lance. Sur les côtés, se trouvait l'infanterie byzantine, commandée par les descendants de Kogh Vasil et par Philokalès, Tatikios et Aspietès. Venaient ensuite la grosse cavalerie, mélangée aux archers, et, sur les côtés, les corps d'élite

1. Rahewin, *Appendix*, ad ann. 1168.
2. Kinnamos, VI, 7, p. 270-274 ; Nikétas Choniatès, V, 1, p. 197 et sq.
3. Henri de Muglen, *Chronik*, c. LV, p. 79 ; Rahewin, *Appendix*, ad ann. 1168, mentionne les secours envoyés par le duc d'Autriche, de même la *Contin. Zwetl. prima*, M. G. H. SS., t. IX, p. 538.
4. La fête de saint Procope est le 8 juillet, cf. Delehaye, *Synaxarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, p. 806.
5. Nikétas Choniatès, V, 3, p. 202-203.

grecs, allemands et turks sous les ordres de Joseph Bryennios, Georges et Démétrios Branas, Constantin Aspietès et Lampardas. Enfin, en dernière ligne, sous les ordres directs d'Andronic Kontostéphanos, qu'entourait une foule d'officiers, étaient placés les mercenaires italiens (sans doute les Normands) et les Serbes, armés de lances et de boucliers longs [1].

Le combat s'engagea sur les lieux mêmes où, l'année précédente, les Byzantins avaient succombé, là où le tertre élevé par Denis rappelait son succès. Au début du combat, il parut qu'encore une fois les Hongrois allaient avoir l'avantage, mais l'intervention de Kontostéphanos et des troupes de réserve décida de la victoire. L'étendard de l'ennemi fut enlevé. L'armée hongroise prit la fuite et perdit encore beaucoup de monde quand elle voulut traverser le fleuve que gardait la flotte byzantine. Cinq joupans, huit cents hommes furent faits prisonniers ; plus de deux mille cuirasses furent ramassées sur le champ de bataille. Le lendemain, au matin, on alla piller le camp que les Hongrois avaient abandonné précipitamment.

Manuel, bien qu'il n'ait eu aucune part au succès, rentra à Constantinople en triomphe [2]. Une fois encore, à travers les rues de la capitale, se déroula, depuis la porte de Sainte-Barbe [3] jusqu'à Sainte-Sophie, le cortège triomphal. Une foule de peuple était venue regarder passer les captifs, précédant un char d'argent, traîné par quatre chevaux blancs, sur lequel était l'image de la Vierge. Venaient ensuite la famille impériale, les conseillers du basileus, le sénat et le long cortège des fonctionnaires et des dignitaires que suivait à cheval l'empereur, ayant à ses côtés Kontostéphanos, le commandant de l'armée victorieuse.

La campagne de 1167 mit fin aux guerres de Hongrie; mais nous ne savons pas si un traité de paix fut alors conclu. Il semble que le résultat de ces longues luttes fut d'assurer à l'empire la possession de la Dalmatie et d'une partie de la Croatie. Quatre ans plus tard, nous constatons à Spalato la présence d'un fonctionnaire byzantin, le sébaste Constantin [4].

1. Kinnamos, VI, 7, p. 272.
2. Nikétas Choniatès, V, 3, p. 204-205.
3. Van Millingen, *op. cit.*, p. 249-250.
4. Thomas de Spalato, *Historia Salonitana*, ed. Lucius, pp. 328 et 330 ; Dandolo, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 292. A Spalato, de 1171 à 1180, les

Pour s'attacher les populations des provinces nouvellement acquises, sur lesquelles l'Allemagne, Venise et la Hongrie avaient des prétentions, Manuel paraît les avoir comblées d'argent. Thomas de Spalato vante le gouvernement du basileus et célèbre les abondantes distributions faites à tous les habitants des villes, sans en excepter les enfants[1]. Ces maigres renseignements sont les seuls que nous possédions sur l'histoire des provinces annexées par Manuel.

Les affaires de Hongrie qui, pendant quelques années, avaient tenu la première place dans les préoccupations de Manuel, cessèrent, peu après 1167, d'exciter un aussi vif intérêt, et Manuel devait bientôt renoncer à l'idée de réunir sur la tête de son gendre la couronne impériale et celle de saint Etienne. En effet, le 10 septembre 1169, l'impératrice Marie, seconde femme de Manuel, lui donnait un fils, Alexis[2]. A partir de ce moment, l'empereur, ayant un héritier direct, abandonna les projets qu'il avait formés en faveur de Béla, et bientôt il fit proclamer comme héritier de la couronne, le jeune Alexis ; peu après, le basileus faisait casser, pour cause de parenté, le mariage de Béla et de Maria. Le prince hongrois ne fut d'ailleurs point disgracié ; il reçut le titre de César et épousa Anne, fille de la princesse d'Antioche, Constance, la mère de la seconde femme de Manuel[3].

Si l'idée de réunir la Hongrie à l'empire grec fut abandonnée, Manuel n'en continua pas moins à suivre les affaires hongroises avec attention et, quelques années plus tard, à la mort d'Etienne III (mars 1173)[4], en appuyant la candidature de Béla, il réussit enfin à faire monter sur le trône de Hongrie un prince de son choix.

Après la mort du roi Etienne, de grands troubles éclatèrent dans le royaume que déchira la guerre civile. Au moment où l'on apprit ces nouvelles à Byzance, on fut informé que la Serbie, elle

actes sont datés des années de règne de Manuel : en mars 1180 est mentionné le duc Roger Sclavo, cf. Smičklas, *op. cit.*, t. II, pp. 130, 138, 143, 156, 165, 166. A Raguse, on date des années de Manuel en 1163, 1166 et 1178, *ibid.*, pp. 98 et 102. Les villes de Dalmatie fournissent à Manuel des vaisseaux dans sa lutte contre Venise, Nikétas Choniatès, V, 9, p. 224.

1. Thomas de Spalato, *loc. cit.*.

2. Kodinos, *De regum et imperatorum serie*, ed. de Bonn, p. 159. Sur la reprise des villes dalmates par Venise, cf. *infra*, p. 589.

3. Cf. Forster, *op. cit.*, p. 35 et sq.

4. Kinnamos, VI, 11, p. 286-287.

aussi, s'agitait. Manuel se rendit alors à Sofia pour surveiller les évènements ; c'est là que, peu après, des ambassadeurs hongrois vinrent offrir la couronne à Béla [1]. Il est probable que tout le pays n'avait pas ratifié ce choix ; nous voyons, en effet, que pour monter sur le trône, Béla eut besoin de l'appui de Manuel. C'est escorté par des troupes grecques, commandées par le protosébaste Jean, que le nouveau roi fit son entrée dans ses états [2]. En échange de son concours, Manuel demanda à Béla de s'engager, par serment, à observer, dit Kinnamos, les choses utiles à l'empire et à l'empereur. Vraisemblablement, Manuel obtint que Béla ratifiât la cession de la Dalmatie et se reconnût vassal de l'empire grec. C'est du moins ce que paraissent indiquer les termes employés par certains auteurs grecs pour caractériser les rapports de Béla avec Byzance [3].

La réunion de la Dalmatie à l'empire fut le résultat le plus clair des longues guerres soutenues contre la Hongrie par l'empire grec ; cette réunion ne fut d'ailleurs que de peu de durée et bientôt Venise, d'une part, la Hongrie de l'autre, devaient reprendre cette province. Si, en effet, Béla, reconnaissant à Manuel de sa protection, se montra toujours un allié fidèle, et s'il ne profita pas des désastres que subirent, pendant les dernières années du règne, les armes byzantines en Asie Mineure pour reconquérir les provinces cédées, il se crut libre, après la mort du basileus, et rendit alors à la Hongrie les possessions qu'elle avait perdues [4].

1. Cf. Grot, *op. cit.*, p. 398-399. Arnold de Lubeck, M. G. H. SS, t. XXI., p. 117, accuse Béla d'avoir fait empoisonner Etienne. Les sources ne nous fournissent aucun détail.

2. Kinnamos, *loc. cit.*, cf. Grot, *op. cit.*, p. 402 et sq. Béla fut couronné le 13 janvier 1174 ; cf. Fessler, *op. cit.*, t. I, p. 270, sur les difficultés qu'il rencontra à son avènement.

3. Lors de l'expédition d'Asie Mineure, en 1176, Béla envoya à Manuel des secours sous les ordres du ban de Croatie, Opoudin et de Leustatius, voïvode des Sept-Bourgs, cf. Katona, *op. cit.*, t. III, p. 255 ; il est fait allusion à ces secours dans un diplôme de Béla IV ; cf. le discours d'Eustathios de Thessalonique, dans Regel, *Fontes*, etc., p. 40. Dans un discours de Constantin Manassès, publié par Kurtz, *Viz. Vremennik*, t. XII, p. 93, il est question de la Hongrie. L'auteur, pour caractériser les rapports de la Hongrie et de l'empire, dit : γῆ Παννόνων δουλεύει καὶ χρυσὸν ἡμῖν γεωργεῖ ; Kinnamos, VI, 10, dit en parlant d'Amauri, roi de Jérusalem : δουλείαν... βασιλεῖ διωμολόγηκεν.

4. Cf. Fessler, *op. cit.*, p. 271-272.

CHAPITRE XIX

L'EMPIRE GREC ET LES MUSULMANS D'ASIE (1164-1180). — PROGRÈS DU SULTAN D'IKONIUM. — RUINE DE LA PUISSANCE DES PRINCES DANICHMENDITES. — LE DÉSASTRE DE MYRIOKÉPHALON. — DERNIÈRES EXPÉDITIONS DE MANUEL COMNÈNE CONTRE LES MUSULMANS.

La disparition de Yakoub Arslan, le seul des princes danichmendites dont la puissance pût en une certaine mesure contrebalancer la sienne, permit à Kilidj Arslan de s'étendre aux dépens des autres émirs d'Asie Mineure. Pendant quelques années, le sultan d'Ikonium devait s'appuyer sur Dhoûl Noûn ; puis, ayant par ce moyen réussi à vaincre ses principaux adversaires, nous le verrons se tourner contre son allié qu'il chassera de ses états, achevant ainsi la ruine des principautés fondées par la famille de Danichmend.

A la mort de Yakoub Arslan, ses états furent âprement disputés entre divers émirs, et l'anarchie qui régnait dans le monde musulman d'Asie Mineure redoubla. Tandis que les troupes qui avaient accompagné le défunt proclamaient son fils Djamal Ghâzi, celles qui occupaient la région d'Ablisthène reconnurent comme chef Mahmoud, fils de Maadi, sur lequel nous ne possédons aucun renseignement. Djamal Ghâzi ne fit que passer sur le trône et fut renversé par son oncle parternel, Ibrahim. En 1168, celui-ci eut pour successeur son fils Ismaïl qui epousa sa tante, la veuve de Yakoub Arslan [1].

Tous ces changements furent accompagnés de troubles dont le sultan d'Ikonium, aidé par Dhoûl Noûn, profita pour s'emparer de Gadoug, dans le sud de l'ancien thème de Cappadoce, d'Ablisthène et de Laranda (1164). Etant donné qu'Ablisthène figure parmi les

1. Hezarfenn, dans Casanova, *op. cit.*, *Revue numismatique*, n. s., t. XII, p. 445 ; Michel le Syrien, vers. arménienne, *Recueil des historiens des croisades*, *Documents arméniens*, t. I, p. 359 ; il fait succéder directement Ismaïl à Yakoub Arslan : il a été suivi par Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 360-361.

conquêtes de Kilidj Arslan, il est vraisemblable d'admettre que le sultan a dû combattre Mahmoud qui, nous l'avons vu, avait été proclamé par les troupes de cette région. Le prince d'Arménie, Thoros, profita de son côté du désordre général qui régnait dans les pays musulmans pour ravager Marasch et son territoire [1].

Les chroniques sont muettes sur les événements d'Asie Mineure jusqu'à l'année 1168 ; seule est mentionnée, à la date du 17 juillet 1166, la mort de l'un des acteurs secondaires, l'émir Kara Arslan. auquel succéda son fils Nour ed dîn Mohammed [2]. En 1168, Michel le Syrien mentionne la prise de Césarée et de Dzamentav enlevées par Kilidj Arslan aux Danichmendites ; or, comme nous savons que Césarée appartenait à Dhoûl Noûn, nous pouvons en conclure que le sultan s'est alors tourné contre son ancien allié et que celui-ci a été victime de la faute politique qu'il avait commise en abandonnant la cause des autres princes de sa famille [3].

D'après Bar Hebræus, Kilidj Arslan aurait, en 1169, enlevé aux Byzantins les deux places d'Ancyre et de Gangres. Certainement ce renseignement est en partie inexact ; en effet, les deux villes en question appartenaient alors non pas aux Byzantins, mais au frère de Kilidj Arslan, Schahinschah ; c'est donc celui-ci qui en a été dépouillé à cette date [4]. Nous retrouverons, peu après, Schahinschah parmi les émirs qui, chassés de leur possession par le sultan d'Ikonium, allèrent demander aide et protection à Nour ed dîn.

Schahinschah et Dhoûl Noûn ayant perdu leurs principautés, Kilidj Arslan dont la puissance grandit incessamment pendant cette période n'avait plus en face de lui en Asie Mineure qu'Ismaïl, à Sébaste, et Mohammed, à Mélitène. En 1169, le dernier nommé fut chassé par une révolte des grands et remplacé par son frère Aboul Kasîm qui ne régna que deux ans et mourut, en 1171, d'une chute de cheval, au moment où allait être célébré son mariage avec une fille de Kara Arslan. Il eut pour successeur son jeune

1. Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 361.
2. *Id.*, *op. cit.*, t. II, p. 372. Les sources arabes placent à 1167 la mort de Kara Arslan. Ces deux dates soulèvent de nombreuses difficultés, cf. Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, p. 323 et sq.
3. Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 366 ; Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 361.
4. Kinnamos, VII, 1, p. 291 ; Bar Hebraeus, t. II, p. 366.

frère Afridoûn auquel, malgré son opposition, on fit épouser la fiancée d'Aboul Kasîm [1]. A cause de la jeunesse du nouveau prince, on fit appel pour gouverner Mélitène à Sad ed dîn, émir de Hesna de Ziad, grâce auquel, en 1171, une attaque de Kilidj Arslan fut repoussée [2].

Vers ce moment, se produisit un événement important qui retarda le développement de la principauté d'Ikonium et prolongea de quelque peu la durée des derniers états danichmendites. Tous les émirs successivement chassés, depuis quelques années, par Kilidj Arslan avaient renoncé à s'adresser au basileus qui, occupé en Europe, n'intervenait plus guère en Asie et s'étaient tournés vers le puissant atabek de Mossoul, Nour ed dîn, dont l'influence atteignait alors son apogée. A la cour de celui-ci, Schahinschah et Dhoûl Noûn étaient venus demander un asile [3]. Les autres princes danichmendites, Ismaïl et Afridoûn, se sentant menacés par les progrès de Kilidj Arslan, firent appel à Nour ed dîn et sollicitèrent sa protection. Quand l'atabek vit que le sultan d'Ikonium s'en prenait à Mélitène, et allait ainsi occuper la clef des routes les plus importantes conduisant à la vallée de l'Euphrate, il jugea que dans son propre intérêt il était temps d'intervenir et d'arrêter si possible la marche de son rival vers l'est. Sur son ordre, les émirs de Mossoul, de Mardin, de Hesna de Ziad et le prince arménien Mleh s'assemblèrent à Sébaste autour d'Ismaïl pour aller combattre Kilidj Arslan (1171). Le sultan se trouvait alors à Césarée ; il réussit, pendant tout l'été, à jouer ses adversaires ; ceux-ci parvinrent néanmoins à le joindre et, à l'entrée de l'hiver, les deux armées se trouvèrent en présence à Césarée. Kilidj

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 336 et 343, donne la date de 1169 pour l'expulsion de Mohammed ; Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 369, donne celle de 1170. Dans son tableau généalogique de la famille des princes danichmendites, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. CXXII, Dulaurier a commis au sujet de ces derniers princes des erreurs que les légendes des monnaies permettent de rectifier, cf. Casanova, *op. cit.*, *Revue numismatique*, n. s. t. XII, p. 313-314.

2. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 343 ; Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 371.

3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 346 et version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 373 ; Kemal ed dîn, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 554 ; Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 591. Il est fait allusion à l'alliance de Nour ed dîn avec Dhoûl Noûn, dans une pièce de Prodromos, Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1880, t. I, p. 38.

Arslan se décida alors à ouvrir des négociations avec les représentants de Nour ed dîn. On lui demanda de restituer leurs principautés à Schahinschah et à Dhoûl Noûn, de remettre en liberté les sept enfants du premier dont il avait réussi à s'emparer, et de libérer tous les captifs faits lors de son attaque contre Mélitène. A ces demandes Kilidj Arslan répondit en offrant une pension à son frère et en acceptant de libérer les prisonniers, mais il se refusa à rendre une seule des places qu'il avait conquises. Quant à ses neveux, pour témoigner que jamais il ne les mettrait en liberté, il en fit tuer un et après l'avoir fait rôtir, il l'envoya à Schahinschah, en l'avertissant qu'il était prêt à faire subir le même sort aux six autres s'il ne se retirait pas[1].

Les pourparlers furent donc rompus, mais l'hiver 1171-1172 interrompit les opérations. Au début de la mauvaise saison, vraisemblablement à la suite des ravages accomplis par les troupes ennemies, tout le pays eut à souffrir d'une terrible famine qui se fit surtout sentir à Sébaste[2]. Pour se procurer des vivres en pillant les greniers de l'émir, la population de Sébaste massacra Ismaïl, sa femme, ses enfants et cinq cents de ses serviteurs. Ce forfait, commis en 1171, ne fut connu qu'en février 1172 ; à ce moment, on offrit à Dhoûl Noûn, qui résidait alors à Damas, la ville de Sébaste. Dhoûl Noûn accepta et aidé des troupes de Nour ed dîn vint occuper la ville[3].

C'est peut-être vers ce moment qu'il convient de placer le fait suivant que nous raconte Nikétas Choniatès : la veuve de Yakoub Arslan, devenue la femme d'Ismaïl, aurait été massacrée par les habitants d'Amasée qui auraient appris qu'elle était entrée en pour-

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, pp. 343 et 346, et version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 373 ; Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 371-372 ; Kemal ed din, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 554 ; Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 591 ; ces deux derniers auteurs ne parlent avec détails que des hostilités de 1173.

2. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 349 et version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 374. Bar Hebraeus, *op. cit.*, t. II, p. 375-376.

3. Michel le Syrien, *loc. cit.*, et Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 592. D'après Kemal ed din, *loc. cit.*, Sébaste n'aurait été prise qu'en 1173 par Nour ed din ; Michel le Syrien, *loc. cit.*, indique qu'à cette date l'atabek vint à Sébaste où il appuya Dhoûl Noûn.

parlers avec Dhoûl Noûn pour lui livrer leur ville. Peu après, Kilidj Arslan se serait emparé d'Amasée [1].

L'établissement de Dhoûl Noûn à Sébaste ne faisait point l'affaire du sultan d'Ikonium qui vint bientôt l'attaquer, mais une nouvelle intervention de Nour ed dîn l'obligea à songer à la défense de ses propres possessions. L'atabek de Mossoul, en compagnie d'un oncle de Kilidj Arslan, Gogh Arslan, ancien seigneur de Kéçoun, dépouillé par son neveu, vint à Sébaste, puis, au retour, attaqua et prit Kéçoun, Béhesni, Marasch (14 juin 1173) [2]. Tandis que l'armée de Nour ed dîn campait sur les bords du Pyramus, Kilidj Arslan vint se poster en face de son adversaire, sur l'autre rive du fleuve. Les deux armées demeurèrent en présence, jusqu'au moment où Kilidj Arslan, hésitant à engager le combat avec des forces supérieures, se décida à entamer des négociations. Ces ouvertures furent favorablement accueillies de Nour ed dîn qui venait d'apprendre que les Francs avaient envahi ses états. Un traité fut donc conclu, par lequel Kilidj Arslan reconnaissait à Dhoûl Noûn, en tant que vassal de Nour ed dîn, la possession de Sébaste et s'engageait à reprendre la lutte contre les Grecs. Pour assurer l'exécution des engagements pris par le sultan, un détachement de l'armée de Nour ed dîn demeura à Sébaste avec Dhoûl Noûn [3]. Nous ignorons ce qui fut alors décidé pour Schahinschah.

Dans la pensée de Nour ed dîn, qui, vers la même époque, se faisait investir par le khalife de Bagdad de la suzeraineté des états de Kilidj Arslan, la situation créée par le traité dont nous venons de parler n'était que provisoire, et l'atabek comptait bientôt entreprendre la conquête de la principauté d'Ikonium, mais la mort vint l'empêcher de réaliser ce projet (15 mai 1174) [4].

1. Nikétas Choniatès, III, 6, p. 159.

2. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 350, et version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 375; cf. Hezarfenn, dans Casanova, *op. cit.*, *Revue numismatique*, t. XII, n. s., p. 445 ; Kemal ed dîn, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 554 ; Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 592, place au 14 juin 1173 la prise de Marasch ; Abou Chamah, *ibid.*, t. IV, p. 159.

3. Ibn el Athir, *loc. cit.*, et Kemal ed dîn, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 555.

4. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 352 et version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 379 ; Ibn el Athir, *op. cit.*, *ibid.*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 593.

La disparition du grand atabek, en même temps qu'elle fut le signal de la chute définitive des Danichmendites, amena les princes musulmans d'Asie Mineure à se tourner de nouveau vers Byzance et à demander l'appui du basileus. Celui-ci, libre du côté de la Hongrie depuis l'année précédente, se décida alors à reprendre la lutte et tenta de profiter de la situation politique de l'Asie Mineure pour abattre la puissance de Kilidj Arslan.

Le sultan d'Ikonium, aussitôt connue la mort de Nour ed dîn, avait attaqué et chassé Dhoûl Noûn et, en peu de temps, Sébaste, Néo-Césarée, Komana et d'autres villes de la Cappadoce étaient tombées en son pouvoir [1]. Dhoûl Noûn auquel se joignit Schahinschah fut réduit à s'enfuir devant son vainqueur et les deux princes vinrent à Constantinople chercher un refuge auprès de Manuel Comnène [2].

Les principaux adversaires du sultan d'Ikonium étaient vaincus; toutefois, il semble bien que quelques émirs attachés à la cause des princes renversés aient réussi à se maintenir [3] ; c'est là ce qui explique comment, lors de l'intervention des Byzantins, nous verrons ceux-ci trouver, grâce à Dhoûl Noûn et à Schahinschah, un appui auprès de certains chefs musulmans. Toutefois, à cause de leurs divisions, les partisans de Schahinschah et de Dhoûl Noûn ne réussirent nulle part à prendre la prépondérance et, en fait, aucun émir d'Asie Mineure ne fut en état de contrebalancer la puissance de Kilidj Arslan.

Au moment où Dhoûl Noûn et Schahinschah venaient à Byzance chercher un asile et solliciter l'empereur de les aider à rentrer en possession de leurs états, Manuel Comnène pouvait, avec plus de liberté, suivre les affaires d'Asie que les nécessités de sa politique occidentale lui avaient fait négliger depuis 1162. Il semble bien que, pendant les douze années qui s'étaient écoulées, les rapports entre Byzance et Ikonium aient été assez bons. Sans doute, Kilidj Arslan n'a pas exécuté les engagements qu'il avait pris rela-

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 357, et version arménienne, *loc. cit.* Bar Hebraeus, t. II, p. 381.
2. Michel le Syrien, *loc. cit.*, et Kinnamos, VII, 2, p. 295.
3. Mélitène ne fut prise qu'en octobre 1177, Bar Hebraeus, t. II, p. 388 ; Nikétas Choniatès, III, 6, p. 160 ; cf. Hezarfenn, dans Casanova, *op. cit.*, *Revue numismatique*, t. XII, p. 439.

tivement à un certain nombre de villes, anciennes possessions des Byzantins, mais il n'y a pas eu de rupture ouverte [1]. Les paroles prêtées par Ibn el Athir à Nour ed dîn sont caractéristiques à cet égard : « Tu es, écrivait l'atabek au sultan d'Ikonium, le voisin immédiat des Grecs et tu ne les attaques pas, quoique tu possèdes une portion considérable des pays musulmans. Il faut donc absolument que tu les attaques de concert avec moi [2]. » Nikétas Choniatès, il est vrai, parle des attaques continuelles dont l'empire était l'objet de la part des Musulmans, notamment dans la région de la Pentapole, c'est-à-dire dans la vallée du Sandykli [3]. Ces attaques auraient, à une date indéterminée (entre 1162 et 1174), amené une intervention de Manuel Comnène en Asie [4], mais, en dehors du témoignage d'Ibn el Athir que nous venons de citer, il semble bien, d'après Nikétas lui-même, que le plus souvent la frontière ait été violée non par les troupes du sultan d Ikonium, mais par des tribus de nomades turks, cherchant des pâturages pour leurs troupeaux. Précisément à propos de l'envahissement de la Pentapole, Kilidj Arslan se fit excuser auprès de Manuel par un de ses officiers, Soliman, qui dégagea la responsabilité de son maître et offrit au basileus des chevaux provenant des écuries du sultan [5].

La prise de Laodicée par les Musulmans pourrait paraître un acte de guerre commis par des troupes régulières, si nous ne savions qu'à ce moment les fortifications de cette place devenue ville ouverte étaient complètement ruinées [6]. Rien n'empêche donc de supposer que, là encore, ce sont les nomades de la frontière qui ont violé les traités. Il est d'ailleurs parfaitement admissible que le sultan d'Ikonium ait, sinon encouragé, du moins vu sans déplaisir les attaques de ses sujets contre l'empire grec, car par ce moyen il pouvait agir sur le basileus qui continuait à

1. Nikétas Choniatès, III, 6, p. 158, et Kinnamos, VII, 1, p. 292.
2. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 592 : cf. Kinnamos, VI, 12, p. 289-290.
3. La Pentapole comprenait les villes d'Otrous (Tchor Hisar), Brouzos (Kara Sandykli), Stektorion (Ilc Mesjid), Hieropolis (Kotch Hisar) et Eukarpia (Emir Hissar), cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 139, et Wilson, *op. cit.*, p. 145.
4. Nikétas Choniatès, III, 6, p. 162.
5. *Ibid.*
6. *Id.*, III, 6, p. 163.

payer pour avoir la paix [1]. La plupart des difficultés qui, au cours de ces douze années, s'élevèrent entre les deux souverains furent réglées à l'amiable et Nikétas atteste à ce propos la fréquence des lettres échangées entre Byzance et Ikonium [2].

En somme, de tout ce que nous savons il résulte que, pendant plus dix années, Manuel a sacrifié l'Asie Mineure à son rêve d'annexer la Hongrie à l'empire. Pour éviter une guerre à la frontière orientale, il a payé très cher Kilidj Arslan. Grâce aux subsides ainsi distribués, le basileus a arrêté quelque temps la poussée musulmane vers l'ouest et a obtenu le concours des troupes du sultan pour la guerre de Hongrie [3]. Aussi, au moment même, la politique impériale a-t-elle pu paraître donner ainsi un résultat avantageux, mais, en réalité, ce résultat n'était qu'apparent, car, grâce aux onze années de paix que Manuel lui a laissées, Kilidj Arslan a pu singulièrement accroître sa puissance et a réussi à soumettre à peu près tous ses adversaires. Ainsi la politique de Manuel a abouti à permettre la constitution d'un état musulman homogène qui a remplacé les diverses principautés entre lesquelles se partageait l'Asie Mineure.

Renonçant à prendre en Asie l'offensive contre les Musulmans, Manuel Comnène, de 1162 jusque vers 1173, s'est borné à une politique défensive. Contre les invasions continuelles des tribus musulmanes qui, en venant faire paître leurs troupeaux, pénétraient parfois fort loin sur le territoire de l'empire, le basileus entreprit de fortifier la frontière et chargea successivement Basile Tzikandelès et Michel l'Ange de faire exécuter les travaux nécessaires [4]. Nikétas Choniatès nous apprend que l'on fortifia Pergame et Khliara et, plus au nord, Adramyttion dont les environs avaient eu particulièrement à souffrir des invasions musulmanes. On voit par là que déjà l'ennemi arrivait presque jusqu'à la mer. Ailleurs,

1. Nikétas Choniatès, III, 6, pp. 161 et 163.
2. *Id.*, III, 6, p. 161, à propos de ces lettres, dit que Manuel appelait le sultan son fils et que celui-ci dans ses réponses traitait l'empereur de père. Il ne faut voir dans ces termes qu'un usage de chancellerie ; nous savons en effet que les actes impériaux qualifiaient de τέκνον l'archonte des archontes de l'Arménie et le souverain d'Alanie, cf. Vogt, *Basile Ier*, Paris, 1908, p. 431-432.
3. Cf. *supra*, p. 483.
4. Nikétas Choniatès, III, 6, p. 163, et 7, p. 193-194.

le même chroniqueur parle des fortifications de Laodicée récemment construites, ce qui permet de supposer que l'on s'occupa également de fortifier les deux lignes de défense du Méandre et de l'Hermos, pour fermer aux Musulmans l'accès des vallées inférieures de ces deux fleuves. En dehors des mesures prises pour assurer la sécurité des places les plus importantes, on construisit toute une série de petits postes fortifiés, destinés à maintenir la liaison entre les centres principaux et à permettre d'arrêter les incursions des bandes ennemies. Les mesures prises paraissent avoir donné des résultats satisfaisants et avoir contribué à attirer les populations dans des régions que la crainte leur avait fait déserter. Une prospérité relative fut ainsi ramenée dans toute une partie de l'empire dont les habitants avaient cessé de payer l'impôt[1].

Telle était la situation des possessions byzantines au moment où Manuel Comnène reprit en Orient une politique plus active. C'est vers 1173 que le basileus reparut en Asie ; il s'avança jusqu'à Philadelphie et fit demander des explications à Kilidj Arslan qui venait de traiter avec Nour ed dîn auquel, disait-on, il allait prêter l'appui de ses armes[2]. Le sultan répondit que son alliance avec les chrétiens lui avait été reprochée par l'atabek et qu'il avait dû obéir. Manuel fit alors savoir à son allié qu'il était prêt à l'attaquer s'il persévérait dans son attitude. Kilidj Arslan préféra renouveler les traités et ainsi l'intervention de Manuel réussit, un moment, à empêcher l'union des forces musulmanes d'Ikonium et de Mossoul.

Pendant deux années environ, les relations de Manuel et de Kilidj Arslan continuèrent comme par le passé ; mais, vers la fin de 1174, elles se gâtèrent tout à fait. D'une part, le basileus qui venait de faire la paix avec Venise, sollicité d'intervenir en Asie par Dhoûl Noûn et Schahinschah, tenta de profiter de la présence à sa cour des princes musulmans pour exiger de Kilidj Arslan la stricte exécution des traités et réclamer les villes que celui-ci s'était engagé à rendre à l'empire ; d'autre part, le sultan,

1. Nikétas Choniatès, III, 6, p. 195, indique comme une conséquence des mesures prises que ces régions payèrent l'impôt ; elles avaient donc cessé de le payer.
2. Kinnamos, VI, 12, p. 289 ; Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 592.

débarrassé par la mort de Nour ed dîn d'un redoutable adversaire, poussé peut-être aussi par Frédéric Barberousse, ne garda plus aucun ménagement envers son allié de la veille[1].

Vers la fin de 1174 ou au début de 1175, Kilidj Arslan fut informé que Manuel comptait demander, au besoin par les armes, la restitution d'un certain nombre de villes qui avaient jadis fait partie intégrante des possessions byzantines[2]. Le sultan, auquel les négociations avaient été jusque-là si favorables en lui permettant de reculer toujours l'échéance de ses engagements, entama de nouveaux pourparlers et, comme gage de sa bonne foi et témoignage de sa volonté d'exécuter les traités, il demanda l'envoi de troupes grecques auxquelles il remettrait les villes en litige. Sous les ordres d'Alexis d'Aulps, fut formé un corps de six mille hommes qui fut envoyé pour prendre possession des places que le sultan s'engageait à livrer[3]. Kilidj Arslan profita de l'entrée des Byzantins en territoire musulman pour envoyer des émissaires auprès des habitants de celles des villes menacées qu'il n'avait encore pu occuper et, en leur promettant un appui contre les troupes du basileus, il réussit à faire reconnaître son autorité. Les Byzantins durent revenir sans avoir rien obtenu.

Manuel fut d'autant plus mécontent d'avoir été ainsi joué que la saison était trop avancée pour organiser une expédition contre Ikonium[4]. Toutefois, poussé sans doute par Schahinschah dont les partisans, maîtres encore d'Amasée, faisaient savoir qu'ils étaient prêts à livrer leur ville, le basileus décida d'envoyer sous les ordres du sébaste Michel Gabras un corps de troupes pour prendre possession de cette place avant qu'elle ne tombât aux mains de Kilidj Arslan. Gabras réunit les troupes de Paphlagonie, de Trébizonde et d'Oinaios ; il devait être rejoint par Schahinschah ; celui-ci quitta l'empereur à Dorylée, mais en cours de route,

1. Cf. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 367-368 ; d'après lui, Kilidj Arslan aurait attaqué l'empire sur le faux bruit de la mort de Manuel.

2. Kinnamos, VII, 1, p. 292 ; Nikétas Choniatès, VI, 1, p. 226.

3. Alexis d'Aulps, descendant de Pierre d'Aulps passé au service d'Alexis, lors de la première croisade. Les Aulps se rattachent à l'un des premiers chefs normands venus en Italie, Ami, cf. Du Cange, *Notæ in Alex.*, p. 507, et mon *Histoire de la domination normande*, t. I, p. 253, note 2.

4. Kinnamos, VII, 1, p. 293. Je ne sais à quelle guerre de Manuel contre les Turks se rapporte l'allusion faite par Michel Akominatos aux succès du basileus, éd. Lampros, t. I, p. 61.

malgré son escorte de troupes grecques, il fut attaqué par les troupes de son frère ; ayant été défait, il revint auprès de Manuel et abandonna l'expédition projetée[1]. Pendant ce temps, Gabras atteignait Amasée dont les habitants l'invitèrent à entrer dans leurs murs ; il n'osa accepter cette proposition par crainte des troupes de Kilidj Arslan qui étaient dans le voisinage, et se retira ; la ville fut alors livrée, malgré l'opposition du gouverneur, au sultan d'Ikonium. Tel est du moins le récit de Kinnamos, notre unique source. Il ne paraît pas téméraire de supposer que deux partis se disputaient la ville et que Gabras dut craindre que le parti de Schahinschah ne fût pas le plus fort, ce que confirma l'événement.

Pendant ce temps (été ou automne 1175), Manuel Comnène, s'étant avancé d'abord jusqu'à Malagina au-delà de Nicée, décida de mettre la frontière de cette région en état de défense, afin de fermer aussi de ce côté l'entrée du territoire grec aux bandes musulmanes. Sur cette frontière de l'empire, le point stratégique important était Dorylée, d'où part tout un réseau de routes s'étendant ensuite en éventail vers le centre de l'Asie Mineure[2]. Dorylée avait été jadis une ville importante qui s'était particulièrement développée vers la fin du XIe siècle, grâce au César Mélissénos, mais, depuis lors, elle avait été complètement ruinée par les invasions musulmanes[3]. Attirés par la fertilité des pâturages, plus de deux mille nomades turks campaient dans cette région[4]. Manuel, décidé à rebâtir la ville, dut commencer par chasser les Musulmans, puis il fit édifier une enceinte fortifiée destinée à fournir en cas d'invasion un refuge aux populations et à leurs troupeaux. L'ancienne ville s'élevait dans une plaine, là où est l'actuelle Shar Eyak, un peu au nord d'Eski Sheher ; la nouvelle ville fut bâtie à six milles au sud-ouest de cette localité, dans une situation naturellement fortifiée sur un plateau qui borde la vallée de Tembris, là où est le village de Karadja Sheher[5]. Les travaux de l'enceinte furent poussés avec activité ; l'empereur lui-même, pour donner

1. Kinnamos, VII, 2, p. 294-296.
2. Cf. la carte de cette région, Ramsay, *op. cit.*, p. 88-89.
3. Kinnamos, VII, 2, p. 294.
4. *Id.*, p. 295.
5. *Id.*, *loc. cit.* ; Nikétas Choniatès, VI, 1, p. 227 ; cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 86.

l'exemple, mit la main à l'ouvrage ; au bout de quarante jours tout était terminé. Vraisemblablement, étant donnée la rapidité de la construction, l'enceinte ne dut consister qu'en un mur de terre surmonté d'une palissade et précédé d'un fossé. Pendant la durée des travaux, les Musulmans vinrent plus d'une fois attaquer les Byzantins qui réussirent à les repousser. Bientôt Kilidj Arslan fit demander des explications à Manuel. Celui-ci qui venait d'apprendre l'échec de Gabras répondit en faisant réclamer au sultan la ville d'Amasée. Thomas, l'envoyé du basileus auprès de Kilidj Arslan, revint sans avoir rien obtenu [1].

Une fois terminés les travaux de Dorylée, Manuel se rendit sur les bords du Rhyndakos, près de Lopadion, où il comptait trouver son armée rassemblée [2]. En arrivant, il s'aperçut qu'un grand nombre des soldats étaient retournés chez eux. Manuel, soucieux d'une exacte discipline, avait à maintes reprises interdit de quitter ainsi le camp. Très mécontent de voir ses ordres transgressés, il fit arrêter les coupables qui, pour l'exemple, furent aveuglés. Dans l'ardeur de la répression on alla jusqu'à faire subir le même supplice à de pauvres diables, paysans ou marchands, qui eurent la mauvaise chance de se trouver sur les routes suivies par les enquêteurs.

De Lopadion, Manuel se dirigea vers la vallée du Méandre, il gagna Lampè et se rendit ensuite à Siblia ou Soublaion, l'actuelle Homa [3], qu'il fit fortifier pour commander les routes qui du centre de l'Asie Mineure permettent de déboucher dans la vallée du Méandre. Une fois terminée la restauration de l'enceinte de Soublaion, Manuel revint à Constantinople où il passa l'hiver 1175-1176. Pendant ce séjour, Gabras, à la suite de son échec devant Amasée, passa en jugement et fut condamné à la prison. Il fut, peu après, gracié par le basileus [4].

Dans le courant de l'hiver, arriva à Constantinople un ambassadeur de Kilidj Arslan, portant ce même nom de Gabras, et chargé de demander le renouvellement des traités [5]. Encore une fois, le

1. Kinnamos, VII, 2, p. 296-297.
2. *Id.*, VII, 3, p. 297-298. Il ne nomme pas Lopadion, mais nous savons que c'est là que se concentre l'armée d'Asie.
3. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 136.
4. Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 229 ; Kinnamos, VII, 3, p. 299.
5. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*; Kinnamos, *loc. cit.*

sultan faisait les plus belles promesses, mais le basileus ne voulut rien entendre; il était, en effet, décidé à tenter d'abattre la puissance de Kilidj Arslan et pour l'expédition projetée, à l'organisation de laquelle tout l'hiver fut consacré, il demanda à l'empire un effort considérable.

C'est de la Thrace que furent tirés les approvisionnements destinés à l'armée [1]. On aura une idée de leur importance en sachant que pour assurer leur transport il ne fallut pas moins de trois mille chariots. Outre les troupes régulières que vinrent renforcer de nouvelles levées, l'armée comprit des Latins, des Petchénègues, des Serbes et des Hongrois. Au début du printemps 1176, l'armée et les bagages passèrent en Asie et les troupes se concentrèrent près de Lopadion, au camp établi sur les bords du Ryndakos [2].

Il est curieux de constater combien le péril musulman chaque jour grandissant a donné un caractère particulier à cette expédition qui dans l'esprit du basileus devait être seulement le début d'une série d'opérations plus importantes contre les infidèles. Déjà, après la restauration de Dorylée et de Soublaion, Manuel avait écrit au pape Alexandre III pour lui annoncer, en les exagérant, les succès qu'il venait de remporter, succès grâce auxquels la route de Jérusalem serait rendue plus sûre pour les pèlerins [3]. En même temps, le basileus faisait part au pape de son intention de continuer avec énergie la lutte contre les Turks et le priait d'inviter les souverains occidentaux à venir combattre les Musulmans. Etant donné que la lettre d'Alexandre III, qui nous donne ces renseignements, est du 29 janvier 1176, on voit que Manuel ne devait guère compter que les secours demandés pûssent arriver avant la fin de l'année et, par suite, on est en droit de penser que l'intention du basileus était de continuer la guerre pendant les années suivantes. A la suite de la lettre de l'empereur grec,

1. Kinnamos, *loc. cit.* C'est vraisemblablement à Ipsala que s'opéra la concentration.

2. Kinnamos, *loc. cit.*

3. Cette lettre de Manuel nous est connue par une lettre d'Alexandre III à Pierre, cardinal du titre de saint Chrysogone, du 29 janvier 1176. R. H. G., t. XV, p. 952. L'appel du pape décida Louis VII et Henri II à se croiser. Philippe, comte de Flandre, et Henri, comte de Champagne, firent de même. La lettre du pape n'indique pas si Manuel demandait des secours pour lui-même ou pour les états latins. C'est en Terre Sainte que le comte de Flandre se rendit en 1177, cf. *infra*, p. 551.

Alexandre III fit la démarche qui lui était demandée et nous possédons la lettre qu'il écrivit à ce sujet au cardinal Pierre du titre de S. Chrysogone pour l'inviter à pousser les seigneurs de France à prendre la croix. A ce moment, pour les Latins comme pour les Grecs, c'était une véritable croisade qu'entreprenait le basileus. Celui-ci, avant de quitter sa capitale pour entrer en campagne, se rendit à Sainte-Sophie pour implorer le ciel et le prier de bénir l'expédition qu'il allait diriger [1].

L'entrée en campagne fut quelque peu différée par suite du retard des contingents serbes et hongrois qui se firent attendre un certain temps et c'est seulement au début de l'été que l'armée se dirigea vers la frontière [2].

Il semble que l'empereur grec ait voulu, en cette année 1176, que la lutte contre les Musulmans s'étendît à tout l'Orient. Le plan impérial comportait non seulement une double attaque en Asie Mineure contre les possessions de Kilidj Arslan ; mais aussi, une nouvelle descente en Egypte où fut envoyée une flotte de cent cinquante vaisseaux [3]. Comme cette même année, le roi de Jérusalem reprit également la lutte, pendant l'été [4], on est tenté d'établir un rapport entre l'offensive des Latins et celle des Grecs. Nous ne savons malheureusement rien du sort de la flotte byzantine envoyée en Egypte et sommes renseignés seulement sur les deux campagnes effectuées par les Byzantins en Asie Mineure.

Andronic Vatatzès reçut le commandement d'un corps de trente mille hommes levé en Paphlagonie et fut chargé avec Dhoûl Noûn d'aller assiéger Néo-Césarée [5]. Il est probable que le prince musulman avait encore dans cette région des partisans ; la tentative faite l'année précédente contre Amasée confirme cette manière de voir et permet de supposer que certaines des anciennes possessions des princes danichmendites ne reconnaissaient qu'imparfaitement l'autorité de Kilidj Arslan.

1. Nikétas Choniatès, VI, 1, p. 230, cf. Guillaume de Tyr, XXI, 12, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 1024, et la lettre de Manuel à Henri II, roi d'Angleterre, dans Roger de Hoveden, *Chronica*, éd. Stubbs, Londres, 1869, t. II, p. 101.
2. Kinnamos, VII, 3, p. 299. Cf. *supra*, p. 492, note 3.
3. *Id.*, VII, 3, p. 300.
4. Röhricht, *op. cit.*, p. 367.
5. Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 236, et Kinnamos, *loc. cit.*

Les seuls détails que nous possédons sur la campagne de Vatatzès nous sont fournis par Michel le Syrien et sont relatifs au siège de Néo-Césarée [1]. D'après cette source, les défenseurs de la ville cherchèrent à jeter la division entre Vatatzès et Dhoûl Noûn, et pour atteindre leur but, ils lancèrent à l'aide de flèches dans le camp byzantin des lettres supposées qui firent croire au commandant de l'armée grecque que Dhoûl Noûn le trahissait. Dès lors. entre les deux chefs des Byzantins la défiance régna et Vatatzès, craignant à tout instant d'être trahi, ne poussa point les opérations avec vigueur. Une sortie heureuse des assiégés, qui avaient répandu habilement la fausse nouvelle de la mort de Manuel, jeta le désordre dans le camp byzantin. Vatatzès perdit la vie en cherchant à rallier ses troupes ; sa mort transforma cet échec en désastre ; l'armée byzantine prise de panique abandonna le siège de Néo-Césarée et la retraite fut une véritable déroute [2]. La tête de Vatatzès fut envoyée au sultan, en guise de trophée.

Pendant ce temps, Manuel Comnène prenait lui-même le commandement de l'armée destinée à opérer contre Kilidj Arslan. Dans les rangs des troupes sous les ordres de l'empereur apparaît la fleur de l'aristocratie byzantine, les deux fils de Constantin l'Ange, Jean et Andronic, Constantin Makrodoukas, Andronic Kontostéphanos, et Jean Cantacuzène à côté desquels nous trouvons Baudouin, beau-frère de Manuel et fils de Constance d'Antioche.

Ikonium était le but que le basileus se proposait d'atteindre. Espérant, sans doute, surprendre l'ennemi, Manuel ne suivit point la route ordinaire qui passait par Dorylée, mais il descendit par Akhyraos jusqu'à Laodicée, d'où, par Kelaina et Lampé, il gagna la haute vallée du Méandre. De là, il se rendit à Soublaion (Homa) qui commandait la route d'Ikonium. Une fois Soublaion dépassé, les troupes s'engagèrent à l'est dans la région montagneuse du Douz Bel que commandait la forteresse de Myrioképhalon située tout près de la frontière [3].

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 369, cf. Bar Hebraeus, *Chronicon*, t. II, p. 385.
2. Michel le Syrien, *loc. cit.* ; Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 236.
3. Nikétas Choniatès, VI, 1, p. 230 ; cf. Ramsay, *Notes and inscriptions from Asia minor*, dans *American journal of archeology*, 1886, p. 123.

L'armée avait à sa suite une si grande quantité d'*impedimenta*, notamment des chars traînés par des bœufs, pour le transport des machines de siège, que la marche fut fort lente, même pendant la partie du trajet où l'on n'avait pas encore pris contact avec l'ennemi. En outre, l'état sanitaire était déplorable et une épidémie de dysenterie fit de grands ravages parmi les soldats [1].

Les Turks ne furent point surpris par l'arrivée des troupes byzantines. Kilidj Arslan s'attendait à être attaqué et s'était assuré le concours des émirs de Mésopotamie ; aussi les forces dont il disposait étaient-elles égales à celles du basileus [2]. Le sultan d'Ikonium décida d'ouvrir les hostilités seulement quand l'armée byzantine se serait engagée tout à fait dans la montagne. Jusque-là il interdit à ses troupes de combattre l'ennemi et se borna à faire le désert devant les Grecs, brûlant les villages et les récoltes et empoisonnant les puits [3]. Malgré tout, Kilidj Arslan éprouvait quelque inquiétude sur l'issue de la campagne, aussi fit-il auprès du basileus une nouvelle tentative pour obtenir la paix. Le conseil de l'armée fut appelé à délibérer sur les propositions du sultan [4].

Manuel se laissa entraîner par l'avis de l'élément jeune de son entourage où figurait un grand nombre de nouveaux officiers, parents ou amis de la famille impériale, qui faisaient leurs premières armes dans cette campagne et désiraient ardemment étrenner leurs armures neuves tout étincelantes de l'éclat de l'or et des pierreries [5]. Tandis que les officiers qui avaient l'habitude de la guerre turque faisaient ressortir les difficultés que l'armée allait avoir à surmonter dans un pays montagneux dont l'ennemi occupait tous les points stratégiques et inclinaient à accepter les offres de Kilidj Arslan, toute cette bouillante jeunesse réclamait à grands cris la bataille. L'avis de la jeunesse l'emporta, et aux envoyés de Kilidj Arslan il fut répondu que Manuel ferait connaître ses volontés à Ikonium.

1. Lettre de Manuel Comnène à Henri II, roi d'Angleterre, dans Roger de Hoveden, éd. Stubbs, t. II, p. 102.
2. Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 231, et lettre de Manuel à Henri II, *loc. cit.*
3. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, cf. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 370.
4. Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 231-232. Ces négociations paraissent devoir se placer après que l'armée eut quitté Myrioképhalon.
5. *Id.*, VI, 2, p. 232.

Les propositions de paix ainsi repoussées, l'armée grecque se dirigea vers les passes de Tzybritzè (Turrije Boghaz)[1]. C'est là qu'étaient embusqués les Musulmans, qui, après avoir pris contact avec l'ennemi à son départ de Myrioképhalon, s'étaient bornés jusqu'alors à faire une guerre d'escarmouches[2]. La route que l'armée était obligée de suivre était si étroite que les troupes et les convois s'espaçaient sur une longueur de près de dix milles; en outre, le chemin suivi dans une certaine partie du parcours était si encaissé qu'il était impossible à l'arrière-garde de se porter au secours de l'avant-garde et réciproquement[3]. La passe à franchir était donc très propice à une embuscade; or, Manuel, quoique ayant connaissance de la présence des Musulmans, commit la faute de laisser ses troupes s'engager dans le défilé sans prendre soin de le faire reconnaître et sans débusquer l'ennemi[4].

L'avant-garde, commandée par Jean et Andronic l'Ange, et le gros de l'armée, sous les ordres de Constantin Makrodoukas, d'Andronic Lampardas, de Maurozomès et de Baudouin, ne furent point d'abord inquiétés. La longue colonne des chariots que suivait Manuel, et l'arrière-garde avec son chef, Andronic Kontostéphanos, entrèrent à leur tour dans le défilé. Quand toute l'armée y fut bien engagée les Musulmans se montrèrent sur les hauteurs des deux côtés du chemin et la bataille commença[5].

L'avant-garde et le gros de l'armée tinrent bon contre l'attaque et réussirent même, après avoir délogé l'ennemi de ses positions, à occuper une colline sur laquelle ils se fortifièrent[6]. Il semble d'ailleurs que ce ne soit pas de ce côté que les Musulmans aient porté leur effort. Kilidj Arslan paraît, en effet, avoir cherché à couper en deux l'armée byzantine; il y réussit quand ses troupes eurent enfoncé l'aile commandée par Baudouin d'Antioche qui

1. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, et lettre de Manuel, *loc. cit.*; cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 136.
2. La lettre de Manuel à Henri II, *loc. cit.*, fait allusion à ces premières escarmouches.
3. Lettre de Manuel à Henri II, p. 103.
4. Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 233.
5. *Id.*, *loc. cit.*; la lettre de Manuel à Henri II, *loc. cit.*, et Bar Hebraeus, *Chronicon*, t. II, p. 385.
6. Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 234. Il faut distinguer cette colline de celle dont Manuel et l'arrière-garde essayèrent tout d'abord de s'emparer, cf. la lettre de Manuel à Henri II, *loc. cit.*

trouva la mort dans cette rencontre. Les Musulmans purent alors envelopper entièrement le convoi et l'arrière-garde de l'armée byzantine dont les chefs avaient commis la faute de se laisser distancer quelque peu par le gros de l'armée[1]. Pour obstruer le passage et empêcher les Byzantins de se porter en avant, les archers musulmans criblèrent de flèches les bêtes de trait dont les cadavres rendirent bien vite le chemin impraticable[2]. Le long convoi qui suivait l'armée grecque forma ainsi un véritable mur qui séparait complètement l'arrière-garde du gros des forces byzantines[3]. Assaillies de tous les côtés à la fois, criblées de traits par les Musulmans qui les dominaient, les troupes de l'arrière-garde ne tinrent pas longtemps et bientôt le désordre se mit dans leurs rangs. Une poussée formidable se propagea de rang en rang ; les Grecs cherchèrent à gagner pour s'y retrancher le sommet d'une colline ; ils y parvinrent, mais, dans un tel désordre et au milieu d'un nuage de poussière si épais, qu'ils ne virent pas un précipice où hommes et chevaux allèrent s'engloutir en grand nombre[4]. Les Byzantins ayant ainsi lâché pied, en peu de temps la bataille se transforma en un véritable massacre. Pour achever de jeter le désarroi dans les rangs de l'ennemi, Kilidj Arslan fit promener au bout d'une perche la tête d'Andronic Vatatzès[5].

Au milieu du danger Manuel Comnène fut inférieur à sa tâche et ne montra aucune des qualités d'un chef. Au cours du combat, alors que le gros de l'ennemi portait son effort sur l'arrière-garde où il se trouvait, le basileus fut le premier à crier sauve qui peut et à prêcher d'exemple[6]. Il fut imité par les troupes qui l'entouraient ; celles-ci cherchèrent à échapper en se jetant dans les vallées qui s'ouvraient le long de la route ; mais partout les Musulmans gardaient les défilés et continuaient le massacre[7].

Plus heureux que la plupart de ses soldats, l'empereur, son bouclier criblé de flèches, son casque défoncé, réussit à forcer les

1. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
2. Lettre de Manuel à Henri II, *loc. cit.*
3. *Id.*, et Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
4. Lettre de Manuel à Henri II, *loc. cit.*
5. Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 236.
6. *Id.*, VI, 3, p. 237.
7. *Id.*, VI, 3, p. 238, dit que sept vallées s'ouvraient sur le défilé, théâtre du combat.

lignes ennemies[1]. Errant seul à l'aventure, après avoir failli être fait prisonnier, il fut rejoint par une dizaine de fuyards qui se groupèrent autour de lui ; à la tête de cette petite troupe, le basileus fuyant de vallée en vallée chercha à retrouver son avant-garde ; il finit par y réussir après une poursuite mouvementée, durant laquelle il entendit, pendant longtemps, sonner à ses oreilles les grelots des chevaux arabes que montaient ses poursuivants[2].

C'est sur la colline où elles s'étaient retranchées peu après le début de l'action que Manuel rejoignit les troupes de son avant-garde ; après lui, arrivèrent les débris de l'arrière-garde, sous les ordres de Kontostéphanos, et ainsi se trouvèrent réunies les troupes qui avaient échappé au désastre[3].

La situation était critique, car l'armée, sans vivres, se trouvait entourée de tous les côtés par l'ennemi ; la fin de la journée s'écoula sans changement ; le soir arriva et l'ombre s'étendit sur le champ de bataille sans que les Musulmans tentassent d'emporter le camp où les Grecs étaient retranchés. La nuit contribua à affaiblir le moral de l'armée ; dans les rangs des Byzantins, consternés par l'immensité du désastre, régnait un profond silence que troublaient seuls les appels adressés par les Musulmans à ceux de leurs coreligionnaires, renégats ou auxiliaires, qui se trouvaient parmi les troupes grecques, pour les inviter à déserter avant le massacre général qui aurait lieu à l'aurore. En entendant ces appels sinistres, leur courage abandonnait les plus vaillants ; chacun s'attendait à mourir au jour et recherchait ses amis ou ses parents pour échanger les derniers adieux[4].

Dans le malheur, l'attitude de Manuel fut piteuse ; le basileus ne sut pas réagir contre l'adversité. Tandis qu'autour de lui les chefs se groupent et tiennent un conseil improvisé, l'empereur demeure absorbé, puis brusquement il annonce l'intention de prendre la fuite en abandonnant son armée. Ces paroles jettent la consternation parmi les officiers ; Andronic Kontostéphanos proteste contre ce projet, et, soudain dans la nuit, appuyant ses paroles,

1. Nikétas Choniatès, VI, 3, p. 237 et sq. Dans sa lettre à Henri II, Manuel fait allusion à ses exploits, mais ne dit mot de sa fuite.
2. Nikétas Choniatès, VI, 4, p. 240 et sq.
3. *Id.*, VI, 4, p. 242.
4. *Id.*, *loc. cit.*

s'élève la voix d'un soldat qui a entendu l'empereur et lui reproche en termes sanglants de vouloir abandonner une armée dont son imprudence a causé la perte. Manuel, en présence de l'opposition rencontrée, dut renoncer à son projet.

Au petit jour, la situation paraît s'aggraver car les Musulmans reprennent l'attaque et commencent à cribler de flèches le camp des Byzantins. Successivement, Jean l'Ange et Makrodoukas avec les troupes orientales tentent de repousser l'ennemi, mais ils doivent se replier. A ce moment, alors que le péril d'un massacre général paraît imminent, on voit un émir arrêter les Turks et les obliger à interrompre l'attaque ; c'est l'émir Gabras qui a reçu de Kilidj Arslan l'ordre de se rendre au camp des Byzantins. Gabras commence par offrir à Manuel de la part de son maître un cheval tout harnaché, puis il expose l'objet de sa mission. Par une chance inespérée le sultan d'Ikonium, renonçant à pousser plus loin ses avantages, offrait à l'empereur de traiter; d'après Nikétas Choniatès, il ne demandait à Manuel rien d'autre que de détruire les fortifications de Soublaion et de Dorylée. Un renseignement fourni par Michel le Syrien permet de supposer que le sultan imposa également le paiement d'une forte contribution de guerre. Manuel trop heureux de s'en tirer à si bon compte promit tout ce qui lui fut demandé[1]. A en croire l'empereur, les choses se seraient passé autrement; en effet, Manuel Comnène, dans sa lettre au roi d'Angleterre, va jusqu'à dire que Kilidj Arslan demanda la paix, offrant de remettre en liberté les captifs chrétiens et d'aider l'empire grec contre tout homme. Il n'y a pas lieu de tenir compte de ce témoignage manifestement inexact.

Comment expliquer que Kilidj Arslan n'ait pas profité de l'occasion qui lui était fournie pour écraser la puissance militaire de l'empire grec? Il y a là une énigme que rien ne permet de résoudre. Peut-être, faut-il penser que Manuel avait encore des forces trop importantes et que le sultan incertain de l'issue du combat craignit un retour de la fortune. D'ailleurs, la destruction des fortifications de Soublaion et de Dorylée avait pour les Turks une grande importance puisqu'elle leur permettait de s'avancer sans rencontrer d'obstacle dans les vallées fertiles du Méandre et du Sangarios.

1. Nikétas Choniatès, VI, 4, p. 245, et lettre de Manuel à Henri II, *loc. cit.*

Aussitôt la paix conclue, la retraite commença. D'après Nikétas Choniatès, Manuel aurait voulu éviter le spectacle du champ de bataille, mais ses guides, pour lui reprocher son incurie, le firent repasser par la route que l'armée avait déjà suivie. Tant que l'on resta en pays montagneux, la marche fut pénible, car constamment les Byzantins étaient harcelés par des bandes musulmanes qui, mécontentes de la paix conclue, continuaient les hostilités. En passant à Soublaion, le basileus fit raser les fortifications. On atteignit enfin Chonæ ; là, Manuel fit distribuer à tous les blessés un statère d'or pour leurs frais de route, puis reprit la route de la capitale. De Philadelphie, il envoya à Constantinople des messagers pour annoncer le désastre que venaient d'éprouver les armes grecques ; dans la lettre qu'il écrivit alors, il rappelait la défaite jadis subie par Romain Diogénès qui avait été fait prisonnier par l'ennemi, et concluait en disant qu'après tout son malheur était moindre, puisqu'il était libre et que le sultan avait fait la paix [1].

De retour à Constantinople, Manuel se refusa, en ce qui concernait Dorylée, à exécuter les clauses du traité et, malgré les réclamations du sultan, il conserva les fortifications qu'il avait fait construire.

Le désastre infligé par Kilidj Arslan aux troupes byzantines marque la fin des tentatives faites par Manuel pour ruiner les établissements musulmans d'Asie Mineure ; pendant les dernières années du règne, l'armée byzantine, à cause des pertes subies, n'est plus en état de reprendre en Asie l'offensive ; c'est à peine si elle est encore capable de garder la frontière et de repousser les bandes d'infidèles qui ne cessent de pénétrer en territoire byzantin. En outre, l'empereur, découragé par son échec, n'apporte plus la même ardeur à la guerre musulmane [2].

Pour ces dernières campagnes contre les Turks nous ne possédons aucun renseignement chronologique ; les événements sont à

1. Nikétas Choniatès, VI, 6, p. 248 et sq. La lettre de Manuel à Henri II est de novembre 1176 ; la défaite des Grecs est donc un peu antérieure ; elle a eu beaucoup de retentissement en Europe, cf. *Vita Alexandri III* dans *Liber Pontificalis*, t. II, p. 435, et *Annales sancti Rudberti Salisburgensis*, M. G. H. SS., t. IX, p. 777.

2. Cf. Guillaume de Tyr, XXI, 12, p. 1025.

placer entre 1177 et 1180, sans que nous puissions préciser davantage.

Kilidj Arslan se montra très mécontent de la mauvaise foi du basileus et, sans laisser le temps à celui-ci de réorganiser ses troupes, il envoya une armée de vingt-quatre mille hommes avec ordre de ravager la vallée du Méandre jusqu'à la mer. Tralles, Antioche, Louma et Pentacheir[1] furent alors pillées. Informé de l'invasion des Musulmans, Manuel renonça à aller lui-même combattre l'ennemi et se contenta d'envoyer pour le repousser Jean Vatatzès, Constantin Doukas et Michel Aspiétès auxquels il donna l'ordre de n'en venir aux mains qu'à coup sûr[2].

Vatatzès chercha à couper la retraite aux bandes musulmanes et vint camper près d'Hyelion et de Leimmocheir où était un pont sur le Méandre[3]. Il réussit, d'après Nikétas Choniatès, à anéantir à peu près entièrement les bandes qui avaient pénétré en territoire grec. Il semble bien qu'il y ait une certaine exagération chez le chroniqueur grec et que la défaite des Musulmans ait été sans conséquence. En tout cas, les invasions ne cessèrent pas et, peu après, Manuel dut aller lui-même combattre les Musulmans installés à Panasios et à Lakerios dans les environs de Laodicée; il ne put atteindre l'ennemi[4].

C'est encore dans la même région qu'eut lieu une autre expédition commandée par Andronic l'Ange et Manuel Cantacuzène. L'objectif des Byzantins était Kharax, entre Lampè et Graos Gala[5]. Là encore les Byzantins ne devaient pas avoir l'avantage; Andronic l'Ange surpris par une attaque de nuit des Musulmans s'enfuit jusqu'à Laodicée, abandonnant ses troupes que Cantacuzène eut grand'peine à ramener en bon ordre[6].

La vallée du Méandre ne devait pas être seule à subir les attaques des Musulmans et, vers la fin de son règne, Manuel dut encore une fois se mettre à la tête de son armée pour aller repousser des

1. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 134.
2. Nikétas Choniatès, VI, 7, p. 251, fait erreur en disant que les troupes de Vatatzès arrêtèrent les Turks à l'aller ; le nom des villes pillées montre que toute la vallée du Méandre fut ravagée.
3. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 134.
4. Nikétas Choniatès, VI, 8, p. 254.
5. Cf. Ramsay, *op. cit.*, p. 81.
6. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*

bandes de Turks qui assiégeaient Claudiopolis (Eski-Hissar), sur le Billaios. Cette dernière campagne permit au basileus de remporter sur l'ennemi un petit succès. Parti en toute hâte à la nouvelle du siège de Claudiopolis, Manuel arriva avant que la ville ne fût prise et réussit à en faire lever le siège[1]. C'est sur cette victoire peu importante que se terminèrent les guerres de Manuel contre les Musulmans[2].

Si l'on examine quel fut pour l'empire le résultat de cette longue lutte, on est amené à dire que, vers la fin du règne de Manuel, la situation de l'empire grec vis-à-vis des Musulmans d'Asie Mineure se trouvait en somme moins bonne qu'en 1143. La frontière byzantine n'a peut-être pas beaucoup reculé depuis ce moment, mais, au lieu d'avoir à faire à une série d'émirs, les Byzantins n'ont plus en face d'eux que le sultan d'Ikonium qui a mis la main sur la plupart des principautés musulmanes. La grande faute de Manuel a été le traité de 1162 ; en laissant Kilidj Arslan abattre successivement ses rivaux, en lui achetant la paix à prix d'or, le basileus a lui-même contribué au développement de la puissance du sultan d'Ikonium et a préparé les revers qui attristèrent ses dernières années.

1. Nikétas Choniatès, p. 257 ; cette campagne de Manuel est, sans doute, de la fin de 1179, car nous savons par Guillaume de Tyr, XXII, p. 1067, que l'empereur est revenu d'une expédition le 6 janvier 1180. Peut-être est-ce à cette campagne que fait allusion un discours prononcé par Eustathios de Thessalonique, éd. Regel, *Fontes*, etc., p. 57.

2. Sur les rapports de Manuel et du sultan, cf. Nikétas Choniatès, *De Alexio Comneno*, 16, p. 340, qui en parlant de la crainte inspirée à Kilidj Arslan par Manuel, dans ses dernières années, contredit tout ce qu'il a écrit sur les empiètements continuels du sultan.

CHAPITRE XX

L'EMPIRE GREC, LES ARMÉNIENS ET L'ORIENT LATIN (1159-1180). — SECOND MARIAGE DE MANUEL. — MARIE D'ANTIOCHE DEVIENT IMPÉRATRICE. — PROGRÈS DE L'INFLUENCE BYZANTINE A ANTIOCHE. — ANDRONIC COMNÈNE, DUC DE CILICIE. — RÉVOLTE DE THOROS. — SA MORT. — INTERVENTION DE NOUR ED DÎN EN ARMÉNIE. — MLEH ET ROUPÈN III. — MANUEL ET AMAURI, ROI DE JÉRUSALEM. — L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

Dès l'année qui suivit son retour d'Antioche (1159), Manuel, nous l'avons vu, avait envoyé demander aux princes latins les contingents qu'ils étaient tenus de lui fournir en vertu du traité conclu quelques mois auparavant. L'ambassade byzantine qui partit pour l'Orient, vers le printemps 1160[1], était composée de Jean Kontostéphanos et d'un Italien, Théophylacte l'Excubiteur, chef des interprètes. Outre la mission militaire dont nous avons déjà parlé, les envoyés grecs, munis d'une lettre d'introduction scellée d'une bulle d'or qui les accréditait auprès de Baudouin III, étaient chargés de conduire avec celui-ci une négociation confidentielle pour laquelle ils avaient des instructions spéciales. Par leur intermédiaire, Manuel, veuf depuis très peu de temps, faisait connaître au roi de Jérusalem son désir de prendre femme parmi les princesses latines et lui demandait de négocier son mariage soit avec Mélissende, sœur du comte de Tripoli[2], Raimond III, soit

1. Nous savons que Mélissende fut fiancée à Manuel pendant plus d'une année ; or, en juillet 1161, elle l'était encore, et c'est peu après cette date qu'eut lieu la rupture, cf. *infra*, p. 519. Par suite, on doit admettre que les ambassadeurs byzantins ont dû partir vers le printemps 1160. Constantin Manassès qui accompagnait Kontostéphanos, fut malade pendant l'été 1161 ; il nous apprend que l'ambassade grecque prit la route de terre ; par Nicée et Ikonium, elle gagna Antioche, d'où, par Sichem, elle se rendit à Jérusalem, cf. Horna, *Das Hodoiporikon des Konstantin Manassès*, *Byz. Zeitschrift*, t. XIII, p. 328 et p. 334. A Sichem, les ambassadeurs aperçurent Mélissende, *ibid.*, p. 330.

2. Raimond II, père de Mélissende, avait épousé Hodierne, fille du roi de

avec Marie, fille du défunt prince d'Antioche, Raimond de Poitiers[1].

Après en avoir délibéré avec ses conseillers, Baudouin, qui se méfiait de tout ce qui pouvait fortifier les prétentions impériales sur Antioche, écarta la fille de Constance et porta son choix sur la princesse Mélissende, sa cousine, qu'il désigna comme future impératrice des Grecs. Une fois en possession de la réponse du roi, les deux envoyés de Manuel demandèrent à en référer à leur maître[2]. A la cour de Jérusalem, comme à Tripoli, on crut que le basileus ratifierait sans hésiter le choix fait par Baudouin et l'on regarda l'affaire comme terminée. Dans la crainte d'être surpris par la réponse impériale, on se mit en grande hâte à procéder aux préparatifs du mariage et du trousseau. Le comte de Tripoli, sa mère, Hodierne, et sa tante, Mélissende, très flattés d'une pareille union, firent largement les choses. Tandis que Raimond, désireux de voir sa sœur arriver à Constantinople en somptueux appareil, faisait équiper spécialement douze galères pour conduire à son futur époux Mélissende et sa suite, dans la corbeille on entassait les colliers de perles et les pendants d'oreille, les couronnes et les diadèmes d'or, sans compter les lourds périscélides (anneaux pour les chevilles) et les spinthères, larges bracelets que l'on portait à mi-hauteur des bras. Guillaume de Tyr vante également la richesse de l'argenterie destinée au service de la table et de la cuisine, et aussi celle des harnachements pour les chevaux de la future impératrice.

Au milieu de ces préparatifs, la nouvelle du prochain départ de Mélissende s'était bien vite répandue dans tout l'Orient latin et nombre de seigneurs, désireux d'assister aux fêtes du mariage, arrivèrent de partout à la cour de Tripoli où Raimond pratiquant la plus large hospitalité hébergea tous ces visiteurs[3]. Ceux-ci, prolongèrent indéfiniment leur séjour, car on attendait toujours la réponse impériale qui n'arrivait pas.

Jérusalem, Baudouin II, cf. Du Cange, *Les familles d'outre-mer*, éd. Rey, Paris, 1869, p. 482.

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 30, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 873; Kinnamos, V, 4, p. 208. Guillaume appelle Théophylacte Trifilus.

2. Guillaume de Tyr, XVIII, 31, p. 874.

3. *Id.*, XVIII, 31, p. 875.

Les ambassadeurs byzantins n'avaient pourtant pas cessé d'entretenir une correspondance active avec Manuel, auquel ils envoyaient les résultats de l'enquête qu'ils avaient ordre de faire sur la jeune princesse et qu'ils poussèrent même jusqu'à se renseigner sur les particularités les plus secrètes de sa conformation physique. Pendant plus d'une année, les pourparlers traînèrent ainsi en longueur, Manuel n'envoyant point son consentement à l'union projetée[1]. Lassés d'une si longue attente, le comte de Tripoli et le roi de Jérusalem avaient au bout de quelques mois commencé à presser les représentants du basileus pour que l'on en finît. Raimond demandait ou la conclusion immédiate du mariage ou bien sa rupture définitive; mais dans ce cas il réclamait le remboursement des dépenses qu'il avait engagées à l'occasion de la future union de sa sœur avec le basileus[2]. A toutes ces récriminations, Kontostéphanos et Théophylacte répondaient qu'ils n'avaient pas d'ordre de Constantinople. A la fin, le roi de Jérusalem, tenant à avoir une réponse ferme, se décida, pour être plus exactement renseigné, à envoyer à Constantinople Otton de Risberge, qu'il chargea de s'informer des volontés impériales. Otton accomplit rapidement sa mission et quand il revint, ce fut pour annoncer que Manuel désapprouvait complètement le projet de mariage qui lui avait été soumis[3].

Cette nouvelle troubla profondément la cour de Tripoli. Baudouin fut irrité de ce qu'après s'en être rapporté à lui du choix d'une princesse latine, Manuel ne tînt aucun compte de sa décision. Le comte de Tripoli ressentit vivement l'injure qui était ainsi faite à sa famille ; ses regrets étaient d'autant plus cuisants que tout l'argent dépensé pour sa sœur l'avait été inutilement. Aussi, pour rentrer dans ses fonds, fit-il la guerre au basileus, et les

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 31, p. 875 : « *Interea dum Græci singula ad unguem perscrutantur, et rimantur interius de moribus puellæ, de occultarum corporis partium dispositione, dum nuntios frequentes ad imperatorem dirigunt, et eorum præstolantur recursus, annus effluxit.* » Etant donné qu'en juillet 1161, dans un acte de Baudouin III, Mélissende est qualifiée encore de future impératrice de Constantinople, Röhricht, *Regesta*, n° 366, on voit qu'à cette date les négociations ne sont pas encore rompues. Elles durent l'être peu après, puisque, le 25 décembre 1161, fut célébré à Constantinople le mariage de Manuel avec Marie.

2. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*

3. *Id.*, XVIII, 31, p. 875-876.

douze galères préparées pour conduire le cortège nuptial servirent à ravager les côtes de l'empire grec [1].

On ne nous dit point quelles furent les impressions de la princesse en apprenant que son beau rêve était brisé. Quant aux envoyés grecs, lorsqu'ils virent les négociations rompues, ils jugèrent le séjour dans les états du comte de Tripoli dangereux pour leurs vies et nolisèrent en secret un petit vaisseau qui les transporta à Chypre [2].

Quelles furent les raisons qui déterminèrent le basileus à rompre ainsi les négociations ? On peut ne point tenir compte du récit de Kinnamos, d'après lequel se produisit toute une série de faits miraculeux qui empêchèrent, à diverses reprises, le départ de Mélissende jusqu'au moment où Kontostéphanos, ayant appris la naissance illégitime de la princesse, se décida à repartir pour Byzance sans terminer l'affaire du mariage. Guillaume de Tyr, mieux au courant des événements de l'Orient latin que le chroniqueur grec, ne fait nulle part allusion à l'illégitimité de la naissance de Mélissende et ne dit point que cette raison ait été la cause de la rupture [3]. On ne saurait non plus admettre qu'en négociant le mariage de leur maître, les envoyés byzantins aient outrepassé leurs pouvoirs, car, étant donnés les rapports constants qu'ils conservèrent avec Byzance, on ne comprendrait point que Manuel ait attendu aussi longtemps pour les désavouer ; il ne semble pas non plus qu'il faille songer à un caprice du basileus, et c'est dans les événements dont Antioche avait été le théâtre, depuis deux années, qu'il convient de chercher l'explication du changement d'attitude de Manuel Comnène.

Le 23 novembre 1160, le prince Renaud de Chatillon était tombé au pouvoir des Musulmans. Quand on connut cette nouvelle à Antioche des troubles graves se produisirent sur lesquels

1. Guillaume de Tyr, XVIII, 33, p. 878, cf. l'*Hodoiporikon* de Constantin Manassès, IV, v. 56 et 168, *Byz. Zeitschrift*, t. XIII, pp. 343 et 346, d'où il résulte que les côtes de Chypre furent alors ravagées sur l'ordre du comte de Tripoli.

2. Constantin Manassès, *op. cit.*, IV, v. 72, *Byz. Zeitschrift*, t. XIII, p. 344.

3. Kinnamos, V, 4, p. 209-210. De même Constantin Manassès, *Hodoiporikon*, IV, v. 46, *Byz. Zeitschrift*, t. XIII, p. 343. Guillaume de Tyr, XVII, 19, raconte bien qu'à un moment des difficultés s'élevèrent entre Raimond II et Hodierne, mais il ne s'en suit pas que la naissance de Mélissende ait été entachée de soupçon, cf. *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 346.

nous sommes mal renseignés. Tout un parti hostile aux Byzantins et s'appuyant sur l'Arménien Thoros décida de mettre de côté Constance, la souveraine légitime, et de proclamer son fils le jeune Bohémond III[1]. De son côté, Constance cherchait un protecteur et comme elle n'avait point oublié, sans doute, la tentative faite par Baudouin pour se faire accorder Antioche par Manuel, au détriment de Renaud, elle craignait que le roi de Jérusalem ne prît la baillie de la principauté ; pour échapper à ce danger, elle fit appel à l'empereur de Constantinople, son suzerain depuis le traité de 1159. Rien n'était encore décidé quand le roi de Jérusalem, appelé par les habitants, arriva à Antioche. Baudouin régla provisoirement la situation en chargeant de ses intérêts le patriarche Amauri et en faisant pourvoir aux dépenses de la princesse. Il semble résulter des termes dont se sert Guillaume de Tyr que rien ne fut alors définitivement décidé et qu'aucun des partis en présence ne l'emporta[2].

Cette immixtion dans le gouvernement d'une principauté que le traité de 1159 avait rattachée à l'empire grec dut être fort mal

1. Il est actuellement impossible de savoir quelle a été exactement la situation d'Antioche au début de la captivité de Renaud de Chatillon ; Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 324 (cf. version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 358 et Bar Hebraeus, t. II, p. 359) raconte qu'en 1162, Constance éloigna du pouvoir son fils Bohémond III (peut-être doit-on penser que c'est à la suite du mariage de sa fille avec Manuel que Constance put rétablir son autorité) ; le récit de Michel s'interrompt fâcheusement juste à ce passage. On peut suppléer à cette lacune par Bar Hebraeus, t. II, p. 359, qui mentionne un appel de Constance à Manuel Comnène et expose que tout un parti formé des grands et du patriarche était hostile à la princesse. Le but de ces opposants était de faire échec à la femme de Renaud et dans ce but ils firent appel à Thoros qui voulait chasser Constance et installer Bohémond III. Guillaume de Tyr, XVIII, 30, p. 872, raconte que Baudouin, appelé par les habitants, vint à Antioche où il fit donner un douaire à Constance et chargea le patriarche de le représenter. Il semble que l'intervention de Thoros n'a pu se produire qu'avant la venue du roi de Jérusalem. D'autre part, il ne me paraît pas probable que Bohémond III ait été alors proclamé. En effet, en janvier 1167, Röhricht, *Regesta*, n° 428, on compte la quatrième année du principat de Bohémond et, en septembre 1172, la neuvième, Röhricht, *op. cit.*, n° 493, ce qui place, vers les derniers mois de 1163, l'avènement de Bohémond. Le rôle joué, en 1161, par Constance, lors du mariage de sa fille, indique qu'à ce moment, elle est encore maîtresse d'Antioche. Röhricht, *op. cit.*, p. 305, mentionne l'intervention de Baudouin à Antioche sans faire allusion à ces événements. M. Schlumberger, *op. cit.*, p. 171, croit qu'Amauri fut nommé baile à côté de Constance. Le témoignage de Michel le Syrien me paraît indiquer que le parti de Constance n'a triomphé définitivement qu'en 1162.

2. Guillaume de Tyr, XVIII, 29, p. 872.

vue à Constantinople et le basileus ne tarda guère à manifester son mécontentement et à prendre sa revanche. Soit avant l'intervention de Baudouin, soit après, Constance était entrée en rapport avec Manuel Comnène auquel elle demanda son appui [1], et bientôt il fut question d'un mariage entre sa fille Marie et l'empereur. Les renseignements que nous possédons sur la date de l'ambassade de Kontostéphanos permettent de supposer que ces pourparlers furent postérieurs au départ des premiers ambassadeurs byzantins pour l'Orient latin [2]. Ainsi se poursuivirent, pendant quelque temps, parallèlement des négociations absolument contradictoires. On comprend, dès lors, que, lorsque son mariage avec Marie fut à peu près conclu, Manuel ait rompu avec la sœur du comte de Tripoli.

Au dire de Kinnamos, Manuel se serait épris sur le portrait qu'on lui en avait fait de la fille de Constance et aurait envoyé à Antioche Basile Kamatéros afin de se rendre compte *de visu* de l'exactitude de tous les éloges décernés à la princesse Marie [3]. Il ne serait guère admissible que Manuel Comnène, ayant lui-même passé assez longtemps à Antioche, un an auparavant, n'ait pas vu la fille de Raimond et de Constance et, par suite, le récit de Kinnamos paraît assez peu vraisemblable. Il est infiniment plus probable qu'après les premières ouvertures faites par Constance, Kamatéros fut envoyé à Antioche pour y suivre la négociation engagée par la femme de Renaud de Chatillon. En échange de la main de sa fille, Constance obtint, sans doute, la promesse que Manuel la soutiendrait et l'on arriva bien vite à une entente.

L'affaire fut menée rapidement et si secrètement que les envoyés, chargés par Manuel de conclure le mariage et de ramener la princesse Marie à Constantinople, se trouvaient déjà à Antioche quand parvint aux oreilles du roi de Jérusalem la première nouvelle de ces pourparlers [4]. L'ambassade byzantine était composée du grand-duc Alexis, fils d'Anne Comnène [5], de son parent Nicé-

1. Bar Hebraeus, *loc. cit.*
2. Cf. *supra*, p. 517.
3. Kinnamos, V, 4, p. 210.
4. Guillaume de Tyr, XVIII, 31, p. 876. Baudouin ne connut les négociations qu'en arrivant à Antioche, où il se rendit de Tripoli, après la rupture du mariage de Mélissende.
5. Nikétas Choniatès, II, 7, p. 125. C'est à tort que les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 348, font d'Alexis le fils d'Axouch.

phore Bryennios et du préfet de Constantinople, Andronic Kamatéros[1], auxquels vinrent se joindre, pendant l'été 1161, les deux envoyés de Manuel à Tripoli, Kontostéphanos et Théophylacte, qui, à leur arrivée, durent apprendre que tout était terminé[2].

Peu après, la rupture du mariage de Mélissende, Baudouin quitta Tripoli et se dirigea sur Antioche où il parvint sans se douter de rien. Quelle ne fut pas sa surprise en trouvant installés les envoyés de Manuel à Constance et en retrouvant les ambassadeurs byzantins qui avaient si précipitamment quitté Tripoli. En même temps, il apprenait que les représentants de Manuel, qui avaient tous les pouvoirs nécessaires, venaient de conclure le mariage de la fille de Constance avec leur maître. Quelle que soit la réserve gardée sur ce sujet par Guillaume de Tyr, il ressort de son récit que Baudouin fut très mécontent des nouvelles qu'il apprit à son arrivée à Antioche. Ce fut en vain qu'il tenta de s'opposer au mariage ; il dut finalement laisser accomplir une union qu'il ne pouvait empêcher et bientôt la princesse Marie partait pour Constantinople[3].

Le 25 décembre 1161, à Sainte-Sophie, le patriarche Luc, assisté de Sophronios, patriarche d'Alexandrie et d'Athanase, patriarche grec d'Antioche, célébrait le mariage de la princesse Marie avec Manuel, et posait sur la tête de la fille de Constance la couronne impériale[4]. De grandes fêtes accompagnèrent la cérémonie religieuse; tandis qu'au palais un banquet était servi aux dignitaires de la cour, des distributions de vivres étaient faites au peuple de la capitale, auquel le basileus offrit également des courses à l'hippodrome. Le lendemain ce fut le tour du clergé à avoir part aux largesses impériales; après un repas offert par l'empereur, les patriarches reçurent des gratifications considérables.

On peut, semble-t-il, regarder le mariage de Manuel avec Marie comme la réponse du basileus aux tentatives faites par le roi de Jérusalem pour jouer un rôle à Antioche. En 1159, Manuel avait imposé sa volonté à Renaud; l'année suivante, Baudouin, en tentant de régler la situation de la principauté, s'était immiscé

1. Kinnamos, V, 4, p. 210.
2. Guillaume de Tyr, XVIII, 31, p. 876.
3. *Id., loc. cit.*
4. Kinnamos, V, 4, p. 210-211.

dans une affaire qui, aux yeux des Grecs, n'intéressait que le suzerain légitime, c'est à savoir le basileus. En épousant la fille de Constance, héritière d'Antioche, Manuel prenait sur le roi de Jérusalem une complète revanche, et assurait son influence dans la principauté. Cette influence, à partir de ce moment, va sans cesse aller en grandissant et dans la période difficile qu'ils traverseront, pendant les années suivantes, c'est vers Constantinople que se tourneront les habitants de la principauté d'Antioche pour implorer des secours. Durant les années 1162 et 1163, le nouveau roi de Jérusalem et Bohémond III se rendent un compte très exact de la situation qui leur est faite ; ils croient qu'Antioche sera aux Grecs dont on attend chaque jour l'arrivée, ou sinon tombera au pouvoir des Turks[1]. Pour éviter ces fâcheuses éventualités, les deux princes supplièrent Louis VII d'intervenir et de leur envoyer des secours. Les lettres écrites à cette occasion présentent un grand intérêt, car le cri de détresse poussé par le roi de Jérusalem nous fait mieux connaître que les récits des chroniqueurs la lamentable situation des états latins en face de la puissance toujours grandissante de Nour ed dîn, et nous montre comment, parallèlement au danger musulman, se développa dans les états latins la prépondérance de Byzance, prépondérance que devait consacrer quelques années plus tard le voyage d'Amauri à Constantinople.

A partir de 1163, les Byzantins interviennent assez activement dans la lutte entre les Musulmans et les chrétiens, et Manuel fait appuyer les Latins par les troupes grecques de Cilicie. Lorsque Nour ed dîn, qui venait sans succès de reprendre la lutte l'année précédente[2], se décida, en 1163, à venir attaquer le Krak des Chevaliers[3], dans les rangs de l'armée des Francs qui battit l'atabek

1. Sur la situation de l'Orient latin, pendant les années 1162 et suivantes, nous trouvons beaucoup de renseignements dans une série de lettres adressées au roi de France Louis VII par le roi de Jérusalem, Amauri Ier, successeur de Baudouin (10 février 1162), Bohémond III et divers hauts personnages, R. H. G., t. XVI, p. 59 et sq. Ces lettres ne sont pas datées. M. Röhricht, *Regesta*, p. 104, les place toutes à l'année 1164, sauf celle écrite par le prince d'Antioche qu'il place entre août 1163 et août 1164. Nous avons essayé de montrer dans l'étude des sources que les lettres, n° 384, 392 et 396 des *Regesta* sont à placer à l'année 1162.

2. Pendant quelque temps la lutte entre chrétiens et musulmans avait été ralentie par suite de la mauvaise santé de Nour ed dîn, cf Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, pp. 298 et 305.

3. Le Krak des Chevaliers ou Château des Kurdes s'élevait sur une croupe

à la Boukaia, nous constatons la présence du duc de Cilicie, Coloman, qui avait débarqué sur les côtes de Syrie avec une troupe nombreuse de Grecs [1]. L'année suivante, lors de la grande défaite infligée aux chrétiens devant Harîm, les troupes byzantines combattaient encore aux côtés des Latins, et Coloman, fait prisonnier par les Musulmans, partagea le sort des principaux chefs de l'armée, Bohémond III et Raimond de Tripoli (août 1164) [2]. Le duc de Cilicie devait être racheté peu après ; sa rançon consista en cent cinquante vêtements de soie.

La défaite de Harîm aggrava encore le danger que courait le principauté d'Antioche et, malgré les efforts du patriarche latin pour sauver la situation, il sembla à la grande majorité de la population que c'en était fait de la domination latine et que d'ici peu les Turks ou les Grecs allaient devenir maîtres de la cité [3]. Ces prévisions pessimistes devaient être déjouées par l'événement. D'une part, en effet, si vive qu'ait été l'émotion causée à Constantinople par la nouvelle du désastre et quelque grandes que fûssent les craintes de voir Nour ed dîn s'emparer de la principauté, Manuel Comnène retenu personnellement en Europe par les guerres de Hongrie, ne put agir en Orient avec toute l'activité nécessaire [4] ; d'autre part, l'atabek, craignant s'il menaçait trop vivement Antioche de voir se produire une intervention byzantine qu'il

montagneuse qui séparait le comté de Tripoli et la vallée de l'Oronte. Cf. Rey, *Etude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés*, Paris, 1871, p. 36-37, et *Les Colonies franques de Syrie*, Paris, 1883, p. 125 et sq.

1. Ibn el Athir, *Histoire des Atabeks*, *Recueil des historiens des croisades. Hist. orientaux*, t. II, p. 209 et *El Kamel Altevarykh*, *ibid.*, t. I, p. 530-531 ; Abou Chamah, *ibid.*, t. IV, p. 109 ; Guillaume de Tyr, XIX, 9, *ibid.*, *Hist. occidentaux*, t. I, p. 896 ; Kemal ed dîn, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 534-536 ; Aboû'l Faradj Oubaid Allâh ibn As'ad, de Mossoul, cité par Derenbourg, *op. cit.*, p. 307, note 3 ; Bar Hebraeus, t. II, p. 353 ; Kinnamos, V, 6, p. 216.

2. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 318. Constantin Coloman, à cause de son titre de duc est devenu Doukas chez les Latins et Bar Hebraeus ; il est mentionné dans diverses lettres écrites à Louis VII, cf. lettre d'Amauri, R. H. G., t. XVI, p. 61 et la lettre de Geoffroi Foucher, *ibid.*, p. 60-61. Coloman était le fils du prince hongrois, Boritz ; Kinnamos, V, 6, p. 216, l'appelle Coloman le jeune ; nous avons vu que Boritz Colomanovitch avait été désigné chez les Grecs par le nom de Coloman, cf. Nikétas Choniatès, *op. cit.*, p. 103.

3. Lettre de Bertrand de Blancafort à Louis VII, R. H. G., t. XVI, p. 79-80, et lettre d'Amauri au même, *ibid.*, p. 39-40.

4. Kinnamos, V, 6, p. 216.

redoutait, n'osa pas tirer de la situation tous les avantages qu'elle comportait [1].

Les craintes de Nour ed dîn devaient demeurer vaines, et pourtant l'intérêt de l'empire appelait alors une intervention énergique en Orient, où les résultats obtenus par Manuel, en 1159, étaient fort compromis non seulement par les progrès des Musulmans, mais aussi par la nouvelle révolte du prince arménien Thoros, qui avait rompu avec Byzance à la suite de la mort tragique de son frère Sdéphané [2].

1. Ibn el Athir, *Histoire des Atabeks, Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. II, p. 224.

2. La chronologie des affaires d'Arménie, entre 1160 et 1170, est fort difficile ; on ne peut arriver à un résultat qu'en fixant l'ordre de succession des divers ducs byzantins nommés gouverneurs de Cilicie, depuis 1160. Voici ce que nous pouvons savoir à ce sujet :

1° Kinnamos nous apprend, VI, 11, p. 286, qu'après la mort de Thoros, il y eut comme ducs de Cilicie, Michel Branas, Andronic Euphorbènos, cousin de Manuel, puis beaucoup de ducs, parmi lesquels il ne nomme que Constantin Coloman. Le synchronisme tiré de la mort de Thoros parait inexact, car Thoros est mort seulement en 1166 ; or, nous savons que c'est antérieurement à cette date que Coloman a joué un rôle en Cilicie. Il semble donc que de ce passage du chroniqueur grec il n'y ait à retenir que la succession des ducs de Cilicie : Michel Branas, Andronic Euphorbènos et ensuite Constantin Coloman ;

2° Kinnamos, V, 6, p. 216, parle de la capture de Constantin Coloman par Nour ed dîn, capture qui, nous le savons par ailleurs, eut lieu à Harîm (1164) ;

3° Le même auteur, V, 9, p. 227, mentionne l'envoi, comme duc de Cilicie, d'Alexis Axouch, chargé de rétablir les affaires de Byzance compromises par les succès de Nour ed dîn et l'impéritie d'Andronic Euphorbènos qui, en faisant assassiner le frère de Thoros, a amené celui-ci à se révolter.

L'assassinat de Sdéphané, frère de Thoros, nous est connu par les chroniqueurs orientaux. Grégoire le Prêtre le mentionne à l'année 611 (9 février 1162-8 février 1163), *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 621, mais il ne désigne le meurtrier que par son titre de duc. Sempad accuse de ce meurtre le duc de Hamous (dans l'Amanus) et place cet événement à l'année 612 (9 février 1164-7 février 1165), *ibid.*, p. 621. La version arménienne de Michel le Syrien attribue cet assassinat au prince Andronic, *ibid.*, p. 356 (cf. Bar Hebraeus, *Chron. syriacum*, t. II, p. 359, qui place cet événement à l'année 1161) et p. 391, identifie le meurtrier de Sdéphané avec Andronic Comnène, l'empereur ;

4° Un renseignement chronologique précis nous est fourni par une lettre de Nersès à Alexis Axouch (cf. *infra*, p. 655) qui nous apprend que, en 1165, Alexis Axouch était duc de Cilicie. Cette date étant prise comme point de départ, il en résulte que c'est antérieurement à 1165, qu'Andronic Euphorbènos a été duc de Cilicie, ce qui concorde avec les renseignements arméniens qui placent, en 1162 ou 1164, le meurtre de Sdéphané. Si, comme nous l'avons vu plus haut, Constantin Coloman apparait comme duc de Cilicie dès 1163, nous sommes amenés à prendre la date de 1162 pour la mort de Sdéphané.

Quel est le personnage désigné par le nom d'Andronic Euphorbènos ? On ne saurait songer à identifier ce personnage avec Andronic Comnène comme

Depuis le moment où nous l'avons laissé, Sdéphané avait mené une vie mouvementée. Devenu suspect à Thoros, qui le soupçonnait de conspirer contre lui, il avait été arrêté et jeté en prison pendant dix mois [1]. Remis en liberté, à la demande des Francs, le prince arménien s'empressa de quitter les états de son frère et se rendit auprès des Latins dans les rangs desquels il prit du service. En dehors de ces quelques détails, nous ne savons plus rien sur Sdéphané jusqu'au moment où les chroniqueurs grecs et arméniens nous apprennent sa mort. Invité à un repas par Andronic Euphorbènos, alors duc de Cilicie, le frère de Thoros fut massacré avec toute sa suite aux portes de Tarse (1162) [2]. Sans hésiter, Thoros et un autre de ses frères, Mleh, imputèrent ces meurtres au duc de Cilicie et déclarèrent la guerre à l'empire grec. Les possessions byzantines de Cilicie furent envahies; Thoros occupa un certain nombre de places importantes, parmi lesquelles nous connaissons Mopsueste, Anazarbe et le château de Vagha [3]; au cours des hostilités, les Grecs auraient perdu plus de 10.000 hommes.

La lutte qui mettait ainsi aux prises Thoros et le duc de Cilicie

l'ont fait les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, Table, ad verb., car, d'une part, Kinnamos en parlant d'Andronic Comnène ne lui donne jamais le patronymique d'Euphorbènos, et, d'autre part, le gouvernement d'Andronic Euphorbènos étant, comme nous l'avons vu, nécessairement antérieur à 1165, il ne peut être question d'Andronic Comnène emprisonné ou exilé jusqu'en 1165. Par suite, nous avons la liste suivante des ducs de Cilicie, depuis 1160, Michel Branas, Andronic Euphorbènos, en 1162, Coloman, en 1163 et 1164, Alexis Axouch, en 1165. C'est à celui-ci que succéda Andronic Comnène remplacé lui-même par Coloman, nommé duc une seconde fois. Guillaume de Tyr, XX, 2, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 943, nous apprend qu'Andronic Comnène, fuyant la colère de Manuel qui l'avait remplacé par Constantin Coloman, arriva en Terre Sainte pendant qu'Amauri était en Egypte (début de 1167). Par suite, on est amené à placer en 1166 le second gouvernement d'Andronic en Cilicie. Après Constantin, nous connaissons encore deux ducs de Cilicie, Isaac Comnène, fils du sébastocrator Isaac, le frère de Manuel, Nikétas Choniatès, *De Andronico Comneno*, I, 4, p. 376, et Isaac l'Ange, Neophytos, dans Sathas, *Bibl. greca*, t. II, p. 3.

1. Michel le Syrien, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens des croisades*, t. I, p. 351-352, cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 355.

2. Michel le Syrien, *ibid.*, t. I, p. 356 (cf. Bar Hebraeus, t. II, p. 359), Grégoire le Prêtre, *ibid.*, p. 200, Sempad, *ibid.*, p. 621-622 et la *Chronique rimée de Petite Arménie, ibid.*, p. 508 (ces deux dernières sources donnent un récit légendaire de la mort de Sdéphané), Kinnamos, V, 9, p. 227-228.

3. Sempad, *loc. cit.*

risquait de faciliter les progrès de Nour ed dîn ; aussi n'est-il point étonnant de voir le roi de Jérusalem chercher, pour assurer aux Latins l'appui des Arméniens et des Grecs, à rétablir la paix entre les belligérants. Amauri, d'après la *Chronique* de Sempad, aurait réussi à faire cesser des divisions qui ne pouvaient être que favorables aux Musulmans [1]. Andronic Euphorbènos dut jurer qu'il était étranger au meurtre de Sdéphané et qu'il n'avait ni directement ni indirectement trempé dans le crime dont on l'accusait. Outre cette déclaration, Thoros obtint encore la satisfaction de voir Andronic remplacé dans son gouvernement ; aussi cessa-t-il momentanément les hostilités et, en 1163 et en 1164, nous le voyons combattre contre les Musulmans aux côtés du nouveau duc de Cilicie, Constantin Coloman. Avec son frère Mleh, le prince arménien fut un des rares chefs de l'armée latine qui réussirent à échapper aux Turks, lors de la bataille de Harîm [2].

Quand on connut à Constantinople l'échec infligé par Nour ed dîn aux troupes chrétiennes, Manuel songea un moment à organiser une nouvelle expédition et à reprendre le chemin de la Cilicie [3]. Ce projet fut d'ailleurs bientôt abandonné, car les nouvelles d'Orient arrivèrent au moment où tout l'effort de la politique impériale se portait sur les affaires de Hongrie, et le basileus se rendit compte qu'il ne pouvait à la fois soutenir une guerre en Orient et une autre en Occident. Rien ne montre mieux que cet exemple combien parfois les grandioses projets du fils de Jean Comnène dépassèrent les forces de l'empire grec.

Contraint par les évènements de Hongrie de renoncer à se rendre lui-même en Cilicie, Manuel Comnène ne se désintéressa pas néanmoins des affaires orientales, et il envoya des renforts [4]. A la place de Constantin Coloman, captif de Nour ed dîn, le basileus nomma le protostrator, Alexis, fils d'Axouch [5]. D'après Kinnamos, Alexis devait ramener Thoros à l'obéissance, d'où nous pouvons, semble-t-il, conclure à bon droit que le prince arménien

1. Sempad, p. 622.
2. Grégoire le Prêtre, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 195 : Kemal ed dîn, *op. cit.*, trad. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 540, cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 318.
3. Kinnamos, V, 6, p. 216-217.
4. *Id.*, p. 217.
5. *Id.*, V, 9, p. 227-228, sur la date, cf. *supra*, p. 526, note 2.

avait seulement conclu une trève avec les Byzantins et n'avait point rendu aux Grecs les conquêtes qu'il avait faites à leurs dépens. Nous savons qu'Alexis Axouch marqua son passage au gouvernement de Cilicie en entamant pour la réunion de l'église arménienne à l'église grecque des négociations sur lesquelles nous reviendrons ailleurs [1]. Il paraît, à en croire Nikétas Choniatès, que le fils d'Axouch ne réussit point à obtenir la soumission de Thoros, car, au temps de son successeur, les hostilités entre Grecs et Arméniens continuaient toujours [2].

C'est son cousin Andronic Comnène, depuis peu revenu d'exil, que Manuel désigna pour succéder à Alexis Axouch [3]. Pour permettre au nouveau duc d'avoir une politique active, il lui accorda de très larges subsides, en ajoutant aux revenus ordinaires affectés à l'administration de la province le montant des impôts de l'île de Chypre. Le second séjour d'Andronic en Cilicie fut marqué par une campagne contre Thoros, campagne sur laquelle nous ne savons à peu près rien. Nikétas Choniatès est seul à mentionner une rencontre entre l'armée byzantine et les Arméniens, rencontre qui fut marquée par un combat singulier entre Thoros et Andronic Comnène [4].

Manuel ne devait pas avoir à se louer du choix de son cousin. Andronic, en rapports fréquents avec les Latins d'Antioche, s'éprit de Philippe, la belle-sœur du basileus [5]. Bientôt, le duc de Cilicie ne quitta plus Antioche : « comme un jeune homme il se mit à parader sous les fenêtres de la princesse, en somptueux costume, magnifiquement escorté de jolis pages blonds qui tenaient des arcs d'argent. Lui-même, toujours robuste et beau malgré ses quarante-six ans, était vêtu avec une suprême élégance ; il portait des chausses collant sur la jambe, une tunique courte, serrée à la taille, tout ce que l'artiste en fait de toilette qu'il avait toujours été jugeait capable de faire valoir sa fière prestance et de rehausser sa bonne mine. Il était si content de lui, si heureux du succès qu'il escomptait déjà,

1. Cf. *infra*, p. 655.
2. Nikétas Choniatès, IV, 4, p. 180-181 ; les hostilités continuèrent sous le gouvernement d'Andronic (1166).
3. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, et Kinnamos, VI, 1, p. 250.
4. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
5. Kinnamos, *loc. cit.*, Guillaume de Tyr, XXI, 13, *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. I, p. 1026 ; Nikétas Choniatès, IV, 5, p. 180-181.

que son visage resplendissait et que ses rides mêmes semblaient s'effacer [1] ». La fille de Raimond de Poitiers et de Constance ne sut pas résister, et bientôt elle se donna au brillant Andronic.

Informé des amours de sa belle-sœur et de son cousin, Manuel en fut d'autant plus mécontent qu'il craignit, sans doute, qu'Andronic ne songeât à usurper le trône d'Antioche ; il se décida donc à relever le duc de Cilicie de son gouvernement. Pour lui succéder, il choisit Constantin Coloman, qui avait recouvré la liberté [2]. Constantin reçut l'ordre non seulement de remplacer Andronic dans son gouvernement, mais aussi de se rendre à Antioche pour tenter si possible de se faire aimer de Philippe. Cette combinaison ne réussit point et la fille de Constance éconduisit cet amoureux par ordre, en l'accablant de railleries sur la petitesse de sa taille ; dans ses propos elle n'épargna point son beau-frère qui pour remplacer le bel Andronic avait envoyé auprès d'elle un si piètre chevalier.

Il s'écoula peu de temps avant que Philippe fût détrompée sur le compte de son amant. Dans les premiers mois de 1167 [3], Andronic, brouillé avec Manuel et lassé de sa maîtresse, jugea que le séjour d'Antioche ne lui convenait plus ; il s'éloigna donc définitivement, abandonnant la triste Philippe et emportant avec lui le montant des impôts qu'il avait fait percevoir à Chypre et en Cilicie [4]. Il se rendit alors à Jérusalem ; après un séjour de quelque durée, poursuivi par la vengeance de Manuel, il devait abandonner la Terre Sainte en enlevant la reine de Jérusalem, Théodora, dont il avait fait sa maîtresse, et avec laquelle il alla chercher auprès des princes musulmans un refuge contre la colère du basileus [5].

Les rapports fréquents des ducs de Cilicie avec Antioche nous montrent que, pendant cette période, rien n'est venu troubler les relations des Grecs et des Latins de Syrie. On peut même dire que, pendant les années 1160 à 1170, l'influence byzantine n'a fait que croître à Antioche.

1. Diehl, *Figures byzantines*, 2e série, p. 104.
2. Nikétas Choniatès, IV, 5, p. 183 ; d'après lui, Coloman aurai[illegible] les Arméniens ; il aurait été fait prisonnier et racheté par M[illegible]être y a-t-il ici confusion et s'agit-il de la captivité de Coloman ch[illegible]
3. Cf. *supra*, p. 527, note.
4. Kinnamos, VI, 1, p. 250.
5. Cf. *supra*, p. 221.

Quand, pendant l'été 1165, Bohémond III eut été remis en liberté par Nour ed dîn sur la promesse d'une rançon de cent mille tahégans, il se rendit aussitôt à Constantinople d'où il revint comblé des présents de son beau-frère; il put ainsi délivrer les otages qu'il avait dû remettre à l'atabek[1]. Il n'est guère douteux que Bohémond fut obligé alors de renouveler le traité de 1159 ; nous le voyons, en effet, ramener de Byzance un patriarche du rite orthodoxe qu'il installa dans sa capitale, tandis que le patriarche Amauri quittait Antioche, en jetant sur elle l'interdit[2]. Tous ces faits nous permettent de constater qu'à Antioche l'autorité impériale n'a fait que grandir. Quelques années plus tard, Bohémond devait rechercher l'alliance d'une princesse byzantine et il épousa une nièce de Manuel[3]. Néanmoins, il faut constater que, dès 1170, l'influence de Byzance paraît avoir diminué, ainsi que l'atteste le rétablissement du patriarche latin. Peut-être, doit on admettre que, pendant les années qui ont suivi le retour de Bohémond, Manuel, qui songeait à préparer l'expédition d'Egypte, soit intervenu moins énergiquement à Antioche.

Il en fut de même en Cilicie où Byzance a eu grand'peine à maintenir son influence, après la mort de Thoros[4]. Celui-ci, en mourant, laissa ses états à son fils Roupên II et confia la tutelle du jeune prince à un de ses cousins, un Latin du nom de

1. Guillaume de Tyr, XIX, 11, p. 901 ; d'après lui Bohémond III fut délivré, pendant l'été 1165 : d'après Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 360, Thoros aurait envahi le territoire de Marasch pour contraindre Nour ed dîn à relâcher les captifs ; d'après Bar Hebraeus, p. 361, Thoros aurait réclamé la liberté des prisonniers en menaçant en cas de refus de massacrer les Turks qui étaient en son pouvoir.

2. Michel le Syrien, *loc. cit.;* Amauri se réfugia à Koceir (Kursat) s. l'Oronte au nord-est d'Antioche ; il revint, en 1170, Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, p. 371. En 1178, la question du patriarche d'Antioche inquiéta de nouveau le pape Alexandre III. Jaffé-L., 3020,

3. Guillaume de Tyr, XXII, 5, p. 1069, nomme cette princesse Théodora ; l'auteur du *Livre des lignages* lui donne le nom d'Irène. En 1170, la femme de Bohémond est la princesse Orgueilleuse, Röhricht, *Regesta*, n° 478. Théodora doit être la seconde femme de Bohémond. Peut-être, est-il fait allusion à ce mariage dans la bulle d'Alexandre III, Jaffé-L., n° 3020. Après la mort de Manuel, Théodora fut répudiée, Guillaume de Tyr, *loc. cit.*

4. Thoros mourut en décembre 1166 d'après Bar Hebraeus, t. II. p. 365 ; en 617 de l'ère arménienne (8 février 1168-6 février 1169) d'après Sempad, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 623.

Thomas [1]. Roupên II vit son oncle Mleh lui disputer l'héritage paternel. Dernier survivant des fils de Léon, Mleh, chassé par Thoros à la suite d'une tentative d'assassinat, avait couru les aventures en Orient. Un moment Templier, il avait fini par se réfugier auprès de Nour ed dîn, qui lui avait donné en fief Gouris [2]. A la mort de Thoros, Mleh tenta de s'emparer des états de son frère. Aidé par les troupes de Nour ed dîn, il fit en Cilicie une première expédition qui lui permit de ramener à Alep un important convoi de prisonniers [3]. A la suite de cette incursion, les principaux chefs arméniens offrirent de lui céder la moitié de la principauté de Thoros à la condition qu'il prendrait l'engagement de respecter les droits de Roupên sur l'autre moitié. Mleh promit tout ce qu'on lui demanda, puis, une fois installé, il ne tint aucun compte de ses engagements et dépouilla son neveu. Les partisans de celui-ci réussirent à lui faire gagner Hromgla [4]. Le régent Thomas retourna alors à Antioche [5].

Pendant les années qui suivirent, une lutte violente s'engagea entre Mleh et les Latins d'Antioche, et le prince arménien fut combattu avec acharnement par les Templiers auxquels il avait enlevé toutes leurs possessions de Cilicie [6]. En 1169, le roi de Jérusalem intervint et s'empara du prince arménien qu'il garda quelque temps en prison [7]. Relâché, Mleh reprit la lutte contre les Latins et se reconnut vassal de Nour ed dîn qui le soutint [8]. Au début de 1173, aidé des troupes de l'atabek, il enleva aux Grecs Adana, Mopsueste et Tarse, et fit un grand nombre de prisonniers dont il envoya les principaux à Nour ed dîn [9]. C'est vraisembla-

1. Guillaume de Tyr, XXI, 26, Bar Hebraeus, *loc. cit.*

2. Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 362 ; Sempad, *ibid.*, p. 622 ; Kemal ed dîn, éd. Blochet, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 553 : Guillaume de Tyr, XXI, 26.

3. Bar Hebraeus, *loc. cit.*

4. Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 362 ; Bar Hebraeus, *loc. cit.*

5. *Chronique rimée de Petite Arménie, Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 508, et Sempad, *ibid.*, p. 624.

6. Guillaume de Tyr, XXI, 26.

7. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 336 ; Bar Hebraeus, t. II, p. 370.

8. Guillaume de Tyr, XX, 25 ; Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 343 ; Bar Hebraeus, t. II, p. 371, cf. Röhricht, *op. cit.*, 355, note 1.

9. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh, Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux* t. I, p. 588-589 ; Kemal ed dîn, éd. Blochet, *R. de l'Orient latin*, t. III, p. 553-554. Deux vers d'une pièce attribuée à Prodromos font allusion aux

blement à ce moment que le duc de Cilicie, Constantin, tomba aux mains du prince arménien [1]. A la suite de ces succès, Bohémond III et Amauri décidèrent de reprendre la lutte contre Mleh, mais une attaque de Salah ed dîn les fit renoncer à leur projet [2].

Seul l'appui de Nour ed dîn avait fait la force du frère de Thoros; à la mort de son protecteur (15 mai 1174) Mleh ne put se maintenir, ses troupes se révoltèrent et l'assassinèrent à Sis [3]. Comme le fils de Thoros était mort de mort violente, à Hromgla [4], on donna pour successeur à Mleh son neveu Roupên III, fils de Sdéphané [5]. Le nouveau prince commença par faire mettre à mort les meurtriers de son oncle ; il dut ensuite soutenir une longue lutte avec les Héthoumiens, seigneurs de Lampron, mais nous connaissons fort mal tous ces événements [6]. Il en est de même du rôle joué par les Byzantins; depuis le moment où Constantin, le duc de Cilicie, est fait prisonnier, nous ne savons plus rien. Il est néanmoins permis de dire qu'à partir du gouvernement d'Andronic Comnène la situation de Byzance en Cilicie a été très compromise. Constantin n'a pas su rétablir les affaires de l'empire, et il semble que l'on doive regarder le retour du patriarche latin à Antioche, en 1170, comme la consécration de cette déchéance de l'influence byzantine en Cilicie et dans la région d'Antioche.

Pour la clarté du récit, nous avons dû laisser de côté l'histoire des relations de Byzance avec le royaume de Jérusalem depuis l'année 1161, nous allons donc reprendre le récit des événements à cette date.

A la suite du mariage de Manuel avec la fille de Constance d'Antioche, les rapports de la cour de Byzance avec celle de Jérusalem s'aigrirent quelque peu. A la mort de Baudouin III (10 fé-

attaques de Mleh contre l'empire, Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. I, p. 38.

1. Nikétas Choniatès, IV, 5, p. 183.
2. Guillaume de Tyr, XXI, 26.
3. Michel le Syrien, éd. Chabot, t. III, p. 361, donne la date de 1486-1174 ; Sempad, *Hist. arméniens des croisades*, t. I, p. 625.
4. *Chronique rimée*, dans *Recueil des historiens des croisades. Documents arméniens* t. I, p. 509.
5. Sempad, *ibid.*, p. 625 ; Bar Hebraeus, t. II, p. 384.
6. Sempad, *ibid.*, p. 626.

vrier 1162) son frère et successeur Amauri[1] paraît, pendant les deux premières années de son règne, avoir regardé les Musulmans et les Byzantins comme des ennemis également dangereux pour l'avenir des principautés latines et avoir mis durant quelque temps, tout son espoir dans une intervention du roi de France Louis VII[2]. L'inutilité de ces appels à l'Occident ne tarda guère à modifier les idées du roi de Jérusalem qui comprit que son intérêt était de s'entendre avec l'empire grec ; seuls, en effet, les Byzantins étaient à même de fournir rapidement aux Latins les secours en hommes et en argent qui leur étaient nécessaires pour continuer la lutte contre les infidèles. Cette évolution d'Amauri coïncida avec l'orientation qu'il donna alors à sa politique en se proposant comme but à atteindre la conquête de l'Egypte. Ainsi amené à envisager d'une manière toute nouvelle l'intérêt de ses états, le roi de Jérusalem en vint à rechercher l'alliance du basileus de Constantinople.

Amauri, suivant en cela les idées que son frère Baudouin avait sur la fin de sa vie[3], eut, dès son avènement, la conception très nette que si Nour ed dîn réussissait à occuper l'Egypte, où le khalifat était en pleine décadence, c'en serait fait des établissements latins d'Orient, car rien ne serait alors plus facile aux Musulmans que de bloquer et d'isoler à leur gré du reste du monde les ports de Terre Sainte et de Syrie[4]. Or, au moment même où Nour ed dîn apportait une moindre vigueur à ses attaques contre les chrétiens[5], la situation de l'Egypte était singulièrement favorable à une intervention. Un khalife enfant, Abou Mohammed Abdallah, proclamé, en 1160, sous le nom d'Al' Adid li dîn Allah, n'était qu'un jouet aux mains des émirs qui successivement s'emparaient du vizirat[6]. En décembre 1162, le gouverneur de la Haute-Egypte, Abou Schougâ Schawer, se faisait nommer

1. Sur Amauri, cf. Röhricht, *Amalrich I*, dans les *Mittheilungen des Instituts f. öster. Geschichtsforschung*, t. XII, p. 433 et sq.
2. Cf. *supra*, p. 524, les lettres d'Amauri à Louis VII.
3. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 437, note 2.
4. Cette idée est exposée très clairement dans une lettre de Bertrand de Blancafort à Louis VII. R. H. G., t. XVI, p. 79-80.
5. Cf. *supra*, p. 524.
6. Cf. Schlumberger, *Les campagnes d'Amaury Ier de Jérusalem*, Paris, 1900, p. 33 et sq.

vizir, mais, dès août 1163, il était remplacé par un autre émir Abou'l Aschbal Dhirgâm. Profitant de ces troubles, Amauri, dès cette année 1163, allait assiéger sans succès Belbeis : « clef de l'Egypte sur cette frontière, clef surtout de la branche pélusiaque du Nil alors encore existante qui conduisait directement au Caire ». Pendant ce temps, Schawer allait solliciter l'appui de Nour ed dîn qui le renvoya en Egypte, et le fit appuyer par Asad ed dîn Schirkouh. Menacé par cette intervention, Dhirgâm fit appel à Amauri, mais, dès 1164, il était chassé. Cependant, une fois rétabli, Schawer se refusa à accomplir les engagements pris avec Nour ed dîn et se brouilla avec Schirkouh. Pour résister à celui-ci, il fit lui aussi appel à Amauri qui, en 1164, vint l'aider à assiéger Belbeis. Rappelé par les désastres qu'éprouvaient les Latins, Amauri revint à Jérusalem sans avoir rien fait [1].

C'est à partir de ce moment que commence à se dessiner chez le roi de Jérusalem l'idée d'une alliance avec l'empereur de Constantinople. Instruit par l'expérience de l'inutilité de ses appels à l'Occident, et voyant qu'il n'y avait guère à escompter de ce côté l'arrivée de secours importants, Amauri, à partir de 1165, chercha, par un rapprochement avec Manuel Comnène, à consolider la situation de ses états et se tourna résolument vers l'alliance byzantine.

Dans le cours de cette année, Heinesius, archevêque de Césarée, et l'échanson Eude de Saint-Amand furent envoyés auprès du basileus pour négocier le mariage de leur maître avec une princesse de la famille impériale et tenter de faire résoudre dans un sens favorable à Amauri la question de la principauté d'Antioche [2]. Il faut vraisemblablement entendre par là que, profitant de la captivité de Bohémond III, Amauri a cherché comme Baudouin a obtenir du basileus sa reconnaissance comme prince d'Antioche [3]. A cet égard les ambassadeurs d'Amauri se heurtèrent à l'opposition absolue de l'empereur ; quant à la demande en mariage, elle fut

1. Cf. R. H. G., t. XVI, p. 80, la lettre de Blancafort.

2. Kinnamos, V, 13, p. 237 ; Guillaume de Tyr, XX, 1, p. 942. En août 1167, les ambassadeurs reviennent après deux ans d'absence. Sur le premier mariage d'Amauri, cf. Röhricht, *Amalrich I*, p. 436-437.

3. Il est probable qu'à Antioche tout un parti était favorable au roi de Jérusalem auquel, surtout depuis la disparition de Renaud de Chatillon, on fait appel toutes les fois que la situation s'aggrave.

favorablement accueillie et les envoyés du roi de Jérusalem repartirent en emmenant avec eux Maria, fille du protosébaste Jean Comnène, fils d'Andronic, le frère de Manuel. Deux représentants du basileus, Georges Paléologue et le sébaste Manuel Comnène, accompagnèrent la future reine de Jérusalem dont le mariage fut célébré à Tyr, le 29 août 1167 [1].

C'est très vraisemblablement à ce moment que s'engagèrent entre Amauri et les deux ambassadeurs byzantins des négociations relatives à une commune intervention en Egypte, négociations qui devaient aboutir deux ans plus tard. Il est probable que les diverses tentatives des rois de Jérusalem et de Sicile sur l'Egypte avaient attiré l'attention de Manuel, qui tenta, lui aussi, de profiter de la faiblesse du gouvernement égyptien pour réclamer au khalife le paiement d'un tribut annuel [2]. D'après Kinnamos, c'est le rejet de cette demande qui décida Manuel à s'entendre avec Amauri [3]. Un fait paraît certain c'est que, avant 1168, l'empereur et Amauri avaient déjà entamé des négociations relatives à l'Egypte [4]; aussi l'ambassade byzantine, qui, au début de cette année, vint trouver le roi de Jérusalem à Tyr, ne fit-elle que continuer des pourparlers précédemment engagés [5].

Les ambassadeurs choisis par Manuel Comnène pour soumettre à Amauri le plan d'une expédition en Egypte furent Alexandre de Conversano, comte de Gravina, et Michel d'Otrante. Il ressort clairement du récit de Guillaume de Tyr que, lors de ces pourparlers, l'empereur éleva de grandes prétentions; il demanda, non seulement une partie des dépouilles de l'ennemi, mais aussi certaines parties du royaume de Jérusalem [6]. Comme, au moment où l'ex-

1. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, cf. *id.*, pp. 1024 et 1035; il ne s'agit donc pas d'une fille du protosébaste Alexis comme le veulent les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 362. Maria épousa en secondes noces Jean d'Ibelin.

2. Kinnamos, VI, 9, p. 278.

3. Sur les rapports antérieurs de Manuel avec l'Egypte, nous ne savons que peu de chose. En 1151, des vaisseaux grecs avaient été pris par une flotte égyptienne qui ravageait les côtes de Syrie, Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 72, et, vers 1158, Manuel avait sollicité l'appui des Musulmans d'Egypte contre les Normands, Ibn Moyesser, *ibid.*, t. III, p. 472.

4. Guillaume de Tyr, XX, 4, p. 946.

5. *Id.*, XX, 4, p. 945.

6. « *Certas partes tum regni, tum manubiarium, sub interpositis conditionibus ecepturus.* » Guillaume de Tyr, XX, 4, p. 946.

pédition eut lieu, Manuel Comnène paraît avoir diminué ses exigences et avoir accepté de partager par moitié les conquêtes faites en commun avec le roi de Jérusalem, on peut, semble-t-il, supposer que c'est surtout cette question du partage qui fit l'objet des négociations.

Lors de l'entrevue de Tyr, Alexandre de Conversano et Michel d'Otrante ne purent amener Amauri à entrer dans les vues de leur maître; on décida donc que les négociations continueraient à Constantinople et Guillaume de Tyr chargé de représenter le roi de Jérusalem partit avec les deux envoyés grecs [1].

Lors de l'arrivée de Guillaume à Constantinople, Manuel Comnène n'était point dans sa capitale, il faisait alors campagne contre les Serbes. Pressé d'accomplir sa mission, Guillaume n'attendit point le retour de l'empereur et se mit aussitôt en route pour le rejoindre. Il se rencontra avec le basileus à Bitolia (Monastir); Manuel fit bon accueil au représentant d'Amauri et de leurs entretiens sortit un traité par lequel le basileus s'engageait à aider, l'année suivante, le roi de Jérusalem à conquérir l'Egypte, en se réservant la moitié de la future conquête. Une fois en possession du traité, Guillaume reprit, le 1er octobre, le chemin du retour [2].

A son arrivée en Terre Sainte, Guillaume apprit qu'Amauri avait entrepris une nouvelle expédition en Egypte [3], poussé peut-

1. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*; Guillaume avait ordre de n'accepter les offres de Manuel qu'à certaines conditions, « *sub certa forma* ».

2. Guillaume de Tyr, XX, 4, p. 946-947. Le traducteur de Guillaume de Tyr, *ibid.*, donne plus de détails que le texte latin sur le séjour de Guillaume à Constantinople, mais, comme ces renseignements portent surtout sur les honneurs rendus à Guillaume, il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Pour se concilier les Latins et amener le rapprochement que scella le traité de 1169, Manuel n'avait rien épargné; il fit notamment de larges dons à certains établissements latins. C'est, comme nous l'avons déjà dit, *supra*, p. 449, en cette même année 1169, que furent terminées les mosaïques de l'église de Bethléem, qui, nous le savons par Phokas, furent faites ou refaites aux frais du basileus, cf. Phokas, *Descriptio terræ sanctæ*, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 957. Il est certain que la restauration, terminée en 1169, avait été entreprise plusieurs années auparavant. Baumstack, *Palestinensia*, dans *Römische Quartalchrift*, t. XX, p. 123 et sq. (cf. *B. Z.* t. XVI, p. 723) croit que les mosaïques restaurées au temps de Manuel dataient du IXe siècle, cf. Millet, *l'Art byzantin*, dans Michel, *Histoire de l'Art*, t. II, p. 166-168. et Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 527. Phokas, *loc. cit.*, nous apprend qu'en reconnaissance de ses dons, Manuel fut représenté sur diverses mosaïques; p. 952, il mentionne, comme ayant également bénéficié des libéralités de Manuel, le monastère de Saint-Jean-Baptiste.

3. Le 11 octobre, Amauri est à Jérusalem, Röhricht, *Regesta*, n° 452; le 20, il

être par le désir de s'emparer du pays sans avoir à partager le fruit de sa conquête avec l'empereur grec [1]. Le seul résultat de la campagne du roi de Jérusalem fut d'amener le khalife à faire appel à Nour ed dîn qui envoya en hâte des renforts avec Schirkouh. Celui-ci, bien accueilli par le khalife, renversa Schawer qu'il fit assassiner et fut investi du vizirat. Quand il mourut, le 23 mars 1169, son neveu Salah ed dîn lui succéda dans sa charge et ainsi le seul résultat de l'expédition d'Amauri fut de livrer l'Egypte aux lieutenants de Nour ed dîn [2].

Pendant que le roi de Jérusalem tentait inutilement de conquérir l'Egypte, Manuel Comnène donnait tous ses soins à l'organisation de l'expédition projetée. L'hiver de l'année 1169 fut consacré à équiper la flotte qui devait transporter les troupes byzantines. Guillaume de Tyr reconnaît que Manuel fit largement les choses, et fournit un nombre d'hommes plus considérable que celui auquel il était tenu par le traité conclu [3].

Le grand duc Alexis Kontostéphanos reçut le commandement de l'expédition; parmi les autres chefs byzantins nous connaissons Alexandre de Gravina et Théodore Maurozoumès [4]. La flotte équipée par les ordres du basileus dans les divers ports de l'empire ne comprenait pas moins de cent cinquante galères à double rangée de rames, et de soixante navires huissiers (on désigne sous ce nom des vaisseaux ayant du côté de la proue une porte destinée à faciliter l'embarquement et le débarquement des chevaux). Dix à douze dromons avaient été préparés pour transporter les machines de guerre [5]. Les évaluations des historiens

est à Acre d'où il partit pour l'Egypte, *id.*, n° 453. Il est donc difficile que Guillaume qui a quitté Manuel, le 1er octobre, près d'Achrida, soit arrivé avant le départ d'Amauri,

1. MM. Röhricht, *op. cit.*, p. 357 et Schlumberger, *op. cit.*, p. 188, se demandent si cette expédition n'aurait pas été la conséquence du traité signé avec Manuel. Or le siège de Belbeis ayant commencé le 1er novembre 1168, même à supposer que le roi de Jérusalem ait connu avant son départ la conclusion de l'accord avec Manuel, il n'aurait pas eu le temps d'organiser son expédition et d'être devant Belbeis le 1er novembre. Rien n'explique la hâte d'Amauri si ce n'est son désir de ne point partager l'Egyte avec Manuel.

2. Cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 199 et sq

3. Guillaume de Tyr, XX, 13, p. 961.

4. *Id.*, p. 961-962; Nikétas Choniatès, V, 3, p. 208.

5. Guillaume de Tyr, XX, 13, p. 961 ; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 291. D'après Nikétas Choniatès, V, 4, p. 208, le port de Durazzo avait fourni dix vaisseaux, et celui de Négrepont six.

arabes sont beaucoup plus élevées que celles que nous venons d'indiquer [1] ; les moins importantes peuvent s'expliquer par l'adjonction à la flotte byzantine d'un certain nombre de navires latins [2].

Le 8 juillet 1169, sous les ordres du grand duc Kontostéphanos, la flotte se rassembla dans le port de Méliboton [3]. Manuel lui-même se rendit dans cette ville pour donner à Kontostéphanos ses dernières instructions. Le 10, la flotte se rendit à Koila, près de Sestos, où avaient été concentrées les troupes à embarquer. De Koila, le gros de l'expédition mit à la voile pour Chypre, tandis qu'une escadre, forte de soixante vaisseaux et commandée par Maurozoumès, était envoyée en Terre Sainte pour annoncer à Amauri le départ de la flotte et remettre leur solde aux chevaliers qui devaient suivre en Egypte le roi de Jérusalem.

Pendant ce temps, le reste de la flotte se dirigea vers Chypre ; la traversée s'effectua sans incident. En cours de route, on rencontra six navires égyptiens auxquels on donna la chasse, mais deux d'entre eux seulement purent être pris [4]. Une fois à Chypre, Kontostéphanos envoya un nouveau message à Amauri pour lui demander s'il devait l'attendre ou le rejoindre [5]. La réponse du roi de Jérusalem tarda quelque temps, et c'est seulement à la fin de septembre que la flotte byzantine gagna Tyr, d'où, peu après, elle se dirigea sur Acre [6]. Quand elle arriva, rien n'était prêt ; pour des raisons inconnues, Amauri n'avait mis aucune hâte à achever les préparatifs de l'expédition [7] ; il avait beaucoup tardé à appeler de Chypre Kontostéphanos et, quand les forces grecques parurent, il remit encore le départ qui finit par avoir lieu le 16 octobre pour l'armée de terre et quelques jours avant pour les flottes [8].

1. Cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 345, note 1. Dans une lettre de Salah ed din, il est question de mille navires, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux* t. IV, p. 173.

2. Il est question de la flotte latine, lors d'une des précédentes expéditions, Guillaume de Tyr, XIX, 28 ; cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 208 et sq.

3. Nikétas Choniatès, V, 4, p. 208.

4. *Id.*, *loc. cit.* ; Kinnamos, VI, 9, 278-279. Ce dernier fait erreur en disant que Kontostéphanos ne prévint Amauri que lorsqu'il fut lui-même arrivé en Egypte.

5. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*

6. Guillaume de Tyr, XX, 13, p. 962.

7. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*

8. Guillaume de Tyr, XX, 14, p. 962. Salah ed din, dans une lettre, *Recueil*

Guillaume de Tyr ne fait aucune allusion à ces hésitations et Nikétas Choniatès se borne à dire que le roi se repentait d'avoir promis à Manuel de l'aider. Peut-être, faut-il chercher la cause de ces retards dans la crainte de voir Nour ed dîn, plus directement intéressé, par la nomination de Salah ed dîn, à l'ordre des choses établi en Egypte, profiter de l'absence du gros des forces latines pour attaquer encore plus vigoureusement que les années précédentes les principautés chrétiennes[1].

Un fait certain est que les représentants de Manuel déploraient ces retards qui compromettaient à leurs yeux le résultat de l'expédition projetée, car les Grecs n'avait embarqué que pour trois mois de vivres et l'on avait compté à Byzance que la campagne commencerait avec le mois d'août[2]. C'est sans doute pour économiser les vivres qu'à Acre une partie de l'armée byzantine débarqua pour prendre la route de terre avec les Latins[3].

Le 25 octobre, les alliés parurent devant Faramia, où ils retrouvèrent les navires qui leur firent passer le premier bras du Nil[4]. L'armée de terre se dirigea alors sur Damiette devant laquelle, le 27 octobre, elle vint camper entre la mer et la ville. Le 30, parut la flotte[5], elle remonta le fleuve, mais ne put pénétrer dans le port dont l'entrée était fermée par une chaîne attachée à deux tours,

des historiens des croisades, Hist. orientaux, t. IV, p. 173, évalue à deux cent mille hommes les forces de l'armée qui assiégea Damiette; ce chiffre paraît exagéré.

1. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh, ibid.*, t. I, p. 565, indique clairement la situation de Salah ed dîn : « Salah ed dîn n'exerçait l'autorité qu'en qualité de lieutenant de Nour ed dîn, etc... » Cf. *id.*, p. 569-570.

2. Nikétas Choniatès, V, 5, p. 210.

3. Guillaume de Tyr, XX, 14, p. 962 ; Nikétas Choniatès, *loc. cit.*

4. D'après Guillaume de Tyr, XX, 14, p. 962, l'armée latine se rassembla à Ascalon, le 15 octobre; elle en partit le 17 des kalendes de septembre (lisez novembre), soit le 16 ; le 9e jour elle parvint à Faramia, soit le 25 octobre, et deux jours après à Damiette. Or, Guillaume, XX, 15, p. 964, fait commencer le siège le 26 octobre. En corrigeant l'erreur, on a le départ d'Ascalon le 16 octobre, l'arrivée à Faramia le 25, et le début du siège le 27. Il faut remarquer qu'il paraît invraisemblable que l'armée n'ait mis que deux jours pour parcourir la distance de Faramia à Damiette, cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 393; les éditeurs ont fait leur calcul en partant du 14 octobre qu'ils ont pris pour le 17 des kalendes de novembre. Le siège n'a pas dû commencer avant les premiers jours de novembre.

5. D'après Nikétas, *loc. cit.*, Amauri voulait prendre et aurait pris Tannis et Tunion; sur la situation de ces îles, cf. *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs* t. II, p. 392. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, dit que l'armée laissa Tanis à gauche.

situées l'une dans la ville, l'autre sur la rive gauche du fleuve [1].

Tandis que les assiégeants installaient leur camp, Damiette reçut des secours que Salah ed dîn envoya du Caire [2]. Lui-même, menacé d'une insurrection, n'avait osé s'éloigner de la capitale et il dut se contenter d'expédier tous les renforts dont il put disposer. Les alliés perdirent trois jours avant de commencer le siège [3]; ce retard leur fut funeste, car la ville était dégarnie de troupes, lors de leur arrivée, et aurait pu être enlevée par une attaque immédiate [4]; les hésitations des premiers jours permirent aux assiégés de recevoir des vivres et des renforts par la voie du fleuve.

Dès le début, les opérations furent mal engagées et c'est vraisemblablement à cette erreur initiale, qui eut pour conséquence la prolongation du siège, que furent dus les dissentiments qui se produisirent bientôt entre les Grecs et les Latins. Tout l'effort des assiégeants se porta, en effet, contre la partie des remparts la plus solidement bâtie. Le siège fut conduit suivant toutes les règles; on construisit un beffroi de charpente haut de sept étages pour approcher des murs, mais on commit l'erreur de le placer sur un terrain en pente de telle sorte que c'est à grand'peine qu'on put le faire rouler [5]. Tandis que de grands pierriers battaient les murailles, on commençait les travaux d'approche qui devaient permettre la sape. Les assiégés ne furent pas inférieurs aux assiégeants; ils lancèrent un brûlot pour incendier la flotte ennemie et peu s'en fallut qu'ils n'y réussissent [6]. Sur les murs de la ville,

1. Guillaume de Tyr, XX, 15, p. 964. Khald Dhaher dans Silvestre de Sacy. *Chrestomathie arabe* (1826). t. II, p. 7, Marino Sanudo, *Liber secretorum fidelium crucis*, III, 22, éd. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, Hanoviæ, 1610, t. II, p. 171.

2. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh*, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. orientaux*, t. I, p. 569-570; *Histoire des atabeks*, *ibid.*, t. II, p. 259.

3. Guillaume de Tyr, XX, 15, *ibid.*, *Hist. occidentaux*, p. 964; Abou Chamah, *ibid.*, *Hist. orientaux*, t. IV, p. 150-151. Le neveu de Salah ed din, Taki ed dîn et son oncle, Chehab ed dîn Mahmoud, réussirent à pénétrer dans la ville ainsi que Behad ed dîn Karakousch, cf. Beha ed dîn, *ibid.*, t. III, p. 51.

4. Abou Chamah, *ibid.*, t. IV, p. 150, paraît contredire ce renseignement en disant que la ville avait été mise en état de défense par Salah ed dîn lui même.

5. Guillaume de Tyr, XX, 15, p. 965-966. Contre le mur d'enceinte attaqué, était accolée une chapelle construite sur un emplacement où, suivant la tradition, Marie et Joseph avaient fait halte, lors de la fuite en Egypte. On regarda comme une impiété de n'avoir point respecté ce sanctuaire et l'on vit dans l'échec du siège un châtiment du ciel. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, et Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, parlent tous deux de la pente du terrain.

6. Guillaume de Tyr, XX, 16, p. 968.

ils élevèrent un château de bois qui leur permit de dominer le beffroi construit par l'ennemi et de continuer à cribler leurs adversaires de flèches et de carreaux d'arbalète [1].

Au cours de ces premières opérations, les assiégeants perdirent beaucoup de monde [2]. Aussi, quand ils virent que le siège n'avançait pas, le découragement commença-t-il à se répandre parmi eux, et bientôt, comme rien ne marchait à souhait, des dissentiments éclatèrent entre les alliés qui se rejetaient mutuellement la responsabilité des fautes commises et du retard apporté aux opérations. Kontostéphanos, en particulier, voyait avec déplaisir les hostilités se prolonger et il était fort désireux d'en finir coûte que coûte. Ses troupes, en effet, n'avaient plus de vivres et ses soldats en étaient réduits à se nourrir de châtaignes, d'avoine, de raisins secs et de pousses de palmiers [3]. Les Latins, mieux approvisionnés, mais craignant que le siège ne se prolongeât, se refusaient à partager leurs vivres, ou, s'ils consentaient à en vendre, ils demandaient des prix tels que les Grecs étaient exaspérés de se voir ainsi exploiter. Le commandant de l'armée byzantine ne pouvait ravitailler ses troupes, car il n'avait pas reçu de fonds pour cet objet; ayant voulu emprunter, il ne trouva pas d'argent.

Malgré les instances de Kontostéphanos, Amauri se refusa longtemps à faire donner l'assaut: il voulait toujours faire construire avec les arbres trouvés dans le pays de nouveaux châteaux de bois [4]. A mesure que les hostilités se prolongèrent, la famine augmenta ; puis, des pluies étant survenues, le camp fut transformé en un vaste cloaque. Le découragement fut alors complet dans les rangs de l'armée grecque qui était la plus éprouvée : l'ennemi, en effet, l'attaquait toujours de préférence, car il savait qu'elle souffrait de la faim ; en outre, la plupart des soldats byzantins, ayant accompli leur période de service, voulaient retourner dans leur pays. Dans cette déplorable situation on se mit naturellement à parler de trahison [5]. En même temps qu'on commençait à accuser Amauri,

1. Guillaume de Tyr, XX, 15, p. 965.
2. *Id.*, XX, 15, p. 966.
3. Nikétas Choniatès, V, 5, p. 213 ; Guillaume de Tyr, XX, 16, p. 967-968.
4. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
5. *Id.*, V, 6, p. 214-215 ; Guillaume de Tyr, XX, 15, p. 965 ; Kinnamos, VI, 9, p. 279.

on apprit que des divers points du monde musulman des armées s'étaient mises en marche pour venir délivrer Damiette[1]. Ces nouvelles ne durent pas contribuer à relever le moral des troupes. Bientôt, les choses en vinrent à un tel point que Kontostéphanos, malgré les ordres qui lui recommandaient d'obéir à Amauri[2], résolut de ne plus s'occuper du roi de Jérusalem et, un beau matin, ayant rassemblé ses troupes il leur prescrivit de donner l'assaut. A peine ces ordres étaient-ils exécutés, que le roi de Jérusalem, à cheval, se précipita sur le champ de bataille pour arrêter les combattants, en annonçant que des négociations étaient engagées et que la ville allait se rendre[3].

Guillaume de Tyr ne parle pas de ces événements. Il se borne à dire que le roi conclut la paix par l'intermédiaire d'un Musulman du nom de Djawali, et avec le consentement des Grecs. Cet incident jette un jour assez peu favorable sur la conduite d'Amauri. On ne peut guère douter, en effet, que le roi de Jérusalem n'ait tenu le chef de l'armée byzantine en dehors des négociations engagées et l'on peut, dès lors, supposer qu'Amauri a cherché à négocier un accord favorable à ses intérêts, sans se préoccuper de ses alliés qu'il craignait de voir s'installer en Egypte[4]. Aucun document ne nous permet de nous faire une opinion précise ; il faut bien, toutefois, que des bruits de trahison aient été alors assez répandus pour que Guillaume de Tyr s'en soit fait l'écho, d'ailleurs avec toute la discrétion que comportait son respect pour les grands de ce monde[5].

Quelles étaient les conditions obtenues par le roi de Jérusalem des défenseurs de Damiette ? Nous l'ignorons tout à fait. L'archevêque de Tyr parle des clauses secrètes du traité[6]. Kinnamos raconte que, peu après, des envoyés du khalife vinrent offrir à Manuel Comnène de lui payer un tribut annuel, ce qui d'ailleurs

1. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*; Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 150, dit que Salah ed din harcelait continuellement les assiégeants. Guillaume de Tyr, XX, 16, p. 969, rapporte que les assiégés étaient continuellement secourus.

2. Nikétas Choniatès, V, 6, p. 213.

3. *Id.*, V, 7, p. 217.

4. Guillaume de Tyr, XX, 16, p. 969. Il faut remarquer que l'auteur de l'*Eracles* fait prendre aux Grecs l'initiative des négociations.

5. Guillaume de Tyr, XV, 15, p. 965.

6. *Id.*, XX, 16, p. 969.

paraît fort invraisemblable[1]. Quant à Nikétas Choniatès, il se borne à dire que les conditions furent plus favorables pour l'ennemi que pour les Grecs[2]. Vraisemblablement, comme lors des expéditions précédentes d'Amauri[3], les gens de Damiette auront acheté à prix d'argent la retraite de l'ennemi qui leva le siège les premiers jours de décembre.

La retraite de l'armée grecque fut une véritable débandade ; dès qu'ils surent que la paix était conclue, les soldats byzantins rentrèrent en désordre dans leur camp ne songeant plus qu'au départ. Pour simplifier les préparatifs du retour, ils brûlèrent sans ordre de leurs chefs toutes les machines de guerre ; beaucoup même d'entre eux jetèrent leurs armes et s'embarquèrent à la hâte[4]. Le gros de la flotte grecque partit, aussitôt la paix conclue, et Kontostéphanos ne garda que six vaisseaux. Il semble qu'une série de désastres ait marqué le retour des Byzantins; au départ de Damiette, une violente tempête les assaillit et plusieurs vaisseaux coulèrent. Les navires qui échappèrent n'arrivèrent à leur port d'attache qu'au printemps suivant après une longue navigation. A ce moment, plusieurs unités de la flotte furent

1. Kinnamos, VI, 9, p. 280, et Nikétas Choniatès, V, 7, p. 219. On ne saurait toutefois douter que des négociations suivies aient été engagées entre Manuel et Salah ed dîn. Ceci nous est attesté par une lettre insérée dans Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 177.

2. Nikétas Choniatès, V, 7, p. 218.

3. Cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 208-209.

4. Beha ed dîn, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. III, p. 51, Abou Chamah, *ibid.*, t. IV, p. 151, parlent des machines brûlées : de même Guillaume de Tyr, XX, 17, p. 970. D'après Nikétas Choniatès, V, 7, p. 218, les Grecs s'embarquèrent aussitôt après la levée du siège, le 4 décembre. Cette date ne concorde pas avec les renseignements fournis par les autres sources. Al Makrisi, dans Amari, *Biblioteca Arabo-sicula*, Turin, 1881, t. II, p. 592, qui n'est pas très bien informé, car ses renseignements sur la participation des Normands au siège de Damiette paraissent erronés, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 395, fixe la durée du siège à cinquante-cinq jours ; il a des renseignements contradictoires ; il dit d'abord que les Francs vinrent à Damiette, entre le 23 novembre et le 22 décembre, puis ensuite qu'ils débarquèrent entre le 25 octobre et le 22 novembre. Il fixe la levée du siège au 17 décembre. Ibn el Athir, *Histoire des atabeks, Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. II, p. 260, donne également la date du 17 décembre. Abou Chamah, *ibid.*, t. IV, p. 151, place au 7 décembre l'arrivée de secours et au 13 la levée du siège. La lettre de Salah ed dîn donne deux mois pour la durée du siège, Abou Chamah, *loc. cit.*, p. 173. Si l'on calcule qu'Amauri, étant arrivé à Ascalon le 24 décembre, a dû, étant donné le temps mis à l'aller, partir vers le 13 de Damiette, on voit que la date ainsi obtenue concorde avec celle donnée par Abou Chamah.

abandonnées au gré des flots par leurs équipages qui, dans leur hâte de revoir leurs foyers, débarquèrent sans même s'occuper d'amarrer les navires[1].

Tandis que le gros de ses troupes reprenait la mer, Kontostéphanos resta devant Damiette avec le roi de Jérusalem. La ville ouvrit ses portes et des relations commerciales s'établirent entre assiégeants et assiégés. Au bout de trois jours, les Latins et le reste de l'armée byzantine partirent[2]. Après avoir accompagné Amauri, qui passa les fêtes de Noël à Ascalon, Kontostéphanos revint en Cilicie, d'où, par Ikonium, il regagna Constantinople[3].

Quelles furent les causes de l'échec de l'expédition d'Egypte? Il semble qu'à l'égard de la cause principale de cet insuccès il n'y ait pas de doute à avoir ; c'est le manque de vivres qui a obligé les alliés à lever le siège. Guillaume de Tyr reproche à Manuel de n'avoir pas donné à Kontostéphanos des fonds pour assurer le ravitaillement de ses troupes[4] ; or, nous avons vu que l'armée byzantine avait emporté des vivres pour trois mois, et que, si la durée de l'expédition dépassa les prévisions, la faute en est à Amauri qui retarda de plusieurs mois l'entrée en campagne. La question des vivres n'a d'ailleurs pas été la seule cause de l'échec ; à cette première raison il faut en ajouter d'autres d'un caractère plus général. Ce qui a toujours empêché les Latins de Terre Sainte de retirer de leur alliance avec les Byzantins tous les profits qu'ils pouvaient légitimement espérer, c'est l'éternelle défiance qui a toujours séparé les alliés. Les Latins craignaient de faire le jeu des Grecs, et réciproquement; chacun des alliés redoutait de donner plus qu'il ne recevait. Même quand le basileus et le roi de Jérusalem tombaient d'accord, il fallait encore compter avec les heurts de la vie quotidienne, avec les menus incidents nés chaque jour du contact des deux armées, toutes choses qui ne faisaient qu'aigrir les rapports et exciter l'animosité des soldats, rendant à peu près impossible la collaboration efficace des forces byzantines et latines.

1. Nikétas Choniatès, V, 7, p. 278-219 ; Kinnamos, V, 9, p. 277-280 ; Guillaume de Tyr, XX, 17, p. 970.
2. Nikétas Choniatès, *loc. cit.* ; Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, cf. dans Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, p. 348, une pièce sur la délivrance de Damiette.
3. Il est fait allusion à la campagne d'Egypte dans un discours de Constantin Manassès publié par Kurtz, *Viz. Vremennik*, t. XII, p. 89.
4. Guillaume de Tyr, XX, 17, p. 971.

Malgré les récriminations réciproques des écrivains des deux nations, l'insuccès de l'expédition de 1169 ne paraît pas avoir influé sur les rapports des deux cours de Constantinople et de Jérusalem [1], et bientôt les Latins, dont la lutte contre les Musulmans devenait chaque jour plus âpre et plus pénible, se tournèrent de de nouveau vers l'empereur grec. Au moment où la puissance croissante de Nour ed dîn décida les chrétientés de Terre Sainte à adresser au pape et aux souverains d'Occident un appel encore plus pressant que les précédents pour leur demander d'accourir à leur secours, Amauri et son conseil n'hésitèrent pas à adresser une semblable demande à Manuel Comnène, auquel la proximité de ses états et l'abondance de ses richesses permettaient plus facilement qu'à tout autre souverain de jouer le rôle de sauveur [2].

Le plan des Latins demeura immuable : c'est toujours en Egypte qu'ils comptaient atteindre Nour ed dîn en frappant Salah ed dîn. Pour réaliser le projet ainsi formé, Amauri se tourna donc vers Manuel, mais comme, étant données les difficultés qui s'étaient élevées en 1169 entre Grecs et Latins, il était à craindre que l'empereur ne se souciât que peu de favoriser une nouvelle tentative sur l'Egypte, on décida de confier à un habile négociateur le soin de renouveler auprès du basileus une demande de secours. Pendant que l'on cherchait dans l'entourage du roi une personne apte à remplir cette mission, Amauri, après en avoir délibéré avec ses conseillers, annonça qu'il entendait lui-même assumer la responsabilité des négociations, et qu'il partirait en personne pour Constantinople [3].

Tandis que le grand maître du Temple, Philippe de Naplouse, démissionnaire depuis peu, était envoyé à Constantinople par la route de terre, Amauri organisait son départ et le 10 mars 1171, il s'embarquait. Le 14, il faisait relâche à Tripoli [4], d'où les dix galères qui emportaient le roi et sa suite firent voile pour Constantinople. Avec Amauri partirent l'évêque d'Acre, Guillaume, Guermond de Tibériade, Jean d'Asur, Gérard de Pougi,

1. Cf. Guillaume de Tyr, XX, 17, p. 970, qui rend justice aux officiers de l'armée byzantine.

2. *Id.*, XX, 22, p. 980 et sq. ; cf. sur les progrès des Musulmans, Röhricht, *op. cit.*, p. 347 et sq.

3. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, ; Kinnamos, VI, 10, p. 280.

4. Röhricht, *Regesta*, n° 488 ; Guillaume de Tyr, XX, 22, p. 981.

maréchal du roi, le châtelain de Jérusalem, Roard, et Raimond de Nephin[1].

A la cour de Byzance, on fut très satisfait de la visite d'Amauri; c'était, en effet, un nouveau succès à l'actif de la politique impériale que de voir le roi de Jérusalem venir en solliciteur demander l'assistance des forces byzantines. Après Kilidj Arslan, après Bohémond III, Amauri, par le fait seul de sa présence, témoignait aux yeux de la population de Constantinople de la suprématie de l'empire grec sur tous les Latins d'Orient.

L'accueil fait au roi de Jérusalem se ressentit de la satisfaction impériale et Manuel Comnène, décidé à prodiguer à son hôte toutes les marques d'amitié, n'épargna rien pour lui faire une magnifique réception[2]. Le beau-père d'Amauri, Jean Comnène, fut envoyé à sa rencontre pour le recevoir à son arrivée en territoire grec et pour préparer sa réception dans les diverses villes qu'il traverserait. C'est à Gallipoli, au débouché du détroit de Saint-Georges, dans la mer de Marmara, que débarqua le roi de Jérusalem. Les vents étant contraires, Amauri renonça à continuer son voyage par mer; accompagné par son beau-père et escorté des troupes grecques, il suivit la route de terre jusqu'à Eregli, où la flotte était venue l'attendre. La dernière partie du voyage se fit par mer et les galères royales vinrent jeter l'ancre dans le port du Boukoléon, port réservé à l'usage particulier des basileis qui s'étaient plu à l'orner et à l'embellir. Orné de colonnes, pavé de marbre et décoré de statues d'animaux, parmi lesquelles un groupe célèbre représentait un lion terrassant un taureau, un quai magnifique longeait le port et par des degrés de marbre descendait jusqu'à la mer; vers l'ouest, ce quai se terminait par le palais, portant également le nom du Boukoléon.

Sur les degrés du débarcadère, Amauri fut reçu en grande pompe par les fonctionnaires du palais et conduit vers le Grand Palais, qui s'élevait sur la hauteur dominant le port[3]. Pour y accéder, le cortège remonta la pente du Boukoléon, en traversant les jardins où s'élevaient l'église de Saint-Pierre, l'oratoire de Saint-Paul et de Sainte-Barbe et le Pentacubiculum de Saint-

1. Guillaume de Tyr, XX, 22, pp. 981 et 982.
2. *Id.*, XX, 23, p. 983.
3. Cf. Ebersolt, *op. cit.*, p. 78 et sq., et son plan du Grand Palais.

Paul. On atteignit ainsi le Justinianos, d'où le cortège inclinant sur la droite pénétra dans la galerie du Lausiakos, par où il gagna le Tripêton, sur lequel s'ouvraient les portes d'argent de l'abside occidentale du Chrysotriklinion, où avaient lieu les grandes réceptions impériales[1]. Amauri, seul tout d'abord, fut introduit dans la grande salle du Chrysotriklinion, au milieu de laquelle un immense polykandelon était suspendu; suivant l'étiquette, la portière en étoffe précieuse, qui fermait l'abside orientale ou était placé le trône du basileus, glissa sur sa tringle d'argent et retomba, séparant de sa suite le roi de Jérusalem admis à l'honneur de l'audience impériale. Une fois terminée l'audience particulière accordée à Amauri, cette portière fut tirée et les Latins purent contempler l'empereur. Dans l'abside orientale qui faisait face à celle par laquelle ils étaient entrés, les compagnons d'Amauri aperçurent sur son trône, que surmontait une mosaïque représentant le Christ, le tout-puissant basileus, ayant à ses côtés, sur un siège plus bas, leur maître, le roi de Jérusalem.

Lors de cette première entrevue, Manuel Comnène, par toute son attitude, s'efforça de témoigner aux Latins la satisfaction que lui causait la démarche d'Amauri. L'audience levée, le roi de Jérusalem fut conduit aux appartements qui avaient été préparés pour lui et ses familiers. Le reste de sa suite fut logé au dehors, dans les alentours du palais.

Guillaume de Tyr nous donne quelques détails, malheureusement bien incomplets, sur le séjour d'Amauri. On fit visiter au roi de Jérusalem le palais impérial ; Amauri et ses compagnons firent leurs dévotions dans les nombreux oratoires et chapelles qui s'y trouvaient ; on leur fit vénérer les grandes reliques de la Passion : un fragment de la vraie croix, les clous, la sainte lance, l'éponge avec laquelle avait été présenté le fiel, le roseau qui servit de sceptre, la couronne d'épines, le suaire et les sandales du Christ[2]. Aux fêtes sacrées succédèrent les divertissements

1. Sur les audiences dans le Chrysotriklinion, cf. *De cerimoniis*, II, 25. On retrouve dans le récit de Guillaume de Tyr les détails d'étiquette, notamment celui relatif à la chute de la portière du Panthéon, qui retombait une fois le visiteur admis en présence du basileus. Guillaume explique ce détail d'une manière inexacte, en disant que Manuel, s'étant levé pour recevoir Amauri, n'a pas voulu que l'on vit une telle dérogation à l'étiquette.

2. Cf. Riant, *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, t. III, éd. Mély, Paris, 1904, pp. 39, 172 et 179.

profanes et les Latins ne goûtèrent pas moins les fêtes de l'hippodrome que les danses, les spectacles et les concerts auxquels ils assistèrent. Puis, vinrent les promenades dans l'intérieur de Constantinople, que les Latins visitèrent en détail, et aussi dans les environs. Amauri fut conduit en bateau jusqu'à l'entrée de la mer Noire.

Après avoir passé quelques jours au Grand Palais, la cour se rendit au palais des Blachernes, résidence ordinaire de Manuel Comnène, où de nouvelles fêtes furent données en l'honneur d'Amauri [1].

En comblant son hôte de prévenances et d'attention, Manuel Comnène cherchait, pour étendre son influence en Orient, à se concilier l'opinion des Latins ; on peut dire qu'il y a réussi ; pour s'en convaincre il suffit de lire le récit que Guillaume de Tyr, qui est certainement ici l'écho de la classe élevée des Latins, nous a laissé du séjour d'Amauri à Constantinople. Nous sommes bien loin des déclamations violentes que l'on rencontre chez les Occidentaux ; l'archevêque de Tyr vante les mérites de l'hôte d'Amauri, et déclare que Manuel Comnène est un empereur à la fois magnifique et habile, digne d'éloges à tous les points de vue [2]. Evidemment, à la suite du séjour du roi de Jérusalem dans la capitale, il y a eu chez les Latins un revirement, sans doute préparé par l'appui que, depuis une dizaine d'années, Manuel avait donné aux principautés chrétiennes dans leur lutte contre les Musulmans.

Quand, le 15 juin 1171, Amauri reprit la mer, les négociations relatives à une nouvelle expédition en Egypte étaient terminées et un traité avait été signé par lequel le basileus s'engageait à appuyer le roi de Jérusalem [3]. On aimerait à connaître les conditions mises par Manuel à son concours, mais, à cet égard, notre ignorance est complète, car l'archevêque de Tyr ne nous donne aucun détail sur cet accord ; il se borne à dire qu'un traité fut conclu et scellé, et nul autre chroniqueur ne nous permet de suppléer à son silence. Kinnamos qui consacre trois lignes au voyage d'Amauri à Constantinople déclare que celui-ci se reconnut

1. Guillaume de Tyr, XX, 24, p. 986.
2. *Id.*, XX, 24, p. 987, et XXII, 5, p. 1069.
3. *Id.*, XX, 24, p 987.

le vassal du basileus[1]. Qu'y a-t-il de fondé dans cette assertion? Il est bien difficile de le savoir. La question à résoudre est identique à celle qui s'est posée à nous lors de l'entrevue de Baudouin et de Manuel, en 1159; rien ne nous permet de préciser dans quelle situation le royaume de Jérusalem se trouva vis-à-vis du basileus après la visite d'Amauri à Byzance. Vraisemblablement le roi de Jérusalem dut, comme son prédécesseur Baudouin III, reconnaître, au moins en théorie, la suzeraineté du basileus. En échange, Manuel dut s'engager à aider Amauri en Egypte. L'insistance que nous verrons, peu après, l'empereur apporter à l'exécution du plan d'expédition en Egypte, permet de supposer qu'il y avait un intérêt personnel et s'était assuré la possession de certaines villes à conquérir. D'autre part, un peu plus tard, les projets du roi de Sicile sur l'Egypte inquiétèrent fort Manuel qui prévint Salah ed dîn des intentions du roi normand[2].

L'accord de 1171 entre l'empire grec et le royaume de Jérusalem ne paraît avoir donné que peu de résultats pratiques. Peut-être, Manuel intervint-il alors auprès de Kilidj Arslan et réussit-il à empêcher qu'il ne s'alliât avec Nour ed dîn, alliance que les Latins paraissent un moment avoir redoutée[3]. Quant à la descente en Egypte elle ne devait jamais avoir lieu. L'une des dernières phrases de la chronique de Kinnamos mentionne l'envoi en Egypte d'une flotte byzantine de cent cinquante vaisseaux (1176), mais nous ne savons s'il s'agissait d'une campagne faite de concert avec les Latins[4]. Rien ne nous permet de dire que les Byzantins aient dû prendre part, en 1174, à l'expédition contre l'Egypte, organisée par Amauri et le roi de Sicile, Guillaume II; on sait que la mort d'Amauri (11 juillet 1174) empêcha les Latins de se rendre au rendez-vous fixé, où les Normands se trouvèrent

1. Kinnamos, VI, 10, p. 280.
2. Cf. Abou Chamah, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. IV, p. 177 (en 1174).
3. Kinnamos, VI, 10, p. 289, me paraît désigner Nour ed dîn par le mot de khalife, cf. Ibn el Athir, *El Kamel Altevarykh, Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 592.
4. Kinnamos, VII, 3, p. 300. Les guerres entre Musulmans, qui suivirent la mort de Nour ed din (15 mai 1174), favorisaient une attaque de l'Egypte. Salah ed dîn, depuis 1174, attaquait en Syrie le fils de Nour ed dîn et ses partisans, Beha ed dîn, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. III, p. 57 et sq., Ibn el Athir, *ibid.*, t. I, p. 614 et sq.

seuls[1]. Le traité conclu avec Amauri fut renouvelé avec son successeur Baudouin IV le Lépreux[2]. Nous savons, en effet, que, en 1177, Andronic l'Ange, le grand hétériarque Jean Doukas, Alexandre de Gravina et Georges Sinaïtès, furent envoyés par Manuel auprès du jeune roi de Jérusalem pour l'inviter au nom du basileus à profiter, pour exécuter le traité qui liait le royaume de Jérusalem à l'empire grec, des circonstances que Manuel estimait particulièrement favorables. L'empereur avait organisé en ce qui le concernait l'expédition d'Egypte et la flotte byzantine, qui vint jeter l'ancre dans le port d'Acre, comprenait soixante-dix navires, sans compter les vaisseaux de transport[3]. Pour les frais de cette campagne, les représentants du basileus disposaient de sommes considérables, destinées, sans doute, en partie à solder les chevaliers latins.

Le roi de Jérusalem s'était lui aussi préoccupé de tout préparer pour l'expédition que Renaud de Chatillon, enfin sorti de captivité, devait diriger[4]. Pour réaliser la conquête de l'Egypte, on comptait beaucoup sur les secours amenés par le comte de Flandre et de Vermandois, Philippe, qui, pendant l'été de 1177, avait débarqué à Acre avec une foule de chevaliers[5]. On offrit le commandement à Philippe; non seulement il le refusa, mais, il ne voulut même pas prendre part à la campagne d'Egypte. Ce fut en vain que les conseillers de Baudouin IV communiquèrent au comte de Flandre le traité conclu avec Manuel Comnène; Philippe qui craignait peut-être de faire le jeu des Grecs, déclara que l'Egypte était beaucoup trop loin, que la saison ne lui paraissait pas favorable, que le ravitaillement serait trop difficile[6]. Les Latins eurent beau lui offrir un convoi de six cents chameaux, Philippe ne voulut rien entendre. Son attitude fut jugée fort impolitique par les conseillers de

1. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 395.
2. Guillaume de Tyr, XXI, 16, p. 1030-1031.
3. *Id.*, XXI, 17, p. 1032-1033.
4. Cf. Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, p. 169.
5. Guillaume de Tyr, XXI, 14, p. 1027 et sq. Philippe était arrivé vers le 1er septembre.
6. *Id.*, XXI, 16, p. 1031-1032. Nous ne savons pas dans quel mois arrivèrent les Byzantins. En novembre 1177, Salah ed din se rendit en Syrie, Ibn el Athir, *El Kamel Alteverykh, Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. I, p. 627. Il ne semble pas que les Latins aient voulu profiter de son absence, car le siège de Hamah est antérieur (entre le 26 octobre et le 24 novembre), Philippe de Flandre y prit part ; les négociations avec les Grecs doivent donc être antérieures.

Baudouin IV qui tenaient à éxécuter les engagements pris envers le basileus, et répugnaient, même dans le cas où les envoyés grecs consentiraient à retarder l'expédition, à ne pas profiter immédiatement des secours envoyés à Constantinople. On décida donc de s'en tenir au plan primitif et de passer outre à l'opposition du comte de Flandre. Celui-ci en apprenant cette décision s'en montra si irrité que le conseil changea d'avis, et décida d'accord avec les Grecs de remettre, au mois d'août de l'année suivante, la campagne projetée.

La concession obtenue changea les idées du comte de Flandre, qui, après avoir passé quinze jours à Jérusalem, était parti pour Naplouse. De cette ville, il fit savoir qu'il était prêt à prendre part à l'expédition d'Egypte. Cette nouvelle volte-face irrita fort les conseillers de Baudouin IV, qui craignaient à la fois le mécontentement des Grecs et les mauvais rapports que Philippe pourrait faire en Occident sur la manière dont il avait été accueilli. En revenant sur sa décision, le comte de Flandre espérait que les Byzantins se refuseraient à changer encore une fois de projet et qu'ainsi sa responsabilité serait couverte. Ses calculs furent déjoués, car les représentants de Manuel, qui dans toutes ces négociations firent preuve d'une rare patience, consentirent à accepter le nouveau programme qui leur était proposé[1]. Ils demandèrent seulement que le comte de Flandre s'engageât par serment à prendre part à l'expédition ou, en cas de maladie, à envoyer les siens, et, en outre, à respecter le traité conclu avec le basileus. Philippe refusa de souscrire à ces conditions ; les négociations furent alors rompues et le projet de descente en Egypte fut ajourné à une date indéterminée.

L'expédition projetée ne devait jamais avoir lieu et, pendant ses dernières années, Manuel Comnène ne paraît plus avoir songé à tenter de nouveau la conquête de l'Egypte. Il conserva néanmoins les meilleurs rapports avec les Latins d'Orient ; nous en avons pour preuves les faits suivants. Quand le comte Henri I[er] de Champagne, qui revenait de Jérusalem, fut fait prisonnier par les Musulmans d'Asie Mineure, Manuel intervint et paya sa rançon[2]. Dans les derniers mois de 1179, Guillaume de Tyr revint du

1. Guillaume de Tyr, XXI, 18, p. 1034.
2. Robert d'Auxerre, R. H. G., t. XVIII, p. 249.

concile de Latran et s'arrêta à Constantinople, pendant sept mois; il obtint alors de Manuel de nombreuses faveurs pour son église, et assista, en février et mars 1180, aux fêtes célébrées à l'occasion du double mariage des enfants du basileus, Maria et Alexis; nous avons dit ailleurs quelle admiration il ressentit pour les grandes fêtes qui furent alors données dans la capitale [1]. Avec l'archevêque de Tyr partirent, à la fin d'avril, des envoyés impériaux qui se rendaient en Terre sainte. Guillaume s'arrêta à Antioche pour y remplir une mission dont Manuel l'avait chargé, mais nous ignorons la nature du message qu'il avait à transmettre au prince et au patriarche. Nous savons d'autre part que, vers le milieu de l'année 1183, le sénéchal Jocelin fut chargé par le roi de Jérusalem d'aller à Constantinople pour solliciter des secours du basileus; il demeura dans la capitale, après la mort de Manuel [2]. Malheureusement nous ne savons rien sur l'objet de ces diverses ambassades.

Rien ne montre mieux que l'éloge fait par Guillaume de Tyr de l'empereur l'influence et le prestige très réel que Manuel avait su acquérir parmi les princes latins [3]. Pour l'archevêque de Tyr la mémoire du basileus sera toujours bénie et l'église des saints dira ses aumônes et ses immenses bienfaits envers les chrétiens d'Orient. Ce témoignage est intéressant, car il montre avec évidence la détente qui s'était produite dans les rapports des Latins et des Grecs. Ce rapprochement fut l'œuvre propre de Manuel et constitue l'un des côtés les plus intéressants de sa politique orientale.

1. Guillaume de Tyr, XXII, 4, p. 1066, cf. *supra*, p. 235.
2. *Id.*, XXII, 5, p. 1069.
3. *Ibid.* Pour connaître l'opinion des Latins sur Manuel, certains passages de Guillaume de Tyr sont caractéristiques, voir par exemple, XVI, 28, p. 753; XVII, 17, p. 786; XVIII, 16, p. 846; XX, 22, pp. 981-982; XXI, 12, p. 1024.

CHAPITRE XXI

POLITIQUE OCCIDENTALE DE MANUEL COMNÈNE (1156-1180). — LA PAPAUTÉ. — L'EMPIRE ALLEMAND. — LE ROYAUME NORMAND. — LES VILLES ITALIENNES. — MARIAGE D'ALEXIS II. — MORT DE MANUEL.

A partir du moment où Manuel Comnène entra en rapport avec le pape Hadrien IV, la politique occidentale de l'empire grec subit une évolution complète. Jusque-là, le basileus avait eu comme préoccupation principale de combattre la puissance grandissante des princes normands et s'était efforcé de restaurer la domination byzantine dans l'Italie méridionale; le but ainsi poursuivi passa au second plan quand Manuel se fut rapproché de la papauté ; en présence des graves dissentiments qui s'étaient élevés entre Hadrien IV et Frédéric Barberousse, et en voyant Rome rechercher son appui, le basileus entrevit la possibilité de jouer en Occident un rôle plus important et, peu à peu, son esprit fut hanté par le rêve de rétablir en sa faveur l'unité impériale ; c'est à la réalisation de cet ambitieux dessein que tendirent, dès lors, tous les efforts de sa politique ; si Manuel cessa alors de s'immiscer par les armes dans les affaires italiennes. son rôle n'en fut pas moins considérable et son intervention moins fréquente dans toutes les questions qui agitaient la Péninsule ; seulement c'est par des négociations diplomatiques que l'empereur chercha à obtenir le résultat qu'il s'était proposé d'atteindre.

L'idée du rétablissement de l'unité de l'empire n'apparaît chez Manuel que vers la fin du pontificat d'Hadrien IV ; on peut dire néanmoins que ce n'était point là une idée nouvelle car, déjà, Alexis Ier Comnène avait caressé ce même rêve et avait, pour le réaliser, tenté de profiter des difficultés qui, au temps de Pascal II et d'Henri V, avaient mis aux prises la papauté et l'empire allemand[1]. En reprenant le projet de son grand-père, Manuel ne

1. Cf. mon *Alexis Ier Comnène*, p. 260 et sq.

faisait d'ailleurs que chercher à réaliser une idée commune à tous les Byzantins cultivés. A Byzance, en effet, on s'était toujours refusé à admettre la légitimité du pouvoir des empereurs d'Occident et l'on n'avait jamais cessé de regarder le basileus comme le seul légitime possesseur de la plénitude du pouvoir impérial. Jamais, les Byzantins n'avaient consacré l'usurpation de Charlemagne et de ses successeurs, et la chancellerie impériale ne faisait que traduire le sentiment général, quand, refusant aux Césars germaniques le titre d'empereur, elle ne leur accordait que le titre de roi[1]. A l'époque même de Manuel, Kinnamos a formulé de la manière la plus précise la conception théorique de l'empire qu'admettaient ses contemporains[2]. Pour lui, les maîtres de l'Italie, depuis le temps des Goths, n'ont eu droit qu'au seul titre de roi, et c'est seulement par usurpation que certains d'entre eux ont pris le titre d'empereur[3]. Contre cette usurpation on ne saurait assez protester, car rien ne peut justifier de pareilles prétentions puisque ceux-là seuls qui détiennent le pouvoir impérial ont le droit de donner le titre d'empereur. Par suite, l'origine du pouvoir des empereurs d'Occident est entachée d'illégitimité. Ce sont d'ailleurs pour tous les Byzantins, de bien singuliers empereurs que ces hommes qui ne craignent pas d'humilier la majesté impériale en remplissant auprès du pontife romain le rôle d'écuyer, alors que tout le monde sait que la dignité du pape n'existe que par la concession de Constantin. Aussi, pour le chroniqueur grec, comme pour ses contemporains, il n'est pas douteux que le pape soit nettement subordonné à l'empereur; sans doute, le premier a le droit de sacrer le second, car le sacre, par son côté religieux, rentre dans les attributions du pontife, mais, de là à créer l'empereur, il y a un abîme. Par contre le droit de choisir le pape a appartenu aux empereurs jusqu'au moment où ceux-ci ont laissé tomber leur droit qui a passé au clergé de

1. Cf. la lettre de Conrad à Manuel, dans Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 24. M. G. H. SS., t. XX, p. 364.
2. Kinnamos, V, 7, p. 218.
3. D'après Kinnamos, *loc. cit.*, la puissance a été transférée par les empereurs à Odoacre et à Théodoric; à diverses reprises ce dernier fit acte de soumission au basileus et sa puissance a été légitimée par la reconnaissance de son titre par l'empereur; cf. Martroye, *L'Occident à l'époque byzantine*, Paris, 1904, p. 31 et sq. et p. 60 et sq.

Rome[1]. Seul, un pape nommé en vertu de cette sorte de délégation du pouvoir impérial, est légitime et c'est par un abus inouï d'autorité que les empereurs d'Occident en sont arrivés à élever la prétention de nommer le pontife romain.

Si étranges que de pareilles idées puissent paraître plus de trois cents après la création de l'empire d'Occident, elles n'en étaient pas moins répandues à Byzance, et l'on conçoit comment Manuel tout imbu de cette doctrine a pu croire que la lutte de la papauté avec l'empire allait lui permettre de rétablir l'empire d'Orient dans la plénitude de ses droits et de faire disparaître l'anomalie que constituait à ses yeux l'empire d'Occident.

Ce n'est que peu à peu qu'apparaissent les idées du basileus à ce sujet. Avant de les dévoiler, il a cherché tout d'abord à se rendre utile à la papauté et s'est efforcé d'assumer le rôle de protecteur que, lors de son sacre, Frédéric Barberousse s'était montré incapable de remplir[2]. C'est seulement après la rupture entre Hadrien IV et Frédéric que Manuel a précisé ses desseins ; en échange de son appui contre l'empereur allemand, il a offert au pontife romain de le soutenir ; en même temps, mêlant habilement la politique et la religion, il a fait miroiter à ses yeux la perspective de la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise romaine, si bien que toujours des négociations religieuses ont accompagné les négociations politiques.

Les premières ouvertures faites au pape Hadrien IV par Paléologue, ouvertures dont nous avons parlé précédemment, paraissent avoir été fort discrètes[3] ; il ne semble pas qu'il ait été alors question du rétablissement de l'unité impériale, soit que Manuel n'ait pas eu encore cette idée, soit qu'il ait craint de dévoiler trop vite ses intentions à ce sujet. On parla seulement de l'occupation par les Grecs de quelques places de l'Italie méridionale ; par contre, dès le pontificat d'Hadrien IV, la question de la réunion des Eglises fut mise sur le tapis et dut être abordée dans les négociations qui eurent lieu à Constantinople entre Manuel et les envoyés pontificaux[4].

1. Kinnamos, V, 9, p. 229.
2. Cf. *supra*, p. 351, Simonsfeld, *op. cit.*, t. I, p. 349 et sq., et mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 197.
3. Cf. *supra*, p. 359.
4. Cf. *supra*, p. 360 et Norden, *op. cit.*, p. 95 et sq.

A la mort d'Hadrien IV, la rupture, qui se produisit entre son successeur Alexandre III et Frédéric Barberousse, fournit à Manuel l'occasion de poursuivre la réalisation de ses plans relatifs à l'Italie. A ce moment, le basileus vit son appui recherché à la fois par l'empereur allemand et par le pape ; très habilement, il sut profiter de cette situation, mais, ne voulant rien livrer au hasard, il réussit, tout en se montrant favorable à Alexandre III et en poursuivant une politique nettement opposée à Barberousse, à cacher assez habilement son jeu pour n'être point obligé d'en venir avec celui-ci à une hostilité ouverte.

Peu après son avènement (1159), Alexandre III envoya à Constantinople le cardinal évêque de Tivoli et Ardicio, cardinal diacre du titre de Saint-Théodore, pour amener Manuel à prendre son parti [1]. Sur les propositions que les légats pontificaux étaient chargés de transmettre au basileus, nous n'avons aucun renseignement [1]. Est-ce à ce moment que furent formulées les offres qui sont mentionnées, à la fin de 1161, par le notaire Burchard [2] ? Nous l'ignorons, mais il n'y aurait rien d'impossible à ce que le pape ait fait alors miroiter aux yeux du basileus le rétablissement de l'unité impériale comme prix de son concours. Cette idée n'était point étrangère à l'entourage pontifical, et nous allons voir, peu après, l'un des membres les plus importants du collège des cardinaux formuler une proposition analogue.

Sur le sens de la réponse de Manuel à Alexandre III, nous ne savons rien de précis, mais, étant données les négociations qui s'engagèrent peu après, on est en droit de supposer que le basileus ne fit point mauvais accueil aux envoyés pontificaux [3]. D'une manière générale, l'empereur grec était favorablement disposé pour Alexandre III ; toutefois, il ne se hâta pas de faire connaître

1. Boson, *Vita Alexandri III*, dans *Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, t. II, p. 403. Jusqu'en 1159, le cardinal de Tivoli est Eynard ; à partir de 1166, nous trouvons Hugues.

2. Sudendorf, *Registrum*, t. II, p. 138. « *Rolandus scripsit Constantinopolitano promittens ei vanitates vanitatum quas ipse non attendit.* »

3. Peut-être est-ce en réponse à cette ambassade du pape que furent envoyés en Italie les fonctionnaires impériaux auxquels il est fait allusion dans une lettre de Manuel à Louis VII, R. H. G., t. XVI, p. 82. L'empereur écrit qu'il adresse ses lettres à Henri, archevêque de Bénévent, pour que celui-ci se charge de les faire parvenir ou les remette aux envoyés byzantins, si ceux-ci se trouvent encore dans cette région.

l'attitude qu'il comptait adopter [1]. Pour décider Manuel à se déclarer en faveur du pape, on dut avoir recours à Louis VII qui consentit à écrire à Constantinople [2]. C'est vraisemblablement en même temps que Guillaume de Pavie, cardinal du titre de Saint-Pierre-ès-Liens et légat du Saint-Siège en France, écrivit aussi au basileus pour le pousser à reconnaître Alexandre III et à faire alliance avec le roi de France [3]. Dans sa lettre, Guillaume annonce qu'il a fait à ce sujet des ouvertures auprès de Louis VII et qu'il croit pouvoir garantir au basileus que ce projet d'alliance aboutira, s'il se décide à envoyer des ambassadeurs en France. Un passage de cette lettre a une très grande importance et une considérable portée, c'est celui où Guillaume s'exprime en termes des plus vifs au sujet des empereurs d'Occident, contre lesquels il prononce un violent réquisitoire, pour faire ensuite l'apologie de l'empire ancien alors que les empereurs d'Orient comblaient l'Eglise de leurs bienfaits. Il n'est pas douteux que l'auteur de la lettre, connaissant les idées de Manuel au sujet du rétablissement de l'unité de l'empire, se soit appliqué à entrer dans les vues du basileus pour concilier sa bienveillance à la cause qu'il défendait ; néanmoins il convient de rapprocher la lettre de Guillaume de Pavie des paroles de Burchard ; nous avons ainsi la preuve que la papauté a paru, elle aussi, du moins vis-à-vis du basileus, regretter l'unité de l'empire, à un moment où, d'après les renseignements que nous possédons, Manuel Comnène n'avait pas encore formulé à cet égard une demande précise [4].

Manuel répondit au roi de France, après le 25 décembre 1161 [5].

1. Guillaume de Pavie sait que Manuel est favorable à l'idée d'une alliance avec Alexandre III et Louis VII, R. H. G., t. XVI, p. 55.

2. Il est fait mention de cette lettre dans la réponse de Manuel, R. H. G., t. XVI, p. 82. Cette lettre de Louis VII était postérieure aux décisions du concile de Toulouse (février-mars 1161) aux décisions duquel il est fait allusion dans la réponse. Sur la date de ce concile, cf. Philippson, *Geschichte Heinrichs des Löwen*, Leipsig, 1867, t. II, p. 480.

3. R. H. G., t. XVI, pp. 55 et 772.

4. La lettre de Louis VII et, sans doute, aussi celle de Guillaume, fut transmise à Constantinople par l'intermédiaire de l'archevêque de Bénévent Henri ; cela résulte d'une lettre d'Ubald, évêque d'Ostie, à Louis VII, où il est dit qu'Henri a reçu les lettres du roi pour Manuel Comnène et qu'il les a fait parvenir. R. H. G., t. XVI, p. 81.

5. R. H. G., t. XVI, p. 82. Je diffère complètement d'avis sur la date de cette lettre avec Kap Herr, *op. cit.*, p. 152. D'après lui, la lettre serait anté-

Après avoir dit à Louis VII combien il était heureux des liens de parenté que venait de créer entre eux deux son mariage avec la fille de Raimond de Poitiers [1], le basileus exprimait son regret de ne pouvoir, comme il l'eût désiré, envoyer en France des ambassadeurs, qui seraient certainement arrêtés par le roi de Sicile. Venant ensuite à l'objet propre des négociations, il s'engageait à reconnaître Alexandre III comme le pape légitime et terminait en s'excusant encore de ne point charger une ambassade de porter sa réponse en France et en priant Louis VII de vouloir bien envoyer à Constantinople des représentants afin de continuer les négociations. Le messager qui avait porté la lettre du roi de France rapporta la réponse de Manuel à l'archevêque de Bénévent, qui la fit parvenir [2].

La correspondance fut-elle continuée et une ambassade française vint-elle à Constantinople comme le désirait le basileus ? Nous l'ignorons ; tout ce que nous savons c'est que, en 1163, les négociations sont en pleine activité. Avant le 15 juillet de cette année, arrivent à Saint-Gilles les envoyés de Manuel, savoir Hugues, abbé de Notre-Dame d'Andrinople, Pierre Allemand [3], frère de l'Hôpital de Jérusalem et prieur de l'église Saint-Jean à Constantinople [4], et R. de Bain [5].

Les envoyés de Manuel avaient ordre de leur maître d'annoncer leur arrivée au roi de France avant d'entrer en rapport avec Alexandre III [6]. Peut-être, le basileus avait-il été au courant de la

rieure au second mariage de Manuel, car Manuel écrit : « *quam imperium nostrum consortem ducere decrevit.* » Mais K. H. n'a pas fait attention au passage suivant : « *quam imperiali diademate magnifice insignivimus.* » La lettre est donc certainement postérieure au couronnement et par suite au mariage. D'autre part, elle est antérieure à l'ambassade byzantine de 1163, puisqu'elle est encore transmise par l'intermédiaire de l'archevêque de Bénévent.

1. L'arrière grand'mère de Marie d'Antioche, Constance, était la propre tante de Louis VII.

2. R. H. G., t. XVI, p. 81.

3. Sur son nom, cf. R. H. G., t. XV, p. 809. Hugues nous est connu par un acte d'octobre 1157, Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 137; au cours de son voyage en France, il contracta une dette envers un Génois, Bertolotto, *op. cit.*, p. 402.

4. R. H. G., t. XVI, p. 54 ; Alexandre III sait, le 15 juillet, l'arrivée des envoyés grecs, Jaffé-L., n° 10906.

5. R. H. G., t. XVI, p. 56-57.

6. R. H. G., t. XVI, p. 54.

tentative de rapprochement entre Barberousse et Louis VII, qui avait eu lieu l'été précédent, et, avant de s'engager dans une négociation aussi importante, tenait-il à être fixé exactement sur les intentions du roi de France.

La présence à Saint-Gilles d'un messager du pape, qui les pressa de se rendre d'abord auprès d'Alexandre III, gêna les ambassadeurs byzantins dans l'accomplissement de leur mission [1]. Afin d'éviter des difficultés, ils décidèrent de retarder leur départ pour la cour, et, en même temps qu'ils prévenaient Louis VII de leur arrivée, ils transmettaient au pape des lettres de Manuel. Alexandre III envoya aussitôt à Louis VII les lettres qu'il venait de recevoir et le pria de faire chercher les ambassadeurs à Saint-Gilles [2]. Il en fut ainsi fait; pendant le séjour des représentants de Manuel dans cette localité, le comte de Toulouse, Raimond, était entré en rapport avec eux, et quand ils partirent, voulant prendre part aux négociations, il les fit accompagner [3].

Au moment du départ, l'un des ambassadeurs, sans doute R. de Bain, tomba malade et demeura à Saint-Gilles, où il s'occupa de préparer le retour à Constantinople. Il écrivit à Louis VII pour s'excuser de ne pouvoir remplir la mission dont il était chargé ; en même temps, il le priait d'envoyer de suite des ambassadeurs à Manuel Comnène [4].

Le 20 août, Alexandre III écrivait à Louis VII que l'ambassadeur grec qui allait venir le voir avait à faire une communication si secrète que, sur l'ordre de son maître, il entend ne parler qu'en présence du pape et du roi de France. Alexandre prévint Louis VII, pour que celui-ci pût délibérer avec son conseil au sujet de ce désir de l'empereur, et voir ce qui convenait à son honneur [5].

Le 25 août, dans une nouvelle lettre, Alexandre III revient sur ce même sujet ; il fait savoir que l'ambassadeur grec qui va arriver désirerait que le pape et le roi se rencontrassent à Bourges

1. R. H. G., t. XVI, p. 54-55.
2. Jaffé-L., n° 10906 ; R. H. G., t. XV, p. 801.
3. R. H. G., t. XVI, p. 56-57.
4. *Ibid.*, t. XVI, p. 56-57. Cette lettre nous apprend que R. de Bain n'a pas accompli sa mission : or, d'après Alexandre III, l'un des envoyés est tombé malade, Jaffé-L., n° 10927.
5. Jaffé-L., n° 10927 = R. H. G., t. XV, p. 803.

pour ouïr sa communication. Alexandre trouve plus honorable que l'envoyé de Manuel se rende auprès du roi qui, sans cela, paraîtrait venir au devant d'un ambassadeur. Une fois cette première visite faite, rien n'empêchera le roi de venir à Bourges où le pape se rendra également [1].

Il semble que l'idée du pape ait été en partie mise à exécution ; une lettre pontificale, du 16 octobre 1163, nous apprend, en effet, que les envoyés de Manuel ont été reçus par Louis VII et son conseil [2]. Aussitôt après cette entrevue, le roi fait connaître à Alexandre III les intentions de Manuel à son égard et l'avertit que, pour sa part, il a décidé de poursuivre les négociations. La lettre du pape indique qu'une fois terminée leur mission auprès du roi, les Byzantins doivent venir voir Alexandre III pour s'entendre avec lui.

Nous n'avons aucun détail sur les entrevues entre les représentants de Manuel, Louis VII et le pape, mais, dans une lettre de l'un des envoyés byzantins, il est question de la difficulté qu'il y aura à faire arriver de l'argent en France ; on peut en conclure que, suivant son habitude, Manuel a promis des subsides importants [3].

Dans la conduite du roi, au cours de ces négociations, on peut relever certaines hésitations qui paraissent indiquer la crainte de s'avancer à la légère. En effet, tandis que, accompagnés par les représentants du pape, du comte de Toulouse et du roi de France (ces derniers devant partir pour Constantinople), les ambassadeurs de Manuel regagnaient le midi de la France, survint un ordre de Louis VII rappelant ses envoyés. Les Byzantins revinrent donc à Saint-Gilles, escortés seulement des légats d'Alexandre III et de Raimond ; ils firent dans cette ville un assez long séjour, en attendant l'arrivée de l'ambassade française. Retardés d'abord par le mauvais temps, les Grecs finirent par demeurer à Saint-Gilles, car ils craignaient, s'ils se rendaient à Narbonne, où les attendaient leurs galères, de voir s'ébruiter la nouvelle de leur départ [4].

Louis VII fit assez longtemps attendre sa décision et les Grecs

1. Jaffé-L., n° 10930 = R. H. G., t. XV, p. 804.
2. Jaffé-L., n° 10948 = R. H. G., t. XV, p. 807.
3. R. H. G., t. XVI, p. 56.
4. *Ibid.*

commençaient à s'inquiéter fort de la nouvelle attitude qu'il avait prise, lorsque le comte de Toulouse, informé de ce qui se passait, écrivit au roi pour lui dire qu'il s'était engagé à sa suite vis-à-vis des Grecs et le supplier de ne pas tarder davantage à envoyer ses ambassadeurs à Manuel[1]. Le roi de France finit par se décider et l'on vit arriver ses envoyés, H. de Merville et un personnage dont nous ne connaissons qu'imparfaitement le nom (T. Mar.)[2]. On s'aperçut alors que Louis VII n'avait point écrit les lettres sur lesquelles on comptait pour le roi de Sicile, Guillaume I[er], dont les Grecs devaient, à l'aller comme au retour, traverser les états, car c'est par cette voie qu'ils avaient l'intention de faire venir l'argent que leur maître s'était engagé à donner au pape et au roi. Les ambassadeurs de Manuel écrivirent donc à Louis VII pour réclamer ces lettres et leur demande fut appuyée par les représentants du roi qui avertirent, en même temps, leur maître que leur départ était retardé jusqu'en janvier 1164[3].

Nous ne savons plus rien sur ces négociations ; les seuls détails que nous possédons nous sont fournis par une lettre d'Alexandre III, datée du 26 janvier 1165, par laquelle il transmet à Louis VII des lettres de Manuel à l'archevêque de Bénévent faisant connaître le bon accueil fait par le basileus à une lettre du roi de France[4].

Quel a été l'objet de ces pourparlers ? On ne saurait douter qu'il ne se soit agi alors de la coalition que le pape a un moment songé à former contre Barberousse. Alexandre III rêvait de grouper autour de lui pour les opposer à l'empereur toutes les puissances européennes et il a certainement cherché à faire entrer l'empire grec dans cette combinaison[5]. Ce projet d'une coalition générale contre l'empire allemand n'aboutit pas, car, pour en assurer la réalisation, il fallait concilier tant d'intérêts opposés que, dès 1164, le pape dut renoncer à surmonter les difficultés trop nombreuses auxquelles se heurtaient ses desseins[6].

1. R. H. G., t. XVI, p. 56.
2. *Ibid.*, p. 57.
3. *Ibid.*, pp. 56 et 57.
4. *Ibid.*, t. XV, p. 814 ; Jaffé-L., n° 11150.
5. Cf. Kap Herr, *op. cit.*, p. 71 et sq.
6. En ce qui concerne l'entrée de Manuel dans la coalition, Giesebrecht, *op. cit.*, t. V, p. 432 et sq., croyait que l'attitude du basileus vis-à-vis des états

Malgré que ces premières négociations n'aient pas abouti, Manuel continua à suivre avec attention les événements d'Occident et, de plus en plus convaincu qu'Alexandre III serait poussé par les événements à demander à Constantinople l'appui qu'il n'avait pu trouver en Occident, il ne cessa de chercher à amener un rapprochement entre l'Église grecque et l'Église romaine ; dans son désir de conciliation, il s'ingénia à faire disparaître les divergences qui s'étaient élevées dans le domaine religieux. A cet égard, le concile de Constantinople, en 1166, est caractéristique ; nous voyons Manuel user de son autorité sur le clergé orthodoxe pour faire trancher dans le sens de l'interprétation latine diverses questions de dogme [1]. En outre, plusieurs écrits rédigés vers cette époque nous montrent qu'à Constantinople on a sérieusement alors envisagé la question de la réunion des Eglises [2]. Bientôt, on en vint à des négociations directes ; nous ignorons si la mission que l'archevêque de Bénévent fut, vers cette époque, chargé de remplir à Constantinople se rapportait à cet objet [3], mais, peu après, Manuel Comnène se décida à faire auprès du pape une démarche décisive, en lui faisant connaître toute sa pensée au sujet de la réunion des Eglises et en formulant d'une façon précise les conditions auxquelles il consentirait à faire cesser le schisme. Le sébaste Jourdain, fils du prince Robert de Capoue, fut chargé de se rendre auprès du pape pour lui proposer formellement de la part du basileus la réunion des Eglises ; en échange, Manuel faisait demander à Alexandre III la couronne impériale et le rétablissement de l'unité de l'empire [4]. Pour décider le pape à entrer dans ses vues, l'empereur s'engageait à lui fournir des subsides si abondants qu'il pourrait acheter non seulement Rome mais encore toute l'Italie dont les habitants s'empresseraient de reconnaître son autorité. Pour apprécier la

latins d'Orient avait amené l'échec des négociations. L'opposition du roi de Sicile a dû également jouer un rôle, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 299-300.

1. Zachariæ a Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III, p. 486 ; Mai, *Script. vet. nova collectio*, t. IV, p. 1 ; Kinnamos, VI, 2, p. 251 ; Nikétas Choniatès, VII, 5, p. 275 ; *Chron. magni presbyteri*, M. G. H. SS., t. XVII, p. 496.

2. Cf. Andronic Kamatéros, dans Hergenröther, *Photios*, Regensburg, 1869, t. III, p. 808, et Norden, *op. cit.*, p. 93.

3. Ughelli, *Italia sacra*, VIII, 1, p. 119.

4. Boson, *Vita Alexandri III*, dans *Lib. Pontif.*, éd. Duchesne, t. II, p. 415.

valeur d'une pareille offre, il faut se rappeler les paroles de Boson : « Rome serait à vendre si elle trouvait un acheteur[1]. » Très vraisemblablement, la démarche de l'empereur fut faite en 1166[2].

A cette date, en effet, la situation de la papauté explique parfaitement la demande de Manuel Comnène. Le roi de Sicile Guillaume Ier, qui, depuis quelques années, avait été le plus ferme soutien d'Alexandre III, était mort, le 7 mai de l'année 1166 ; son fils et successeur Guillaume II était encore mineur et, au milieu des embarras d'une minorité, le royaume normand ne pouvait plus fournir au pape l'appui affectif qu'il lui avait donné depuis son retour à Rome[3] ; on pouvait, dès lors, croire qu'Alexandre III serait obligé de chercher un autre allié. Manuel se présenta pour jouer ce rôle[4].

Le basileus ne s'était point trompé en jugeant que l'heure était favorable pour une pareille démarche et ses propositions, bien loin d'être repoussées, furent prises en considération par le Souverain Pontife. Après en avoir délibéré avec les cardinaux, Alexandre III chargea Ubald, cardinal évêque d'Ostie, et Jean, cardinal du titre de saint Jean et saint Paul, de se rendre à Constantinople pour y poursuivre les négociations[5]. Malheureusement sur cette ambassade des cardinaux nous ne possédons presque aucun renseignement. D'après Kinnamos, le pape aurait mis comme condition à l'acceptation de la demande de Manuel que celui-ci s'engagerait à transporter à Rome sa résidence ; le refus opposé par le basileus à cette exigence aurait fait échouer les pourparlers engagés[6]. Aucune autre source ne nous permet de contrôler le témoignage du chroniqueur byzantin. Très probablement, le séjour des cardinaux à Constantinople fut marqué par des discussions théologiques auxquelles eux-mêmes et l'empereur prirent part. Andronic Kamatéros nous a gardé le souvenir de l'argumentation

1. Boson, *Vita Alexandri III*, dans *Lib. Pontif.*, éd. Duchesne, t. II, p. 414.
2. Boson, *loc. cit.*, place l'arrivée de Jourdain vers le temps de la mort de Guillaume Ier, et avant les événements de 1167.
3. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 302 et sq.
4. Au même moment, Manuel tente de se rapprocher de la Sicile, cf. *infra*, p. 570, et mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 358 et sq.
5. Boson, *op. cit.*, p. 415.
6. Kinnamos, VI, 4, p. 262.

de l'empereur et Ugo Eteriano a, plus tard, raconté la part qu'il a prise à cette discussion[1].

Les négociations se poursuivirent donc inutilement à Constantinople et les envoyés d'Alexandre III revinrent sans avoir pu aboutir. Entre temps, grâce à la création de la ligue lombarde en 1167, la situation d'Alexandre III s'était singulièrement améliorée[2]. Aussi, quand, un peu après, Manuel tenta de reprendre les pourparlers et fit offrir de nouveau au pape des subsides considérables en échange de la couronne impériale, il échoua complètement[3]. Suivant l'avis conforme des cardinaux et des nobles romains, Alexandre III répondit que les demandes impériales soulevaient des questions si importantes et si complexes qu'il ne pouvait, ni ne devait, eu égard aux décisions des Pères, leur donner satisfaction[4]. L'envoyé grec reprit donc la route de Constantinople en emportant les subsides destinés au pape qu'il avait apportés. Alexandre III, sans doute pour adoucir son refus, envoya à Constantinople deux cardinaux[5]. Nous ne savons rien de leur mission.

Malgré cet échec, les rapports de Manuel et d'Alexandre III continuèrent à être assez cordiaux. En 1170, pendant son séjour à Veroli, le pape « scella l'alliance des Byzantins avec les Guelfes », en présidant au mariage d'Otton Frangipani avec une nièce de Manuel qui cherchait ainsi à s'assurer un appui dans la noblesse

1. Sur Kamatéros, cf. Hergenröther, *Photios*, t. III, p. 810, voir dans Migne, P. L., t. CCII, p. 231, la préface d'Ugo Eteriano à son *De heresibus Grecorum*.

2. Cf. Prutz, *op. cit.*, t. II, p. 99 et sq.

3. Boson, *Vita Alexandri III*, dans *Lib. Pontif.*, éd. Duchesne, t. II, p. 419-420. Dans mon *Histoire de la domination normande*, j'avais placé ces négociations à la fin de 1167 et en 1168. Il faut les retarder quelque peu ; en effet, un dialogue du patriarche Michel d'Anchiale composé à cette occasion a été publié depuis lors, et Michel n'a été patriarche qu'à la fin de 1169, cf. Loparev, *Ob ouniatsvié imperatora Manouela Comnena*, dans *Viz. Vremennik*, t. XIV, p. 344, et ci-dessous, note 5.

4. Boson, *loc. cit.* : « *obviantibus sanctorum Patrum statutis.* »

5. *Id.*, p. 420. Il y eut alors, à Constantinople, de nouvelles discussions théologiques et c'est, sans doute, à cette occasion que Michel d'Anchiale composa le dialogue publié par Loparev, *Viz. Vremennik*, t. XIV, p. 344 et sq. Luc, prédécesseur de Michel, est mort après le 19 novembre 1169, Papadopoulos Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. IV, p. 107 ; Petridès, *op. cit.*, *Viz. Vremennik*, t. X, p. 463, place la mort de Luc au 11 juillet, sur l'autorité de Muralt, p. 195 ; il a été trompé par la disposition typographique du livre et a pris le numéro du paragraphe pour la date.

romaine[1]. Peut-être, est-on en droit de tirer de cette alliance la conclusion qu'encore à ce moment l'empereur n'a pas renoncé à son projet de rétablir l'unité de l'empire, et qu'il a cherché à se créer un parti à Rome même. Dans tous les cas, pendant l'hiver ou au printemps 1170, le pape reçut une nouvelle ambassade byzantine composée de Kontostéphanos, de Kastamounitès, de Doxapatri et de l'interprète Gilbert. Nous ne savons rien sur l'objet des négociations qui eurent lieu alors[2]. L'année suivante, nous voyons Alexandre III s'occuper d'un mariage entre le fils de Manuel et la fille de Louis VII[3], et, en 1172, Barberousse fait encore un grief à Alexandre III de vouloir donner la couronne impériale au basileus de Constantinople[4]. Trois ans plus tard, après la reconstruction de Dorylée, Manuel écrit au pape pour lui faire part de ses succès sur les Turks et l'inviter à envoyer les Occidentaux combattre les Musulmans. Alexandre III, à la suite de cette lettre, écrivit à son légat en France pour l'inviter à encourager ceux qui voudraient prendre la croix[5]. En octobre 1176 enfin, à Anagni, dans les négociations préliminaires à la paix de Venise, le basileus figure parmi ceux des alliés de la papauté qu'Alexandre III veut faire comprendre dans le traité[6]. Par contre, lors de la paix de Venise, dans les négociations avec Barberousse, il n'est plus question de Manuel Comnène dont aucune source ne fait mention[7]. Ne serait-ce pas à la défaite des armées byzantines par le sultan d'Ikonium qu'il conviendrait d'attribuer la fin des rapports entre l'empire grec et la papauté. Vaincu dans sa lutte contre les Musulmans, Manuel cessait de pouvoir jouer vis-à-vis du pape le rôle de protecteur ; de là serait venu l'abandon d'Alexandre III. Quelques années plus tard, un nouveau projet de croisade devait amener la reprise des relations entre la papauté et l'empire grec ; nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

1. *Annales Ceccanenses*, dans M. G. H. SS., t. XIX, p. 286, et Osberti, *Annales*, *ibid.*, t. XVIII, p. 86, cf. Kinnamos, IV, 14, p. 170-171.
2. Osberti, *Annales*, *loc. cit.*
3. Jaffé-L., nos 11883 et 11894.
4. *Chronica regia Coloniensis*, éd. Waitz, M. G. H., ad usum schol., p. 121.
5. R. H. G., t. XV, p. 952, cf. *supra*, p. 505.
6. Boson, *Vita Alexandri III*, dans *Lib. Pontif.*, éd. Duchesne, t. II, p. 434, et Jaffé-L., nos 12737 et 12743.
7. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 381 et sq.

Peut-on déterminer les raisons de l'échec final des pourparlers engagés par Manuel Comnène avec la cour de Rome? Il est à remarquer, tout d'abord, que la papauté, si elle n'a pas hésité à entrer dans une négociation qui présentait un double caractère politique et religieux, a toujours conservé une attitude fort réservée. On a justement observé qu'avec Hadrien IV et Alexandre III la papauté en était revenue à la politique du temps des Otton, alors que pour se défendre contre les empereurs allemands les papes avaient eu recours aux basileis de Constantinople[1]. Mais, depuis cette époque, la situation de la papauté avait changé et son rôle avait singulièrement grandi ; aussi, en négociant l'alliance byzantine, les papes du XII[e] siècle n'abandonnèrent-ils rien de leurs prétentions théocratiques ; ils cherchèrent non seulement à s'assurer l'appui du basileus, mais encore ils prétendirent établir nettement sur celui-ci leur suprématie. En admettant un moment l'idée du rétablissement de l'unité impériale, la papauté entendait bien y trouver son compte; elle maintint toutes ses prétentions au pouvoir absolu, et n'a jamais voulu substituer simplement l'empereur grec à l'empereur allemand. Or, cette conception du pouvoir pontifical heurtait forcément la conception byzantine du pouvoir impérial où le pape était nettement subordonné au basileus. Ces deux conceptions théoriques s'excluaient l'une l'autre et par là rendaient tout accord impossible. Tant que les négociations demeurèrent dans un certain vague, tant que l'on n'en arriva pas à préciser les prétentions réciproques des deux parties, on put conserver l'illusion qu'on aboutirait à un résultat, mais, dès que le basileus marqua nettement ses vues, il se heurta à une intransigeance au moins égale à la sienne, celle du pape, qui, tout de suite, couvrit sa retraite des décisions des Pères.

A côté de ces raisons d'ordre théorique, il y en avait d'autres dont l'influence dut être considérable. Tout d'abord, Manuel, si partisan qu'il fût de l'union, rencontra dans le clergé orthodoxe une opposition violente[2]. Les questions qui, depuis si longtemps,

1. Norden, *op. cit.*, p. 91 et sq., auquel j'emprunte beaucoup.

2. Le patriarche Michel d'Anchiale, qui dans un dialogue représente Manuel Comnène comme un partisan déclaré de l'union, était l'adversaire des Latins, cf. Loparev, *Ob ouniatsvié Manouela Comnena*, dans *Viz. Vremennik*, t. XIV, p. 344 et sq.

séparaient les Eglises étaient, à la suite des discussions théologiques amenées par les tentatives d'union, devenues plus irritantes que jamais[1]. Sans doute, en matière religieuse, l'autorité du basileus était grande[2], mais, dans la question de l'union avec Rome, l'empereur se heurtait chez le clergé à un sentiment très fort d'hostilité. N'est-ce pas une chose caractéristique que de voir, peu après la tentative de 1166, donner comme successeur au patriarche Luc Chrysobergès un adversaire déclaré des Latins, Michel d'Anchiale[3]?

D'un autre côté, en Occident, les projets de Manuel auraient rencontré une opposition violente qu'Alexandre III aurait eu bien de la peine à surmonter[4]. Malgré ses tentatives pour défendre contre les Turks les principautés latines, tentatives inspirées peut-être dans une certaine mesure par sa politique occidentale, Manuel, depuis la seconde croisade, n'avait pas les sympathies de l'Occident. On craignait de voir le basileus s'installer en Syrie et en Terre Sainte. Les chrétientés d'Orient subissaient la protection de l'empereur grec, mais aspiraient à pouvoir se passer de lui. Dans l'entourage même du pape, on devait être fort mécontent des résultats de la politique du basileus qui, vers 1165, obtenait le remplacement du patriarche latin d'Antioche par un patriarche grec[5]. Par ailleurs, sur bien des points, en Italie comme en Hongrie, les partisans du pape légitime étaient hostiles à l'empire grec[6]. En ne tenant pas compte de ces sentiments, Alexandre III

1. Voir à ce sujet la discussion de Nikétas avec Anselme de Havelberg, lors du séjour de celui-ci à Constantinople, d'Achery, *Spicilegium*, t. I, p. 161 (cf. Dombrovski, *Anselm von Havelberg*, Königsberg, 1880, p. 14 et sq., Dräseke, *Bischof Anselm von Havelberg* dans *Zeitschrift f. die Kirchengeschischte*, t. XXXI, p. 179 et sq. ; Anselme a soutenu, lors de son ambassade de 1155, une autre discussion avec Basile d'Achrida, cf. Schmidt, *Des Basilius aus Achrida bisher unedierte Dialoge*, Munich, 1901), et la réponse de Basile d'Achrida à Hadrien IV, Mansi, t. XXXI, p. 799 ; cf. Norden, *op. cit.*, p. 95, note 1. Le clergé grec proteste surtout contre le droit d'appel à Rome, la primauté et la commémoration du pape dans la liturgie, cf. Hergenröther, *Photios*, t. III, p. 816 et Norden, *op. cit.*, p. 96. Une phrase prêtée par Pierre Diacre aux ambassadeurs grecs venus auprès de Lothaire, en 1136, est caractéristique, *Chronicon*, IV, 115, M. G. H. SS., t. VII, p. 833 : « *dicens romanum pontificem imperatorem, non pontificem esse.* »

2. Cf. *infra*, p. 644 et sq., l'affaire du Concile de 1166.

3. Cf. Gédéon, Πατριαρχικοὶ πίνακες, p. 365.

4. Cf. Reuter, *op. cit.*, t. II, p. 247.

5. Cf. *supra*, p. 531.

6. Cf. *supra*, p. 477, et Kap Herr, *op. cit.*, p. 89-90.

aurait risqué de compromettre la cause de la papauté et de s'aliéner ses alliés les plus fidèles. L'histoire des rapports de Manuel Comnène avec les puissances italiennes va nous montrer clairement combien la plupart de celles-ci se souciaient peu de voir rétablir la puissance grecque dans la Péninsule.

Au premier rang des opposants, figurait le royaume de Sicile. En 1158. une trêve de trente ans avait bien été conclue entre le basileus et Guillaume Ier, mais ce dernier se méfiait des projets de la politique byzantine auxquels ses états n'avaient rien à gagner; aussi les relations entre les deux cours demeurèrent-elles fort tendues et, plus d'une fois, la crainte de mécontenter son allié, le roi de Sicile, a t-elle dû arrêter Alexandre III dans ses négociations avec Byzance[1]. Nous savons que Guillaume Ier reprochait à Manuel Comnène d'accueillir à sa cour les exilés, chassés du royaume à la suite des divers soulèvements de la noblesse normande[2]. Pour montrer combien les relations entre Palerme et Constantinople étaient loin d'être bonnes, il suffit de rappeler l'interdiction faite aux ambassadeurs byzantins de traverser le royaume de Sicile[3], et les sollicitations des envoyés de Manuel pour obtenir l'intervention de Louis VII auprès de Guillaume Ier[4].

Cette situation se prolongea jusqu'à la mort du roi de Sicile (7 mai 1166)[5]. A ce moment, d'après Kinnamos, un parti aurait prié Manuel d'intervenir en Sicile pour faire proclamer un frère du roi défunt[6]; l'empereur refusa. Il avait, en effet, d'autres projets. Nous avons vu que, vers cette époque, le basileus sollicitait du pape le rétablissement de l'unité de l'empire; or, on craignit à Byzance que l'opposition de la cour de Palerme n'empêchât Alexandre III d'entrer dans les vues de Manuel. Pour parer à cette éventualité l'empereur négocia avec la reine Marguerite, veuve de Guillaume Ier et régente du royaume de Sicile, le mariage

1. Cf. *supra*, p. 381.
2. Falcand, *op. cit.*, p. 83; *Annales Ceccanenses*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 285.
3. R. H. G., t. XVI, p. 82.
4. Cf. *supra*, p. 563. En 1158, Manuel cherchait dans l'alliance égyptienne le moyen de combattre la Sicile, cf. Ibn Moyesser, *Recueil des historiens des croisades, Hist. orientaux*, t. III, p. 472.
5. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 303.
6. Kinnamos, IV, 15, p. 175; il s'agissait peut-être de Simon, bâtard du roi Roger, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 307.

du jeune roi Guillaume II avec Maria, l'héritière de l'empire grec[1]. Bien qu'aucun document ne nous renseigne à ce sujet, on ne saurait guère douter que cette proposition de Manuel n'ait eu surtout pour but de désarmer la défiance de la reine de Sicile, quand on voit que l'envoyé du pape à Constantinople est également chargé, en 1166, d'une mission à la cour de Palerme[2]. Ce projet de mariage n'aboutit pas et il semble qu'un moment, à Byzance, on ait envisagé l'hypothèse d'une guerre avec la Sicile[3].

Jusque vers 1171, les renseignements sur les rapports du royaume de Sicile et de l'empire grec nous font défaut. Au moment où il se décida à rompre avec Venise, Manuel tenta de se rapprocher de Guillaume II et lui fit de nouveau proposer la main de sa fille[4]. Bien qu'à cette date Maria ne fût plus l'unique héritière de l'empire, le roi de Sicile consentit à reprendre les négociations précédemment interrompues. Barthélemi, frère de l'archevêque de Palerme, Gautier, fut l'un des négociateurs du côté sicilien[5]. Le mariage fut décidé et l'on convint que la princesse grecque serait conduite à Tarente, au printemps 1172[6]. Ce fût en vain qu'à l'époque indiquée le jeune roi de Sicile qui s'était rendu à Tarente attendit sa fiancée ; la fille de Manuel ne parut jamais[7].

La conduite du basileus dans cette circonstance demeure une énigme. Peut-être faut-il en chercher l'explication dans les négociations qui eurent lieu alors entre l'empire grec et l'empire allemand, négociations qui permirent à Manuel de songer pour sa fille à une plus brillante union[8]. Guillaume II ressentit vivement l'injure qui lui avait été faite ; il devait, quelques années plus tard, après la mort de Manuel, chercher à tirer vengeance de l'empire grec.

1. Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 436 ; ces négociations sont nettement distinguées par lui de celles qui eurent lieu en 1172 ; cf. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 289. Sur la date de ces négociations, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 359, note 1.
2. Falcand, *op. cit.*, p. 106.
3. Cf. *infra*, p. 586.
4. Cf. *infra*, p. 586, et mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 371 et sq.
5. Cf. *Libellus de succ. pontificum Agrigent. ecclesiæ*, dans *Archivio storico siciliano*, n. s., t. XXVIII, p. 149.
6. Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX. p. 439.
7. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 372.
8. Cf. *infra*, p. 596.

Vis-à-vis des grandes villes de l'Italie du Nord, comme vis-à-vis de la Sicile, on peut dire que l'attitude de Manuel a été en rapport étroit avec sa politique envers la papauté et l'empire allemand. Pour favoriser l'opposition faite à Frédéric Barberousse par les villes italiennes, Manuel n'a rien épargné, mais, jusqu'au moment où Ancône s'est donnée à lui, il n'a pas voulu se poser nettement en adversaire de l'empereur allemand et son intervention dans les affaires italiennes s'est exercée officieusement par l'intermédiaire d'agents secrets [1]. De là, vient que nous manquons presque totalement de renseignements à cet égard. Certaines sources disent que Manuel avait su gagner à sa cause presque toutes les villes italiennes [2] ; il y a là, sans doute, une réelle exagération, mais il semble bien que la plupart des cités opposées à Barberousse aient eu leur part des subsides impériaux. Dans sa lutte contre l'empire allemand, Milan fut encouragée et soutenue pécuniairement par le basileus et, après leur défaite, c'est encore l'argent grec qui aida les Milanais à reconstruire leur ville [3]. Parmi les autres cités qui furent subventionnées par le trésor byzantin il faut citer encore Crémone, Pavie, Ancône, Pise, Gênes et Venise [4]. Seuls les rapports de Manuel avec ces quatre dernières villes nous sont connus avec quelques détails.

Après le départ d'Alexis Axouch, les habitants d'Ancône, à une date indéterminée, rentrèrent en rapport avec Manuel Comnène et embrassèrent de nouveau son parti, sans doute, aux mêmes conditions que lors de la mission de Paléologue [5]. Le seul renseignement que nous possédions à ce sujet nous est fourni par Boson, d'après lequel les Ancônitains reçurent beaucoup d'argent pour passer au parti grec [6]. Comme la première fois, non seulement Ancône, mais encore les habitants de la région avoisinante

1. Kinnamos, V, 8, p. 228.
2. Nikétas Choniatès, VII, 1, p. 262. Cf. ce que dit Boncompagni, éd. Gaudenzi, *Bulletino dell' istutito storico italiano*, t. XV, p. 181, de la mission de l'envoyé grec à Ancône, en 1173 : « *Imperabat enim tunc Hemanuel qui miserat istum in Italiam ut compararet quasdam civitates et bona civium, et eisdem post modum suo nomine omnia redderet in feudum.* »
3. Nikétas Choniatès, VII, 1, p. 261.
4. Kinnamos, V, 9, p. 231 ; Nikétas Choniatès, VII, 1, p. 260.
5. Nikétas Choniatès, VII, 1, p. 262.
6. Boson, *Vita Alexandri III*, dans *Lib. Pontif.*, éd. Duchesne, t. II, p. 414.

se laissèrent corrompre par l'or byzantin[1]. En théorie, Ancône, comme Ravenne, dépendait de l'empire allemand, mais en pratique le pouvoir impérial ne s'y faisait guère sentir puisque, quelques années auparavant, lors de leur mission en Italie, Otton de Wittelsbach et Renaud de Dassel se vantaient auprès de Barberousse comme d'un succès important d'avoir réussi à faire prêter le serment de fidélité à l'empereur par les gens de Ravenne, ce qui n'avait pas eu lieu depuis deux cents ans[2]. Ancône fut le siège des intrigues byzantines jusqu'au moment où assiégée par Barberousse, en 1167, elle dut, après un siège de trois semaines, payer tribut à l'empereur et livrer des otages[3]. Néanmoins, pendant les années suivantes, les Ancônitains demeurèrent fidèles à l'alliance grecque. Leur accord avec Manuel leur valut, en 1173, d'être assiégé par Christian de Mayence auquel ils durent payer une contribution de guerre; malgré tout, ils demeurèrent jusqu'à la fin de son règne les alliés de Manuel[4].

Dans l'empire grec, à cause de leur commerce, les républiques de Pise, de Gênes et de Venise occupaient une situation particulière qui permit à Manuel de peser plus directement sur leur politique. Toutes trois, en effet, possédaient, à Constantinople et dans l'empire, des établissements considérables; on jugera de leur importance par le fait que, en 1171, la colonie vénitienne dans la capitale comptait plus de dix mille membres[5]. Le nombre des étrangers résidant sur les terres de l'empire était si grand que Manuel se décida à créer à leur égard une situation spéciale, celle de *bourgeois* soumis à une partie des obligations des sujets grecs. Nous

1. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, cf. Sudendorf, *op. cit.*, t. II, p. 131, Rahewin, III, 21.

2. Sudendorf, *op. cit.*, t. II, p. 132. Sur le siège d'Ancône, cf. *Appendice* à Rahewin, M. G. H. SS., t. XX, p. 491; Vincent de Prague, *ibid.*, t. XVII, p. 683; *Anon. Continuatio Laud*, *ibid.*, t. XVIII, p. 646.

3. *Anon. Laud. Continuatio*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 666.

4. Cf. *infra*, p. 597.

5. Kinnamos, VI, 10, p. 281, ne parle que des Vénitiens, mais cette condition fut étendue à tous les Latins fixés dans l'empire ainsi que cela résulte d'Eustathios, *Opuscula*, p. 290, et des instructions de Grimaldi, Bertolotto, *op. cit.*, p. 397; cf. Tafel, *Komnenen und. Normannen*, Stuttgart, 1870, p. 146, note 291. Dans Muller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente cristiano*, Florence, 1879, p. 11, un acte mentionne que le fisc impérial prétend hériter d'un colon. Sur le service militaire dû par les colons fixés dans l'empire, voir *infra*, p. 578, le traité conclu avec Gênes.

raison que l'empereur entendait que les bourgeois fussent soumis au service militaire, et qu'il exigeait d'eux le paiement de certains impôts[1].

L'importance des intérêts des citoyens des trois républiques, engagés dans des affaires commerciales à Constantinople et dans d'autres villes de l'empire grec, fournissait au basileus un moyen d'action dont il se servit pour tenter d'amener Pise, Gênes et Venise à seconder sa politique italienne.

Les relations de Pise avec Manuel Comnène nous sont connues avec quelque détail à partir de 1161[2]. Vers la fin de cette année, la République envoya à Constantinople deux ambassadeurs, Cocco Griffi[3] et Bottacci, pour conclure un traité de commerce[4]. L'empereur se refusa à traiter si les Pisans ne s'engageaient pas à ne point donner leur appui à l'empereur allemand dans le cas où celui-ci lui déclarerait la guerre. En échange de cet engagement, Manuel offrait aux Pisans des subsides énormes et consentait à conclure un traité de commerce. A ce moment, Pise, redoutant une rupture avec Barberousse, préféra l'alliance allemande à l'alliance byzantine et, en avril 1162, conclut un traité avec Frédéric qui, le 1er mars, s'était emparé de Milan[5]. Dès lors, les rapports de la République avec Manuel se gâtèrent. La colonie pisane de Constantinople était très florissante ; elle avait la jouissance d'un quartier, d'un quai et d'une église qu'administrait toute une série de fonctionnaires[6]. Manuel enleva aux Pisans une partie de ces concessions et les

1. Cf. *infra*, p. 613.

2. Sur ces relations, cf. *Annales Pisani*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 246 et sq., cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 212 et sq.

3. En 1160, ce personnage figure parmi les consuls, Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente cristiano*, p. 9.

4. En avril 1162, ils sont à Constantinople, *ibid.*, p. 10. Sur la manière dont étaient conduites les négociations de ce genre, cf. Neumann, *Zur Geschichte der byzantinisch venetianischen Beziehungen*, *Byz. Zeitschrift*, t. I, p. 366 et sq. Pendant leur séjour à Constantinople, les envoyés pisans prévoyant, sans doute, la rupture prochaine avec l'empire grec, firent passer à la cathédrale de Pise toute l'administration de la fortune mobilière de leur colonie de Constantinople, ils voulaient certainement mettre ainsi leurs biens à l'abri des tentatives de Manuel, cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 212.

5. M. G. H. SS., t. I, p. 282, cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 280.

6. Müller, *Documenti*, etc., pp. 9, 10, 18 et 35. En 1162, la colonie pisane comprenait mille membres, Caffaro, *Annales Januenses*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 33.

expulsant de leur quartier, il les contraignit à aller habiter en dehors de l'enceinte de la ville[1]. Peut-être, cette décision de l'empereur suivit-elle les troubles qui, vers cette époque, s'élevèrent entre les Génois et les Pisans fixés à Constantinople[2]. Abandonné, le quartier pisan ne tarda guère à tomber en ruines ; nous savons qu'un Pisan, en 1166, laissa par testament une somme d'argent aux églises possédées dans la capitale par ses compatriotes, si, dans un délai de deux années, elles étaient relevées de leurs ruines[3].

Pise se rendit bien vite compte que le nouvel état de choses était néfaste pour son commerce, et, en 1168, elle entreprit de se rapprocher de Manuel. Au mois de novembre de cette année, Albert Bulsi, consul, Burgundius et Marco Conti furent envoyés à Constantinople[4]. A l'aller, ils firent escale à Raguse (13 mai 1169)[5]; en juillet 1170, ils étaient encore à Constantinople et signaient un traité avec Manuel[6]. Le 9 novembre 1171, ils étaient de retour à Pise où les avaient accompagnés trois envoyés grecs. Manuel, qui venait de se brouiller avec les Vénitiens, jugeait politique de se rapprocher des Pisans. Ceux-ci obtinrent donc la permission de réintégrer leur ancien quartier, mais leurs consuls durent s'engager à prêter serment de fidélité au basileus et à regarder comme nulle toute convention contraire à ce serment que la République aurait contractée envers des personnes couronnées ou non[7]. De son côté, le basileus promettait d'améliorer les quais et de faire à la cathédrale de Pise les présents accoutumés qui n'avaient pas été distribués depuis quinze années. Au début de l'année 1172, les ambassadeurs byzantins rentrèrent à Constantinople.

Ce traité n'a guère besoin d'explication et il n'est pas douteux que Frédéric Barberousse soit le personnage couronné auquel il est fait allusion. Nous ne savons plus rien des rapports de Pise avec l'empire grec jusqu'à la mort de Manuel.

Comme on l'a vu précédemment, ce fut par l'intermédiaire de

1. Muller, *Documenti*, etc., p. 54 ; cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 213.
2. Cafaro, *Annales Januenses*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 33.
3. Muller, *Documenti*, etc., p. 12.
4. Sur le jurisconsulte Burgundius, cf. Savigny, *Geschichte des röm. Rechts im Mittelalter*, 2e éd., t. IV, p. 394-410.
5. *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, t. I, Zagrab, 1868, p. 10.
6. Miklosich et Muller, *Acta et diplomata*, t. III, p. 13-15.
7. Marango, *Ann. Pisani*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 262.

Paléologue que, vers 1155, les Génois entrèrent en relations avec Manuel Comnène [1] ; un autre agent byzantin, Démétrios Makrembolitès, vint, peu après, à Gênes et décida la République à signer un traité qui devint la base de ses relations avec Byzance [2]. Nous en rappellerons donc ici les clauses principales : Manuel s'engageait à payer chaque année à la République un subside de cinq cents hyperpyres et à lui donner deux *pallia* ; l'archevêque de Gênes, de son côté, devait recevoir dans les mêmes conditions soixante hyperpyres et un *pallium*. L'empereur offrait de payer en une fois quatorze annuités de la somme promise à la commune, soit sept mille hyperpyres. En outre, les Génois obtenaient la jouissance à Constantinople d'un entrepôt et des quais dans la partie de la ville où étaient déjà installés les Pisans et les Vénitiens. Il était, en outre, stipulé que si la situation de l'entrepôt et des quais avait été fixée par Paléologue ou le sébaste Doukas, on tiendrait les promesses faites à ce sujet. De plus, les Génois recevaient l'autorisation de s'installer dans d'autres villes de l'empire où le basileus s'engageait à les traiter sur le même pied que les Pisans ; par suite, au lieu de subir des droits s'élevant à 10 °/₀ *ad valorem*, ils n'avaient à payer que 4 °/₀ [3]. En échange de ces avantages, les Génois s'engagèrent à ne s'associer à aucune entreprise qui exposerait le basileus à perdre sa terre et son honneur (exception était faite pour les conquêtes que l'empereur pourrait faire en Syrie, dans les régions où les Génois avaient des intérêts). Il était encore stipulé que les Génois établis dans l'empire devraient collaborer à sa défense, et seraient justiciables des consuls de la République.

Manuel Comnène paraît avoir témoigné peu d'empressement à ratifier la convention passée par Makrembolitès ; sans doute, il fut peu satisfait du traité conclu, au mois de novembre 1156, par les Génois avec le roi de Sicile, Guillaume II [4]. Ce n'est qu'en 1157

1. Cf. *supra*, p. 358.
2. Ce traité est édité dans *Historiæ patriæ monumenta, Liber jurium*, t. I, p. 183 et par Bertolotto, *Documenti sulle relazioni di Genova coll impero bizantino*, dans *Atti della Società ligure di storia patria*, t. XXVIII (1896), p. 343 et sq.
3. Cf. Caffaro, *Annales Januenses*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 23, qui mentionne la concession d'une église. Cf. *supra*, p. 159.
4. Cf. mon *Histoire de la domination normande*, t. II, p. 246.

que la République envoya Amico de Murta réclamer du basileus l'exécution de ses engagements et prendre possession des quais et du quartier concédés [1]. En 1160, nous trouvons, comme chef du quartier génois de Constantinople, Enrico Guercio [2]; mais le traité de 1155 ne fut jamais entièrement exécuté par le basileus qui n'envoya pas une seule fois à Gênes les *pallia* qu'il s'était engagé à donner chaque année [3].

Bientôt après, les Génois prirent le parti de Frédéric Barberousse auquel ils s'unirent par le traité d'avril 1162 [4]. Cette nouvelle orientation de leur politique dut être vue à Constantinople peu favorablement. Nous ne savons pas néanmoins si l'on doit établir un rapprochement entre cette évolution des Génois et l'échauffourée qui se produisit à Constantinople cette même année. Des troubles éclatèrent dans la capitale et les Pisans secondés par les Grecs et les Vénitiens attaquèrent et pillèrent pendant deux jours le quartier génois [5]. Au cours des bagarres, un jeune Génois, Ruffo, fut tué; finalement la colonie subit des pertes évaluées à trente mille hyperpyres [6].

A la suite de ces événements, les Génois abandonnèrent Constantinople. Deux ans plus tard, Manuel, désireux de détacher Gênes de Barberousse, se décida à entamer de nouvelles négociations. En 1164, pour répondre aux offres de l'empereur qui proposait d'en revenir au traité de 1155, une ambassade génoise se rendit à Constantinople [7]; elle était composée de Corso, d'Ansaldo Maltone et de Nicolas di Rodolfo. Cette mission ne réussit pas, et c'est seulement en 1168 qu'Amico de Murta fut chargé d'ouvrir de nouveaux pourparlers [8]. Les instructions données à l'ambas-

1. Caffaro, *Annales Januenses*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 25. Cette même année 1157, le traité fut rendu exécutoire, cf. *Atti della Società ligure di storia patria*, t. I, p. 192.
2. Caffaro, *Annales Januenses*, p. 30.
3. Cela résulte des instructions données à l'ambassadeur Grimaldi qui, en décembre 1174, reçoit l'ordre de réclamer les *pallia* dus depuis la convention passée avec Makrembolitès, soit pour dix-neuf années, Bertolotto, *op. cit.*, p. 368.
4. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 296-297.
5. Caffaro, *Annales Januenses*, p. 33, d'après lui la colonie génoise comprenait trois cents membres.
6. Cf. les instructions données à Grimaldi, Bertolotto, *op. cit.*, p. 370.
7. Caffaro, *Annales Januenses*, p. 61.
8. *Id.*, p. 78.

sadeur nous ont été conservées[1]. Amico devait réclamer, comme indemnité, une somme de 430.000 hyperpyres, mais avait pouvoir de se contenter de 20.000[2]. Gênes demandait à Manuel une souscription annuelle jusqu'à la fin des travaux de l'église cathédrale San Lorenzo, souscription qui serait alors transformée en un don aux chanoines, et pour le patriarche un cadeau égal, si possible, à celui que recevait le patriarche de Venise, mais, en tout cas, de même importance que celui du patriarche de Pise. En outre, au point de vue commercial, Amico devait réclamer l'exemption totale de droits dont jouissaient les Vénitiens, le droit de faire le commerce des étoffes de soie, et la jouissance à Constantinople de quais et d'entrepôts égaux, si possible, à ceux des Vénitiens, tout au moins à ceux des Pisans. En outre, la République demandait des quais dans tous les ports byzantins et la concession d'une indemnité à tout Génois ayant subi quelque dommage en collaborant à la défense de l'empire. En échange, Gênes acceptait de fournir trente galères dont Manuel paierait les équipages au tarif des troupes latines qu'il avait à son service.

Amico de Murta fut bien loin d'obtenir les conditions que réclamait la République et le projet qu'il signa, en octobre 1169, n'accordait aux Génois qu'une faible partie de leurs demandes[3].

La convention passée par l'ambassadeur stipulait les conditions suivantes : ni pour son propre compte, ni pour celui d'un personnage quelconque, couronné ou non, la République n'entreprendra quoi que ce soit pouvant porter atteinte à la terre ou à l'honneur du basileus ; elle s'abstiendra d'appuyer toute mesure de cet ordre, soit par ses conseils, soit par son argent, soit enfin par sa flotte[4]. En cas d'attaque du territoire de l'empire, les Génois résidant dans les possessions byzantines sont tenus de le défendre. Si l'attaque prévue est dirigée par une flotte de cent galères, tous les Génois habitant l'empire doivent s'embarquer sur les galères grecques

1. Bertolotto, *op. cit.*, p. 347. Il y est fait allusion à une précédente ambassade d'Amico.

2. Peut-être faudrait-il lire 43.000 au lieu de 430.000.

3. *Historiæ patriæ monumenta, Liber jurium*, I, p. 252 ; Bertolotto, *op. cit.*, p. 352 356. Il est fait allusion à l'une des clauses particulières à ce traité (paiement de vingt-six annuités de la subvention) dans un diplôme de Manuel, daté de mai 1170, Bertolotto, *op. cit.*, p. 366.

4. Le personnage couronné ou non est, sans aucun doute, Barberousse.

pour le temps qui sera nécessaire ; ils toucheront une solde égale à celle payée aux Latins au service du basileus et devront être débarqués soit à Constantinople, soit dans une autre ville de l'empire. Autant que possible, l'équipage de chaque galère sera formé uniquement de Génois ; toutefois, si ceux-ci ne sont pas assez nombreux pour former un équipage complet, ils embarqueront avec les autres étrangers. Les Génois pourront laisser vingt hommes à terre pour garder leurs navires et leurs biens. La République garantit au basileus, contre un personnage couronné ou non, les personnes, les navires, l'argent et toutes les choses qu'il enverra à Gênes ; elle ne s'oppose pas à l'occupation par l'empereur d'un pays quelconque ; exception est faite pour la Syrie, mais seulement dans le cas où le basileus ne garantirait pas aux Génois leurs droits. Diverses clauses réglaient la situation juridique des Génois et fixaient les tribunaux compétents pour régler les contestations. Suivant les cas, les tribunaux grecs ou génois évoqueront les causes.

De son côté, Manuel s'engageait à accorder aux Génois, un quartier, un quai et une église dans le quartier d'Orkou, en dehors de Constantinople, à payer chaque année cinq cents hyperpyres et deux *pallia* à la commune, et soixante hyperpyres et un *pallium* à l'archevêque de Gênes. Il promettait de payer en une seule fois vingt-six annuités. A Constantinople, les droits de douane étaient fixés à 4 °/₀ ; dans les autres villes de l'empire, les Génois obtenaient les mêmes conditions que les Latins. Libre accès était assuré aux vaisseaux de la République dans tous les ports de l'empire, exception faite pour Rossia et Matracha [1]. Les Génois s'engageaient à ne pas vendre au détail dans la capitale [2]. Enfin, le basileus interdisait l'exercice du droit d'épave.

Il ressort avec évidence que, à ce moment, Manuel Comnène a

1. Il s'agit vraisemblablement de Matrica, dans la presqu'île de Taman, entre la mer Noire et la mer d'Azov, et du pays des Russes, cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 206. Desimoni, *Memoria sui quartieri dei Genovesi a Constantinopoli nel secolo XII, Giornale ligustico*, t. I (1874), p. 156, a montré que Gênes tenta inutilement de faire lever cet interdit.

2. Le texte pur me paraît ici corrompu, il porte le mot « vendere » ; cette défense ne se conçoit pas ; il faut lire « divendere » ainsi que cela résulte du diplôme postérieur de Manuel, Miklosich et Muller, *Acta et diplomata*, t. III, p. 35, où il est interdit aux Génois de vendre au détail.

cherché à faire jouer par Gênes dans l'Italie du nord un rôle analogue à celui qu'Ancône remplissait depuis quelques années; mais, de ce côté, les projets du basileus ne réussirent pas, car les Génois, estimant, sans doute, que les avantages promis ne compensaient pas les risques à courir, refusèrent de faire de leur ville le centre des intrigues grecques en Italie. Les clauses de ce traité ne furent donc pas agréées à Gênes et l'on envoya à Amico de Murta des instructions pour qu'il demandât certaines modifications[1]. Celles-ci portaient tout d'abord sur la clause relative à un personnage couronné, clause dont la République réclamait la disparition. On voit par là que Gênes avait peur de s'attirer les représailles de Barberousse. Il fut donc prescrit à Amico de n'accepter cette clause que si la cour de Constantinople y tenait essentiellement. Les autres articles étaient aussi l'objet de précisions et de modifications. L'obligation du service militaire dû par les Génois fixés dans l'empire était acceptée, mais on demandait que la modification suivante fût introduite dans cet article : en cas d'attaque partielle de l'empire grec ne seront tenus que les Génois habitant la province menacée; la clause du traité n'étant applicable qu'en cas d'attaque générale par une flotte de plus de cent trirèmes; Gênes réclamait encore que le quartier concédé à Constantinople fût dans l'intérieur de la ville, de préférence entre le quartier des Vénitiens et le palais du despote l'Ange, ou bien encore, près de la place du Perforum[2]. La République, toutefois, acceptait que la concession fût située à Péra, mais en réservant tous ses droits pour le jour où les Latins seraient de nouveau admis dans l'intérieur de Constantinople; elle demandait, en outre, que l'on désignât, dès maintenant, les emplacements qui lui seraient destinés dans le cas où cette éventualité se réaliserait. Enfin, Gênes réclamait le paiement des indemnités qui lui étaient dues.

Amico de Murta réussit à obtenir certaines modifications. Le 10 avril 1170, le préfet de la ville, Basile Kamatéros, fixait les limites du quartier de Koparion dont les Génois avaient obtenu la concession[3]. Au mois de mai, un chrysobulle de Manuel confir-

1. Bertolotto, *op. cit.*, p. 345.
2. Cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 210, note 1.
3. Bertolotto, *op. cit.*, p. 364.

mait la concession aux Génois du quartier, situé à l'intérieur de la capitale, dont ils avaient déjà été investis[1].

Ces négociations terminées, Amico de Murta revint à Gênes où, en juin, était arrivée la mission byzantine dont nous avons déjà mentionné la visite à Alexandre III[2]. Les envoyés grecs étaient venus de Terracine sur des navires génois dont ils avaient demandé l'envoi. Ils apportaient avec eux une somme de 56.000 hyperpyres que Manuel Comnène destinait aux Génois qu'il désirait décider à embrasser son parti contre Barberousse. La commune se refusa à conclure quoique ce fût avant le retour d'Amico de Murta, car elle ne connaissait pas encore le résultat des négociations. Quand son ambassadeur fut revenu, la République trouva qu'entre les paroles des envoyés grecs et les actes de l'empereur il y avait un abîme et se refusa, au grand déplaisir des Byzantins, à accepter l'alliance proposée[3]. Pour expliquer son attitude au basileus, Gênes décida d'envoyer encore une fois Amico de Murta à Constantinople[4]. C'est, sans doute, à la suite des négociations alors conduites par l'ambassadeur génois que Manuel consentit à signer le traité qui nous est parvenu vidimé dans un acte d'Isaac l'Ange[5]. Comme en 1169, Gênes dut prendre l'engagement de ne rien faire contre la terre ou la couronne de l'empereur (exception étant toujours faite pour la Syrie). Les clauses relatives au service militaire dû par les Génois fixés dans l'empire et à leur for ne furent point modifiées dans leurs parties essentielles. On ne stipule point les conditions de l'embarquement et l'on ne parle point de l'obligation pour l'empereur de ramener les Génois à Constantinople ou

1. Bertolotto, *op. cit.*, p. 366.
2. Oberti, *Annales*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 86.
3. En 1172, la commune se vanta auprès de Christian de Mayence d'avoir refusé les présents de Manuel, soit 28.000 hyperpyres, Oberti, *Annales*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 96. A propos de la remarque, faite par l'auteur des *Annales Januenses*, sur la différence qui existait entre les promesses des ambassadeurs grecs et le traité obtenu par Amico de Murta, on peut remarquer que le chrysobulle de mai 1170 se borne à faire concession aux Génois d'un quartier à Constantinople, à leur promettre un subside annuel, mais sans rien dire des droits commerciaux. Il est permis de trouver là l'explication des paroles du chroniqueur.
4. Oberti, *Annales Januenses*, p. 86.
5. Miklosich et Muller, *Acta et diplomata*, t. III, p. 33, Bertolotto, *op. cit.*, p. 420 et sq. Cet acte de Manuel n'est pas daté, mais il y est question de la concession d'un quartier faite aux Génois à l'intérieur de Constantinople ; le document est donc en rapport avec les actes d'avril et de mai 1170.

dans une ville de l'empire. En ce qui concerne les ambassadeurs venant à Gênes, la République garantit leur sécurité ; mais on ne parle plus de la garantie des navires et de l'argent que le basileus pourrait envoyer. Manuel, de son côté, assurait, dans l'intérieur de sa capitale, la jouissance d'un quai, d'un quartier et d'une église, promettait un subside annuel de 500 hyperpyres et de 2 *pallia* à la commune et un autre à l'archevêque de 60 hyperpyres et de 1 *pallium*, fixait à 4 °/ₒ les droits commerciaux à payer par les Génois à Constantinople ; ceux-ci obtenaient le droit de trafiquer dans les ports de l'empire, à l'exception de Rossia et Matracha : mais il leur était interdit de faire le commerce au détail dans la capitale. Enfin, diverses clauses réglaient, au point de vue juridique, la situation des Génois établis dans l'empire.

Peu après la conclusion de cet accord, le quartier génois de Constantinople fut de nouveau attaqué et pillé[1]. Manuel Comnène, mécontent du refus de la République de s'allier avec lui, fut-il l'inspirateur de ce mouvement populaire? Cela ne semble pas probable. Kinnamos rend les Vénitiens seuls responsables de cette émeute. Les instructions, données, en 1174, à l'ambassadeur Grimaldi, nous confirment le rôle des Vénitiens et nous font connaître la part prise au pillage par les Pisans. Manuel, pour punir les auteurs de l'émeute, confisqua leur argent aux Vénitiens et aux Pisans. Cet événement n'altéra pas les rapports de Gênes avec Byzance, car nous savons que, lors de l'attaque des côtes de l'empire par le doge, les Génois fixés à Almyro refusèrent, malgré leurs objurgations, de faire cause commune avec les Vénitiens[2]; ils perdirent même, à cette occasion, plusieurs vaisseaux[3].

Malgré que l'empereur eût ordonné de réparer le dommage dont avaient été les victimes les Génois fixés dans sa capitale, ceux-ci n'obtinrent rien et, en décembre 1173, la République envoya à

1. Kinnamos, VI, 10, p. 282. Les instructions à Grimaldi mentionnent : « *perditam quoque emboli de Coparia de novo Janue dati* », Bertolotto, *op. cit.*, p. 371 ; le même document mentionne le rôle des Vénitiens et des Pisans dans cette affaire, *ibid.*, et p. 383.

2. Bertolotto, *op. cit.*, pp. 371 et 397. Ceci me paraît montrer que c'est à tort qu'Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 212, accuse Manuel d'avoir été l'instigateur du pillage du quartier génois.

3. Bertolotto, *op. cit.*, pp. 387 et 388.

Constantinople Grimaldi pour présenter toutes ses réclamations [1]. Les instructions de cet ambassadeur lui recommandaient d'obtenir la concession d'une église et l'accroissement du quartier génois, en se faisant céder les maisons qui s'étendaient entre celui-ci et la mer [2]. Grimaldi devait, en outre, faire ses efforts pour obtenir un deuxième quai et réclamer le paiement de l'annuité de 60 hyperpyres et d'un *pallium* promis chaque année au patriarche. Cette promesse n'avait jamais été tenue depuis le temps de Makrembolités [3]. De ce chef, la République réclamait dix-neuf annuités. De plus, jamais les cadeaux annuels de trois *pallia* (deux pour la commune et un pour l'archevêque) n'avaient été faits, d'où réclamation de 3.040 hyperpyres représentant dix-neuf annuités de 160 hyperpyres, somme à laquelle étaient évalués les trois *pallia* à recevoir chaque année.

L'ambassadeur avait encore ordre d'obtenir une souscription annuelle de dix hyperpyres pour l'achèvement des travaux de la cathédrale de Gênes, souscription qui, une fois l'édifice achevé, continuerait à être versée au profit des chanoines [4]. Enfin, pour en finir avec la question des cadeaux, Gênes recommandait à Grimaldi d'obtenir le paiement de vingt annuités ou davantage si possible des subsides payés par l'empire (500 hyperpyres et deux *pallia*) [5].

Venait ensuite la liste des pertes dont Gênes demandait à être indemnisée pour le pillage de son quartier en 1162 [6], pour des navires perdus [7], pour le pillage du quartier de Koparion [8] ou pour des dommages subis par des particuliers en diverses circonstances. L'ensemble des réclamations de Gênes s'élevait à la somme de 84.260 hyperpyres.

Nous ne savons pas ce qu'il advint de ces demandes, car nous n'avons plus dès lors aucun renseignement sur les rapports de

1. Bertolotto, *op. cit.*, p. 368 et sq., a publié le serment de Grimaldi et ses instructions.
2. *Id.*, p. 369.
3. *Ibid.*
4. *Id.*, p. 370.
5. *Ibid.*
6. *Id.*, p. 371.
7. *Id.*, pp. 370, 371, 387, 397, 400.
8. *Id.*, pp. 371 et 383.

Gênes avec Byzance, pendant les dernières années du règne du fils de Jean Comnène.

A l'époque de Manuel Comnène, un changement radical se produisit dans les rapports de Byzance avec Venise. Depuis Alexis Ier Comnène, l'empire grec s'était presque constamment appuyé sur les Vénitiens ; à cette entente Byzance avait gagné, dans ses guerres contre les Normands, l'appui de la flotte de la République qui, de son côté, avait bénéficié pour son commerce de nombreuses concessions faites par les basileis. Jean Comnène avait tenté de se passer des Vénitiens et leur avait enlevé leurs privilèges commerciaux, mais il avait dû bien vite revenir à l'alliance vénitienne et celle-ci demeura jusqu'au siège de Corfou l'une des bases de la politique byzantine. A partir de cette date, le caractère des relations vénéto-byzantines changea entièrement. Manuel Comnène ne pardonna point aux Vénitiens la mascarade où on l'avait impitoyablement raillé sur ses défauts physiques, et chercha l'occasion propice pour en tirer vengeance. Venise, de son côté, se montrait inquiète de la politique italienne du basileus et vit sans plaisir les tentatives de Manuel sur Ancône. Elle craignait, en effet, que, grâce à l'or grec, cette ville ne devînt une redoutable rivale pour ses marchands et que l'établissement des Byzantins sur les deux rives de l'Adriatique ne portât atteinte à la liberté de son commerce maritime. Ces craintes durent redoubler quand, en 1166, les armées byzantines occupèrent de nouveau la Dalmatie. Pourtant, pendant quelques années, la haine de Barberousse réunit dans une action commune la République et l'empereur grec.

Pendant la période qui s'étend depuis la prise de Corfou par Manuel Comnène jusque vers 1166, les sources sont muettes sur les relations de Venise et de Byzance. Nous voyons alors la République demander au basileus d'intervenir dans la lutte des villes italiennes contre Frédéric Barberousse, lui promettant, s'il se décidait à agir, qu'il verrait bientôt toutes les cités de l'Italie du nord se grouper autour de lui [1]. Manuel saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte et décida de poursuivre les négociations, mais en leur conservant un caractère secret [2]. Le sébaste Nicé-

1. Kinnamos, V, 9, p. 230.
2. *Id.*, V, 9, p. 231.

phore Chalouphès fut envoyé dans ce but en Italie. Il était chargé, en distribuant de larges subsides, de créer des partisans à son maître. Chalouphès se rendit à Venise, mais prit la précaution de laisser à Durazzo la plus grande partie des sommes mises à sa disposition. L'entente avec Venise se fit rapidement ; très probablement c'est alors que les Vénitiens s'engagèrent à fournir au basileus une flotte de trois cents vaisseaux en cas d'expédition maritime [1]. Les négociations s'étendirent à d'autres villes, et nous savons que Crémone et Pavie traitèrent avec l'empereur grec. Les paroles de Kinnamos, que nous avons citées plus haut, permettent de supposer que l'entente de Venise avec Manuel précéda et détermina dans une certaine mesure l'accord des cités italiennes entre elles [2].

Les relations entre Byzance et les Vénitiens se poursuivirent les années suivantes : nous trouvons, en effet, le 10 décembre 1167, trois ambassadeurs grecs à Venise ; malheureusement nous ignorons l'objet de leur mission [3]. Peut-être, pourrait-on supposer que l'occupation d'Ancône [4] et celle de la Dalmatie ont mécontenté la République et soulevé ses protestations ; nous voyons, en effet, que Venise a tenté, vers ce moment, de se rapprocher de la Hongrie, alors en guerre avec Byzance ; ce rapprochement est marqué par le mariage du fils du doge Michiel Vitale avec une parente du roi Etienne (17 décembre 1167) [5] ; les progrès des Hongrois en Dalmatie empêchèrent cette union d'avoir des conséquences politiques et amenèrent peu après la rupture [6]. En tout cas, il n'est pas douteux que, pendant les années suivantes, commença entre

1. Kinnamos, V, 12, p. 237.

2. Cf. les paroles prêtées à Chalouphès par Kinnamos, V, 9, p. 230. Le traité d'alliance entre Crémone, Bergame, Mantoue et Plaisance est du 8 mars 1167 ; les Milanais donnèrent leur adhésion au début d'avril ; enfin, le 1er décembre fut constituée la ligue lombarde ; cf. Prutz, *op. cit.*, t. II, p. 55 et sq. et p. 99 et sq. L'ambassade de Chalouphès est donc antérieure au mois de mars 1167 ; elle doit se placer vers 1166, car cette année, après la conquête de la Dalmatie, Chalouphès en reçut le gouvernement, cf. *supra*, p. 485.

3. *Annales venetici breves*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 71.

4. En 1168, Venise attaque les vaisseaux d'Ancône, *Annales venet. breves*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 71 ; Dandolo, *Chronicon*, Muratori R. I. SS., t. XII, p. 292. Sur la politique de Venise dans l'Adriatique, cf. Lenel, *Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria*, Strasbourg, 1897, p. 23 et sq.

5. *Annales venetici breves*, M. G. H. SS., t XIV, p. 71 ; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 292.

6. Dandolo, *loc. cit.*

Byzance et Venise une période de tension politique dont la rupture de l'année 1171 fut la conséquence [1].

Quelles furent les causes de cette rupture ? Dandolo raconte que Manuel, ayant négocié le mariage de sa fille Maria avec le roi de Sicile, Guillaume II, et s'étant décidé à ne point donner suite à ce projet, demanda au doge s'il pouvait compter sur son appui au cas où la guerre éclaterait entre Byzance et le royaume normand [2]. Le doge, à cette demande, répondit par la négative. Manuel aurait conçu de ce refus une violente irritation et n'aurait plus songé qu'à tirer vengeance des Vénitiens. On a rejeté le récit de Dandolo, en se basant sur le fait que la rupture du basileus avec Guillaume II était seulement de 1172, soit une année après le début des hostilités entre Byzance et Venise [3]. Ce raisonnement, qui, à première vue, paraît irréfutable, me paraît pourtant défectueux si l'on remarque qu'il y a eu, comme nous l'avons dit plus haut, non pas une fois, mais deux (en 1166 et 1172), des négociations entamées entre Byzance et Palerme pour le mariage de la princesse Maria avec Guillaume II [4]. Il ne s'agit donc pas nécessairement du projet de 1172, et il peut parfaitement être question du projet de 1166. Remarquons que, d'après Dandolo, Manuel envoya pour cette négociation trois ambassadeurs à Venise ; or, nous l'avons vu, en décembre 1167, trois envoyés grecs étaient occupés à négocier avec le doge. N'y a-t-il pas lieu d'identifier cette mission byzantine avec celle dont parle Dandolo, et n'est-on pas en droit de conclure que le témoignage de celui-ci, se rapportant au projet de 1166, est parfaitement recevable ? On peut donc admettre que le refus des Vénitiens de le soutenir contre les Normands a décidé Manuel à rompre avec Venise, mais, en tout cas, il y a eu d'autres causes à la rupture.

Dans les divers entrepôts qu'ils avaient à Constantinople et dans les autres villes de l'empire grec, les Vénitiens avaient entassé d'énormes richesses ; il est parfaitement admissible de supposer

1. M. Pisani. *op. cit.*, p. 34, croit que Manuel poussa les gens de Zara à se révolter, en 1170.
2. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 291.
3. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 215 ; il admet d'ailleurs qu'il a pu y avoir d'autres négociations.
4. Cf. *supra*. p. 570, et Chalandon, *op. cit.*, t. II, pp. 358, 368 et 371.

que le basileus, dont les besoins d'argent étaient grands et le trésor vide, ait vu dans la confiscation des biens des Vénitiens un moyen d'améliorer sa situation financière [1]. D'après Kinnamos, Manuel aurait voulu punir les Vénitiens de l'attaque dirigée par leur colonie de Constantinople contre les marchands génois fixés dans la capitale [2]. Ce renseignement est confirmé par les instructions de Grimaldi [3]. Enfin, pour Nikétas Choniatès, la superbe des Vénitiens fixés à Constantinople aurait excité contre eux une animosité générale partagée par l'empereur qui voyait mépriser ses ordres [4]. Il est, en outre, parfaitement possible que Venise ait protesté contre l'occupation de la Dalmatie par les troupes byzantines.

Très vraisemblablement, tous ces motifs différents ont agi sur l'esprit du basileus et ont pesé sur la décision qu'il prit. Résolu à enlever aux Vénitiens la situation privilégiée qu'ils occupaient dans l'empire, Manuel s'arrangea pour tirer de la rupture le plus grand bénéfice qu'il lui fût possible.

A partir de 1170, la situation devient de plus en plus tendue; soi-disant pour les punir d'une agression dont ils s'étaient rendus coupables contre les Génois, Manuel confisqua l'argent que les Vénitiens fixés dans ses états avaient en leur possession [5]. En réponse à cette décision, le doge interdit aux sujets de la République tout commerce avec l'empire grec [6]. A la suite de cette mesure, la plupart des Vénitiens établis en territoire grec durent regagner leur patrie, et ainsi l'empire grec se trouva privé d'une partie importante des recettes des douanes [7]. En présence de cette situation, Manuel Comnène tint une conduite parfaitement malhonnête, mais fort habile. Une ambassade fut envoyée à Venise pour y faire connaître les propositions impériales. Le basileus demandait la reprise des relations commerciales, promettait la

1. L'*Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 78, fait allusion à la jalousie de Manuel à l'égard des richesses des marchands vénitiens; cf. Nikétas Choniatès, V, 9, p. 233.
2. Kinnamos, VI, 10, p. 282.
3. Cf. Bertolotto, *op. cit.*, p. 371 : « *cum inde culpabiles essent* ».
4. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
5. Cf. Bertolotto, *op. cit.*, p. 371.
6. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, pp. 291 et 293.
7. Peu après, vingt mille Vénitiens regagnent l'empire grec, cf. *infra*, p. 588.

sécurité aux marchands vénitiens et enfin faisait briller aux yeux du doge la perspective d'obtenir le monopole du commerce dans l'empire grec [1]. Ces offres dissipèrent les craintes que le doge avait un moment conçues et les relations commerciales furent rétablies; plus de vingt mille Vénitiens retournèrent en territoire grec, emportant avec eux d'immenses quantités de marchandises. En même temps, le doge envoyait à Constantinople deux représentants, Sebastiano Ziani et Orio Mastropietro [2].

Une fois les Vénitiens réinstallés dans les divers ports de l'empire, Manuel Comnène résolut de les faire arrêter en masse et de confisquer leurs biens et leurs vaisseaux; il décida aussitôt les mesures nécessaires à l'exécution de ce dessein [3]. A Constantinople, où la colonie vénitienne était particulièrement importante, on prit les plus grandes précautions pour que réussit le coup de force projeté. On fit venir des troupes de tous les côtés, et la capitale fut mise en état de défense. Les mouvements de l'armée inspirèrent aux Vénitiens quelques inquiétudes et leurs ambassadeurs demandèrent des explications. Le basileus donna audience aux envoyés vénitiens et prononça tous les serments qui lui furent demandés. Ces engagements solennels ne l'empêchèrent pas d'exécuter le plan qu'il avait si soigneusement préparé; le 12 mars 1171, tous les Vénitiens qui se trouvaient sur le territoire grec furent arrêtés et eurent leurs biens confisqués [4].

Dans la seule ville de Constantinople, plus de dix mille Vénitiens furent entassés dans les prisons qui se trouvèrent insuffisantes. Pour loger tous les prisonniers, on dut en enfermer un grand nombre dans les divers couvents de la ville. L'encombrement était si grand que, au bout de quelques jours, on fit remettre en liberté sous caution un certain nombre de captifs. Les mesures

1. *Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 78; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, pp. 291 et 293.

2. Cf. le curieux document relatif aux grandes expéditions de marchandises par les Vénitiens, publié dans Besta, *La cattura dei Veneziani in Oriente per ordine dell' imp. Emmanuele Comneno*, Feltre, 1900, p. 8, note 5.

3. Kinnamos, VI, 10, p. 282; Nikétas Choniatès, V, 9, p. 223; *Annales venetici breves*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 72; *Historia ducum veneticorum*, *ibid.*, p. 78; Martino da Canale, dans *Arch. storico italiano*, t. VIII, p. 312; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 293.

4. Sur l'erreur de date commise par la *Cronaca di Marco*, *Arch. storico italiano*, t. VIII, p. 260, cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 217, note 5.

décrétées par le basileus furent exécutées à Constantinople avec une si parfaite exactitude qu'un très petit nombre de Vénitiens réussirent à s'échapper. Quelques-uns pourtant purent s'embarquer sur un vaisseau byzantin dont le capitaine était un de leurs compatriotes et quittèrent le port. On tenta vainement de les rejoindre; échappant à leurs poursuivants, ils atteignirent Acre où ils trouvèrent un refuge [1].

Nous manquons de détails sur la manière dont les choses se passèrent dans les diverses provinces de l'empire. Nous savons cependant que les vaisseaux byzantins arrêtèrent en pleine mer les navires vénitiens, et les sources nous font connaître que les Vénitiens qui formaient la colonie d'Almyro, sur le golfe de Volo, réussirent en partie à échapper au sort qui leur était réservé. Vingt galères les transportèrent à Venise, où ils débarquèrent, au moment où le doge informé des récents événements venait de décider de faire demander des explications au basileus. Leur arrivée fit changer les décisions prises ; quand elle connut la manière dont avaient été exécutés les ordres de Manuel, la population à grands cris réclama vengeance et la République décidant la guerre rappela aussitôt tous les Vénitiens fixés à l'étranger [2].

De mars à septembre, on s'occupa d'équiper la flotte ; celle-ci comprit plus de cent-vingt vaisseaux, dont cent galères. A la fin de septembre, tout était prêt et les navires vénitiens mirent à la voile. En cours de route, la flotte, dont le doge lui-même avait pris le commandement, vit ses forces s'accroître d'une dizaine de vaisseaux que lui fournirent Zara et d'autres cités dalmates [3]. On attaqua d'abord les villes de Dalmatie où les Byzantins s'étaient réinstallés depuis quelques années. Trau ne résista pas et ouvrit ses portes, mais il n'en fut pas de même de Raguse qui tenta de repousser l'ennemi. Attaquée, la ville fut presque aussitôt en-

1. Sur les Vénitiens qui échappèrent de Constantinople, cf. Kinnamos, *loc. cit.*, Nikétas Choniatès, *loc. cit.*, *Cronaca di Marco, loc. cit.*, et Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 168.

2. *Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 78, Martino da Canale, dans *Archivio storico italiano*, t. VIII, p. 312 ; Kinnamos, VI, 10, p. 282-285 ; Nikétas Choniatès, V, 9, p. 224 ; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 293 ; Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 168. Sur l'arrestation des navires en mer, cf. Besta, *op. cit.*, p. 10.

3. *Annales venetici breves*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 72 ; Dandolo, *loc. cit.*

levée; elle dut s'engager à payer une rançon considérable et fut contrainte de raser une partie de ses murailles. On mit à bas notamment une tour qui avait été livrée aux troupes byzantines. L'archevêque de la ville dut s'engager à reconnaître comme métropolitain le patriarche de Venise. Enfin, les bannières impériales furent renversées et remplacées par le lion de Saint-Marc[1].

Après ce premier succès, la flotte gagna Négrepont. où les Vénitiens débarquèrent[2]. A ce moment, les opérations se ralentirent; le doge, invité par certains officiers de la cour à négocier avec Manuel Comnène, envoya à Constantinople deux ambassadeurs[3]. En attendant l'issue des négociations, les Vénitiens allèrent occuper l'île de Chio où ils s'installèrent pour hiverner. La situation de l'île au milieu de l'Archipel était particulièrement favorable pour une guerre maritime et, de là, les navires vénitiens chargés de ravager les côtes de l'empire rayonnèrent dans toutes les directions[4].

Les ambassadeurs revinrent bientôt de Constantinople où ils n'avaient pu avoir une audience du basileus; celui-ci, qui cherchait à prolonger les négociations, les avait fait accompagner par un officier qui demanda l'envoi d'une nouvelle mission à laquelle il assurait un meilleur succès[5]. Cette demande fut agréée et de nouveaux pourparlers s'engagèrent[6].

On atteignit ainsi le mois d'avril 1172. A ce moment, la situation sanitaire de l'armée vénitienne devint si mauvaise que l'on dut quitter Chio où un mal mystérieux avait enlevé plus de six mille hommes. Pour expliquer l'épidémie qui ravageait les rangs de l'armée, on accusa l'empereur d'avoir fait empoisonner le vin et

1. *Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 79; cf. Jirecek, *Die Bedeutung von Ragusa in der Handelsgeschichte des Mittelalters*, Vienne, 1899, p. 48.

2. *Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 79-80; Dandolo, *loc. cit.*; d'après Kinnamos, VI, 10, p. 283, les Vénitiens auraient été repoussés, l'île étant en état de défense.

3. Ces deux ambassadeurs furent Pascal, év. d'Equilio ou Iesolo, et Manassé Badovario, cf. *Historia ducum veneticorum*, *loc. cit.*, et Dandolo, *loc. cit.*

4. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 295, dit que le doge s'abstint d'actes hostiles, espérant obtenir la paix; cf. pourtant Bertolotto, *op. cit.*, pp. 371 et 388, où il est question des pertes subies alors par les Génois.

5. D'après Dandolo, *loc. cit.*, Manuel voulait se renseigner sur les forces vénitiennes.

6. On adjoignit aux deux précédents ambassadeurs Filippo Greco, cf. *ibid.*

l'eau. Cependant, la flotte grecque avait fini par être mobilisée et faisait voile vers Chio, sous les ordres de l'akolouthe Aaron. En apprenant l'approche de l'ennemi, les Vénitiens décidèrent de quitter Chio et gagnèrent Panagia, où l'épidémie continua à exercer ses ravages. C'est là que la seconde ambassade envoyée à Constantinople revint annoncer son échec. Pas plus que la précédente, elle n'avait pas pu voir l'empereur qui avait appris le mauvais état de l'armée[1]. Avec les ambassadeurs arriva un Grec chargé de promettre un meilleur accueil à une nouvelle mission. Le doge consentit à envoyer une troisième ambassade[2].

A ce moment, l'état sanitaire empirant toujours, on décida de quitter Panagia ; il fut résolu que l'on irait à Lesbos et de là à Lemnos ; ce projet ne se réalisa pas et on dut, à cause du temps, s'arrêter à Skiros ; c'est là que les Vénitiens passèrent la fête de Pâques (16 avril). Peu après, à cause des plaintes de l'armée, le doge renonça à continuer la campagne et la flotte regagna Venise[3].

L'expédition aboutit donc à un échec complet ; le doge paraît avoir été joué par Manuel qui, en faisant traîner les négociations, réussit à prendre un certain avantage. Le mal fait aux Byzantins fut d'ailleurs bien loin d'être en rapport avec le dommage causé aux Vénitiens; aussi, à son retour, Michiel fut-il fort mal accueilli et, peu après, il était assassiné[4]. Son successeur Sébastiano Ziani, tout en aidant, en 1173, les troupes de Barberousse à assiéger Ancône et en excitant les Serbes à la révolte, encouragea ses nationaux à faire la guerre de course, mais, en même temps, il continuait les négociations avec Manuel Comnène[5].

Le nouveau doge, après le retour des ambassadeurs de Michiel[6], envoya, à son tour, une ambassade (1174); celle-ci n'aboutit pas plus que les précédentes. La mission vénitienne en revenant à

1. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 295.

2. Filippo Greco et E. Dandolo furent choisis comme négociateurs, cf. *ibid.*

3. Kinnamos, VI, 10, p. 284, parle d'une victoire de la flotte grecque, mais son récit ne concorde pas avec celui de l'*Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 80 ; Dandolo, p. 296, fournit une version différente.

4. *Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 80 ; Dandolo, p. 296.

5 Kinnamos, VI, p. 286, cf. *supra*, p. 397 ; *Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 81. Sur l'évolution de la politique de Venise, cf. Baer, *Die Beziehungen Venedigs zum Kaiserreiche*, Innsbruck, 1887, p. 32.

6. D'après Dandolo, *Chronicon*, p. 298, Enrico Dandolo aurait eu des difficultés avec Manuel qui l'aurait fait aveugler : « *aliqualiter obtenebratus* ».

Venise fut accompagnée d'ambassadeurs grecs qui obtinrent que les pourparlers ne seraient pas rompus [1]. Cette nouvelle mission n'eut pas un meilleur résultat que celles qui l'avaient précédée. Lassés d'être ainsi joués par Manuel, les Vénitiens, dont le commerce éprouvait de grandes pertes, se tournèrent alors vers le roi de Sicile et conclurent un traité d'alliance avec lui (1175) [2]. Aussitôt, Manuel, se sentant directement menacé, ouvrit de nouvelles négociations qui se prolongèrent encore plusieurs années, les Byzantins ne pouvant se décider à accepter les conditions du doge [3]. A la suite d'un nouvel échange d'ambassades, les négociations paraissent avoir abouti à la conclusion d'un traité de paix [4]. Les prisonniers faits en 1171 recouvrèrent leurs biens; en même temps, Manuel accorda à la République le bénéfice des droits dont elle avait eu antérieurement la jouissance. C'est là du moins la version des événements que nous fournit Nikétas Choniatès qui est le seul chroniqueur à parler de ces faits [5]. Dandolo donne des renseignements tout différents ; d'après lui ce serait seulement Andronic (1183-1185) qui aurait traité avec Venise [6]. Il aurait promis aux captifs en leur rendant la liberté de leur payer une annuité pour les indemniser des pertes qu'ils avaient éprouvées. Il semble bien que les réclamations vénitiennes relatives à l'affaire de 1171 ne furent jamais réglées, et que la République ne put obtenir satisfaction. Le coup de force de Manuel Comnène amena la rupture de l'alliance qui, pendant près d'un siècle, avait

1. *Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 81 ; sur ces négociations et leur chronologie, cf. Streit (L.), *Venedig und die Wendung des vierten Kreuzzuges*, p. 40, note 118.

2. Cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 373, et Schmeidler, *Der Dux und das Comune Venetiarum von 1141-1224*, Berlin, 1902, p. 89.

3. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 299-302, dit, à diverses reprises, que ce sont les Grecs qui retardèrent l'accord.

4. *Historia ducum veneticorum*, M. G. H. SS., t. XIV, p. 81 ; Dandolo, p. 298-302. Les premiers ambassadeurs furent Vitale Dandolo, Manassé Badovario, Vitale Faletro ; les seconds, Vitale Dandolo, Enrico Navigoso. Dandolo mourut à Constantinople. Une troisième ambassade comprit Orio Mastropietro et Orio Dorio ; une quatrième fut confiée à Leonardo Michiel, Marino Michiel et Filippo Greco.

5. Nikétas Choniatès, V, 9, p. 225.

6. Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 309. Peut-être, à la suite du massacre des Latins de Constantinople, sous Alexis II, y a-t-il eu un nouveau traité avec Venise ; c'est à ce traité que Dandolo ferait allusion, cf. Nikétas Choniatès, *De Alexio Comneno*, II, p. 325. En tout cas, dès novembre 1179, des prisonniers vénitiens revenaient dans leur patrie, Besta, *op. cit.*, p. 18.

uni l'empire grec à Venise ; on sait quelle vengeance les Vénitiens devaient tirer, quelques années plus tard, des successeurs du basileus.

Le changement, qui, après l'avènement de Barberousse, s'était produit dans les rapports des deux empires, ne fit que s'accentuer pendant les années suivantes ; en soutenant partout les adversaires de Frédéric, Manuel se posait en ennemi de celui-ci ; aussi les relations entre l'empire grec et l'empire allemand subirent-elles le contre-coup de la politique byzantine ; mais, pour comprendre certaines contradictions qu'elles présentent à première vue, il faut tenir grand compte du caractère secret que Manuel a cherché, pendant longtemps, à conserver aux négociations qu'il conduisait avec les diverses puissances italiennes. A plusieurs reprises, Kinnamos parle du désir du basileus de ne point en venir à une rupture ouverte avec Frédéric Barberousse et insiste sur le soin pris par Manuel pour que ses intrigues demeurassent cachées. C'est ainsi que, le plus souvent, les agents qu'il choisissait étaient des hommes de condition obscure qui pouvaient facilement passer inaperçus[1]. On peut donc admettre que Barberousse n'a pas connu, ou du moins que l'on croyait à Byzance qu'il ne connaissait pas, les menées impériales ; par là, s'expliquent certaines démarches de Manuel qui sans cela seraient tout à fait invraisemblables ; ainsi, par exemple, la demande faite à Barberousse d'appuyer l'empire grec dans sa lutte contre les Hongrois, demande adressée au moment même où Manuel commençait à avoir une politique anti-allemande en Italie[2].

1. Kinnamos, V, 9, pp. 228 et 231.
2. Kinnamos, VI, 4, pp. 261-262, a groupé dans ce chapitre une série de renseignements relatifs aux relations des deux empires, mais sans donner d'indications chronologiques. D'après lui, peu avant l'ambassade du duc d'Autriche (1166), Frédéric, éprouvant de grandes difficultés dans ses états, voulut gagner Manuel et lui fit offrir son aide contre les Hongrois ; puis, les négociations du basileus avec le pape ayant été rompues, Barberousse se proposa d'envahir les états de Manuel ; n'ayant pu y réussir, il se décida à envoyer le duc d'Autriche. Les renseignements que donne Kinnamos, V, 1, p. 202, permettent de dire que les bruits relatifs à une attaque de l'empire grec sont de 1161 environ ; par suite, il faudrait rapporter au pontificat d'Hadrien IV ce qui est dit des négociations de Manuel et de la papauté ; ce serait donc aux premières guerres de Hongrie que se rapporterait l'offre de Frédéric de fournir des secours. Nous savons par ailleurs que Manuel a fait alors une démarche auprès de Frédéric, cf. *supra*, p. 414.

Après la mort de Wibald, survenue au cours de son ambassade à Constantinople, Manuel craignant d'être accusé du meurtre de l'abbé de Stavelot, envoya, en 1159, des ambassadeurs à l'empereur allemand pour se justifier [1]. L'année suivante (1160) une mission allemande partit pour Constantinople. Presque aussitôt après le concile de Pavie (février 1160), Frédéric Barberousse, qui redoute de voir Manuel Comnène s'unir au roi de Sicile et désire amener le basileus à reconnaître son pape, Victor IV, envoie à Constantinople des ambassadeurs [2]. Au fond, Frédéric ne devait pas se faire grande illusion sur le succès de la démarche qu'il tentait, mais par ce moyen il espérait. sans doute, réussir à gagner du temps. Aussi, le voyons-nous, pour amuser Manuel, discuter de nouveau avec lui les conditions auxquelles les deux empires pourraient collaborer à la conquête de l'Italie méridionale, discussion bien inutile puisque, nous l'avons dit, l'empereur allemand n'admettait pas la possibilité de l'établissement des Byzantins en Italie. Henri de Carinthie, le protonotaire Henri et le fils de l'ancien doge Polani furent les ambassadeurs impériaux. Ils devaient discuter les demandes de Manuel relatives aux villes italiennes et négocier avec lui un traité contre le roi de Sicile [3].

Nous ignorons le détail de ces négociations qui échouèrent. Il n'est pas douteux que, peu après, les rapports des deux empereurs se gâtèrent. Barberousse dut être fort mécontent de voir Manuel négocier avec Alexandre III et il semble qu'un moment, vers 1161, on ait craint, à Byzance, que l'empereur allemand n'attaquât l'empire [4]; néanmoins, il n'y eut pas de rupture complète. En 1166, une nouvelle tentative fut faite par Barberousse; il chargea le duc d'Autriche. Henri, qui avait épousé une nièce de Manuel, Théodora, et Otton de Witteslbach d'une mission auprès du basileus [5]. Les représentants de Frédéric rencontrèrent Manuel à Sofia. D'après Kinnamos, les envoyés allemands devaient s'efforcer de réconcilier

1. Otton de Freisingen et Rahewin, *Gesta*, IV, 22, M. G. H. SS., t. XX, p. 458.
2. Kap-Herr, *op. cit.*, p. 70, a montré que l'ambassade n'est partie pour Constantinople qu'après le 15 avril.
3. Otton de Freisingen et Rahewin, *Gesta*, IV, 74, M. G. H. SS., t. XX, p. 489.
4. Kinnamos, V, 1, p. 202, et VI, 4, p. 261-262.
5. *Id.*, VI, 4, p. 261-262; Rahewin, *Appendix*, ad ann. 1167, M. G. H. SS., t. XX, p. 492; *Continuatio Claustroneoburgensis* II[a], *ibid.*, t. IX, p. 616; *Continuation Zwetlensis* I[a], *ibid.*, p. 538.

les deux empereurs et d'obtenir une trêve en faveur des Hongrois[1]. Le choix du duc d'Autriche, Henri, qui fut alors accompagné de sa femme, était judicieux, car celui-ci entretenait, depuis son mariage, des relations assez intimes avec la cour de Byzance[2]. L'auteur grec ne cache pas que, la situation de l'empereur allemand étant devenue beaucoup plus forte, Frédéric nourrissait le projet de tirer vengeance de l'opposition que lui avait faite le basileus en soutenant ses adversaires. Dans une lettre, Jean de Salisbury parle incidemment de cette mission et lui attribue un caractère nettement comminatoire[3]. Ce renseignement confirme ceux de Kinnamos, d'après lequel, Manuel consentit à accorder à la Hongrie la trêve demandée, mais se refusa à traiter avec Frédéric. En revenant de son ambassade, le duc d'Autriche s'arrêta à la coûr de Hongrie et conclut le mariage de sa fille avec Etienne, prenant ainsi ouvertement le parti des adversaires de l'empire grec[4]. Les événements ne firent, dès lors, que se précipiter; c'est à ce moment que Manuel fait demander à Alexandre III de rétablir en sa faveur l'unité de l'empire, s'entend de nouveau avec les Ancônitains et les Vénitiens, et occupe enfin la Dalmatie sur laquelle Barberousse élève, lui aussi, des prétentions[5]. Pendant les années suivantes, s'il ne paraît y avoir eu aucun rapport direct entre les deux souverains, la politique byzantine est nettement anti-allemande. Il suffit de rappeler le rôle joué par l'or grec dans la constitution de la ligue lombarde et la clause des traités de 1169 et de 1170, conclus par le basileus avec Gênes et Pise, où il est fait allusion au personnage couronné qui est certainement Barberousse. A ce moment, nous l'avons vu, Manuel cherche à faire de Gênes et de Pise des centres où il pourra expédier des navires, des troupes et de l'or. Il n'est

1. Kinnamos, *loc. cit.*
2. Cf. Kap-Herr, *op. cit.*, p. 85, note 1.
3. Jean de Salisbury, *Epistola*, n° 145, dans Migne, P. L., t. CLXXIX, p. 133. L'allusion à la mort du roi de Sicile (7 mai 1166) ne permet pas de rapporter cette lettre à la date proposée par Kap-Herr, *op. cit.*, p. 66.
4. Rahewin, *Appendix*, p. 278; Kinnamos, *loc. cit.; Continuatio Claustroneoburg.* II[a], M. G. H. SS., t. IX, p. 616, et *Babenberger Chronik*, dans *Archiv. f. Kunde österr. Geschichtsq.*, t. IX (1853), p. 356.
5. Sur les relations de l'empereur avec Alexandre III, les Ancônitains et Venise, cf. *supra*, pp. 558, 572 et 585. Le titre de duc de Dalmatie et de Croatie est porté par Conrad de Dachau, cf. Otton de Freisingen, I, 25, Rahewin, III, 29, IV, 14. Voir sur cette question du titre de duc de Dalmatie, l'*Archiv za Povjestnica Jugoslovenska*, t. XI, p. 57, et Hannenheim, *op. cit.*, p. 38, note 74.

pas douteux qu'alors le basileus songe, le cas échéant, à soutenir en Italie une lutte ouverte avec Barberousse. La rupture définitive ne se produisit pourtant pas et, en 1170, les négociations entre les deux empereurs reprirent encore une fois; c'est, semble-t-il, Frédéric Barberousse qui en prit l'initiative, en envoyant à Constantinople Christian de Mayence [1]. A cette date, Manuel Comnène devait songer déjà à rompre avec Venise; aussi accepta-t-il d'entrer en pourparlers avec l'empereur allemand; l'année suivante, quelques mois à peine après l'arrestation des Vénitiens fixés sur le territoire de l'empire, une ambassade byzantine arrivait à Cologne pour traiter d'un projet de mariage entre le fils de Barberousse et la fille du basileus [2]. Il semblerait, d'après Arnold de Lubeck, que c'est la cour de Constantinople qui ait eu la première l'idée de cette union; nous voyons, en effet, que Barberousse ne prit pas ce projet au sérieux [3]; néanmoins, en 1172, l'évêque de Worms, Conrad, fut envoyé à Constantinople pour y poursuivre les négociations [4]. Peut-être cette ambassade était-elle motivée par la crainte d'une entente entre Manuel et le duc de Saxe, Henri le Lion, qui, cette même année, traversa Constantinople en se rendant en Terre-Sainte. Les relations de Manuel et d'Henri n'étaient point nouvelles [5] et l'on ne saurait guère douter que le basileus ait aidé de son argent le duc qui, quelques années plus tard, allait se révolter contre Frédéric. Très probablement, lors du passage d'Henri à Constantinople, furent jetées les premières bases d'une entente entre le duc de Saxe et Manuel Comnène [6].

1. Cf. Varrentrapp, *Erzbischof Christian von Mainz*, Berlin, 1867, pp. 42 et 133.
2. *Chronica regia Coloniensis*, éd. Waitz, M. G. H. SS., in usum scholarum, p. 121; Arnold, *Chronica*, M. G. H. SS., t. XXI, p. 117.
3. Arnold, *Chronica, loc. cit.*
4. *Id.*
5. Kinnamos, VI, 11, p. 286.
6. Barberousse accusait le duc de Saxe d'être allé à Constantinople : « *in detrimentum ipsius et imperii romani* », Benoît de Peterborough, éd. Stubbs, t. I, p. 249, cf. *Continuatio Cremifanensis*, dans M. G. H. SS., t. IX, p. 546 : « *Henricus dux contra regnum jurat* », et Geoffroi de Viterbe, M. G. H. SS., t. XXII, p. 332, v. 1147. Dans la lettre de Frédéric à Manuel dont nous parlons plus loin, il est question des tentatives du basileus pour débaucher les vassaux de l'empire allemand, cf. *infra*, p. 601. Sur la révolte d'Henri le Lion, cf. F. Güterbock, *Der Prozess Heinrichs des Löwen*, Berlin, 1909, p. 37. En 1164, Manuel avait envoyé une ambassade au duc, Helmold, *Chronica*, M. G. H. SS., t. XXI, p. 91.

La mission de l'évêque de Worms ne réussit pas ; très vraisemblablement, dans ces négociations matrimoniales, on n'avait d'aucun côté le désir d'aboutir, et les deux adversaires devaient surtout chercher à gagner du temps, avant d'en venir à une rupture ouverte. Dès l'année suivante, les troupes allemandes aidées de la flotte des Vénitiens venaient assiéger Ancône (1er avril 1173) dont les habitants, demeurés fidèles au parti du basileus, avaient accueilli un envoyé de Manuel, Constantin, venu en Italie pour créer des partisans à son maître [1]. Christian de Mayence, qui commandait l'armée allemande, demanda que le représentant de Manuel lui fût livré. Les Ancônitains repoussèrent cette demande et soutinrent avec énergie un siège de plus de six mois ; ils avaient obtenu de l'envoyé byzantin la promesse d'être indemnisés largement de leurs pertes. La place ayant été secourue par la comtesse de Bertinoro, le comte de Marchisella, Guillaume, et les villes lombardes, les Allemands furent obligés de lever le siège (milieu d'octobre) ; ils obtinrent toutefois le paiement d'une contribution de guerre. Manuel s'acquitta très exactement des promesses faites en son nom et reçut avec honneur à Constantinople le comte de Marchisella.

En même temps que ses troupes assiégeaient Ancône, Frédéric Barberousse tentait de se rapprocher du roi de Sicile, Guillaume II, et négociait avec lui une alliance évidemment dirigée contre Byzance ; ces négociations ne devaient point aboutir [2].

L'attitude nettement hostile de Barberousse nous fait comprendre que les envoyés grecs qui vinrent, en juin 1174, pour traiter encore une fois du mariage projeté aient dû repartir sans

1. Boncompagni, *Liber de Obsidione Ancone*, éd. Gaudenzi, *Bulletino dell' Istituto storico italiano*, t. XV, p. 162 ; Kinnamos, VI, 12, p. 288-289 ; Nikétas Choniatès, VII, 1, p. 262 ; Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 441 ; *Ann. venetici breves*, *ibid.*, t. XIV, p. 72 ; *Annales Pisani*, *ibid.*, t. XIX, p. 264 ; Dandolo, *Chronicon*, Muratori, R. I. SS., t. XII, p. 299, et la *Chronique* de Fra Salimbene, M. G. H. SS., t. XXXII, p. 2. C'est à tort que la *Chronica regia Coloniensis*, p. 121, dit que Christian rendit Ancône à l'empereur. Il est fait allusion au siège d'Ancône dans un discours d'Eustathios de Thessalonique, Regel, *op. cit.*, p. 104 et sq. ; cf. sur le détail du siège, Varentrapp, *op. cit.*, p. 58 et sq., et Prutz, *op. cit.*, t. II, p. 231-232.

2. Romuald de Salerne, *Chronicon*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 441, cf. Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 374.

avoir réussi dans leur mission [1]. Les sources ne nous fournissent point de renseignement sur les rapports directs de Manuel et de Barberousse jusqu'à la paix de Venise; nous savons seulement que l'obligation de faire la paix avec le basileus figure parmi les conditions imposées à Barberousse par les préliminaires d'Anagni [2], mais le nom de Manuel n'est pas mentionné lors du traité définitif [3].

En même temps qu'il rompait ouvertement avec Byzance en faisant assiéger Ancône, Barberousse, employant la même méthode que son adversaire, entrait en rapports avec le plus redoutable ennemi de Manuel, le sultan d'Ikonium, Kilidj Arslan, et le poussait à attaquer l'empire grec, espérant que la guerre d'Asie Mineure détournerait le basileus des affaires européennes.

Les premières relations de l'empereur et de Kilidj Arslan que nous connaissions se rapportent à l'année 1173. A cette date, une ambassade du sultan d'Ikonium vint trouver Frédéric Barberousse, auquel elle apportait en présent des objets rares et précieux [4]. Les envoyés musulmans étaient chargés de négocier le mariage du fils du sultan avec la fille de l'empereur. Au dire de l'auteur de la *Chronica regia Coloniensis*, le sultan proposait d'embrasser le christianisme avec tous ses sujets et de rendre à la liberté tous les captifs chrétiens qu'il avait dans ses états. Barberousse garda les envoyés auprès de lui pendant six mois. Une autre source fait également allusion à ce projet de mariage qui n'aboutit pas à cause de la mort de la fille de Barberousse [5]. Tout en repoussant certains détails sûrement erronés, comme l'offre du sultan de se faire chrétien, il n'est pas douteux que des relations se soient alors établies entre l'empereur et le sultan, relations qui, quelques

1. *Chronica regia Coloniensis*, éd. Waitz, M. G. H. SS., in usum scholarum, p. 125. Les envoyés grecs arrivèrent à Ratisbonne le 24 juin.
2. M. G. H. LL., t. II, p. 147-148.
3. Dès les négociations de Ferrare, il n'est plus question de Manuel, cf. Reuter, *op. cit.*, t. III, p. 270 et sq., et Chalandon, *op. cit.*, t. II, p. 380 et sq.
4. *Chronica regia Coloniensis*, p. 124. Il est à noter que, vers cette même époque, en revenant de Terre-Sainte, Henri, duc de Saxe, trouva très bon accueil auprès du sultan, *id.*, p. 123-124, cf. Röhricht, *op. cit.*, p. 355-356; Kap-Herr, *op. cit.*, p. 107, attribue à Salah ed din l'envoi de l'ambassade de 1173 ; ce que nous savons des relations de Barberousse avec le sultan d'Ikonium me fait croire que c'est Kilidj Arslan qui a envoyé des ambassadeurs en 1173, cf. *Chronica regia Colon.*, ad ann. 1188, p. 141.
5. *Continuatio Sanblas*,, M. G. H. SS., t. XX, p. 317, ad ann. 1179.

années plus tard, devaient attirer à Frédéric les reproches de Manuel[1]. En tout cas, les rapports de Frédéric avec le sultan d'Ikonium, commencés en 1173, ont continué jusqu'après 1180[2]. Il semble donc que l'on soit en droit de dire que Barberousse a cherché à se servir des Musulmans pour immobiliser en Asie Mineure les forces de l'empire grec. La reprise des attaques de Kilidj Arslan contre les états de Manuel, qui eut lieu vers 1174 et 1175, permet de supposer que la tentative de l'empereur allemand fut couronnée de succès.

Malgré le désastre qu'il éprouva en 1176, Manuel Comnène ne renonça pas à poursuivre en Italie une politique active; il n'abandonna point ses chimériques projets sur la Péninsule et jusqu'à la fin se leurra des mêmes rêves ambitieux. Nous en trouvons une preuve dans les événements qui suivirent la paix de Venise. On sait quelle opposition rencontra dans l'Italie du nord l'exécution des mesures prises par le représentant de l'empereur, Christian de Mayence[3]. Le chef des opposants fut le marquis de Montferrat, Guillaume[4]. Dès qu'il fut informé des événements d'Italie et du nouveau soulèvement qui venait de se produire, Manuel Comnène se hâta d'entrer en rapport avec les mécontents; il accorda à Guillaume de Montferrat et à ses fils des subsides et leur fit d'importantes concessions de fiefs[5]. Enfin, pour sceller cette alliance, il accorda la main de sa fille Maria à l'un des fils de

1. La *Contin. Sanblas.*, *loc. cit.*, place ces relations à 1179, et aussi les *Annales Stadenses*, M. G. H. SS., t. XVI, p. 349. Les instructions de Grimaldi, Bertolotto, *op. cit.*, p. 401, nous font connaître qu'un ambassadeur de Kilidj Arslan à Constantinople cherchait à faire passer des lettres en Occident, avant 1174. A mon avis Kap-Herr, *loc. cit.*, p. 104, note 6, place à tort la lettre de Manuel, qui motiva la réponse de Frédéric, à la même époque que la lettre écrite par le basileus à Henri II, après Myrioképhalon. Le texte de cette dernière lettre montre que l'empereur n'a pas caché sa défaite; or, dans sa réponse, Frédéric félicite Manuel de ses succès; ceci ne peut se rapporter qu'aux succès de Manuel en 1174 et 1175 ou à ceux remportés en 1177, 1178 et 1179. Il n'y a pas à hésiter entre ces dates, car la phrase de la lettre relative au pape montre que celle-ci est postérieure à la paix de Venise, par suite la lettre de Manuel est de 1177, 1178 ou 1179.

2. Cf. la note précédente et *Chronica regia Coloniensis*, p. 131.

3. Cf. Varrentrapp, *op. cit.*, p. 94 et sq., et Ilgen, *Markgraf Conrad von Montferrat*, p. 50 et sq.

4. En 1168, Guillaume avait été en rapport avec Manuel, R. H. G., t. XVI, p. 144.

5. En 1204, Boniface de Montferrat mentionne un fief donné à son père par Manuel Comnène, Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 513.

Guillaume, Renier, qui, vers le mois d'octobre 1179, se rendit à Constantinople, où, en février 1180, fut célébré le mariage, au palais des Blachernes; à cette occasion, Renier reçut la dignité de César[1]. Ce fut donc l'argent byzantin qui aida à équiper les troupes par lesquelles Christian de Mayence fut défait près de Camerino (septembre 1179). Le représentant de Barberousse, fait prisonnier, fut confié à Boniface de Montferrat par Guillaume, qui se rendit lui-même à Constantinople, pour s'entendre directement avec Manuel Comnène[2]. Un passage de Nikétas Choniatès nous apprend qu'il fut question du transfert à Constantinople de Christian de Mayence. C'est tout ce que nous savons de ces négociations; un traité particulier fut d'ailleurs signé entre Christian et Conrad de Montferrat agissant pour le compte de Boniface avant le 2 février 1180[3].

Tandis que Manuel poursuivait ainsi la lutte en Italie, il continuait à négocier avec Barberousse. A une date indéterminée, mais vraisemblablement après 1177, le basileus écrivit à Barberousse[4]; dans sa lettre, il lui faisait part de ses succès sur les Musulmans et lui reprochait son entente avec le sultan d'Ikonium[5]. Il est probable que d'autres sujets étaient traités, mais la réponse de Barberousse ne nous fait connaître que ces deux points. La lettre de Frédéric est très curieuse; on voit que, à ce moment, il ne craint plus grand'chose du basileus et qu'il écrit à un vaincu. C'est au roi des Grecs et non à l'empereur que Barberousse adresse sa

1. Nikétas Choniatès, VII, 1, p. 261 et sq., et *De Alexio Comneno*, p. 300, Robert du Mont, éd. Delisle, t. II, p. 78. Sicard de Crémone, *Chronica*, M. G. H. SS., t. XXXI, p. 173, d'après lequel Manuel aurait promis la couronne de Salonique; d'après Fra Salimbene, *Chronica*, M. G. H. SS., t. XXXII, p. 3, Renier aurait été couronné roi de Salonique; ceci paraît inexact, car l'idée d'un démembrement de l'empire est inacceptable. Peut-être, l'origine de ce bruit doit-elle être cherchée dans les nombreux mariages manqués de Maria, qui passait pour ne vouloir épouser qu'un roi, Robert du Mont, t. II, p. 87.

2. Benoît de Peterborough, t. I, p. 244.

3. Cf. Prutz, *op. cit.*, t. III, p. 58. Le traité de Conrad avec Christian est publié par Torelli, *I patti della liberazione dell arcivescovo Cristiano di Magonza*, dans *Miscellanea di storia italiana*, 3e s., t. XIII, Turin, 1909, p. 319.

4. Cf. *supra*, p. 599, note 1. Il semble qu'il convienne de rapporter à cette période des tentatives de Manuel sur l'Italie le passage suivant de la *Continuatio Zwell. alt.*, M. G. H. SS., t. IX, p. 41 : « *Manuel, cum jam fere omnes civitates Italie sibi pecunia allexisset, Lombardos etiam contra dominum suum imperatorem Fredericum concitasset, obiit.* »

5. Cf. la lettre de Barberousse dans Kap-Herr, *op. cit.*, p. 156-157.

missive ; dans le préambule, il vante les glorieux empereurs de Rome desquels les empereurs allemands ont reçu le pouvoir, de telle sorte qu'ils disposent non seulement du gouvernement de l'empire romain, mais aussi de celui de l'empire grec qui doit être administré à leur volonté. En conséquence, Manuel est invité à reconnaître l'autorité de Barberousse et à se soumettre à celle du pape ; de plus, Frédéric offre sa médiation pour ramener la concorde entre le basileus et le patriarche de Constantinople[1]. Après avoir félicité le souverain grec de ses succès sur les Musulmans, Barberousse en vient au reproche qui lui a été adressé par celui-ci de s'entendre avec le sultan d'Ikonium et le prend de très haut avec son correspondant. Pour sa part, il ne rougira point d'exposer au grand jour ses négociations avec Kilidj Arslan ; Manuel pourrait-il en faire autant, lui qui, tout en se répandant en protestations d'amitié, ne craint pas de chercher à débaucher les vassaux de l'empire ; ces tentatives seront d'ailleurs inutiles, et c'est en vain que le basileus viole la foi jurée et dépense son argent, car seuls les mauvais prêteront l'oreille à ses promesses. En terminant, Barberousse annonce à Manuel qu'il réglera, à l'avenir, sa conduite d'après la sienne.

Il est vraisemblable de supposer que l'allusion aux tentatives de Manuel pour débaucher les vassaux de Barberousse, s'applique non seulement aux efforts du basileus pour gagner Guillaume de Montferrat, mais aussi à ses rapports avec Henri le Lion qui allait bientôt se révolter contre son souverain. Aucun document ne nous permet malheureusement de préciser quoi que ce soit à cet égard ; pourtant nous pouvons dire que, jusqu'à la fin, Manuel fut fidèle à la politique qu'il avait suivie et qu'après avoir cherché à prix d'argent à susciter en Italie une opposition à Barberousse, il tenta par le même moyen de pousser les princes allemands à la révolte.

C'est sur la défaite de Christian de Mayence et les négociations de l'empereur allemand avec le sultan d'Ikonium que se clôt l'histoire des rapports de Manuel avec Barberousse[2].

1. Allusion sans doute aux démêlés dont parle Nikétas Choniatès, VII, 6, p. 278.

2. Certaines lettres publiées par Baronius dans les *Annales ecclesiastici*, sous les années 1176-1180 et attribuées par lui à Georges, métropolite de Corcyre,

Quel jugement convient-il de porter sur la politique occidentale de Manuel Comnène? L'idée directrice de cette politique, à savoir le rétablissement de l'unité de l'empire, paraît si chimérique qu'à première vue, on est tenté de répondre que c'est inutilement que, pour réaliser son rêve, l'empereur a imposé au trésor impérial de très lourds sacrifices et a épuisé les finances byzantines. Pas plus que la papauté, les villes italiennes ne pouvaient songer sérieusement à reconnaître l'autorité du basileus ; les subsides impériaux qui permettaient aux cités de continuer leur lutte contre Barberousse étaient les bienvenus, mais le jour où Manuel aurait songé à exercer un pouvoir effectif, il se serait heurté certainement à une opposition formidable. Pourtant, dans une très faible mesure, il semble bien que Manuel ait servi les intérêts réels de l'empire, car, en soutenant comme il l'a fait les ennemis de Barberousse, en entretenant les divisions des puissances occidentales, il a, pendant de longues années, rendu impossible tout projet de croisade. Or, depuis 1147, une nouvelle intervention des Occidentaux en Orient paraissait redoutable aux Byzantins. Sans parler du danger très réel que toute expédition de ce genre faisait courir à sa capitale, Manuel s'est très bien rendu compte que, secourus par une nouvelle croisade, les princes latins de Syrie et de Terre-Sainte cesseraient bien vite de reconnaître la suprématie impériale qu'il avait réussi à leur imposer ; ainsi l'un des résultats les plus considérables obtenus par le basileus se serait trouvé compromis. Peut-on dire, cependant, que l'or byzantin si abondamment répandu en Italie, ait été utilement dépensé? A cette question la réponse est douteuse, car pour empêcher une intervention que la situation politique générale de l'Europe occidentale rendait très problématique, le basileus a épuisé les ressources de l'état auquel il a demandé des sacrifices disproportionnés avec les résultats qu'il a obtenus en Italie. D'autre part, vers la fin du

ont fait admettre par Lebeau, *op. cit.*, t. XVI, p. 290, qu'un moment Frédéric Barberousse a songé à attaquer Corfou ; Vasilievskij, dans le *Journal du ministère de l'instruction publique russe*, t. CCXXXVIII, p. 224 et sq., a montré que dans ces lettres il s'agit non de Barberousse et de Manuel Comnène, mais de Frédéric II et de Manuel Comnène, despote d'Epire (1230-1240) et que l'auteur des lettres est Georges Bardanès, métropolite de Corfou, cf. Kurtz, *Georgios Bardanes Metropolit von Kerkyra*, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. XV, p. 603 et sq.

sont
plus
e, car
. Il a,
et con-
Ceux-ci
dont ils
a pas su
nter. En
e, le fils
otenu que
arqué par
provisoire
ltats acquis
du rétablis-
du basileus
r le dévelop-
e rôle qu'un

quer en faveur
cette politique
essources finan-
préciables, mais
Occidentaux, qui
n de tirer ven-
nt contre l'empire

né par Manuel pour
faste. En accueillant
une proportion exces-
excité chez ses sujets
se traduire par des actes
ée dans une trop grande
affaiblir.
z tôt pour ne pas voir les
le, conséquences que les
de ses contemporains aper-
était lourd à recueillir, et

trouvé aux prises en 1147. L'alliance qui venait d'unir la famille impériale à la famille royale de France dut, à ce moment, paraître au basileus d'autant plus avantageuse que l'on pouvait espérer qu'elle faciliterait les rapports avec la croisade dont Louis VII était le chef.

Au reçu de la lettre du pape, Manuel répondit aussitôt par un message dont nous ignorons la teneur ; peu après, il envoya au Souverain Pontife une ambassade chargée de remettre une lettre dans laquelle étaient exposées les conditions auxquelles l'empereur accorderait le libre passage à travers ses états. Pour laisser les croisés traverser le territoire de l'empire et pour leur fournir des vivres en Europe, Manuel demandait que le roi de France et les chefs des croisés prîssent par serment l'engagement de respecter ses terres et de lui rendre les villes, ayant jadis appartenu à l'empire, qui seraient enlevées aux Turks. L'ambassadeur du basileus était porteur de la liste des places ainsi réclamées et devait la faire connaître au pape. Manuel sollicitait celui-ci de s'employer personnellement pour décider les croisés à accorder les garanties réclamées ; en outre, Alexandre III était prié d'adjoindre à la croisade un cardinal chargé de le représenter et de rappeler à la raison ceux des croisés qui causeraient des troubles, ce qui, dit l'empereur, ne peut manquer de se produire. En terminant, Manuel exprimait le regret que le pape ne lui eût pas envoyé d'ambassade et disait son désir d'entretenir avec le Saint-Siège, qui lui fournit un appui précieux, des relations fréquentes. La dernière phrase de la lettre était relative au projet d'union des Eglises, projet que Manuel s'offrait encore une fois à discuter.

Dans cette nouvelle négociation relative à la croisade, Manuel, on vient de le voir, demeura fidèle à la ligne politique que l'empire grec avait adoptée depuis la fin du XIe siècle. Les conditions que le basileus prétend imposer aux croisés sont les mêmes qu'en 1096 et en 1147 ; et l'empire grec n'a rien abandonné de ses prétentions.

Nous ne savons comment Alexandre III accueillit les demandes impériales. La mort de Louis VII et celle de Manuel lui-même allaient d'ailleurs, avant que l'année se fût écoulée, empêcher momentanément le projet de croisade d'aboutir.

Le basileus devait, vers la fin de son règne, remporter un dernier succès diplomatique. Au printemps 1178, le comte de Flandre revenant de Terre-Sainte s'était embarqué à Laodicée, d'où il avait gagné Constantinople[1]. Pendant qu'il était à sa cour, Manuel Comnène lui demanda de négocier le mariage de son fils Alexis avec une fille de Louis VII[2]. Philippe promit de s'entremettre et quand une ambassade byzantine vint en France, pour faire officiellement la demande, elle obtint du roi une réponse favorable. Vers les fêtes de Pâques 1179, la fille de Louis VII, Agnès, alors âgée de huit ans, s'embarquait pour Constantinople[3]. Dans un de ses discours l'archevêque de Thessalonique, Eustathios, a décrit l'enthousiasme du peuple de Constantinople, qui se pressait sur les rives du Bosphore pour assister à l'arrivée de la jeune princesse dont il célèbre la naissance et la grâce[4]. Le dimanche 2 mars 1180, le patriarche Théodose célébra dans le Triklinium du Grand Palais le mariage d'Alexis II avec la fille de Louis VII et posa le diadème impérial sur la tête de la petite princesse qui. peu d'années après, allait voir se dérouler autour d'elle, dans le palais de Constantinople, les plus sanglantes tragédies[5].

L'union de son fils avec la fille du roi de France devait être le dernier succès remporté par Manuel Comnène. Les derniers jours du basileus présentent un spectacle lamentable. Manuel semble bien ne s'être jamais remis de la commotion profonde que lui avait donnée le désastre de Myrioképhalon et son intelligence paraît s'être alors affaiblie. Dans ses dernières années, l'empereur se livra plus que jamais à l'astrologie. Jusqu'à la fin, il conserva intacte sa confiance aux charlatans et aux astrologues qu'il se plaisait à consulter. Comme ceux-ci lui prédisaient que non seulement il vivrait encore quatorze années, mais qu'il conduirait souvent les armées byzantines à la victoire, le basileus,

1. Guillaume de Tyr, XXI, 25; Sigebert de Gembloux, *Continuatio Aquic.*, p. 417.

2. Aubri de Trois-Fontaines, M. G. H. SS., t. XXIII, p. 848.

3. Raoul de Dicet, *Imagines historiarum*, dans *Opera historica*, éd. Stubbs, Londres, 1876, t. II, p. 430; *Gesta Henrici II*, éd. Stubbs, t. I, p. 239, Londres, 1867; Guillaume de Tyr, XXII, 4, p. 1067; Raoul le Noir, M. G. H. SS., t. XXVII, p. 336.

4. Regel, *Fontes*, etc., p. 85 et sq.

5. Kodinos, *De annorum et imperatorum serie*, Bonn, 1843, p. 159.

tombé gravement malade au printemps ou pendant l'été 1180, se refusa, malgré les exhortations du patriarche, à envisager l'hypothèse de sa fin prochaine. Alors que la mort approchait à grands pas, il ne prit aucune mesure pour organiser le gouvernement pendant la minorité du jeune empereur Alexis II [1].

Aux portes du tombeau, Manuel ne s'intéressait qu'aux prédictions des astrologues qui annonçaient pour une date fixe d'épouvantables cataclysmes naturels. Un vent de folie souffla alors sur la cour de Constantinople ; l'empereur, pour échapper au désastre prédit, fit creuser des souterrains et démolir certaines parties du palais. Son exemple fut suivi et l'on vit des courtisans, afin de parer au danger annoncé, se faire eux aussi préparer des demeures souterraines, ou dresser des tentes maintenues à grand renfort de larges piquets et de triples cordes. Cependant, la maladie du basileus allait toujours en s'aggravant ; on arriva ainsi au mois de septembre ; ce ne fut que tout à fait à la fin que Manuel se rendit compte de la gravité de son état et comprit qu'il allait mourir. Il s'entretint alors avec tristesse des difficultés que son fils aurait à surmonter pour établir son autorité, mais il était trop tard pour rien organiser. Le patriarche eut le temps de faire signer au basileus agonisant un acte par lequel celui-ci désavouait ses pratiques astrologiques. Une fois réconcilié avec l'Eglise, Manuel, sur sa demande, fut revêtu de l'habit monastique, quelques instants avant sa mort, qui eut lieu le 24 septembre 1180.

Le basileus fut enterré dans l'église du Pantokrator près de l'entrée ; on orna sa tombe d'une pierre sur laquelle, suivant la légende, le corps du Christ avait été déposé après qu'on l'eût descendu de la croix. Conservée à Ephèse cette pierre avait été transportée à Constantinople sous le règne de Manuel qui, pour témoigner sa vénération envers cette sainte relique, la porta lui-même du port du Boukoléon jusqu'au Grand Palais où elle fut déposée [2].

1. Nikétas Choniatès, VII, 7, p. 286 et sq. Guillaume de Tyr, *loc. cit.*, dit que le mariage fut célébré dans la salle où s'était tenu le concile de Constantinople de 692 (in Trullo).

2. Cf. *supra* p. 204. Il n'y a aucun doute à avoir sur le lieu où fut inhumé Manuel. Sur un tombeau faussement regardé comme le sien cf. Lambros, Ἡ μονὴ βαρνάκοβας dans Νέος Ἑλληνομνήμων, t. VI, p. 382 et sq.

Des divers basileis de la dynastie des Comnènes qui se sont succédé sur le trône de Constantinople, Manuel a été le plus brillant ; on ne saurait dire qu'il ait été le plus remarquable, car son père et son grand-père lui ont été nettement supérieurs. Il a, en effet, compromis l'œuvre de reconstitution entreprise et continuée avec une patiente lenteur par Alexis et par Jean. Ceux-ci avaient proportionné leurs ambitions aux ressources dont ils disposaient ; il n'en a point été de même de Manuel qui n'a pas su choisir entre les diverses entreprises qu'il pouvait tenter. En étendant à des domaines trop variés son activité politique, le fils de Jean n'a résolu entièrement aucune question et n'a obtenu que des succès éphémères. Sans doute, son règne a été marqué par des accroissements de territoire, par le développement provisoire de l'influence byzantine en Orient, mais aucun des résultats acquis n'a été définitif. Inspirée par le rêve chimérique du rétablissement de l'unité de l'empire, la politique européenne du basileus en Hongrie comme en Italie l'a empêché d'arrêter le développement de l'état d'Ikonium et de jouer en Orient le rôle qu'un moment il parut devoir remplir.

Nous avons dit l'excuse que l'on pouvait invoquer en faveur du basileus ; il n'en demeure pas moins que cette politique faite à coup d'argent a non seulement épuisé les ressources financières de l'empire, sans obtenir de résultats appréciables, mais encore a surexcité la haine des Grecs chez les Occidentaux, qui le moment venu saisiront avec joie l'occasion de tirer vengeance des griefs, réels ou imaginaires, qu'ils ont contre l'empire byzantin.

Au point de vue de Byzance, le goût témoigné par Manuel pour la civilisation occidentale a été également néfaste. En accueillant tous les étrangers, en leur distribuant dans une proportion excessive les charges et les places, le basileus a excité chez ses sujets une violente irritation qui devait un jour se traduire par des actes sanglants. En même temps, l'armée formée dans une trop grande proportion de mercenaires a vu sa force s'affaiblir.

Manuel a eu la chance de mourir assez tôt pour ne pas voir les conséquences fâcheuses de sa politique, conséquences que les esprits clairvoyants de quelques-uns de ses contemporains apercevaient déjà. L'héritage du basileus était lourd à recueillir, et

aucun de ses successeurs ne pourra rétablir les affaires de l'empire. Pendant les années qui ont suivi, la décadence ira en s'accentuant rapidement : il est juste de dire qu'elle a commencé dès le règne de Manuel.

CHAPITRE XXII

ADMINISTRATION

I. *L'armée, la marine.* — II. *L'administration financière.* — III. *Réforme judiciaire et mesures législatives.* — IV. *Les affaires ecclésiastiques.*

Les renseignements que nous fournissent les documents sur l'administration de Manuel Comnène sont peu nombreux et nous ne pouvons tracer qu'un tableau très incomplet de l'organisation de l'empire à cette époque. On peut dire d'une manière générale que la situation intérieure de l'état byzantin s'est peu modifiée au cours du XIIe siècle; nous avons montré quelle était, à l'époque d'Alexis, la condition des habitants des provinces écrasées par le poids des impôts; pour le règne de Manuel, quelques rares documents témoignent que la situation n'a pas changé. Nous serons assez brefs sur ce sujet, car nous nous réservons d'y revenir dans notre prochain volume consacré aux derniers Comnènes, pour l'époque desquels nous sommes mieux informés. Dans le présent chapitre nous avons groupé, en nous servant seulement des documents relatifs à l'époque de Manuel, les renseignements que nous possédons sur l'armée, la marine, l'administration financière et les diverses mesures législatives prises par le basileus. La dernière partie de ce chapitre sera consacrée aux affaires religieuses, qui ont eu une importance particulière entre 1143 et 1180.

I

Manuel Comnène hérita de son père une armée parfaitement organisée, qu'il sut maintenir et augmenter[1]. Chez lui, nous cons-

1. Nikétas Choniatès, II, 2, p. 103.

tatons le même souci d'ordre et d'exactitude que chez Jean : le basileus apporte tous ses soins à la tenue exacte des catalogues militaires d'après lesquels se font les levées provinciales ; il tient à savoir exactement quelles sont les forces dont il dispose et, en campagne, il a sur lui un état de l'armée qu'il commande[1].

Le service demandé aux troupes est très dur, car, en dehors de la guerre, l'armée est constamment maintenue sous les armes pour des exercices d'entraînement ; ceux-ci se font soit dans le camp que Jean Comnène a créé sur les bords du Rhyndakos, près de Lopadion, soit dans celui d'Ipsala, soit enfin à Pélagonia ou dans les environs de Sofia[2]. C'est dans ces camps d'entraînement qu'à côté des vétérans sont exercées les nouvelles recrues, jusqu'au moment où leur instruction permet de les faire inscrire sur les rôles de l'armée active[3]. Ces exercices et le séjour prolongé dans les camps déplaisent fort au soldat byzantin qui cherche à déserter pour retourner dans ses foyers[4]. Manuel, pour garder, en temps de paix, les troupes sous les armes, doit user de rigueur. Dans les camps, comme à la guerre, la sévérité apportée au maintien de la discipline est extrême ; pour punir les soldats on leur crève les yeux, on les flagelle, on leur coupe le nez. Les officiers ne sont pas mieux traités ; ils doivent également subir des châtiments corporels, et, si leur conduite à la guerre a laissé à désirer, on les condamne à la prison, ou bien on leur fait subir l'humiliation d'une promenade à travers le Forum, durant laquelle, montés sur un âne et vêtus d'habits de femme, ils sont hués par la populace de la capitale. Pour échapper à ces châtiments, il faut être bien haut placé, et c'est seulement en faveur des membres de la famille impériale que nous voyons le basileus se relâcher quelque peu de sa sévérité[5].

Le zèle des soldats est entretenu par des distributions, qui paraissent avoir été surtout fréquentes au début du règne, alors

1. Kinnamos, II, 8, p. 55.
2. *Id.*, II, 5, p. 38 ; II, 11, p. 66 ; IV, 22, p. 191 ; V, 14, p. 240 ; VI, 4, p. 261 ; VI, 5, p. 265 ; VI, 11, p. 286 ; VII, 3, pp. 297 et 299.
3. Nikétas Choniatès, VII, 4, p. 272.
4. Kinnamos, VII, 3, p. 297-298. Néophyte le Reclus fut ainsi arrêté à Paphos comme déserteur, cf. L. Petit, *Vie et ouvrages de Néophyte le Reclus*, *Echos d'Orient*, t. II, p. 258.
5. Nikétas Choniatès, IV, 1, p. 172, et VI, 8, p. 254-256.

que l'empire bénéficiait encore des larges disponibilités financières accumulées par la sage administration de Jean Comnène[1]. Parfois, au moment d'entrer en campagne, l'empereur distribue aux troupes des chevaux ou des cottes de mailles[2]; nous le voyons également, à la suite d'une expédition malheureuse, faire remettre à chaque soldat une somme d'argent[3]. En dehors de ces gratifications, le soldat touche une solde[4] et profite parfois des fournitures de vivres (σιτηρέσιον) que sont tenus de faire les habitants des localités traversées par les troupes[5].

Une des grandes préoccupations de Manuel a été d'assurer le recrutement de l'armée. Il n'est pas douteux qu'en Europe comme en Asie la population de l'empire n'ait été alors très diminuée. Certaines régions d'Asie-Mineure avaient été en quelque sorte abandonnées aux incursions des Musulmans[6]; la population avait été emmenée en captivité ou s'était réfugiée dans les villes de la côte[7] et des territoires désolés ne payaient plus l'impôt au fisc[8]. En Europe, la situation était la même le long de la frontière du Danube; dans cette région, la cause de cet état de choses doit être attribuée aux invasions des Hongrois et des peuples habitant au-delà du Danube; de même, les incursions des Serbes désolaient les provinces occidentales[9].

Dans d'autres parties de l'empire, la diminution de la population provenait de causes différentes. Tout d'abord, il est fort probable que, dans certaines régions où les empereurs précédents avaient établi des barbares, les indigènes avaient dû soit venir s'abriter dans les villes, soit chercher un refuge sur les terres des grands propriétaires dont ils étaient devenus les colons. Ailleurs, la misère, conséquence d'une guerre ou d'une récolte manquée, avait également amené un grand nombre de libres à

1. Kinnamos, II, 2, p. 33; Nikétas Choniatès, I, 4, p. 82.
2. Nikétas Choniatès, *loc. cit.*
3. *Id.*, VI, 6, p. 249.
4. *Id.*, VII, 4, p. 272.
5. Nikétas, *loc. cit.*, dit que lorsque Manuel donna des *paroikoi* aux soldats, il fit verser au trésor public les *siteresia*; donc auparavant les *siteresia* étaient versés aux soldats.
6. Cf. *supra*, p. 306.
7. Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1233-1234.
8. Nikétas Choniatès, IV, 6, p. 195.
9. *Id.*, II, 6, p. 19.

passer à la condition servile, de telle sorte que la classe libre diminuait sans cesse sans jamais se recruter[1].

Contre un pareil état de choses, Manuel prit plusieurs mesures. En premier lieu, par un édit, il affranchit, en leur rendant la liberté qu'ils avaient aliénée[2], tous les habitants de l'empire qui étaient nés libres ; mais comme cette mesure causait aux maîtres un préjudice considérable, ceux-ci, tout au moins dans la capitale, furent indemnisés par le trésor public[3]. Il paraît résulter d'un passage d'Eustathios que nombre de ceux qui furent ainsi libérés prirent du service dans les rangs de l'armée ; on peut supposer qu'ils furent établis sur des terres, à charge de service militaire[4].

C'est en s'inspirant de la même préoccupation que Manuel régla le sort des prisonniers de guerre. Jusqu'à lui, la règle était que tous les prisonniers de guerre fûssent vendus comme esclaves[5]. Manuel racheta, aux frais de l'Etat, les prisonniers faits au cours de ses nombreuses campagnes, et les établit sur des terres, à charge de service militaire[6]. Cette mesure nous fait comprendre pourquoi, dans ses guerres contre les Hongrois notamment, le

1. Kinnamos, VI, 8. Cf. sur ce passage des libres à la condition servile les deux actes d'Alexis Ier, Zachariæ a Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III, p. 401 et sq. D'intéressants renseignements sur la diminution de la population indigène se trouvent dans une lettre d'Eustathios de Thessalonique, *Epistola*, n° 32 dans Tafel, *Eustathii Thessalonicensis opuscula*, p. 340.

2. Kinnamos, *loc. cit.*

3. Eustathios de Thessalonique, *Oraison funèbre de Manuel Comnène*, c. 18, dans Tafel, *op. cit.*, dit que l'empereur vida son trésor à cette occasion. Il faut noter que, depuis la fin du XIe siècle, il y a dans le monde byzantin une tendance favorable à la suppression de l'esclavage. Dans une de ses novelles, Alexis Ier Comnène constate que « le sort a voulu qu'il y eût des maitres et des esclaves et déclare que l'on doit accepter comme une dure nécessité les résultats que ces deux conditions opposées ont introduits dans la société et la législation. Il convient donc de distinguer entre les libres et les esclaves ; mais la foi chrétienne ne reconnaît point de différence entre eux, tous sont égaux devant celui qui a versé son sang pour le salut commun des hommes. » Cf. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 403, Mortreuil, *Histoire du droit byzantin*, Paris, 1846, t. III, p. 56. Un document intéressant à cet égard a été publié par Tafel, *op. cit.*, p. 334, c'est l'acte par lequel Eustathios accorde, après sa mort, la liberté à tous ses esclaves. Le préambule est curieux et les idées qui y sont émises sont tout à fait analogues à celles émises dans la novelle d'Alexis.

4. Eustathios, *Oraison funèbre de Manuel, loc. cit.*, dit que d'esclaves ils deviennent soldats.

5. Eustathios, *loc. cit*, cf. Nikétas Choniatès, I, 4, 22, où on voit Jean Comnène vendre une partie des captifs.

6. Eustathios, *loc. cit.*

basileus razziait des régions entières, dont il emmenait les habitants en captivité. Une seule expédition donnait parfois plus de dix mille nouveaux sujets à l'empire[1].

C'est le même souci qui dictait la conduite du basileus vis-à-vis de ses sujets faits prisonniers par l'ennemi et délivrés par les armées byzantines. Nous voyons, en effet, Manuel se préoccuper, lors de leur délivrance, du sort de ces captifs et créer pour les y établir de véritables colonies[2].

La même préoccupation d'assurer le recrutement de l'armée explique l'installation sur le territoire grec de colonies étrangères auxquelles des concessions étaient faites à charge de service militaire. Eustathios de Thessalonique dit à ce sujet[3] : « Il (le basileus) a amené dans l'empire romain pour le défendre une quantité innombrable d'hommes depuis longtemps animés contre nous ; sur leur sauvagerie, il a greffé notre douceur, et a ainsi obtenu un fruit si utile qu'il n'aurait pu se former que dans un jardin divin. Je ne parle pas ici seulement des habitants du continent, fils d'Agar[4], Scythes[5], Péoniens[6], peuples transdanubiens[7] et de tous ceux sur qui souffle le frais Borée, mais encore des habitants des pays maritimes qui ont mordu à son hameçon. Eux aussi sont imposés comme nos villes, d'après le nombre d'habitants, et augmentent en s'y joignant la population de nos cités[8] ».

Ce passage d'Eustathios est à rapprocher de ce que Nikétas

1. Le roi de Hongrie, offrant la paix, accepte de laisser à Manuel dix mille captifs. Kinnamos, III, 12, p. 120, cf. Nikétas Choniatès, *De Johanne Comneno*, pp. 22 et 23, et Kinnamos, III, 6, p. 103.

2. Kinnamos, II, 9, p. 63 ; IV, 24, p. 200. Déjà Jean Comnène avait agi de même, Nikétas Choniatès, I, 5, 23 ; Kinnamos, p. 8.

3. Eustathios, *op. cit.*, c. 19.

4. Nous trouvons dans les souscriptions des actes de l'époque de Manuel, celle du chef des Turks Vardariotes, cf. *infra*, p. 648 et p. 650.

5. Il s'agit des Petchénègues. Mathieu d'Edesse, *Recueil des historiens des croisades*, *Documents arméniens*, t. I, p. 86, nous apprend que des Petchénègues, sous Alexis Ier, étaient établis en Cilicie.

6. Lors des guerres de Hongrie, des partisans des princes soutenus par Manuel passèrent sur le territoire de Byzance ; nous trouvons alors des Hongrois dans l'armée grecque. Nikétas Choniatès, V, 1, p. 198 ; de même lors de l'expédition de Myrioképhalon, cf. *supra*, p. 505.

7. Il s'agit sans doute de Russes venus demander des terres à Byzance, cf. *supra*, p. 481, note 5.

8. Cf. *supra*, p. 578, les obligations militaires que Manuel voulut imposer aux Génois.

Choniatès nous apprend sur la perturbation apportée dans la vie provinciale par les concessions de terres habitées par des *paroikoi* que Manuel fit à ses soldats[1]. Il s'agit évidemment de terres appartenant au fisc. Le chroniqueur grec indique clairement qu'il y a eu là une pratique générale, quand il exprime le regret que Manuel ait étendu à tous le bénéfice d'une mesure que les précédents empereurs ne prenaient qu'exceptionnellement, pour récompenser ceux qui s'étaient distingués par leurs services[2]. Nikétas trace

1. Nikétas Choniatès, VII, 4, p. 272-273.

2. A l'époque de Manuel, s'est développé l'usage des concessions faites à titre de pronie, mais, pour cette époque, les documents font presque entièrement défaut. Cette question de la pronie byzantine a été étudiée par M. Ouspenskij, *Znatchenie visantiiskoi i ioujnoslavianskoi pronii*, dans les *Mélanges Lamanskii*, Saint-Pétersbourg, 1883, p. 1 et sq. L'auteur définit la pronie une donation de terres habitées ou de rapport faite à des gens ayant été au service militaire en récompense du service déjà fait et à la charge de remplir un service déterminé (p. 1). M. O. a établi que l'usage de la donation sous forme de pronie s'est introduit à l'époque de Michel VII Doukas, et s'est développé au temps des Comnènes, quand les basileis, pour satisfaire aux besoins de l'état, se sont mis à distribuer les terres libres des paysans à titre de possessions conditionnelles et temporaires. Suivant lui, la pronie, dès le temps de Manuel, a eu ses caractères essentiels ; mais ceux-ci ne peuvent être établis qu'à l'aide de documents des siècles suivants. M. O. a montré que la pronie présentait avec le fief de très grandes analogies, mais sans pouvoir, toutefois, se confondre avec lui. Ces analogies ont eu pour résultat de faciliter l'établissement du régime féodal, lors de la conquête latine. Parmi les caractères particuliers de la pronie, on peut citer les suivants : la pronie ne s'adresse qu'à une certaine catégorie de personnes privilégiées (deux novelles perdues de Manuel paraissent se rapporter à ces donations, Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, pp. 437 et 498) ; seules, les terres de l'Etat ont été distribuées de cette façon, les domaines de l'église et ceux de l'aristocratie ne paraissent pas avoir jamais été l'objet de concessions de ce genre ; ces concessions étaient faites à titre personnel, le bénéficiaire ne pouvant transmettre les terres qu'il recevait ni par vente, ni par héritage ou par donation. La donation à titre de pronie ne paraît avoir été accompagnée d'aucun serment personnel. Le proniaire supportait la charge du service militaire ; il était tenu de fournir un certain nombre de soldats dont la nourriture et l'armement lui incombaient ; en échange, il avait le droit de tirer profit de la concession qui lui était faite, et, en sa faveur, l'Etat faisait abandon de certains de ses droits ; le proniaire avait ainsi certains pouvoirs de justice, de police et de finances. Vis-à-vis des habitants des terres concédées, le proniaire ne jouissait pas de tous les droits de l'Etat ; celui-ci l'obligeait à payer au trésor une somme fixe ou bien se réservait le revenu de certains impôts désignés. Le proniaire ne pouvait arbitrairement accroître les impôts dus par les hommes fixés sur sa terre, mais devait s'en tenir à l'impôt établi par la loi ; dans le cas où il percevait des impôts illégaux, il risquait de voir confisquer sa terre. Cette réglementation ne paraît pas avoir empêché de nombreux abus de se produire. Le proniaire était tenu d'habiter sa terre, et M. O. a été amené à penser qu'au début ce sont des personnes influentes du monde paysan qui ont le plus souvent été appelées à bénéficier des concessions à titre de pronie.

un tableau lamentable de la situation des habitants des terres concédées, qui ont à subir les exigences parfois excessives des nouveaux propriétaires. Il ajoute que l'usage de ces concessions a été déplorable au point de vue militaire, car, pour bénéficier des distributions de terres, beaucoup de gens, qui n'avaient aucune disposition pour le métier des armes, se sont fait inscrire sur les registres militaires ; de plus, la richesse, étant également distribuée, a affaibli l'esprit militaire des possesseurs de domaines, qui désormais n'ont plus eu intérêt à se signaler par des actions d'éclat.

Malgré les mesures décrétées par Manuel pour assurer le recrutement de l'armée à l'aide des contingents nationaux, l'empire n'a pas cessé de faire appel aux troupes étrangères. C'était là un ancien usage des empereurs grecs ; il semble toutefois que jamais l'armée byzantine n'a utilisé autant de mercenaires étrangers que sous le règne de Manuel. Nous ne pouvons d'ailleurs savoir si l'on a continué à observer l'ancien usage qui voulait que l'effectif des troupes mercenaires ne dépassât point celui des troupes nationales. La diminution de la population ne suffit point, semble-t-il, à expliquer la part de plus en plus grande faite aux contingents étrangers dans les rangs de l'armée byzantine, et si l'on se demande pour quelles raisons le gouvernement impérial a agi de cette sorte, on est amené à penser que d'autres motifs ont dicté sa conduite. Il convient de rappeler ici que Constantin Doukas avait transformé l'obligation militaire en impôt militaire, et que les populations de l'empire purent moyennant finances se dispenser du service militaire. Quoique nous ne soyons pas renseignés à ce sujet, il est certain que Manuel n'a point aboli cet usage ; nous le voyons, en effet, décréter une mesure analogue pour le service maritime dû par certaines provinces [1]. Il semble bien que la conséquence de ces mesures ait été de diminuer l'esprit militaire, et que la population de l'empire a largement, quand cela lui était possible, profité de la faculté qui lui était donnée de se racheter [2]. On peut, dès lors, admettre que le gouvernement, pour se procurer les effectifs nécessaires, a dû accroître

1. Cf. *infra*, p. 622.
2. Cf. le curieux passage de Benjamin de Tudèle, d'après lequel les habitants de l'empire ne prennent aucune part aux guerres, *Die Reisebeschreibungen des R. Benjamin von Tudela*, trad. Grunhut et Adler, Jérusalem, 1903, t. II, p. 18.

la proportion des mercenaires étrangers servant dans l'armée byzantine.

Parmi les troupes de nationalités diverses qui viennent alors prendre rang dans l'armée byzantine, les unes sont composées de mercenaires engagés pour une campagne déterminée, d'autres sont d'une manière permanente à la solde du basileus, d'autres enfin sont fournies par les vassaux ou les alliés de l'empire.

Dans la première catégorie, on doit, semble-t-il, ranger la plupart des troupes qui prirent part à la conquête du royaume normand. Nous savons que dans cette expédition le gros de l'armée byzantine était composé de mercenaires levés, moyennant une solde fixe, parmi les habitants de la marche d'Ancône[1]. De même, vers 1160, au moment où Manuel songea à entreprendre une grande expédition contre les Musulmans d'Ikonium, il envoya à Rhodes, où faisaient relâche les vaisseaux conduisant en Orient les pèlerins d'Occident, des officiers pour engager tous ceux qui voudraient prendre part à la guerre turque[2]. Il semble bien que, lors de l'expédition d'Egypte, une partie au moins des chevaliers latins de Terre Sainte aient été engagés par le basileus dans des conditions analogues[3].

Parmi les troupes étrangères qui sont d'une manière permanente au service de Byzance, les sources nous font connaître des cavaliers Ligures, c'est-à-dire Lombards[4], et des cavaliers Germains ; dans ces derniers il faut, d'après le sens du mot « Germain » chez Kinnamos, voir des Français[5]. A côté d'eux, nous trouvons des Allemands[6]. Les chroniqueurs grecs mentionnent également la présence d'un corps de Celtes, qui paraissent être des Nor-

1. Kinnamos, IV, 12, p. 165.
2. *Id.*, IV, 24, p. 199.
3. Nikétas Choniatès, V, 4, p. 209.
4. Kinnamos, I, 4, p. 10 ; le même auteur, VI, 7, p. 271, mentionne les mercenaires italiens, cf. Bertolotto, *op. cit.*, p. 402.
5. Kinnamos, IV, 13, p. 167 ; et IV, 6, p. 148 ; à propos de la deuxième croisade des Français sont désignés chez lui par le mot de Germains, IV, 12, p. 69.
6. Kinnamos, VI, 7, p. 271 ; Nikétas Choniatès, II, 6, p. 118, mentionne les Germains, peut-être, chez lui Germains = Français, car, à propos de la croisade, I, 4, p. 80, il emploie toujours le mot Ἀλαμανοί. Des Allemands au service de Byzance sont mentionnés dans la correspondance entre Conrad III et le basileus, Otton de Freisingen, *Gesta*, I, 23, 24, pp. 364 et 365.

mands venus d'Italie[1]. L'afflux des Anglais, commencé dans la seconde moitié du XIe siècle, a continué et ce sont eux qui forment alors la garde impériale[2]. Les Massagètes forment un corps de cavalerie spécial[3]. Parmi les nombreux corps musulmans qui combattent sous les étendards de Byzance, certains paraissent bien avoir été d'une manière permanente à la solde du basileus.

Les troupes que doivent fournir les vassaux ou les alliés de l'empire forment un effectif considérable. Les Serbes doivent, en cas de guerre européenne, envoyer un contingent de deux mille hommes ; celui-ci se trouve réduit à cinq cents hommes lorsque la guerre a lieu en Asie[4]. Nous ignorons le nombre d'hommes que sont tenus de fournir les peuples vassaux, mais nous savons que l'obligation d'envoyer des troupes leur est également imposée. Ainsi les divers chefs arméniens fournissent un contingent[5] ; de même les Petchénègues fixés sur les bords du Danube[6] et les Valaques habitant dans la même région[7]. Il est probable que, sous Béla III, c'est à ce même titre de vassaux que les Hongrois servent dans l'armée grecque[8]. En Asie, divers émirs musulmans qui ont fait leur soumission prennent part aux campagnes byzantines[9] et on voit parfois figurer à leurs côtés les contingents du sultan d'Ikonium, allié du basileus[10]. Les Latins de la principauté d'Antioche se sont vus également imposer, à la suite de la campagne de Manuel, l'obligation de fournir des troupes, et nous savons que l'empereur les convoqua parfois[11]. Nous trou-

1. Kinnamos, IV, 13, p. 167. Les Celtes passent à Guillaume Ier.
2. Kinnamos, I, 3, p. 8. En 1176, la lettre de Manuel à Henri II, Roger de Hoveden, t. II, p. 104, signale la présence d'Anglais au service de Byzance.
3. Kinnamos, IV, 6, p. 148 et 12, p. 165. Les Massagètes sont mentionnés également dans une pièce de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs* t. II, p. 230.
4. Kinnamos, III, 9, p. 113, et VI, 7, p. 271 ; avant le règne de Manuel, les Serbes ne devaient que deux cents hommes pour les guerres d'Asie.
5. Kinnamos, IV, 24, p. 199, mentionne Thoros, Tigrane et les Kogh Vasil.
6. Nikétas Choniatès, V, 1, p. 230. Il faut les distinguer des Petchénègues qui sont établis dans l'empire et ont reçu des terres à charge de service militaire. Sur les Petchénègues, cf. les vers de Prodromos, *Recueil des historiens des croisades, Hist. grecs*, t. II, p. 230.
7. Kinnamos, VI, 3, p. 260.
8. *Id.*, VII, 3, p. 299.
9. *Id.*, I, 6, p. 15.
10. *Id.*, IV, 24, p. 201, et V, 12, p. 236.
11. Cf. *supra*, pp. 446 et 459 ; Kinnamos, IV, 24, p. 199.

vons encore dans l'armée grecque des Alains et des Ibères, qui, depuis des siècles, figurent parmi les vassaux de l'empire d'Orient[1].

Au point de vue de l'organisation générale de l'armée, Manuel Comnène ne paraît pas avoir introduit de réformes. Les troupes, suivant leurs provinces, sont toujours réparties en armée d'Occident et armée d'Orient[2]. L'ensemble des forces militaires est placé sous les ordres du grand domestique. Jean Axouch, qui continua à remplir cette charge sous le règne de Manuel, eut même un moment les attributions du grand duc, mais sans en avoir le titre[3]. Souvent, l'empereur exerce lui-même le haut commandement; toutefois, quand l'issue de l'expédition projetée paraît trop incertaine, Manuel délègue la conduite des opérations à un chef spécialement désigné[4], auquel il trace le plan de campagne à exécuter, restreignant ainsi l'initiative du général en chef[5]. Parfois même, l'empereur prétend de loin diriger les opérations[6]. Il est remarquable de voir, à l'époque de Manuel, le grand duc, chef de la flotte, prendre la direction de l'armée de terre[7]. L'armée d'Orient a un chef spécial et nous pouvons par analogie supposer qu'il en est de même de l'armée d'Occident[8]. Dans chacune des armées la division par thème paraît avoir subsisté[9].

Sur l'infanterie, nous ne trouvons presque rien dans les chro-

1. Kinnamos, IV, 13, p. 167, et Nikétas Choniatès, VI, 7, p. 253. L'Ibérie est toujours regardée comme dépendant de l'empire, Nikétas Choniatès, *De Johanne Comneno*, p. 45. Anne Comnène mentionne les Alains au service de son père, *Alexiade*, t. II, p. 204-205. De curieux renseignements sur l'Alanie sont fournis pour le XIII° siècle, par l'évêque Théodore, Migne, P. L., t. CXL, p. 388 et sq; cf. les deux articles de Kulakovskij, *Le christianisme chez les Alains*, dans la *Viz. Vremennik*, t. V, 1898, et *La mission de l'évêque Théodore d'Alanie*, dans le t. XXI, des *Zapiski* de la société d'histoire d'Odessa.

2. Nikétas Choniatès, II, 2, p. 102; III, 1, p. 132; VI, 5, p. 245; VI, 8, p. 254-255.

3. *Id.*, II, 3, p. 109.

4. *Id.*, pp. 197, 254.

5. *Id.*, p. 197.

6. *Id.*, p. 199.

7. Ainsi Andronic Kontostéphanos dirige la guerre de Hongrie. Nikétas Choniatès, V, 1, p. 197, Kinnamos; VI, 7, p. 270.

8. Nikétas Choniatès, VI, p. 245.

9. Cf., *supra*, p. 22, la réforme de Jean Comnène, et Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 236, où il est question des troupes de Paphlagonie, p. 31; Nikétas mentionne le tagma des Macédoniens. Le mot tagma ne paraît plus désigner l'armée de Constantinople, mais a plutôt le sens de bataillon, troupe, cf. Kinnamos, VII, 3, p. 297, et II, 8, p. 55.

niques relatives au règne de Manuel Comnène. Nous constatons qu'il y a toujours à cette époque une infanterie lourde et une infanterie légère[1] : la première est armée de la hache[2], de l'épée[3] et se sert du bouclier[4] ; la seconde est armée de l'arc[5] ; elle combat parfois mêlée à l'infanterie lourde[6]. Celle-ci est employée à enlever les retranchements derrière lesquels s'abrite l'ennemi[7] ; son rôle prend toute son importance dans la guerre de montagne ou de siège[8]. Parfois l'infanterie régulière voit ses rangs grossis par tous les valets de l'armée auxquels on distribue des armes[9].

Comme l'infanterie, la cavalerie comprend des troupes lourdes et légères[10] ; pour la remonte on paraît apprécier surtout les chevaux hongrois et arabes[11]. Les troupes légères de cavalerie, chargées le plus souvent d'éclairer l'armée et d'engager le combat, sont armées de l'arc et de l'épée ; elles paraissent être composées de Petchénègues et de Turks[12]. Les cavaliers lourdement armés portent la cotte de mailles, que l'on recouvre souvent par temps clair d'une tunique d'étoffe ou d'un manteau. Cette cotte de mailles n'est pas à l'abri des flèches[13]. La coiffure comporte un camail et un casque, ce dernier est fixé sur la cotte de mailles ; nous voyons, en effet, l'empereur, dans une bataille, obligé de garder son casque ballottant sur la tête, car il n'a personne pour l'enlever et le remettre d'aplomb[14]. Manuel a apporté certaines modifications à l'armement de ses troupes, en faisant quelques

1. L'infanterie lourde est qualifiée ὁπλιτικόν. Kinnamos, II, 15, p. 77, cf. *id.*, VI, 7, p. 271.
2. Kinnamos, I, 3, p. 8 et III, 4, p. 97.
3. Nikétas Choniatès, II, 4, p. 111.
4. Kinnamos, III, 4, p. 97, et III, 5, p. 100, distingue deux sortes de boucliers, un petit et un grand ; ce dernier paraît surtout employé pendant les sièges, cf. Nikétas Choniatès, II, 4, p. 111, et V, 6, p. 216.
5. Kinnamos, VI, 7, p. 271 ; III, 8, p. 108.
6. *Ibid.*
7. Kinnamos, I, 3, p. 8.
8. Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 234, et II, 2, p. 103.
9. Kinnamos, V, 15, p. 244.
10. *Id.*, II, 15, p. 77, distingue la cavalerie dite Κατάφρακτον et celle montée sur des chevaux rapides, cf. *id.*, IV, 11, p. 162 et Nikétas Choniatès, IV, 3, p. 174.
11. Nikétas Choniatès, pp. 48, 69, 162, 178.
12. *Id.*, V, 3, p. 203, et Kinnamos, VI, 7, p. 271.
13. Kinnamos, III, 7, p. 106 ; Nikétas Choniatès, II, 8, p. 59, et VI, 5, p. 246.
14. Kinnamos, III, 9, p. 112 ; Nikétas Choniatès, II, 7, p. 122, et VI, 3, p. 237,

emprunts aux Occidentaux[1]. Au bouclier rond, jusque-là en usage dans l'armée grecque, il a substitué l'écu allongé que portaient les chevaliers latins. A ceux-ci il a également emprunté la lance longue; ce n'est point à dire que, jusqu'à cette époque, la lance ait été inconnue aux Byzantins, car il semble bien qu'antérieurement à Manuel elle était en usage[2]. Il est probable que la réforme introduite par le basileus a consisté à munir sa cavalerie d'une lance montée sur une hampe plus longue, et de généraliser l'emploi de cette arme, qu'il avait vu employer par les Occidentaux à son service. Manuel prit un soin tout spécial pour enseigner à ses cavaliers le maniement de la lance et s'est piqué d'honneur à rendre le soldat grec aussi habile à s'en servir que les Occidentaux. Pour obtenir ce résultat, il chercha à former de parfaits cavaliers, multiplia les exercices, et organisa des tournois où l'on n'employait que des lances sans fer[3]. Nous avons vu que, lors de son séjour à Antioche, le basileus et ses principaux officiers prirent part à un tournoi, où ils eurent pour adversaires le prince d'Antioche et les chevaliers latins. L'épée et la masse d'armes complétaient l'armement du cavalier byzantin[4].

L'armée traîne à sa suite tout un matériel d'artillerie. Il y a d'abord les chars à balistes[5]. Celles-ci sont de différentes tailles : les plus lourdes, destinées au siège des villes, peuvent lancer des pierres d'un volume considérable; des machines de jet plus légères et d'un maniement plus facile sont également employées[6]. L'armée emporte parfois une véritable flottille, et dans certains cas les machines de jet sont montées sur des radeaux formés à l'aide de barques réunies[7]. Il faut naturellement un nombreux personnel, tant pour le maniement des machines que pour la construction des tours roulantes que l'on emploie en cas de siège[8]. Il semble d'ailleurs qu'au point de vue des sièges, l'armée byzan-

1. Kinnamos, III, 16, p. 125.
2. Nikétas Choniatès, p. 27.
3. Kinnamos, *loc. cit.*
4. Nikétas Choniatès, V, 3, p. 204.
5. *Id.*, VI, 1, pp. 231 et 234.
6. Cf. Ousâma, *Autobiographie*, *Revue de l'Orient latin*, t. II, p. 439, et Kinnamos, III, 5, p. 100.
7. Nikétas Choniatès, p. 51.
8. *Id.*, II, 4, p. 109, et V, 5, p. 212.

tine soit moins bien outillée que les peuples voisins. Nous voyons, en effet, que, sous le règne de Manuel, seules quelques villes mal fortifiées ont pu être emportées ; les places importantes, Corfou ou Damiette par exemple, ont résisté ou n'ont été prises que par la famine.

Outre le matériel d'artillerie, l'armée emmène avec elle d'immenses convois, qui entravent et ralentissent sa marche. Les chars transportant les tentes, les bagages, le trésor impérial et les approvisionnements sont traînés par des bœufs et par suite ont une marche fort lente [1]. Ils sont d'autant plus nombreux que les soldats doivent, le plus souvent, pourvoir à leur nourriture et emportent des vivres pour la durée probable de la campagne [2]. Il semble que c'est l'Etat qui fournit les chars nécessaires au transport [3]. Nombreuses sont également les bêtes de somme [4]. Des troupeaux de bétail suivent également les troupes [5]. Tout un personnel de valets [6] est employé à la conduite de ces convois. Pour donner une idée de l'importance du service des approvisionnements, rappelons que, lors de la campagne de 1176, l'armée byzantine, en ordre de marche, s'étendait sur une longueur de dix milles [7].

Tous ces *impedimenta* nuisent à la mobilité des troupes ; ce désavantage disparaît, toutefois, quand l'armée a eu le temps d'installer son camp qui est toujours établi avec grand soin et fortifié [8].

Au point de vue tactique, les Byzantins continuent à avoir de grandes prétentions [9] ; l'armée est toujours disposée suivant les anciens principes, avec centre et ailes, en arrière les réserves [10] ; mais la guerre turque a obligé à donner à la cavalerie une plus

1. Nikétas Choniatès, III, 1, p. 132 ; VI, 2 et 3, pp. 234, 242, et VII, 8, p. 258 ; Kinnamos, IV, 24, p. 199, cf. la lettre de Manuel Comnène à Henri II, dans Roger de Hoveden, éd. Stubbs, t. II, p. 102.
2. Nikétas Choniatès, V, 5, p. 213.
3. *Id.*, III, 1, p. 132.
4. Kinnamos, II, 8, p. 56, et Nikétas Choniatès, VI, 1, p. 231.
5. Nikétas Choniatès, VI, 3, p. 238.
6. Kinnamos, III, 8, p. 106, et V, 15, p. 244 ; Nikétas Choniatès, VI, 2, p. 234.
7. Cf. la lettre de Manuel à Henri II, Roger de Hoveden, éd. Stubbs, t. II, p. 102.
8. Kinnamos, II, 7, p. 47, II, 8, p. 55-56, cf. ce que dit Nikétas Choniatès, I, 5, p. 85, du manque de soin avec lequel les Allemands dressent leur camp.
9. Kinnamos, II, 15, p. 77 et Nikétas Choniatès, V, 2, p. 201.
10. Nikétas Choniatès, V, 2, p. 199 ; Kinnamos, VI, 7, p. 271.

grande mobilité, et pour combattre avec avantage les Musulmans, l'empire emploie des soldats de même nationalité. En effet, tandis que certains ennemis des Byzantins continuent à se présenter au combat en groupe compact[1], les Musulmans font une guerre d'embuscade et de surprise, et évitent le plus souvent les batailles rangées. Pour triompher de pareils adversaires, les Byzantins ont dû modifier leur tactique, et font eux aussi une guerre de surprises, cherchant, soit à couper la retraite des bandes qui ont envahi le territoire grec[2], soit à attirer l'ennemi par une fuite simulée vers l'embuscade où on a placé l'infanterie et les archers qui la soutiennent[3].

Nikétas Choniatès reproche amèrement à Manuel Comnène d'avoir été l'auteur de la ruine de la marine byzantine qui, par suite des mesures ordonnées par le basileus, devint incapable de protéger les côtes de l'empire contre les attaques des pirates. Jusque-là les provinces maritimes étaient tenues de fournir et d'entretenir les navires et leurs équipages. Poutzès conseilla à Manuel de grossir le trésor public en remplaçant, pour les habitants des îles (sans doute aussi pour ceux du littoral), l'obligation du service maritime et les fournitures auxquelles ils étaient tenus par un impôt maritime, moyennant le paiement duquel l'empereur, quand cela serait utile, ferait construire et équiperait les navires nécessaires[4]. La mesure prise par Manuel paraît tout à fait analogue à celle que Constantin Doukas a décrétée quant au recrutement de l'armée de terre, et il n'est pas douteux que par ce moyen les recettes du trésor impérial aient été singulièrement grossies.

Il semble bien que, dans une certaine mesure, les accusations de Nikétas Choniatès soient justifiées et que la flotte byzantine ait vu diminuer sa puissance. On doit, en effet, remarquer qu'à mesure que l'on avance dans l'histoire du règne, le nombre des vaisseaux diminue. Nikétas mentionne, il est vrai, la construction de navires entreprise sur les ordres du basileus[5], mais tandis que, lors du

1. Nikétas Choniatès, V, 3, p. 202-203, et VI, 8, p. 256.
2. *Id.*, VI, 7, p. 251.
3. Kinnamos, II, 7, p. 47, et pp. 52-53.
4. Nikétas Choniatès, I, 3, p. 75.
5. *Id.*, II, 2, p. 102.

siège de Corfou, Manuel peut disposer de cinq cents trirèmes et de mille vaisseaux de transport [1], la flotte byzantine qui va en Egypte n'a plus que deux cents navires longs [2], et dans les dernières années du basileus, celui-ci ne dispose plus que de deux cent cinquante navires, et pourtant, à ce moment, il possède tous les vaisseaux pris aux Vénitiens en 1177 [3]. Cette diminution des unités navales s'explique facilement par les pertes éprouvées par la marine byzantine dans diverses rencontres avec les flottes étrangères, celle des Normands notamment. Il semble, toutefois, étant donné que le chroniqueur parle au présent des ravages des pirates, que c'est surtout après la mort de Manuel que se sont fait sentir les conséquences des mesures qu'il a prises.

Au point de vue maritime, il y a pourtant, à l'époque de Manuel, un progrès réel sur celle d'Alexis : si les flottes normande et vénitienne sont encore pour la flotte byzantine de redoutables rivales, Byzance n'en a pas moins une marine et n'a plus besoin de s'adresser à une puissance étrangère pour avoir des navires.

II

L'administration financière de Manuel paraît avoir été déplorable ; le très petit nombre de renseignements que nous possédons sont tous concordants à cet égard. Les guerres continuelles, d'une part, la politique étrangère, d'autre part, coûtèrent excessivement cher au trésor impérial. Pour se créer un parti dans les principales villes de l'Italie et dans divers états, pour acheter, pendant quelques années, l'alliance du sultan d'Ikonium, pour solder les auxiliaires étrangers qui constituaient une grande partie de son armée, pour la mise en état des places fortes et ses constructions de Constantinople et des environs, pour l'entretien de sa cour et de ses favoris ou favorites [4], Manuel a dépensé des sommes considérables. Pour satisfaire ses besoins d'argent, il a dû pressurer ses

1. Kinnamos, III, 2, p. 92.
2. Nikétas Choniatès, V, 4, p. 208.
3. *Id.*, V, 9, p. 224, donne ce chiffre pour la flotte qui va combattre les Vénitiens. Kinnamos, VII, 3, p. 300, pour la flotte qui part pour la Terre Sainte en 1176.
4. Nikétas Choniatès, VII, 2, p. 266-267.

sujets et, dans la chronique de Nikétas Choniatès, nous trouvons trace du mécontentement général que soulevèrent les mesures qu'il décréta [1]. Il semble d'ailleurs que le règne de Manuel a été une période de gaspillage et de concussion éhontée, où les plus honnêtes finirent par se laisser gagner par la corruption de leur entourage. Tel ce Jean Poutzès, habile à trouver de nouvelles taxes, rigide et incorruptible administrateur du trésor sous Jean Comnène, qui, en voyant les mœurs introduites par Manuel, craignit de perdre sa faveur s'il ne les adoptait, et abdiqua son austérité passée, mettant à profit sa situation pour s'enrichir lui et les siens [2]. Les fonctionnaires inférieurs des finances, qui prenaient à ferme les impôts des provinces [3], imitèrent l'exemple qui leur était donné et s'enrichirent aux dépens des sujets du basileus qu'ils rançonnèrent sans pitié. Leurs exactions parurent souvent d'autant plus pénibles que beaucoup d'entre eux n'étaient pas d'origine byzantine et que, chez leurs victimes, la haine de l'étranger vint s'ajouter à celle que l'on portait aux agents du fisc [4]. Tel ce juif hongrois Astaforte, qui, renommé pour son habileté financière, fut un moment employé par Manuel. Etant données les mesures de rigueur que nous voyons Astaforte prendre à l'égard des colons latins, on peut supposer qu'il n'épargnait guère les sujets du basileus [5].

Pour rentrer dans leurs frais, les agents du trésor apportèrent une rigueur implacable dans le recouvrement des impôts. Les détails nous font ici défaut; pourtant dans les instructions de l'ambassadeur génois Grimaldi, nous trouvons quelques réclamations présentées par les sujets génois au sujet des exactions dont ils ont été victimes; par là, nous pouvons avoir une idée de la manière dont on faisait rentrer l'impôt. Non seulement les fonctionnaires inférieurs, commerciaires, logariastes, préposés

1. Nikétas Choniatès, VII, 2, p. 267-268.
2. *Id.*, I, 3, p. 74-77.
3. *Id.*, VII, 2, p. 265, cf. *Id.*, *De Andronico Comneno*, II, 3, pp. 421-422, où sont indiquées les mesures prises par Andronic dont le règne a été une réaction contre celui de Manuel. Nikétas loue Andronic de n'avoir pas vendu les charges, d'avoir donné aux fonctionnaires des provinces de gros traitements et de les avoir ainsi empêché de voler.
4. Nikétas Choniatès, VII, 2, p. 266-268.
5. Muller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll Oriente*, p. 11-13.

aux galères, mais les gouverneurs de province eux-mêmes rançonnaient sans pitié les marchands étrangers auxquels l'intervention personnelle du basileus ne suffisait pas à faire rendre justice[1].

Une grande partie des recettes du trésor impérial provenait des droits de douane. Le règne de Manuel Comnène a été marqué par un développement considérable des relations commerciales de Byzance avec les nations occidentales. C'est alors que les marchands étrangers virent s'ouvrir devant eux un grand nombre des ports de l'empire où ils reçurent la permission de s'établir[2]. Si certaines nations particulièrement favorisées obtenaient soit l'exemption totale, soit la réduction des droits à payer, les autres étaient tenues de payer un droit de 10 °/₀ sur la valeur des marchandises[3]. Venise seule, en échange des services rendus par sa flotte, paraît avoir été exemptée de tous les droits[4]; Gênes et Pise, qui occupaient la situation la plus favorisée après elle, payaient encore 4 °/₀ sur toutes les marchandises.

Pour la seule capitale, Benjamin de Tudèle évalue à vingt mille pièces d'or la recette quotidienne provenant des diverses taxes (entrepôt, étalage, douane) perçues sur les marchandises étrangères arrivant par terre ou par mer[5]. Or, le port de Constantinople était bien loin d'être le seul ouvert aux marchands étrangers. Sans parler des ports secondaires, pour lesquels les documents font défaut, une place spéciale doit être faite à certains centres commerciaux. Au premier rang, il faut placer Thessalonique, dont la foire annuelle qui se tenait chaque année au mois d'octobre valait au trésor de grosses recettes[6]. Pendant une semaine, dans la plaine qui s'étend entre la ville et l'Axios, se pressaient les marchands de tous les pays : Bulgares, Grecs, Italiens, Espagnols, Portugais, Français, Orientaux. Les marchands même de Constantinople se déplaçaient et apportaient à

1. Bertolotto, *op. cit.*, pp. 386, 398, 399, 400 et 401.
2. Cf. *supra*, p. 572 et sq.
3. Caffaro, *Annales Januenses*, M. G. H. SS., t. XVIII, p. 23.
4. Caffaro, *loc. cit.*; cf. *supra*, p. 584 et sq.
5. *Die Reisebeschreibungen des R. Benjamin von Tudela*, éd. Grünhut et Adler, Jérusalem, 1903, t. II, p. 17.
6. *Timarion*, éd. Hase, *Notices et extraits des mss.*, t. IX, 2, p. 171 et sq., cf. Tafel, *De Thessalonica ejusque agro dissertatio*, Berlin, 1839, p. 227 et sq. ; Heyd, *Histoire du commerce dans le Levant*, t. I, p. 244.

Thessalonique de grandes quantités de marchandises (probablement des poissons salés et des pelleteries). Les articles les plus réputés paraissent avoir été les étoffes tissées dans les environs de Thèbes et les tapis brodés apportés d'Espagne, les velours, les feutres et les denrées, huile, vin, salaisons[1]. En dehors de l'époque de la foire, Thessalonique était un centre commercial important : nous voyons, pendant le xii[e] siècle, les marchands occidentaux s'y établir et créer tout un quartier nouveau[2].

A côté de Constantinople et de Thessalonique, il faut encore nommer quelques villes dont le commerce paraît avoir été très actif : Durazzo[3], Avlona[4], Arta[5], Corinthe[6], Almyro où trafiquent les Pisans, les Génois et les Vénitiens[7]; Thèbes, centre du commerce de la soie, où nous trouvons Génois et Vénitiens[8]. Négrepont[9], Andros[10], Chio[11], Chrysopolis[12], Rodosto[13], Andrinople, Philippopoli[14], et, en Asie, Adramyttion[15] et Attalia[16], la Crète et Rhodes[17] devaient fournir par leurs douanes d'importantes recettes. Manuel paraît s'être appliqué par des travaux d'utilité

1. Cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 244, et Schaube, *op. cit.*, pp. 240, 244-246.
2. Eustathios de Thessalonique, *De Thessalonica a Latinis capta*, Bonn, 1842, p. 449.
3. Cf. Baracchi, *Le carte del mille et mille cento che si conservano nell' archivio notarile di Venezia*, dans *Archivio Veneto*, t. VIII, p. 135.
4. Bertolotto, *op. cit.*, p. 368.
5. Cf. *Atti delle adunanze del r. istituto veneto*, Venise, 1899, p. 24.
6. Nikétas Choniatès, II, 1, p. 100.
7. Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, t. II, p. 14; Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 125; Muller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente*, p. 22; Marango, *Annales Pisani*, M. G. H. SS., t. XIX, p. 243; *Hist. ducum venetic, ibid.*, t. XIV, p. 79. Bertolotto, *op. cit.*, p. 371.
8. La ville répara rapidement les ruines causées par les Normands, cf. Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, t. II, p. 13.
9. Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, t. II, p. 13, Bertolotto, *op. cit.*, p. 370 et p. 387.
10. Cf. Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 247, note 4.
11. Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, p. 98; Bertolotto, *op. cit.*, pp. 371, 386, 399 et Cerbani, dans *Recueil des historiens des croisades, Hist. occidentaux*, t. V, p. 327.
12. Bertolotto, *op. cit.*, p. 401.
13. Tafel et Thomas, *op. cit.*, t. I, pp. 103 et 107.
14. *Id.*, p. 138 et Eude de Deuil, Migne, P. L., t. CLXXXV, p. 1215.
15. Cf. Schaube, *op. cit.*, p. 239, note 5.
16. Bertolotto, *op. cit.*, p. 386. Attalia fut restaurée par Manuel Comnène, Benoît de Péterborough, dans R. B. SS., t. II, p. 195, cf. Roger de Hoveden, *ibid.*, t. III, p. 157.
17. Bertolotto, *op. cit.*, pp. 346, 398, 399, et *Historiæ patriæ monumenta, Chartæ*, t. II, pp. 696 et 969.

publique à favoriser le développement des principaux ports [1].

Le développement du mouvement commercial amena dans les villes une grande prospérité. Benjamin de Tudèle vante la richesse des habitants de la capitale où abondent l'or et les perles ; il admire le grand nombre de ceux qui portent des vêtements de soie et vont à cheval comme des fils de prince [2], mais il semble bien que l'on doive penser que cette prospérité a été particulière à Constantinople, et à certains grands centres commerciaux. Benjamin de Tudèle permet ainsi de corriger le témoignage de Nikétas Choniatès que nous avons cité plus haut [3], mais ne l'infirme pas.

Nous avons vu la rigueur apportée par le fisc à la perception de l'impôt dans les provinces ; il faut maintenant parler des rapports de l'administration avec les privilégiés ; mais ici, comme à l'époque d'Alexis, nous ne connaissons que les démêlés des agents du fisc avec le clergé. On peut avec grande vraisemblance supposer que les laïcs privilégiés n'ont pas dû être beaucoup mieux traités que le clergé et que ce que nous dirons de ce dernier peut s'appliquer aux premiers.

La lutte engagée par le fisc avec les propriétaires laïcs et ecclésiastiques qui possédaient injustement des biens dépendant du trésor et détenaient sur leurs terres un nombre de *paroikoi* plus grand que celui auquel ils avaient droit, continua comme à l'époque d'Alexis Ier. Fréquemment, les administrateurs des provinces faisaient faire le recensement des terres et des *paroikoi*, déployant envers tous une égale sévérité ; quelques actes nous renseignent à ce sujet. Ainsi, le fisc ayant eu à intervenir à propos de diverses donations immobilières faites à l'église Sainte-Sophie, les agents chargés de la description des terres s'aperçurent que la plupart des biens donnés relevaient du fisc et les lui attribuèrent. Le clergé réclama auprès de l'empereur qui accorda à l'église les possessions provenant de legs pieux (1153) [4].

De même, en 1175, le duc et apographeus du thème de Milassé et Melanoudion, Andronic Cantacuzène ordonna au logariaste

1. Cf. p. 626, note 16, et les vers de Prodromos sur les travaux faits à Abydos, *Recueil des historiens des croisades*, *Hist. grecs*, t. II, p. 541 et sq.
2. Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, t. II, p. 18.
3. Nikétas Choniatès, VII, 2, p. 267.
4. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 446.

Jean Chrysanthès de réviser minutieusement les actes du monastère de Saint-Paul de Latro. Les instructions données portent que dans le cas où les actes produits témoigneraient des droits du monastère sur tous les *paroikoi* qu'il possède, on doit les lui laisser, mais que, dans le cas contraire, on doit attribuer aux moines seulement les *paroikoi* qu'ils possèdent depuis longtemps, et faire passer les autres au fisc. Lors de l'enquête à laquelle il se livra, le logariaste découvrit que nombre de *paroikoi* étaient indument inscrits sur les listes du couvent; en conséquence, il les fit inscrire comme devant payer les impôts fonciers, tandis qu'il confirmait au monastère ses biens immobiliers et ses *paroikoi*, exemptant ces derniers de l'impôt foncier et des contributions personnelles perçus par l'Etat, à charge toutefois de payer chaque année au trésor une certaine somme[1]. Il arrivait parfois que, dans leur zèle, les employés du fisc revendiquassent des *paroikoi* et des terres sur lesquels l'Etat n'avait aucun droit. Tel fut le cas qui se produisit, vers 1152, pour certaines terres du monastère de Notre-Dame de Pitié, dans le thème de Stroumitza, à Veloucha[2].

Ces exemples suffisent à montrer qu'à l'époque de Manuel, la situation est demeurée la même qu'à l'époque d'Alexis Ier[3], et c'est là ce qui explique les mesures prises par le basileus pour arrêter le développement de la propriété ecclésiastique. L'empereur remit en vigueur une novelle de Nicéphore Phocas, interdisant aux monastères d'accroître leurs possessions territoriales[4]. Il fallait beaucoup de courage pour décréter pareille mesure : Manuel ne craignit pas de se mettre à dos tout le clergé séculier et la foule des moines, mais il chercha à apaiser les rancunes que sa décision ne put manquer d'exciter en prenant toute une série de dispositions qui assuraient aux églises et aux monastères la tranquille possession des biens actuellement possédés, même dans le cas où ils

1. Miklosich et Müller, *Acta et diplomata*, t. IV, pp. 317-318. Comparez la concession de six *paroikoi* faite par Manuel au monastère de Leros, *ibid.*, t. VI, p. 105.
2. Cf. L. Petit, *Le monastère de Notre-Dame de Pitié en Macédoine*, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople* (1900), t. VI, p. 36 et sq.
3. Cf. mon *Alexis Ier Comnène*, p. 298 et sq.
4. Nikétas Choniatès, VII, 3, p. 271. Voir la novelle de Phocas dans Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 292 ; cf. Schlumberger, *Un empereur byzantin au Xe siècle*, Paris, 1890, p. 390 et sq.

ne pouvaient prouver leurs droits par des titres complets. Un premier acte relatif aux seuls monastères est de juillet 1146[1]; un second, de février 1148[2], se rapporte aux évêques, aux archevêques et à Sainte-Sophie; un troisième enfin s'applique aux maisons religieuses de Constantinople et des environs et, en leur confirmant leurs possessions, renouvelle la défense de les accroître (mars 1158)[3]. Par ce moyen, Manuel chercha à sauvegarder l'avenir, mais ce fut aux dépens du passé. Victimes des empiètements du clergé grec, les pauvres firent les frais de la réforme, car ils perdirent la possibilité de recouvrer les droits ou les biens dont ils s'étaient vus dépouillés.

III

Au point de vue judiciaire, Manuel a introduit diverses réformes qui, pour la plupart, paraissent avoir eu pour but de hâter la solution des procès. Une des mesures les plus importantes prises par le basileus fut de réformer le tribunal de Constantinople[4]. Celui-ci se partageait en quatre sections : la première était présidée par le grand drongaire de la Veille, la seconde par le président des jugements administratifs, la troisième par le protoasekretis, la quatrième par le juge civil (δικαιοδότης)[5]. A chacun des présidents de ces quatre sections furent assignés un certain nombre d'assesseurs qui furent tenus de se rendre à la section pour laquelle ils avaient été désignés ; auparavant les assesseurs pouvaient à leur choix se rendre dans telle ou telle section, si bien que parfois, tous se rendant à la même, on ne pouvait dans les autres rendre la justice. L'empereur décida, en outre, que les quatre sections devaient tenir audience au moins trois jours par semaine. Une

1. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 433, et S. Petridès, *Le chrysobulle de Manuel Comnène (1148) sur les biens d'église*, *Revue de l'Orient chrétien*, 2e série, t. IV (1909), p. 203-208.
2. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 443.
3. *Id.*, p. 450. Sur l'identification des monastères nommés dans cet acte, cf. Gédéon, Ἔγγραφοι λίθοι καὶ κεράμια, Constantinople, 1892, p. 23 et sq., et Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, Constantinople, 1895, p. 179.
4. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 460.
5. *Id.*, p. 468.

novelle spécifia les jours pendant lesquels le tribunal ne devait pas siéger. A certains jours de fête, il fut interdit d'instruire une affaire judiciaire, sauf autorisation de l'empereur ; à certains autres, le tribunal ne pouvait siéger que pendant quelques heures [1]. Manuel compléta cette réforme en ordonnant de partager les avocats entre les quatre sections du tribunal [2], et en fixant à quinze jours le délai accordé à celui auquel le serment était déféré. Passé ce temps et cité par trois édits successifs, celui qui refusait de prêter serment était jugé par contumace [3].

Quelques-unes des réformes introduites par Manuel eurent pour résultat de diminuer le nombre des affaires dont avait à s'occuper le tribunal impérial où siégeaient les conseillers de l'empereur [4]. La juridiction de ce tribunal se manifestait alors sous diverses formes : ὑπόμνησις, ἔκκλησις, δέησις, *relatio*, *applicatio*, *supplicatio*. « L'ὑπόμνησις était l'acte par lequel un magistrat embarrassé sur la solution d'une question de droit sollicite de l'empereur une réponse qui dissipe ce doute, une interprétation qui puisse le guider dans le jugement qu'il a à prononcer [5]. » Tantôt l'empereur décidait lui-même de la question qui lui était soumise, tantôt « il rendait un interlocutoire et renvoyait au juge la simple question de fait, c'était, on le voit, un véritable rescrit. L'empereur prononçait aussi par voie de requête sur des points de droit tout à fait nouveaux ou sur des modifications à apporter à l'ancienne législation [6]. »

Manuel décida que les juges devaient rendre une décision sur toutes les affaires qui leur étaient soumises, en se prononçant à la majorité des voix. En cas de partage, la voix du président était prépondérante [7]. On ne trouve plus à partir de la promulgation de cette novelle d'exemple de recours à l'empereur (1166). Une novelle antérieure de quelques années (1159) était inspirée du même esprit, elle « permettait aux magistrats de n'avoir aucun

1. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, p. 469.
2. *Id.*, p. 468.
3. *Id.*, p. 463-464.
4. *Id.*, p. 464, cf. Zachariæ a Lingenthal, *Geschichte griechich-römischen Rechts*, 3ᵉ éd. Berlin, 1892, pp. 355-356.
5. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin*, Paris, 1846, t. III, p. 84.
6. *Ibid.*
7. Zachariæ a Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III, p. 462.

égard aux rescrits impériaux contraires au droit ou à la justice » et par là « transportait sur la tête du juge l'omnipotence du souverain [1] ».

Le tribunal impérial demeura une juridiction d'appel; sous Manuel, il continua comme précédemment à renvoyer le plus souvent les affaires qui lui étaient soumises devant un autre juge qui pouvait casser la première sentence et prononcer un nouvel arrêt [2]. Manuel Comnène décida que c'est au tribunal impérial que seraient adressés les recours contre les exactions injustes ou les autres injustices commises par les percepteurs, les gouverneurs de province et autres, mais les plaignants n'avaient que huit jours pour déposer le libelle qui introduisait la demande d'instance [3].

D'autre part, Manuel réduisit à un an le délai d'appel qu'Alexis Ier avait fixé à deux ans; toutefois, pour les jugements rendus en province, quand l'appel est porté à l'empereur ou à un juge de la capitale, le délai est prolongé suivant l'éloignement de la province où réside l'appelant [4].

Une novelle parfois attribuée à Alexis Ier, mais qu'il convient de rendre à Manuel [5] supprima la *supplicatio*, qui permettait de demander au tribunal impérial que la cause fût portée devant des juges autres que ceux qui devaient régulièrement la connaître; Manuel décida que « les présidents de tribunaux ne devaient avoir aucun égard aux rescrits impériaux qui pourraient empêcher un juge de connaître de la contestation qui lui a été déférée, quand même ces rescrits seraient souscrits en rouge et scellés du sceau de cire. Seulement, si, après la citation et dans les vingt jours de l'instance, le défendeur obtient sur sa supplique un rescrit impérial qui adjoigne un second juge à celui déjà désigné, ces juges doivent s'assembler et prononcer leur sentence. Si les vingt jours se sont écoulés sans nomination d'un nouveau juge, la sentence ne peut être différée sous aucun prétexte. Ainsi, lorsqu'un juge aura été commis, on ne pourra par un acte postérieur, en deman-

1. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, p. 455.
2. Cf. Mortreuil, *op. cit.*, t. III, p. 85.
3. Zachariæ a Lingenthal, *Jus græo romanum*, t. III, p. 464, cf. Mortreuil, *op. cit.*, t. III, p. 88.
4. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 464.
5. Cf. *id.*, p. 498, note 2.

dant l'évocation au tribunal impérial, retarder l'examen d'un procès ; l'affaire doit être instruite sans délai, sans distraction, et jusqu'au bout, soit devant le juge désigné, soit devant les juges adjoints dans les vingt jours de l'instruction[1]. »

Pour en terminer avec les mesures législatives prises par Manuel Comnène, nous mentionnerons encore la novelle qui interdit aux ecclésiastiques de tenir des comptoirs de change ou de banque[2], diverses décisions relatives à des empêchements au mariage pour cause de parenté[3], la novelle ordonnant aux agents du fisc de respecter les biens des évêques décédés[4], une novelle relative au devoir des fonctionnaires quand un meurtre a été commis et au châtiment du meurtrier[5], une autre obligeant les femmes qui se retirent dans un monastère à faire un noviciat de trois mois avant de se faire couper les cheveux[6], et deux novelles relatives l'une au serment des Juifs, l'autre à leur for[7].

IV

A propos des mesures financières de Manuel Comnène, nous avons indiqué la tentative qu'il a faite pour arrêter l'extension jugée par lui trop grande de la propriété ecclésiastique. L'attitude du basileus vis-à-vis du monachisme byzantin a été inspirée par le même sentiment[8]. Contrairement à ses prédécesseurs, Manuel s'est montré hostile aux fondations d'établissements religieux telles qu'elles se faisaient d'ordinaire. Il jugeait déplorable l'habitude prise par les Byzantins des classes élevées de fonder toujours de nouveaux couvents, dont ils étaient les patrons. Ce sentiment ne provenait point d'une hostilité systématique vis-à-vis des moines, mais plutôt du désir d'arrêter la décadence du monachisme orthodoxe provenant en grande partie de pareilles

1. Mortreuil, *op. cit.*, t. III, p. 161.
2. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 492.
3. *Id.*, p. 476 (1166) ; p. 483 (1166) ; p. 501 (1145, 1160 ou 1175) ; p. 503.
4. *Id.*, p. 457 (1151 ou 1166).
5. *Id.*, p. 476 (1166).
6. *Id.*, p. 503.
7. *Id.*, p. 440 (1148) et p. 504.
8. Nikétas Choniatès, VII, 3, p. 270-271.

fondations. A propos d'Alexis Ier, nous avons dit quelques mots de cette décadence, nous reviendrons sur ce sujet à propos des derniers Comnènes et grouperons les renseignements que nous possédons sur cette question pour la fin du XIIe siècle. Nous nous bornerons à indiquer que Manuel s'est rendu parfaitement compte du fléau que constituaient pour l'Etat ces moines vagabonds, pillards et chasseurs, qui pullulaient alors sur le territoire de l'empire, courant la campagne et les villes, bien plus occupés des questions temporelles que des questions spirituelles. Manuel estimait que les moines devaient vivre dans la retraite et fuir les villes où ils ne trouvaient que tentations. La fascination alors exercée sur la plupart des religieux par les grands centres est curieuse à constater. Le basileus pensait que la présence des moines dans les grandes cités était une source d'abus et de scandales. C'est pour remédier à un état de choses qu'il déplorait que l'empereur, voulant prêcher d'exemple, s'est refusé à faire dans la capitale de nouvelles fondations. Comme la plupart de ses prédécesseurs il a bien été le fondateur d'un couvent, dédié à saint Michel, mais celui-ci a été établi loin de Constantinople, à Katasképé, sur les bords du détroit du Pont[1]; en outre, l'empereur, au lieu de concéder des terres pour l'entretien des moines, s'est borné à fixer une certaine somme à percevoir chaque année sur le trésor impérial. Il espérait ainsi que, leur vie matérielle étant assurée, les moines seraient moins portés à s'occuper d'accroître le patrimoine de leur couvent.

Il ne semble pas d'ailleurs que l'exemple du basileus ait été suivi. Nikétas Choniatès parle des nombreuses fondations faites par les parents et les proches de Manuel. Nous savons notamment que son frère Isaac fonda, vers l'embouchure de la Maritza, le monastère de la Kosmosotira qu'il dota[2]. La tentative de Manuel

1. Ce monastère fondé à Katasképè, près de la Mer Noire, ne doit pas être confondu avec Saint-Michel du Bosphore, cf. Pargoire, *Anaple et Sosthène*, *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. III, p. 86. Nikétas Choniatès, VII, 3, p. 270. De même, au monastère de Notre-Dame de Pitié, à Veloucha, Manuel assigna une somme à prélever sur les revenus de la province, cf. L. Petit, *op. cit.*, *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. VI, p. 31 ; de même encore au monastère de Saint-Jean à Patmos, l'empereur accorda une somme à percevoir sur les revenus de la Crète, Miklosich et Muller, *op. cit.*, t. VI, p. 117.

2. Le typikon du monastère de la Kosmosotira a été publié par Petit, *Bulle-*

n'en demeure pas poins curieuse; on la comprendra mieux quand nous retracerons dans notre prochain volume le tableau lamentable du monachisme byzantin à la fin du XIIe siècle.

La fascination exercée par les villes et surtout par la capitale était aussi grande sur le clergé séculier que sur le clergé régulier. La plupart des évêques résidaient le moins possible dans leurs diocèses et vivaient presque continuellement à Constantinople; Manuel promulgua une novelle interdisant aux évêques le séjour prolongé de la capitale et ordonnant à l'autorité civile de les renvoyer dans leurs diocèses[1].

On aurait grand tort de voir dans ces mesures la marque de l'hostilité du basileus vis-à-vis du clergé. Celui-ci constituait toujours dans l'empire une force considérable que Manuel a cherché à ne point s'aliéner. Nous avons vu que les novelles destinées à arrêter l'extension de la propriété ecclésiastique eurent pour contrepartie d'autres mesures qui, en consacrant l'état de choses établi, confirmèrent les droits de l'église sur une foule de possessions douteuses. Ce même souci de s'assurer l'appui du haut clergé apparaît dans les larges subventions que le basileus à diverses reprises accorda au clergé séculier de ses états[2].

Manuel ne s'est point contenté d'intervenir dans les questions concernant le temporel de l'église orthodoxe, mais a pris une part active à toutes les questions de doctrine qui se sont posées pendant son règne.

Dès son avènement, Manuel eut à s'occuper des affaires ecclésiastiques; en revenant de Syrie, l'empereur apprit, en effet, que le patriarche Léon Styppès était mort[3]. L'une des premières mesures du basileus fut de faire élire le nouveau patriarche; le choix du titulaire avait une importance particulière, car le futur patriarche devait couronner le nouvel empereur[4]. Beaucoup de candidats

tin de l'Institut archéologique russe de Constantinople, t. XIII, p. 17 et sq. De l'époque de Manuel, nous avons divers typika, cf. dans Dmitrjevskij, *Typika*. Kiev, 1895, p. 702, le typikon de saint Mamas de Constantinople, et p. 715, celui du monastère de la Théotokos τῶν ἡλίου βωμῶν ou τῶν ἐλεγμῶν dans le thème Opsikion, donné par Nicéphore Mystikos (1162).

1. Zachariæ a Lingenthal, *op. cit.*, t. III, p. 500.
2. Nikétas Choniatès, I, 1, p. 66.
3. Cf. Gédéon, *op. cit.*, p. 351.
4. Kinnamos, II, 2, p. 33; Nikétas Choniatès, I, 2, p. 70.

briguaient la succession de Styppès; on fit choix de l'higoumène du monastère de Saint-Michel-Archange dans l'île d'Oxia, Michel Kourkouas [1]. Celui-ci regretta toujours la paix du cloître et ne fit que passer sur le trône patriarcal [2].

Son court pontificat fut marqué par diverses mesures de rigueur à l'égard des Bogomiles. Nous avons vu que, pendant le règne d'Alexis I[er] Comnène, cette hérésie avait fait son apparition dans l'empire [3]. Les mesures de rigueur décrétées par le basileus n'avaient servi à rien et, malgré les condamnations prononcées, les propagateurs de la nouvelle doctrine n'avaient point cessé de recruter des adhérents; nous verrons qu'ils avaient su faire de nouveaux adeptes jusque dans le clergé instruit de la capitale [4]. Déjà, le 20 août 1143, nous trouvons trace des progrès des Bogomiles et voyons déposer par le synode, comme intrus et entachés d'hérésie l'évêque de Sosandra, Clément, et l'évêque de Balblon, Léon [5]. Peu après l'élection de Kourkouas, une nouvelle affaire éclata, dont les conséquences devaient être bien plus importantes, ce fut celle du moine Niphon, auquel on reprochait de prêcher la doctrine condamnée [6].

La personnalité de Niphon demeure pour nous enveloppée

1. Michel est surnommé l'Oxitès à cause du lieu où il est né; cf. Pargoire, *Les monastères de Saint-Ignace*, *Viz. Vremennik*, t. VII (1902), p. 82-83.

2. Nikétas Choniatès et Kinnamos, *loc. cit.* Michel fut en relations épistolaires avec Tzetzès, Tzetzès, *Epist.*, n° 30.

3. Cf. mon *Alexis I[er] Comnène*, p. 319. Le fondateur de la secte paraît avoir été le pope Bogomile qui vécut sous le tzar bulgare Pierre (927-968); sur les origines de cette hérésie et son développement, cf. Léger, *L'hérésie des Bogomiles en Bosnie et en Bulgarie au moyen âge*, dans *Revue des Questions histo-riques*, t. VIII (1870), p. 487 et sq.

4. Cf. Tafel, *Eustathii Thessalonicensis opuscula*, *Oraison funèbre de Manuel*, c. 36, et Nicolas de Méthone, dans Déméiracopoulos, *Bibliotheca ecclesiastica*, Leipsig, 1866, p. 267. Sur l'hérésie des Bogomiles, cf. Porfirii, *Istorii Athona*, Saint-Pétersbourg, 1892, 3ᵉ partie, p. 274 et sq. et p. 861 et sq. (cf. Ouspenskij, *Le synodikon*, pp. 19 et 67 68); Döllinger, *Geschichte der gnotischmanischaïschen Sekten im früheren Mittelalter*, Munich, 1890, p. 34, pour lequel la doctrine des Bogomiles dérive de celle des Euchites. Sur les rapports des Bogomiles avec les Pauliciens, cf. Friedrick, *Der ursprüngliche bei Georgios Monachos nur teilweise erhaltene Bericht über die Paulikianer*, dans les *Sitzb. d. bayer. Akad., phil.-philol. und hist. Klasse*, 1896, p. 103 et sq.

5. Allatius, *De perpetua consensione*, p. 671; cf. sur les noms des deux sièges épiscopaux, Papadopoulos Kerameus, *Viz. Vremennick*, t. II, p. 721.

6. Banduri, *Imperium orientale*, Venise, 1729, p. 635, et Allatius, *De perpetua consensione*, p. 669.

d'obscurité. Kinnamos, qui est pour lui peu bienveillant, traite ce moine d'esprit peu cultivé, quoique, dit il, il eût été, dès sa jeunesse, instruit dans les lettres sacrées. En faveur de Niphon, on peut invoquer l'amitié que lui témoigna plus tard le patriarche Kosmas, amitié dont les conséquences devaient être funestes pour celui-ci. Par deux fois (le 1er octobre 1143 et le 22 février 1144), Niphon comparut devant le synode[1] ; il fut condamné d'abord à être enfermé au monastère de Notre-Dame-de-Belle-Vue[2], puis à la prison[3]. Quelques années après, l'affaire du moine bogomile allait reprendre.

En 1146, Michel Kourkouas abdiqua la dignité patriarcale, car il se reprochait sans cesse d'avoir abandonné la vie paisible du cloître, et ne se pardonnait point de s'être laissé porter aux honneurs[4]. Son successeur fut un diacre de Sainte-Sophie, Kosmas Attikès, originaire d'Egine ; celui-ci, tout pénétré de mysticime, se distinguait par la culture de son esprit, l'intégrité de sa vie, la gravité de sa parole et sa charité envers les malheureux auxquels on le vit plus d'une fois distribuer ses vêtements[5]. Malgré ses vertus, Kosmas ne fit que passer sur le siège patriarcal et, dans sa chute, les questions politiques jouèrent un rôle au moins égal à celui des questions religieuses. Kosmas fut accusé auprès de Manuel de conspirer et de préparer l'avènement du sébastocrator Isaac Comnène, auquel l'unissaient les liens d'une étroite amitié[6]. L'empereur, qui craignait toujours que son frère ne tentât de s'emparer du pouvoir, prêta l'oreille aux accusateurs du patriarche ; mais

1. Allatius, *op. cit.*, pp. 678 et 681.
2. Monastère fondé par Romain III sur une hauteur dominant la Propontide entre le Sigma et le Stoudion, cf. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897, p. 234.
3. L'excommunication majeure fut prononcée contre lui. Banduri, *op. cit.*, p. 635.
4. Kourkouas se retira dans son ancien couvent où il se punit de son amour des grandeurs en recherchant toutes les occasions de faire acte d'humilité ; c'est ainsi qu'on le vit se coucher à la porte de l'église pour se faire marcher sur le corps par tous les moines ses compagnons. Nikétas Choniatès, II, 3, p. 105. Michel Kourkouas est l'auteur d'une catéchèse sur le jeûne du mercredi et du samedi, cf. Gédéon, Μνημεῖα τοῦ χριστιανισμοῦ ἐν ταῖς Καλύδναις νήσοις, dans Ἐκκλησ. Ἀλήθεια, t. IV, p. 6.
5. Kinnamos, II, 10, p. 63 et sq. Nikétas Choniatès, II, 3, pp. 105-106.
6. Tous les renseignements sur l'affaire de Kosmas nous sont fournis par Kinnamos et Nikétas Choniatès, *op. cit.* Le premier admet la version officielle ; le second est nettement favorable au patriarche.

ceux-ci ne purent fournir aucune preuve de leurs dires. On décida néanmoins de déposer Kosmas et, pour justifier cette mesure, on eut recours à un moyen devenu classique à Byzance : on porta contre lui l'accusation d'hérésie. Le patriarche, soit par mansuétude, soit parce qu'il s'était laissé séduire par la doctrine enseignée, avait adouci le sort de Niphon, le moine bogomile. Celui-ci, remis en liberté, avait pu recommencer à prêcher dans les carrefours, car sur lui s'étendait la protection du patriarche, qui ne se cachait pas pour déclarer que la condamnation portée contre Niphon était injuste. Bien plus, Kosmas, non content de recevoir l'hérétique à sa table, en vint à le loger. On comprend quel parti les ennemis du patriarche purent tirer de ses relations avec un hérétique. C'était, en effet, un étrange spectacle pour les Byzantins, étrangers pour la plupart à toute indépendance d'esprit et habitués à considérer la liberté de la spéculation philosophique comme étroitement limitée par l'autorité de l'Ecriture et des Pères, que de voir le plus haut représentant de l'autorité religieuse pactiser ouvertement avec le propagateur de doctrines régulièrement condamnées [1].

Bien qu'averti, à diverses reprises, des menées de ses ennemis Kosmas se refusa à modifier son attitude ; il se compromit tout à fait quand l'empereur donna l'ordre de reconduire Niphon en prison. L'arrestation venait d'avoir lieu devant Sainte-Sophie, quand on vit tout à coup le patriarche paraître aux portes de l'église et tenter d'arracher le prisonnier à ses gardiens. N'y pouvant réussir, il demanda à grands cris d'être, lui aussi, jeté en prison. Cette attitude de son chef amena dans le clergé des querelles violentes, car il n'est guère douteux que Kosmas n'était pas le seul à avoir cédé à l'attrait des nouvelles doctrines.

Heureux du prétexte qui lui était fourni de frapper un partisan de son frère, Manuel invita le patriarche à comparaître devant le synode. Le 26 février 1147, dans une salle du palais des Blachernes, se réunit l'assemblée chargée de juger Kosmas [2]. L'em-

1. Pour toutes les affaires religieuses, je dois beaucoup à l'article d'Ouspenskij. *Le mouvement théologique à Byzance au XIe et au XIIe siècles*, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe* (sept.-octobre 1891).

2. Banduri, *op. cit.*, p. 635 ; Allatius, *op. cit.*, p. 686. La date, année 1144, est à corriger à l'aide des autres éléments chronologiques qui sont fournis par l'acte.

pereur lui-même la présidait, entouré du César Jean Roger[1], du panhypersébaste Etienne Kontostéphanos[2], du sébaste Constantin l'Ange[3], d'Alexis Comnène, le fils d'Anne et de Nicéphore Bryennios et des deux fils de Maria Comnène, femme de Nicéphore Katakalon, Alexis et Andronic[4]. Puis venaient le grand drongaire Constantin Comnène[5], l'éparque et juge Jean Taronitès[6], Basile Pékoulos, grand questeur et juge du voile et de l'hippodrome, et son collègue Jean Alopès. Les sénateurs assistaient nombreux à cette séance où figuraient une foule de prélats[7].

Les débats du synode furent dirigés par Manuel lui-même, qui discuta longuement avec Niphon[8]. Kosmas déclara qu'il regardait la doctrine de Niphon comme non hérétique et parfaitement orthodoxe. Le principal grief invoqué contre le patriarche était patent ; on lui reprochait de ne pas tenir compte des décisions des synodes ; or, à cet égard, ses rapports avec Niphon ne laissaient aucun doute. Le concile prononça donc la condamnation de Kosmas comme adhérent de la doctrine bogomile et le déclara déchu du patriarcat.

1. Cf. *supra*, p. 215.
2. Cf. *supra*, p. 216.
3. Cf. *supra*, p. 216.
4. Cf. Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 1076.
5. Cf. *supra*, p. 217.
6. Peut-être descendant de la sœur d'Alexis I[er], Maria, mariée à Michel Taronitès, cf. Du Cange, *op. cit.*, p. 272.
7. L'acte de déposition de Kosmas, Allatius, *loc. cit.*, et Banduri, *loc. cit.*, porte les souscriptions suivantes : Constantin, métropolite de Césarée de Cappadoce, Jean, archevêque d'Ephèse et exarque d'Asie, Théophile, métropolite de Cyzique, Jean, métropolite de Nicomédie, Jean, métropolite de Chalcédoine, Grégoire, métropolite de Claudiopolis, Basile, métropolite de Laodicée, N., archevêque de Bizua, Léon, archevêque de Paros, Grégoire Gamalas, archevêque de Carabiza (Arabissos ?), Constantin, archevêque de Gothie, Pierre, métropolite d'Héraclée, Jean, métropolite de Sardes, Léon, métropolite de Nicée, Basile, métropolite de Tyane en Cappadoce, Nicéphore, métropolite de Néo-Césarée, Michel, métropolite d'Antioche de Pisidie, Nicolas, évêque de Nicopolis, Nicéphore, métropolite de Trajanopolis, Constantin, métropolite d'Amastris, Georges, métropolite d'Apamée, Georges, métropolite de Méthymne, Jean, métropolite de Messine, Nicolas, archevêque d'Arcadiopolis, Georges, archevêque de Chio, Théophane, archevêque de Cherson — On remarque dans cette liste le grand nombre des membres du clergé d'Asie ; la plupart, chassés par les Turks, devaient vivre à Constantinople ; de même Jean de Messine est l'archevêque de rite grec qui vit dans la capitale, cf. Pirro, *Sicilia sacra*, t. I, p. 391.
8. Tafel, *Eustathii Thessalon. opera*, *Oraison funèbre de Manuel*, c. 36, cf. Nicolas de Méthone, dans Démétracopoulos, *op. cit.*, p. 267.

Il semble bien que dans toute l'affaire de Kosmas la question politique ait joué un rôle au moins égal à celui de la question de doctrine et que Manuel ait surtout voulu frapper le partisan de son frère. Il est toutefois intéressant de constater que Kosmas, enclin au mysticisme, s'est laissé séduire par la doctrine bogomile et que celle-ci, semble-t-il, a eu des partisans jusque dans les rangs de la famille impériale. Il y a là quelques indices qui nous permettent de saisir, dès le début du règne de Manuel, les préoccupations qui agitaient certains esprits cultivés de l'empire.

A Kosmas, succèda, après un interrègne de dix mois, le 24 décembre 1147, Nicolas Mouzalon, originaire de Chypre[1]. Dès le mois d'avril 1151, le nouveau patriarche dut abdiquer en présence des violentes polémiques qu'avait suscitées son élection, car beaucoup prétendaient que, canoniquement, il n'était pas éligible[2]. Sous son règne, les questions philosophiques paraissent avoir cessé de susciter des troubles ; il en fut de même sous ses successeurs, Théodotos (1151-1153), Néophyte (1153), qui ne firent que passer sur le trône patriarcal[3]. Les choses changèrent sous les pontificats de Constantin IV (1154-1157), et de Luc Chrysobergès (1157-1169)[4] et de nouvelles discussions se produisirent qui agitèrent violemment l'Église grecque. Trois conciles furent réunis, en 1156, 1157 et 1166, pour examiner les doctrines nouvelles.

De tout temps, la société byzantine s'était plu aux discussions théologiques, mais, à l'époque de Manuel, le goût du basileus pour les questions de cet ordre, dans lesquelles il aimait à faire montre de la subtilité de son esprit, créa un véritable engouement[5]. Ce fut une mode de parler théologie ; le monde de la cour rivalisa avec le clergé, et le bas peuple lui-même se passionna pour les questions soulevées. Les théologiens de profession se piquèrent

1. Kinnamos, II, 18, p. 83 ; Leunclavius, *Jus græco-romanum*, t. I, p. 195, et Gédéon, *op. cit.*, p. 354 et sq ; Nicolas Mouzalon est l'auteur d'une *Catena* sur Isaïe, cf. Krumbacher, *Geschichte d. byzantin. Litteratur*, 2e éd., p. 212.

2. Cf. l'ouvrage de Nicolas de Méthone écrit à ce sujet : Περὶ τῆς ἐπὶ τῇ καταστάσει τοῦ πατριάρχου ἀντιλογίας καὶ περὶ ἱεραρχίας, dans Démétracopoulos, *Bibliotheca ecclesiastica*, Leipsig, 1866, p. 266 et sq.

3. Cf. Gédéon,, *op. cit.*, p. 357 et sq.

4. Cf. *Id.*, p. 360. Luc était encore en vie le 19 novembre 1169, cf. Papadopoulos Kérameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. IV, p. 107.

5. Nikétas Choniatès, VII, 5, p. 275.

d'émulation pour trouver des sujets de discussion et se plurent à tirer de l'Ecriture des questions propres à embarrasser leurs adversaires, tandis qu'eux-mêmes apportaient aux problèmes posés des solutions neuves et élégantes, ou, du moins, qu'ils croyaient telles. Il semble qu'à ce point de vue le règne de Manuel Comnène ait été, si l'on peut dire, un temps de véritable débauche théologique.

Parmi les hommes qui prirent une part active à ces discussions philosophiques et dont les opinions hardies ne craignaient pas d'aller à l'encontre des idées reçues, Nikétas Choniatès énumère Hypposiphios de Théopolis, le diacre Sotérichos Panteugénès, élu au siège d'Antioche, Eustathios, évêque de Durazzo, Michel de Thessalonique et Nicéphore Basilakès[1]. Trois de ces personnages nous sont assez bien connus. Michel de Thessalonique fut successivement professeur d'exégèse de l'Evangile à Sainte-Sophie et maître des rétheurs[2]. On a conservé plusieurs des discours qu'il prononça, entre 1150 et 1155, pour célébrer les victoires de Manuel Comnène[3]. Comme Michel, Nicéphore Basilakès était professeur à Sainte-Sophie où il était chargé de commenter les Epîtres de saint Paul. Basilakès connaissait bien l'antiquité et avait étudié notamment Platon et Marc-Aurèle. « J'ai été élevé, écrit-il, dans l'étude des belles-lettres, j'ai puisé à la source de l'antiquité comme à une fontaine, je n'ai pas dédaigné de sacrifier aux muses modernes[4] ». On a de lui plusieurs lettres, une monodie sur la mort de son frère tué pendant la guerre de Sicile, une préface à ses œuvres et quelques discours[5]. Sotérichos Panteugénès appartenait, lui aussi, au clergé de Sainte-Sophie et nous est connu par les actes des conciles de 1156 et de 1157 et par le dialogue où il a exposé sa doctrine[6].

A force de raffinement en matière théologique, on en vint à

1. Nikétas Choniatès, VII, 5, p. 275-276.
2. Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 473.
3. Ed. dans Regel, *Fontes rerum byzantinorum*, t. I, n°s VIII-X.
4. *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1873, p. 128.
5. Krumbacher, *op. cit.*, pp. 473 et 475 ; Neumann, *Griechische Geschichtschreiber*, p. 74 et sq., et Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων (1904), p. 497.
6. Tafel, *Annæ Comnenæ supplementa*, Tubingen, 1832, p. 8 et sq. ; Mai, *Spicilegium*, t. X, p. 3 et sq. ; cf. Dräseke, *Zeitschrift f. wiss. Theologie*, t. XXIX (1886), p. 224, et Sakkelion, Πατμιακὴ βιβλ., Athènes, 1890, p. 328.

aborder les questions qui touchent à l'essence même des dogmes du christianisme ; c'est ainsi que l'on en vint à discuter sur le sens qu'il faut attribuer aux paroles de la liturgie de saint Basile et de saint Jean Chrysostome : « Σὺ εἶ ὁ προσφέρων καὶ προσφερόμενος καὶ προσδεχόμενος. » Les uns soutenaient que le sacrifice de la croix a été offert au Père et au Saint-Esprit, mais non au Verbe qui s'immolait, tandis que les autres, représentants l'orthodoxie, affirmaient que le sacrifice avait été également offert au Fils inséparable des deux autres personnes dans la Trinité[1].

Troublé par les diverses solutions du problème qu'il avait entendues, Constantin, métropolitain de Russie, avant de rejoindre son siège, sollicita l'opinion de l'Église grecque sur la manière dont devaient être comprises les paroles, objet de la discussion. Pour lui répondre, le patriarche convoqua un synode qui se réunit le 26 janvier 1156[2]. Le concile se prononça dans le sens de l'opinion traditionnelle et déclara que le sacrifice vivifiant est offert au Père, au Fils et au Saint-Esprit, qui y participent dans la Trinité des personnes. En présence de la décision synodale, l'évêque de Durazzo fit sa soumission et se rétracta. Les partisans de la doctrine déclarée hérétique furent excommuniés et Michel de Thessalonique fut déposé.

La décision conciliaire ne mit pas fin aux discussions qui avaient été soulevées et, pour défendre les idées qui lui étaient chères, Sotérichos Panteugénès composa, sous forme de dialogue, l'exposé de la doctrine condamnée ; l'agitation reprit de plus belle, si bien que le 12 mai 1157[3], un nouveau concile fut réuni

1. Cf. Ouspenskij, *Le mouvement théologique et philosophique à Byzance au XIe et au XIIe siècle* dans le *Journal du ministère de l'instruction publique russe* (sept.-octobre 1891), p. 294, et Dräseke, *Nikolaos von Methone, Byz. Zeitschrift*, t. I (1892), p. 473.

2. Cf. Migne, P. G., t. CXL, p. 147-150. Assistent au concile : le patriarche de Constantinople, Constantin Nicolas, patriarche de Jérusalem, le grand drongaire Etienne, le grand logariaste Jean, l'asekretis Nicolas Zonaras, le nomophylax et ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν, Théodore Pantechnès et vingt-quatre évêques qu'on ne nomme pas autrement que par le nom de leur siège, Migne, P. G., t. CXL, p. 148. Il est fait allusion à l'affaire des conciles de 1156 et 1157 dans des vers de Prodromos, Papadimitriou, *op. cit.*, *Viz. Vremennik*, t. X, p. 138-139. Dans la notice de Manuel, Gelzer, *Ungedrückte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiæ episcopatuum*, Munich, 1900, p. 585, le métropolite de Kiev figure.

3. Migne, P. L., t. CXL, col. 177 ; le concile se réunit le 12 mai, ind. V = 1157, cf. la note suivante. Le concile se tint sous la présidence de

qui, après une intervention personnelle de Manuel dans la discussion, prononça la condamnation de Sotérichos, auquel on reprocha de s'obstiner, depuis deux années, dans son erreur et d'avoir écrit, sur la question discutée, une œuvre que ses adversaires disaient pleine de bassesse et d'absurdités impies. Avec Sotérichos, fut également condamné Nicéphore Basilakès[1]. Le concile se hâta d'en terminer avec l'affaire qui lui était soumise, car l'empereur était obligé de quitter Constantinople ; en conséquence le procès-verbal de la séance du 12 fut signé le 13. Ce jour-là, Sotérichos s'abstint de paraître à la séance[2]. On le

Manuel, dans une des salles du palais des Blachernes. Aux côtés du basileus, prirent place les deux fils de son frère Andronic, le protovestiarite Jean Comnène et Alexis, ses neveux, Alexis et Jean Kontostéphanos, Jean Cantacuzène, Jean l'Ange (cf. *supra*, p. 219), Constantin et Alexis Paléologue, le sébaste et éparque Andronic Kamatéros, le grand logariaste, sébaste et protonotaire Jean (Poutzès ?), Théodore Stypiotès, protonotaire et chef du kaniklée, le mystique Nicéphore Borbnos, le grand drongaire Jean Makrembolitès, le protoasekretis Nicolas Zonaras, le protocurateur et ἐπὶ τῶν δεήσεων (chargé de recevoir les pétitions), Michel Kamatéros, le protocurateur nomophylax et ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν, Théodore Pantechnès, le protocurateur et phylax Elie Bourtès. Puis venaient les sénateurs et le clergé : le patriarche de Constantinople, Constantin, le patriarche de Jérusalem, Jean, Sotérichos Panteugénès, élu d'Antioche, Jean Comnène, archevêque de Bulgarie (cf. P. G., t. CLX, p. 197), Jean, archevêque de Chypre, les évêques Etienne de Césarée, Jean de Cyzique, Théophylacte de Nicomédie, Jean de Side, Basile de Thessalonique, Constantin de Néocésarée, Kalos de Laodicée, Théodore de Corinthe, Georges d'Athènes, Léon de Mokisos, Basile de Naupacte, Théodore de Philippopoli, Léon d'Andrinople, Georges d'Apamée, Constantin de Corcyre, Nicolas d'Attalia, Jean de Paronaxia, Théodore de Mesembria, Théodore de Bizua, Constantin d'Arcadiopolis, Nikétas de Paros, Jean de Selimbria, Grégoire d'Arabissos, Michel de Lemnos, Acace d'Héraclée, Georges de Patras, Denys d'Hircanie, Constantin de Dalissandos, Léon d'Argos, Jean de Démétriade, Basile d'Arta, X... d'Antandre et X... de Trachalie. La date du concile a donné lieu à de longues discussions, cf. Dräseke, *Zu Nikolaos von Methone*, dans *Z. f. Kirchengeschichte*, t. IX, p. 401 et sq., qui veut placer le concile en 1158 ; Kurtz, *Die gegen Soterichos gerichtete Synode zu Konstantinopel im Jahre 1157*, *Byz. Zeitschrift*, t. XV, p. 599, et Pachali, *Noch einmal die Jahreszahl der II Synode gegen Soterichos Panteugenos*, *ibid.*, t. XIX, p. 46 ; ce dernier place avec raison les deux sessions du concile en 1156 et 1157, cf. *Viz. Vremennik*, t. VI, p. 531, note 1, et *Byz. Zeitschrift*, t. IV, p. 160.

1. Cf. Eustathios de Thessalonique, *op. cit.*, p. 37. Pour le dialogue de Sotérichos, cf. Dräseke, *Hilgenfelds Z. f. wiss. Theologie*, t. XXIX, p. 224 et sq. cf.; Ouspenskij, *Le Synodikon*, p. 22 et sq. Dans Sotérichos, M. Pachali, *Soterichos Panteugenos und Nicolaos von Methone, Zeitschrift f. wiss. Theologie*, t. L (1907), p. 347 et sq., veut voir un réformateur de l'Eglise en avance sur son temps.

2. Migne, P. G., t. CXL, p. 193. Assistent à la séance les mêmes évêques qu'à celle du 12 mai, moins Sotérichos, et plus les évêques : Pierre, métropolite d'Héraclée, Etienne, métropolite d'Ancyre, Léon, métropolite de Nicée, Constantin, métropolite de Chalcédoine, Grégoire, métropolite de Claudiopo-

fit convoquer par le juge du velum, Thomas Haploucheir[1].

On retrouve dans la littérature byzantine de nombreuses traces de l'agitation causée dans les esprits par la doctrine de Sotérichos Panteugénès[2]. Grâce à un ouvrage de Nicolas de Méthone, nous pouvons replacer dans leur vrai jour les idées de Sotérichos. Dans sa réfutation de la doctrine condamnée, Nicolas rattache, sans hésiter, les idées émises par Sotérichos à la doctrine platonicienne[3], et il semble bien que tout le mouvement dont nous venons de parler, soit à rapprocher de celui qu'avait créé, au temps d'Alexis Ier, le philosophe Italos, disciple de Psellos. L'enseignement donné par Italos avait porté ses fruits et, malgré la condamnation prononcée contre lui, la philosophie platonicienne avait continué à être étudiée dans le petit groupe de personnages instruits que réunissait l'école de Sainte-Sophie. Nous avons là un nouvel anneau de la chaîne qui permet de suivre à travers l'histoire de Byzance l'influence de la pensée antique, contre les manifestations de laquelle s'unissent dès leur apparition l'Etat et l'Eglise orthodoxe.

A la discussion des théories de Kosmas et de Sotérichos, l'empereur Manuel prit une part active que les documents nous permettent seulement d'entrevoir; l'affaire de Démétrios de Lampè nous fait mieux connaître les prétentions que le basileus élevait en matière de théologie. Les conciles de 1156 et 1157 ne suffirent point, en effet, à ramener la paix dans l'église de Constantinople et nous constatons que, pendant les années suivantes, les discussions théologiques passionnèrent de nouveau l'opinion publique.

lis, Jean, métropolite d'Amastris, Constantin, métropolite de Patras, Georges, métropolite de Larissa, Basile, évêque de Nicopolis, Michel, métropolite de Méthymne, Georges, évêque de Patara, Migne, P. G., t. CXL, p. 199.

1. Un Michel Haploucheir est, v. 1183, l'auteur d'un poème, cf. Treu, *Michael Haplucheir*, *Byz. Zeitschrift*, t. I, p. 338.

2. Nicolas de Méthone a composé une réfutation de cette doctrine, éd. Démétracopoulos, *op. cit.*, p. 321, et un discours pour féliciter Manuel de son attitude, Λόγος ἐπινίκιος, cf. Dräseke, *op. cit.*, *Byz. Zeitschrift*, t. I, p. 476.

3. Démétracopoulos, *op. cit.*, p. 324. Sur les idées de Nicolas de Méthone sur le platonisme, cf. Dräseke, *op. cit.*, *Byzant. Zeitschrift*, t. I, p. 447. La mode était alors de paraître s'intéresser à la philosophie de Platon; Prodromos a composé une pièce, le *Philoplaton* ou le *Corroyeur*, où il raille cet engouement, cf. Migne, P. G., CXXXIII, p. 1053; cf. également, Michel Akominatos, éd. Lampros, t. I, p. 81.

Vers 1160[1], un certain Démétrios, originaire de Lampè, qui avait eu fréquemment l'occasion de voyager en Allemagne et en Italie, commença à professer une doctrine nouvelle que certains jugèrent subversive, mais que beaucoup d'autres adoptèrent avec enthousiasme[2]. L'objet des discussions soulevées par la théorie de Démétrios portait sur l'interprétation qu'il convient de donner au texte de Jean : « ὁ πατήρ μου μείζων μού ἐστίν. » Mon père est plus grand que moi[3]. « Quel est précisément celui qui est dit ici moindre que le Père? S'agit-il du Christ en tant qu'homme? du Verbe? ou bien du composé théandrique? Et cette parole ne témoigne-t-elle pas de l'infériorité du Fils, de sa subordination et de sa dépendance à l'égard du Père? Selon la réponse donnée, la personne du Christ, et partant son œuvre rédemptrice, changeait complètement d'aspect. Si le Christ est vraiment inférieur au Père, sa personne n'est plus divine, et, au lieu d'être théandrique, son action et son influence ne sont plus que d'ordre moral et plus ou moins humaines[4]. »

Démétrios soutenait qu'il était absurde de prétendre qu'une seule et même personne fût à la fois égale et inférieure au Dieu qui l'a engendrée, tandis que les partisans de l'opinion adverse étaient d'avis que les paroles de Jean s'expliquent en les appliquant seulement à la nature humaine du Christ. Un grand nombre de membres du haut clergé adoptèrent les idées de Démétrios; parmi eux nous connaissons Euthymios, évêque de Néo Patras[5], Christophe métropolite de Myra, Jean métropolite de Larissa, Léon métropolite de Rhodes, Léon métropolite d'Andrinople, Jean métropolite de Thèbes, Nikétas métropolite de Maronäa, Constantin métropolite de Corcyre[6] auxquels il faut ajouter le moine

1. Le concile qui termina ces discussions est de 1166; or, Kinnamos, VI, 2, p. 256, dit que l'agitation a duré six ans.
2. Kinnamos, VI, 2, p. 251.
3. Jean, XIV, 28. Sur cette discussion, cf. Eustathios de Thessalonique, *Oraison funèbre de Manuel*, c. 36, et Eustratiadès, *op. cit.*, p. 56 de l'introduction, cf. les remarques de Kurtz, *Byzant. Zeitschrift*, t. XVII, p. 169.
4. Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires*, *Viz. Vremennik*,, t. XI, p. 466.
5. Il est l'auteur d'un panégyrique de Manuel Comnène, cf. *Byzant. Zeitschrift*, t. VI, p. 446, et Treu, Περὶ Εὐθυμίου Νέων Πατρῶν τοῦ Μαλάκη, dans le Δελτίον, t. V, 1897, p. 197 et sq.
6. Kinnamos, VI, 2, p. 257, parle de Jean, métropolite de Corcyre, et *Le Synodikon*, éd. Ouspenskij, Odessa, 1893, p. 28, de Constantin, métropolite de Cor-

Irénikos et bien d'autres encore. Le patriarche Luc Chrysobergès avait une attitude douteuse, et il semble bien que la tendance du haut clergé, des personnes instruites de la cour et du sénat, ait été d'adhérer à la doctrine nouvelle qui finit par passionner même les gens du peuple [1].

Ainsi soutenu, Démétrios aurait probablement vu consacrer l'orthodoxie de sa doctrine s'il ne s'était heurté à l'opposition irréductible de Manuel Comnène. Celui-ci, pour des raisons qui nous sont inconnues, se montra tout à fait hostile aux idées de Démétrios. Il s'écoula néanmoins un certain temps avant que le basileus ne prît des mesures pour imposer à tous sa manière de voir. Au début, Manuel se borna à discuter longuement avec Démétrios, qu'il faisait venir au palais [2]. Il changea d'attitude quand le propagateur des idées nouvelles lui eut remis un ouvrage où il avait tout au long exposé sa doctrine. Très mal reçu par Manuel, Démétrios n'en continua pas moins à développer en public les conclusions de son œuvre et à voir grossir chaque jour le nombre des membres du clergé qui donnaient leur adhésion à sa doctrine. Kinnamos nous dit qu'il trouvait des disciples non seulement parmi les prêtres et les diacres, mais même parmi les patriarches.

Manuel fut très mortifié, quand il vit le peu de cas que l'on faisait de son opinion en matière théologique, et, au bout de peu de temps, il paraît être intervenu dans la discussion comme dans une affaire personnelle. Il commença par faire appeler au palais les principaux adhérents de la nouvelle doctrine pour discuter isolément avec eux et les amener à changer d'avis. Ce moyen réussit à merveille, et l'on comprend d'autant plus que les fidèles et les membres du clergé qui avaient l'honneur de discuter avec l'empereur se soient empressés en bons courtisans de déclarer que leur auguste contradicteur les avait convertis à ses idées qu'une autre attitude pouvait être dangereuse. Néanmoins, certains personnages se refusèrent à discuter avec Manuel, que plusieurs disaient devoir être condamné comme hérétique, une fois qu'il serait mort. Le

fou. Sur l'erreur de nom commise par Kinnamos, cf. Ouspenskij, *Le mouvement théologique*, etc., p. 310-312.

1. Kinnamos, VI, 2, p. 251 et sq. ; Nikétas Choniatès, VII, 5, p. 275 et sq.

2. Kinnamos, VI, 2, p. 251-252.

seul changement produit par l'intervention du basileus fut que la propagande de Démétrios se fît dès lors secrètement. Manuel, qui croyait avoir étouffé la nouvelle doctrine, apprit un beau jour de la bouche d'Euthymios, évêque de Néo-Patras, ce qui en était réellement; il se montra très mécontent de cette découverte et, tout en annonçant qu'il voulait convaincre non par la force, mais par la seule discussion, il convoqua un concile pour examiner les questions sur lesquelles on n'était point d'accord.

L'histoire du concile a été écrite par Nikétas Akominatos dans son *Trésor de l'Orthodoxie*. Celui-ci au lieu d'insérer purement et simplement les actes conciliaires les a intercalés dans le courant de son récit de telle sorte que son œuvre est excessivement confuse. M. Ouspenskij avait tenté de débrouiller cet enchevêtrement de textes et y avait réussi [1]. Plus récemment, la question a été reprise par le R. P. Petit qui, grâce aux nouveaux documents qu'il a produits, l'a beaucoup éclairée [2]. C'est donc lui que nous prendrons pour guide.

La discussion soulevée par Démétrios était renouvelée des Ariens et le problème en question avait été résolu au cours des longues controverses suscitées par l'arianisme. Aussi, l'abondance des autorités sur lesquelles on pouvait s'appuyer eut-elle pour résultat d'embrouiller les questions au lieu de les éclaircir, car elle permit à chacun des orateurs « d'accumuler pêle-mêle, isolées de leur contexte, toutes les autorités patristiques susceptibles d'être versées au débat. » Le P. Petit a caractérisé très heureusement l'activité du concile dans les termes suivants [3] : « Dans le cas présent, nul ne dénicha plus de textes que l'empereur lui-même et comme une tête couronnée à Byzance plus encore qu'ailleurs ne saurait avoir tort, les théologiens de profession et Dieu sait s'ils abondaient dans la capitale devaient bon gré mal gré se ranger à l'opinion du souverain. » Aussi ces grands débats ne présentent-ils le plus souvent qu'un assez mince intérêt. Quiconque s'avisait de penser autrement que l'empereur était aussitôt taxé

1. Ouspenskij, *op. cit.*, *Journal du ministère de l'instruction publique russe* (septembre-octobre 1891), p. 102 et sq.

2. L. Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires. Viz. Vremennik*, t. XI, p. 465 et sq.

3. *Id.*, p. 467 et sq.

d'hérétique, et, s'il ne revenait à résipiscence, frappé de l'anathème et mis au ban de la société. On conçoit que des théologiens comme Nikétas Akominatos aient éprouvé fort peu de sympathie pour des assemblées synodales où, sous prétexte d'orthodoxie, l'on pouvait voir tous les prélats de l'empire, patriarche en tête, défiler tour à tour au pied du trône présidentiel et y tenir à peu près ce langage : ... « Pour moi, je pense ceci ou cela, mais, quelle que soit mon opinion personnelle, je me range d'avance à l'avis de notre très auguste et très savant autocrate. » Voilà bien l'impression que produit sur l'esprit la lecture des délibérations synodales de 1166. Le débat sur la parole du Christ à peine engagé, clercs, moines, laïcs, empereur, portefaix, tout le monde intervient. « Le Père est plus grand, disait l'un, uniquement parce qu'il est le principe du fils, la cause de son éternelle génération. Nullement, répliquait l'autre, l'infériorité relative du fils ne doit s'entendre que du Fils de l'homme, du Verbe fait chair. Ce n'est point cela, observait un troisième, l'infériorité en question doit bien s'entendre du Verbe lui-même et de sa seule divinité, ce n'est pourtant pas sa génération éternelle qui en est le principe mais bien son abaissement volontaire dans l'incarnation. Un quatrième survenait : Le Christ, disait-il, isolant par la pensée sa nature humaine de sa nature divine a simplement affirmé l'infériorité de la première à l'égard du Père. Espérant mettre tout le monde d'accord, un cinquième prétendait que le Christ dans ce passage n'a eu en vue ni sa génération éternelle, ni son incarnation, ni son abaissement volontaire, ni sa nature humaine, ni rien en un mot de ce qui concerne sa personne elle-même, mais simplement son rôle de médiateur, de représentant de l'humanité. »

Manuel était de ceux qui croyaient que les paroles de Jean s'expliquaient en les appliquant seulement à la nature humaine du Christ ; pour défendre son opinion, il composa un recueil de tous les textes patristiques qui lui étaient favorables. Mais, comme on l'a justement remarqué, ce n'était là qu'une œuvre préparatoire et le plus important aux yeux du basileus « n'était pas tant d'avoir raison que d'amener les autres à penser comme lui [1]. » Ce fut là la tâche du concile de 1166.

1. L. Petit, *op. cit.*, p. 468.

Le mercredi 2 mars, l'assemblée des Pères se réunit dans l'une des salles du palais des Blachernes, dite le Triklinium de Manuel, dont les murs étincelaient de l'or des mosaïques qui représentaient les victoires du basileus régnant [1]. La séance fut présidée par l'empereur entouré des principaux personnages de la famille impériale : le protosébaste Jean Comnène et son frère Alexis [2], Andronic et Alexis Comnène, fils de Jean Vatatzès [3], Jean et Andronic Doukas, cousins du basileus [4], Jean Cantacuzène [5], Constantin Doukas neveu par alliance de Manuel Comnène [6]. Puis venaient les hauts fonctionnaires de l'empire, le sébaste Goudelios Tzikandelès [7], le grand hétériarque Georges Paléologue [8], le sébaste Jean Doukas [9], les vestiarites Alexis Piétraliphe [10], Isaac Doukas [11] et Alexis Roger [12], le vestiariste et chartulaire Andronic Lampardas [13], l'éparque Kamatéros [14], l'akolouthe Isaac [15] et le primicier des Vardariotes Basile Tripsychos [16]. De nombreux membres du clergé entouraient les patriarches de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem [17].

1. Nikétas Choniatès, dans Migne, P. G., t. CXL, p. 236.
2. Cf. *supra*, pp. 217-218.
3. Cf. *supra*, p. 219. Sous Alexis II, Jean Vatatzès, éparque de la Thrace, fut grand domestique, Nikétas Choniatès, *De Alexio Comneno*, p. 318. Outre les deux fils mentionnés ici, Jean Vatatzès eut un autre fils, Manuel, *Id.*, *De Alexio Comneno*, p. 341, et *De Isaacio Angelo*, I, 5, p. 483.
4. Du Cange, *op. cit.*, p. 178.
5. Cf. du Cange, *op. cit.*, p. 202. Il est dit allié de Manuel.
6. Constantin Doukas avait épousé la fille d'une sœur de Manuel, Kinnamos, VI, 6, p. 268.
7. Mentionné par Kinnamos à propos de la deuxième croisade, II, 15, p. 77.
8. Mentionné par Kinnamos, V, 5, p. 215.
9. Il s'agit, sans doute, de Jean Doukas, fils d'Andronic Kamatéros, cf. *supra*, p. 225 : à l'époque de Manuel il y a plusieurs personnages de ce nom, cf. *infra*, p. 649, note 4.
10. Cf. Du Cange, *Notae in Alex.*, éd. Bonn, t. II, p. 507.
11. Ce personnage est inconnu par ailleurs.
12. Sans doute, le fils du César, Jean Roger.
13. Souvent mentionné dans Kinnamos, pp. 260, 271, 273, 274, etc.
14 Ce titre n'est plus alors qu'une dignité, cf. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 507.
15. L'akolouthe commande la garde des Varangiens.
16. Il s'agit des corps fournis par les Turks établis dans la vallée du Vardar.
17. Voici les noms des hauts dignitaires du clergé dont le nom figure au procès-verbal de la séance, Migne, P. G., t. CXL, p. 235 : Luc, patriarche de Constantinople, Athanase, patriarche d'Antioche, Nicéphore, patriarche de Jérusalem, les évêques Michel d'Héraclée, Nikétas d'Amasée, Nikétas de Mélitène, Jean de Gangres, Christophe de Myra, Théodore de Corinthe, Nicolas d'Athènes, Luc de Mokisos, Jean de Crète, Michel de Trébizonde, Jean de Larissa, Basile de

Nikétas nous a conservé le procès-verbal de cette première séance [1]. La plus grande partie de l'assemblée se rallia à l'opinion de l'empereur qui présenta la compilation patristique dont nous avons parlé. L'intervention du patriarche Luc triompha de l'opposition d'un certain nombre de membres du haut clergé. Parmi les opposants figurent les évêques de Myra, de Larissa, de Corfou, de Corinthe, de Rhodes, d'Athènes et de Néo-Patras, puis le maître des rhéteurs, le grand skeuophylax Jean Pantechnès et le kastrinsios Samuel qui finirent par adhérer à l'opinion du concile. Le procès-verbal de cette séance fut signé par l'empereur qui fit suivre sa signature d'un long commentaire [2]. Le 6 mai, une nouvelle séance fut tenue pour signer le procès-verbal, approuver et enregistrer la déclaration impériale [3]. Cette séance paraît avoir été beaucoup plus solennelle que la précédente à en juger par le nombre des membres de la famille impériale, des fonctionnaires et des clercs qui y assistèrent [4].

Philippopoli, Léon de Rhodes, Jean de Philippes, Léon d'Andrinople, Georges d'Hiérapolis, Pothos de Mitylène, Euthymios de Néo-Patras, Constantin d'Euchaïtes, Jean d'Amastris, Jean de Thèbes, Théodore de Serres, Jean d'Aenos, Léon de Dristra (il figure parmi les correspondants de Tzetzès, Hart, *op. cit.*, p. 42), Constantin de Corcyre, Michel d'Abydos, Nicolas de Méthymne, Nikétas de Lacédémone, Théodore de Mésembria, Nikétas de Maronâa, Constantin d'Arcadiopolis, Nicolas de Paros, Isaac de Proichonnesos, Théodoulos de Selimbria, Jean de Derkos et Etienne d'Anchiale. L'éditeur a fait figurer dans la traduction latine les noms des évêques Basile de Cyzique et de Michel de Nicomédie qui ne figurent pas dans le texte grec. Ces deux personnages ont assisté seulement à la séance du 6 mars.

1. Migne. P. G., t. CXL, p. 236 et sq.; cf. Petit, *op, cit.*, p. 468 et sq.

2. Migne, P. G., t. CXL. p. 252.

3. Sur la chronologie de ces assemblées, cf. Petit, *op. cit.*, p. 469.

4. Manuel est entouré, Migne, P. G., t. CXL, p. 252, du prince hongrois Béla, de Jean et Alexis Comnène, fils du sébastocrator Alexis, de Jean Doukas, fils du sébastocrator Andronic Comnène, d'Andronic, fils du César (Jean Roger), de Jean et Alexis Kontostéphanos, des fils de Jean Vatatzès, Andronic et Alexis, de Jean Doukas, fils de Nicéphore Bryennios, d'Alexis Comnène, fils du panhypersébaste, des quatre fils de Constantin l'Ange, Jean, Andronic, Alexis et Isaac, de Jean Cantacuzène et Constantin Doukas, de Joseph Bryennios (cf. Du Cange, *op. cit.*, p. 180), de Jean Arabantinos, allié à la famille impériale.

Les dignitaires dont les noms suivent assistent à cette séance : Le protosébaste Léon Kamatéros, le pansébaste Alexis Branas, le pansébaste Goudelios Tzikandelès, le pansébaste Alexis Comnène, le grand hétériarque Georges Paléologue, les pansébastes Constantin et Alexis Paléologue, le grand drongaire Andronic Kamatéros, le pansébaste Jean Kontostéphanos, le protonotaire Basile Kamatéros, le protonobilissime Michel l'Ange, le logothète du drome et orphanotrophe Michel Hagiothéodoritès, le chef du kaniklée Jean Kamatéros, le protoasecretis Makrembolitès, l'éparque Basile Kamatéros, le préposé aux

Le décret signé dans cette séance du 6 fut promulgué le 13 mars, jour où l'on célébrait cette année la fête de l'Orthodoxie instituée en mémoire du rétablissement des images. Un peu après le 6, furent consacrés les évêques de Néo-Césarée et d'Ikonium qui durent donner leur adhésion au décret impérial [1].

Celui-ci fut accueilli par une violente opposition, à la tête de laquelle se trouvait le grand skeuophylax de Sainte-Sophie, Jean Pantechnès [2]. On reprochait surtout au décret l'ambiguïté de ses termes. Cette opposition décida Manuel à réunir de nouveau le synode au palais ; cette assemblée eut lieu entre le 13 et le 20 mars [3]. Elle décida, après une nouvelle délibération, qu'un formulaire serait établi et qu'on le ferait signer par les opposants. Toutes ces professions de foi signées furent ajoutées au protocole patriarcal. Il semble que l'empereur ait assisté à la réunion où fut rédigé le formulaire qui fut ensuite transporté au palais patriarcal pour y être soumis à la signature [4].

Un des opposants, le kastrinsios Samuel, ayant fait suivre sa signature d'une formule qui en détruisait l'effet, on le contraignit à se rétracter et l'on inséra un nouvel article au synodikon : τοῖς ἀποβαλλομένοις τὰς τῶν ἁγίων πατέρων φωνάς [5].

Le 4 avril, l'édit de Manuel fut enregistré [6] ; puis, le 6, dans un procès-verbal plus solennel, on enregistra l'édit et la rétractation de Samuel [7]. On délibéra alors sur la peine à infliger au métropolite de Nicée, Georges, qui était tombé dans l'erreur. L'assemblée

pétitions Michel Kamatéros, l'akolouthe Isaac, le primicier des Vardariotes Basile Trypsichos, le questeur de Mangane Georges, Théodore Pantechnès, les protocuropolates Georges Skylitzès et Jean Karinitès, les juges du voile et de l'hippodrome Georges Spliniarios, Constantin Mesaritès, Thomas Haploucheir et Léon Monastiriotès.

Les membres du clergé étaient également plus nombreux qu'à la précédente assemblée. Parmi les nouveaux venus nous relevons les noms des évêques Etienne de Césarée de Cappadoce, Georges de Nicée, Constantin de Chalcédoine, Léon de Carie, Basile de Cysique, Michel de Nicomédie, Michel de Durazzo, Constantin de Smyrne, Constantin de Paronaxia, Théodore de Bizua, Démétrios de Nisch, Jean, archevêque de Gothie.

1. Migne, P. G., t. CXL, p. 261.
2. *Id.*, p. 269.
3. Cf. Petit, *op. cit.*, p. 470.
4. Migne, P. G., t. CXL, p. 265.
5. *Id.*, p. 269.
6. *Id.*, p. 273 et sq. ; cf. Petit, *op. cit.*, p. 471.
7. Migne, P. G., t. CXL, p. 277 ; cf. Petit, *loc. cit.* Les actes du Concile sont incomplets.

remit cette affaire à une séance ultérieure qui se tint le 14 [1]. Georges fut reconnu coupable, mais on ne prit encore aucune décision. La sentence fut prononcée dans une réunion qui eut lieu le 6 mai [2]. Georges, qui avait entre temps fait sa soumission et sollicité la miséricorde de l'empereur, fut condamné à un an de suspense [3].

L'affaire n'en resta pas là et les questions controversées continuèrent à agiter les provinces, comme le prouve le fait que, en juillet et août 1167, le métropolite d'Ephèse, Nicolas, fit signer aux évêques de sa province le décret promulgué l'année précédente [4].

A Constantinople même, les débats se rouvrirent après la mort du patriarche Luc (1169), sous le pontificat de son successeur Michel d'Anchiale (1169-1177), à l'instigation du métropolite de Corcyre Constantin et du moine Jean Irénikos [5]. Constantin reprocha âprement au patriarche défunt son attitude et le traita d'hérétique. Pour calmer l'effervescence que produisirent ces accusations, Manuel réunit dans le Triklinium du palais des Blachernes, le 30 janvier 1190, une nouvelle assemblée qui déposa Constantin [6]. Le 20 février une autre assemblée le déclara ana-

1. Migne, P. G., t. CXL, p. 277.
2. *Id.*. p. 276.
3. *Id.*, p. 277.
4. Cet acte est publié par Petit, *op. cit.*, p. 477-478, cf. *id.*, p. 472.
5. Cf. l'acte du 30 janvier 1170, publié par Petit, *op. cit.*, p. 479, cf. *id.*, p. 474.
6. Le procès-verbal nomme comme ayant assisté au synode aux côtés de Manuel : Jean Comnène, Alexis Kontostéphanos, Andronic Comnène, fils de Théodore Vatatzès, Jean Cantacuzène, Constantin Doukas, Jean Doukas, grand hétériarque, le grand drongaire Andronic Kamatéros, le logothète du drome et orphanotrophe Michel Hagiothéodoritès, l'éparque Basile Kamatéros, Théodore Pantechnès, premier juge, le logariaste Andronic de Cappadoce, Georges de Mangane, questeur, Basile Tripsychos. Les membres du clergé qui souscrivent sont Michel, patriarche de Constantinople, Nicéphore, patriarche de Jérusalem, Constantin, archevêque de Bulgarie, Jean, archevêque de Chypre, Etienne, archevêque de Césarée, les métropolites Michel d'Héraclée, Jean de Cyzique, Michel de Nicomédie, Constantin de Chalcédoine, Léon d'Amasée, Nikétas de Mélitène, Jean de Claudiopolis, Basile de Néocésarée, Christophe de Myra, Jean de Laodicée, Jean d'Ikonium, Constantin de Pamphylie, Luc de Mokisos, Jean de Crète, Basile de Philippopoli, l'évêque d'Andrinople Léon, les métropolites Georges d'Hiérapolis, Constantin de Smyrne, Pothos de Mitylène, Constantin d'Euchaïtes, Jean d'Amastris, Euthyme de Néo-Patras, Basile de Madytos, Jean de Thèbes, N. de Dristra, Nicéphore de Naziance, Michel d'Abydos, Théodore de Méthymne, Basile de Mesembria, Nicéphore de

thème[1]. Le dimanche 22 février, jour de la fête de l'Orthodoxie, l'anathème fut solennellement promulgué[2].

Entre temps, le 18 février 1170, une séance synodale était consacrée au moine Jean Irénikos, que l'on qualifiait de faux pacifique[3]. A la suite des décisions du concile de 1166, Jean s'était retiré au monastère de Batala, sur le mont Boradion, près de l'actuelle Kanlidja[4]. Opposé à la définition promulguée par l'assemblée de 1166, Irénikos composa pour la réfuter de volumineux traités ; en même temps, il annonçait au moine Paul, higoumène du couvent de la Trinité sur le Boradion, que les signataires de l'acte conciliaire auraient bientôt à se repentir de leur attitude. Trahi par son confident, Irénikos fut invité à comparaître devant l'empereur et le synode[5]. Là, on dépouilla ses manuscrits et l'on trouva que dans une de ses œuvres l'accusé soutenait la théorie que la parole du Christ « Mon Père est plus grand que Moi », ne s'expliquait que si l'on admettait que le Christ s'est exprimé en envisageant isolément la nature humaine et en ne tenant aucun compte de la personne divine.

Irénikos, ayant en séance désavoué sa doctrine, on décida de surseoir à la condamnation ; mais, comme il s'obstinait dans son erreur, on l'anathématisa l'année suivante (1171)[6].

L'histoire des démêlés auxquels donna lieu le concile de 1166 ne finit pas avec Manuel Comnène. Les décisions prises sous l'inspiration de celui-ci furent attaquées après lui par le patriarche Michel Autoreianos (1206-1213) qui demanda d'apporter des

Milet, Théodoulos de Selimbria, les archevêques Jean de Cyzique, N. de Maronéa, Constantin d'Arcadiopolis, Romanos d'Apros, Jean d'Ipsala, Nikétas de Messine, Constantin de Brysis, Théodore de Lemnos, Jean de Karpathe, Constantin de Gothie, Jean d'Héraclée, Etienne d'Anchiale, Théodore de Proichonnesos.

1. Petit, *op. cit.*, p. 489. Cette assemblée est moins nombreuse, elle ne comprend que trente-trois évêques.

2. Petit, *op. cit.*, p. 475, cf. Ouspenskij, *Le Synodikon*, p. 28 et sq.

3. Le procès-verbal est édité par Petit, *op. cit.*, p. 490.

4. Cf. Pargoire, *A propos de Boradion*, *Byzant. Zeitschrift*, t. XII, p. 449 et sq.

5. Assistèrent à l'assemblée, Jean Comnène et le protostrator Alexis, Jean Cantacuzène, Michel Gabras, Joseph Bryennios, Michel Hagiothéodoritès, Basile Trypsichos, le patriarche de Constantinople et les archevêques, Etienne de Césarée, Nicolas d'Ephèse, Michel d'Héraclée, Michel de Nicomédie, Luc de Mokisos, Jean de Crète, Théodoulos de Selimbria, Jean de Bizua, Constantin d'Arcadiopolis.

6. Cf. Petit, *op. cit.*, p. 476 ; cf., Ouspenskij, *Le Synodikon*, p. 27.

modifications à certaines propositions patristiques contraires à la tradition. Ces propositions furent défendues par Nicolas Mésaritès qui finit par l'emporter [1].

Pour achever de caractériser l'activité de Manuel Comnène, il nous resterait à raconter les diverses tentatives qu'il fit pour amener l'union entre l'Église grecque et les Églises séparées de Rome et d'Arménie [2]. Nous avons parlé ailleurs des tentatives de rapprochement entre Rome et Byzance [3], car dans ces négociations les questions politiques et religieuses se trouvaient intimement mêlées ; nous n'y reviendrons pas ici, si ce n'est pour dire que le problème de l'union devint un sujet à l'ordre du jour et donna naissance à toute une série d'ouvrages qui furent composés à cette occasion. L'initiative prise par Manuel contribua ainsi indirectement au développement de la littérature théologique. Parmi les auteurs qui discutèrent dans leurs œuvres la question de l'union, nous rappellerons Nicolas de Méthone [4], Basile d'Achrida [5], Nikétas de Maronäa [6], Andronic Kamatéros [7], Nicolas Mouzalon [8], Jean, métropolite de Claudiopolis [9], Michel d'Anchiale patriarche de Constantinople [10], Jean patriarche de Jérusalem [11], Léontios

1. Arsenij, *Niecoego mitropolita Efesscago, XIII veika, neizdannoe doselie proizvedenie,* Moscou, 1893, p. 90, cité d'après Petit, *op. cit.*, p. 477, note. Cf. *Viz. Vremennik,* t. X, p. 679.

2. La plupart des Grecs ne partageaient pas les idées de Manuel à ce sujet, voir dans Démétracopoulos, 'Ορθόδοξος 'Ελλάς, Leipsig, 1872, p. 26 et sq., un épigramme de Georges Skylitzès. Sur ce personnage cf. Petridès, *Deux canons inédits de Georges Skylitzès,* dans la *Viz. Vremennik,* t. X, p. 460 et sq.

3. Cf. *supra,* p. 557 et sq.

4. Son discours sur la procession du Saint-Esprit est édité dans Démétracopoulos, *op. cit.*, p. 359 et sq. Sur Nicolas de Méthone, cf. Hergenröther, *Photios,* t. III, p. 805-806 et Dräseke, *Nikolaos von Methone, Byzant. Zeitschrift,* t. I, p. 438 et sq. Cf. les remarques de E. Kurtz dans son compte-rendu du livre de Arsenij, *Des Neilos Metropoliten von Rhodos vier unedierte Schriften,* Moscou, 1891, dans *Byzant. Zeitschrift,* t. IV, p. 370, note 1.

5. Cf. Schmidt, *Des Basilius aus Achrida bisher unedierte Dialoge* Munich, 1901, p. 14.

6. Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 89.

7. Auteur de la 'Ιερὰ ὁπλοθήκη, éd. fragmentaire dans Allatius, *Græcia orthodoxa,* t. II, p. 287 et sq., cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 90.

8. Krumbacher, *op. cit.*, p. 88, signale un écrit de Mouzalon contre les Latins, Codex. Mosq. Syn. 353.

9. Krumbacher, *op. cit.*, p. 91.

10. *Ibid.*; M. Loparev, *Ob ounialsvié imperatora Manouela Komnena, Viz. Vremennik,* t. XIV, p. 344, a publié un dialogue de Michel d'Anchiale, cf. *supra,* p. 556.

11. Cf. Krumbacher, *loc. cit.*

patriarche de Jérusalem [1]. Aux discussions théologiques soulevées par la question de l'union avec Rome, Manuel Comnène ne demeura pas étranger; rappelons que, dans son œuvre, Andronic Kamatéros nous montre l'empereur discutant lui-même avec les cardinaux envoyés par le pontife romain et qu'Ugo Eteriano témoigne également de l'intérêt pris par Manuel aux débats de cet ordre [2].

La question de l'entente avec l'Église de Rome se rattache étroitement à la lutte de l'empire grec contre Barberousse et prend ainsi un caractère politique nettement accentué; il en est de même des négociations engagées par Manuel pour amener l'union de l'Église arménienne [3] et de l'Église syrienne à l'Église grecque et aussi du débat soulevé par l'empereur à propos du dieu des Musulmans. Dans toutes ces discussions le côté politique joue un

1. Krumbacher, *loc. cit.*

2. Migne, P. L., t. CCII, p. 233; cf. Hergenröther, *op. cit.*, t. III, pp. 807 et 810-814.

3. Le Concile de Chalcédoine, en 451, ne fut point reconnu par l'église armé nienne qui, dans le concile réuni à Vagharchapat (491) par le katholikos Papken, en condamna les décisions. C'est à partir de ce moment que la doctrine monophysite a été adoptée officiellement par l'église arménienne (cf. Ter Mikélian, *op. cit.*, p. 47 et sq.). A partir du VIIe siècle, l'église grecque tenta à diverses reprises de ramener les Arméniens à l'unité. Nous ne mentionnerons que les tentatives particulièrement importantes d'Héraclius (*Id.*, p. 61 et sq., cf. G. Owsepian, *Die Entstehungsgeschichte des Monothelismus*, Leipsig, 1897, 8°, c. IV), du patriarche Germain I (Mai, *Nova patrum bibliotheca*, t. II, p. 587 et sq., cf. Hergenröther, *Photius*, t. I, p. 480 et Ter Mikelian, *op. cit.*, p. 73) et de Photius (Mai, *Spicilegium*, t. I, p. 449, Hergenröther, *op. cit.*, t. I, p. 482. Papadopoulos Kerameus, *Recueil de la société orthodoxe de Palestine*, fasc. XXI, 8°, Saint-Pétersbourg, 1892, p. 179, a édité la version arménienne de la correspondance d'Aschot et de Photius, cf. du même *Recueil de documents grecs et latins relatifs à l'histoire du patriarche Photius*, Saint-Pétersbourg, 1899, p. 36 et sq). Au temps de Romain Diogénès, le basileus est regardé par les Arméniens comme leur ennemi et ceux-ci célèbrent sa défaite par les Musulmans (Mathieu d'Edesse, éd. Dulaurier, Bibliothèque arménienne, p. 166 et sq.). A l'époque d'Alexis Ier Comnène, nous trouvons de nombreux Arméniens dans la région de Philippopoli; il y a même dans cette ville un couvent arménien. Alexis Ier prononça contre les Arméniens un discours (Pappadopoulos Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. I, Saint-Pétersbourg, 1891, p. 116 et sq.) et la réfutation de leur doctrine inspira un des livres de l'ouvrage d'Euthymios Zigabènos (Migne, P. G., t. CXXX, p. 1173 et sq.). A l'époque de Manuel, Andronic Kamatéros traita ce même sujet dans sa Ἱερὰ Ὁπλοθήκη (Cf. Krumbacher, *Geschichte der byzantin. Litteratur*, 2e éd, p. 90), où il représente Manuel discutant avec l'arménien Pierre (Hergenröther, *op. cit.*, t. III, p. 814) : Jean de Claudiopolis (Cod. Ath. 3733, cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 91) aborda le même sujet. Cf. également Michel Akominatos, éd. Lampros, t. I, p. 91.

rôle considérable et il semble bien que l'on puisse dire que Manuel, persuadé que seule l'unité de la foi pouvait assurer l'unité de l'empire et sa conservation, s'est efforcé d'amener l'union des Églises arméniennes et syriennes avec l'Église grecque et de faciliter l'entrée des Musulmans dans l'Église orthodoxe.

L'extension de l'empire byzantin vers l'est et le rétablissement de l'autorité impériale en Cilicie suffisent à expliquer l'intérêt que Manuel apporta à la question arménienne et syrienne. En faisant l'union, l'empereur espérait certainement rattacher plus étroitement à Byzance la population d'une région particulièrement exposée à subir l'influence des ennemis de l'empire.

Les premières négociations commencèrent, à la suite d'une entrevue qu'Alexis Axouch, duc de Cilicie, eut à Mopsueste avec Nersès, frère du katholikos Grégoire (1165)[1]. Axouch ayant demandé sur quels points portaient les divergences entre l'Église orthodoxe et l'Église arménienne, Nersès lui répondit d'abord verbalement, puis lui remit ensuite un exposé écrit de la doctrine arménienne et de ses dogmes fondamentaux[2]. Alexis Axouch fit part à Manuel de ses entretiens avec Nersès. Il dut faire connaître à son maître quel esprit conciliant animait le frère du katholikos; aussi le basileus, saisissant l'occasion, entra-t-il en rapport avec Grégoire. Par l'intermédiaire d'un certain Christophe, il adressa au patriarche arménien une lettre par laquelle il le priait d'envoyer son frère, Nersès, à Constantinople pour y traiter de la réunion des Églises[3]. Quand cette lettre arriva, Grégoire était mort et ce fut Nersès lui-même qui, devenu patriarche, répondit à l'empereur en l'assurant de son désir d'arriver à une entente et en lui envoyant un exposé de la doctrine de son Église[4].

1. Cf. la lettre de Nersès à Axouch dans Cappelletti, *Nerses Clajensis opera*, Venise, 1832, 2 vol. 8°, t. I, p. 173. La lettre a été reproduite avec quelques modifications par Guiragos de Kantzag, trad. Brosset, Saint Pétersbourg, 1870, p. 63 et sq. et Appendice, p. 195. D'après Ter Mikelian, *op. cit.*, p. 88, Nersès n'aurait ici fait que copier un de ses ouvrages, écrit en 1150.

2. Cappeletti, *loc. cit.*

3. Le nom de Christophe est fourni par la version arménienne de Michel le Syrien, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p, 366. Il est fait allusion à la lettre de Manuel dans la lettre de Nersès, Cappelletti, *op. cit.*, t. I, p. 196.

4. Cf. la lettre de Nersès, Cappelletti, *op. cit.*, t. I, p. 195 et sq , et la profession de foi alors adressée à Manuel, *ibid.*, p. 205 et sq.

Au reçu de la lettre patriarcale, Manuel se décida à pousser plus avant les négociations et envoya au katholikos pour traiter de la question de l'union, le théologien Théorianos et Jean Atmanos, abbé du monastère arménien de Philippopoli [1]. Ceux-ci durent partir de Constantinople en novembre 1169 [2]. Le choix de Théorianos comme négociateur paraît avoir été heureux, car, dans divers passages de ses œuvres, celui-ci fait preuve d'idées larges et se montre très éloigné de tout fanatisme [3].

Le 15 mai 1170, la mission byzantine arrivait aux limites de l'empire chez le katholikos [4], auquel Théorianos fit connaître le désir que le basileus avait de travailler à l'union de l'Église grecque avec l'Église arménienne et aussi, s'il était possible, avec l'Église syrienne [5]. Il se trouvait justement que le patriarche de cette dernière, l'illustre historien Michel, élu depuis peu, entretenait avec le katholikos les meilleures relations [6]. Informé par les soins de Nersès de l'arrivée des envoyés de Manuel, Michel envoya un théologien qui assista aux discussions [7].

Les conférences durèrent plusieurs jours ; Nersès les présida, entouré d'un assez grand nombre d'évêques arméniens [8]. Comme base de discussion, on prit l'exposé envoyé par Nersès à Manuel [9]. On examina les questions dogmatiques qui séparaient les deux Églises et aussi certaines questions de rite. Outre la question des deux natures et des deux volontés dans la personne du Christ, qui était la question fondamentale, on aborda quelques-uns des points secondaires sur lesquels les deux Églises différaient d'opinion. Les Grecs reprochaient aux Arméniens de se servir

1. Cf. Théorianos, Migne, P. G., t. CXXXIII, pp. 120 et 213, et Nersès dans Cappelletti, *op. cit.*, p. 231.

2. La lettre de Manuel au katholikos est datée de novembre, indiction III.

3. Cf. Théorianos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 297, note 43.

4. *Id.*, p. 121. Le katholikos était, sans doute, à Hromgla.

5. Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 366-367. La lettre de Nersès, que donne ici Michel, est conforme à celle publiée par Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. II, p. 364 ; elle est à distinguer de la lettre publiée par Cappelletti, *op. cit.*, t. I, p. 248.

6. Cf. la lettre de Nersès à Manuel, Cappelletti, *op. cit.*, t. I, p. 202,

7. Michel le Syrien, version arménienne, *loc. cit.*, p. 368. Ce théologien, Jean, assista aux conférences sans y prendre part, cf. Théorianos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 172.

8. Théorianos, *loc. cit.*, pp. 148 et 165.

9. Théorianos, *loc. cit.*, p. 124.

dans le sacrifice de la messe de pain azyme[1], de ne point mêler l'eau au vin dans le calice[2], de préparer le Saint Chrême avec de l'huile de sésame au lieu d'huile d'olive[3], de compléter la formule du trisagion par une addition qui variait suivant les fêtes et était adressée tour à tour à l'une des personnes divines[4]; de célébrer le même jour les fêtes de Noël et de l'Epiphanie et de célébrer certaines autres fêtes à des dates différentes de celles adoptées par l'Eglise grecque[5].

La question des deux natures et des deux volontés donna lieu aux plus longues discussions; les autres points controversés paraissent avoir été les uns effleurés, les autres passés sous silence. D'après Théorianos, l'entente se fit sur les deux premières questions: au contraire, suivant Michel le Syrien, son représentant aurait triomphé de Théorianos sur tous les points qui furent discutés. Ce témoignage est peu digne de créance, puisque nous savons que l'envoyé syrien refusa de prendre part aux controverses.

A la suite de la conférence, les Syriens rédigèrent leur profession de foi qu'ils firent parvenir à Manuel[6]. De son côté, Nersès écrivit au basileus, comme il en avait été prié, pour préciser certains points de doctrine; à cet exposé théologique, daté du mois d'octobre 1170, il joignit une lettre confidentielle par laquelle il laissait entrevoir les difficultés que l'idée de réunion rencontrait dans son clergé et annonçait que seul un concile pourrait prendre une décision[7].

1. Cf. la lettre de Nersès, Cappelletti, *op. cit.*, t. I, p. 216.
2. Lettre de Nersès, Cappelletti, *op. cit.*, t. I, p. 218.
3. Théorianos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 189.
4. Lettre de Nersès, Cappelleti, *op. cit.*, t. I, p. 224; Théorianos, *loc. cit.*, p. 185.
5. Les Arméniens célébraient la fête de Noël le même jour que celle de l'Epiphanie, par suite de la croyance où ils étaient que le Christ avait été porté par sa mère neuf mois et quelques jours, cf. Théorianos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 181. Sur les autres fêtes, cf. la lettre de Nersès, dans Cappelletti, *op. cit.*, t. I, p. 222 et sq. On trouvera l'indication des points controversés entre les deux églises dans les actes du Concile de Tarse (1196). Mansi, *Concilia*, t. XXII, p. 197 et sq.
6. Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 368.
7. Les deux lettres dans Cappelletti, *op. cit.*, t. I, pp. 205 et 231. La version grecque donnée par Théorianos, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 213, semble avoir fondu les deux pièces en une seule. Sur les craintes soulevées dans le

Une fois mis au courant des résultats de l'ambassade de Théorianos, Manuel décida de continuer les pourparlers et chargea les mêmes envoyés d'une nouvelle mission [1]. Celle-ci partit, en décembre 1171, emportant pour Hromgla une réponse officielle du basileus à laquelle étaient jointes une lettre secrète que l'interprète Michel remit à Nersès et deux lettres du patriarche de Constantinople, Michel [2].

Dans ses lettres, Manuel félicitait Nersès de son orthodoxie et l'invitait à réunir un concile pour y faire discuter officiellement les questions controversées entre les deux Églises. Les négociateurs byzantins se heurtèrent à l'hostilité générale du clergé arménien ; celui-ci avait mal accueilli la nouvelle que des pourparlers étaient engagés avec le basileus et les bruits les plus défavorables à Nersès avaient été mis en circulation [3]. Le katholikos ne voulut pas continuer seul les négociations et s'entoura d'un certain nombre de membres du clergé arménien. Au cours de la discussion, les représentants de Manuel se montrèrent fort maladroits et compromirent inutilement le katholikos en citant ses lettres secrètes à Manuel [4]. Nersès se laissa intimider par l'attitude de son clergé et l'assemblée se montra opposée à la volonté impériale. Les Arméniens se refusèrent même à condamner des erreurs qu'ils n'avaient point partagées, disant que pareille condamnation

clergé arménien, cf. la lettre de Nersès, Cappelletti, *op. cit.*, t. I, p. 246. Cette lettre est, sans doute, postérieure à l'ambassade de 1172 (il est question de trois missions byzantines déjà envoyées), mais il n'est pas douteux que, dès le début, le clergé a été hostile à l'union ; cf. Théorianos, *op. cit.*, pp. 240, 248 et 273.

1. Les lettres de Manuel dans Théorianos, Migne, P. G., t. CXXXIII, pp. 233 et 236, et les lettres du patriarche, *ibid.*, p. 236, il est probable que, comme pour les lettres du basileus, l'une des lettres de Michel était secrète.

2. La date d'après Théorianos, *op. cit.*, p. 232. Les données chronologiques ne sont pas concordantes. L'indiction V, 1171-1172, concorde avec la date d'année 6680 = 1171-1172 : la date de mois est novembre (3e mois de l'année), ce qui nous place en 1171, mais l'année de règne, la 30e, n'est pas exacte. C'est en 1171 qu'Alexis, dont c'est la 2e année de règne, a été associé. C'est à tort que Ter Mikelian, *op. cit.*, p. 97, parle de décembre 1172, l'indiction V et le mois de novembre de l'année 6680 correspondent à 1171. La lettre de Manuel est datée de l'indiction 4, par conséquent elle est antérieure au 1er septembre 1171.

3. Cf. la lettre de Nersès, Cappelletti, *op. cit.*, t. I, p. 246, et voir dans Théorianos, *Disputatio II*, Migne, P. G., t. CXXXIII, p. 248 et sq., l'attitude du clergé arménien.

4. Théorianos, *op. cit.*, p. 248.

paraîtrait un désaveu. Ils repoussèrent également tout changement aux rites ou à la liturgie.

Les ambassadeurs byzantins durent se contenter d'emporter des lettres de Nersès adressées à Manuel et au patriarche[1]. Sans se laisser rebuter par les difficultés, le katholikos assurait ses correspondants de son désir d'arriver à l'union et annonçait qu'il allait chercher à se concilier son clergé.

Avant de retourner à Constantinople, Théorianos chercha à entrer en rapports directs avec le patriarche des Jacobites, Michel, pour lequel il avait une lettre de l'empereur[2]. Il se rendit à Kéçoun, mais, là, il apprit qu'un émir du voisinage avait tendu une embuscade pour s'emparer de sa personne ; il se contenta donc d'écrire au patriarche jacobite. Celui-ci répondit en envoyant la profession de foi de son église et chargea le moine Théodore de discuter avec les Byzantins. Après une inutile conférences à laquelle prit part l'évêque de Kéçoun, les Syriens finirent par promettre qu'ils enverraient eux aussi une mission à Constantinople pour traiter de l'union, dès que les Arméniens en feraient autant[3]. Théorianos n'obtint donc aucun résultat pratique, il n'emporta que des promesses.

Le successeur de Nersès, Grégoire IV Dgha (1173-1193), continua les négociations engagées avec Manuel Comnène auquel il envoya, en 1175, son ancien maître Constantin. Manuel était alors en guerre avec les Musulmans d'Ikonium ; il ne répondit qu'en janvier 1177. Dans sa lettre, il félicitait le katholikos de sa conduite, lui disait qu'il avait trouvé trace dans les livres liturgiques arméniens de la doctrine des deux natures et l'invitait à réunir un synode pour accomplir la réunion que sanctionnerait un concile ou les Pères de l'Église grecque et ceux de l'Église arménienne s'assembleraient. Une lettre du patriarche de Constantinople accompagnait la missive impériale et félicitait Grégoire IV de ses bonnes dispositions[4].

1. Théorianos, *op. cit.*, p. 273; Cappelletti, *op. cit.*, t. I, pp. 241 et 273.

2. Théorianos, *op. cit.*, pp. 277-279, Michel le Syrien, version arménienne, *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 368. Je n'ai pas connu, sur la mission de Théorianos, le chapitre du livre de A. Anninskij, *Istoria Armeniskoi Tzerkovi*, Kichinef, 1900, p. 193 et sq.

3. Théorianos, *op. cit.*, p. 297.

4. Cf. Terr Mikelian, *op. cit.*, p. 100. Ces dernières négociations nous sont

Un synode fut convoqué à Hromgla par Grégoire IV (1179). Cette mesure suscita un violent mécontentement parmi certains membres de l'Eglise arménienne et le katholikos vit aussitôt se dessiner une opposition assez forte à son projet [1]. Il employa vainement la douceur et la violence; il ne put faire triompher sa manière de voir. L'assemblée demeura dans le vague au sujet des concessions demandées par Constantinople [2]. On envoya au basileus la profession de foi de Nersès approuvée par l'assemblée, mais, dans cette lettre, on ne parlait point de concessions et l'on se bornait à rappeler aux chrétiens qu'ils avaient l'obligation de s'aimer les uns les autres. Manuel ne put avoir connaissance de cette lettre que dans les derniers temps de sa vie, car il mourut en 1180. Les pourparlers devaient être repris quelques années plus tard par Isaac l'Ange [3].

Dans les démêlés qu'il eût, vers la fin de sa vie, avec le patriarche Théodose I[er] l'Arménien ou le Boradiote [4] qui, en 1178, avait succédé à Chariton Eugéniotès, Manuel paraît également avoir été inspiré par le désir de réaliser pour tous ses sujets l'unité de croyance. De tout temps, l'empire grec, s'était efforcé pour mieux les assimiler d'amener à l'orthodoxie ceux de ses sujets qui étaient musulmans : nous savons par le *De Cerimoniis* que des conditions spéciales étaient faites aux prisonniers musulmans qui consentaient à embrasser le christianisme [5]; de même, l'Eglise grecque avait entrepris la conversion des Turks établis dans la région du Vardar [6]. Manuel Comnène, fidèle à la tradition impériale, chercha à amener le plus grand nombre possible de conversions de ce genre, jugeant sans doute que la communauté de foi ne pouvait que favoriser la fusion des diverses races habi-

connues par les lettres échangées entre Manuel et le patriarche. Ces lettres ont été publiées à Etzchmiadzin, en 1865. Je n'ai eu connaissance de cette publication que par l'ouvrage de Ter Mikélian.

1. Cf. Ter Mikelian, *op. cit.*, p. 101-103 et la lettre de Grégoire au moine Tutcordi, éditée à Venise en 1865, citée *ibid.*, p. 103.

2. Cf. Ter Mikelian, *op. cit.*, p. 104 et sq.

3. Cf. dans Pappadopoulos Kerameus, *Anecdota hellenica*, Constantinople, 1884, in-4°, p. 59 et et sq., la lettre d'Isaac l'Ange au katholikos.

4 Sur l'origine arménienne de Théodose, cf. Nikétas Choniatès, *De Alexio Comneno*, 12, p. 329; sur son séjour au monastère de Boradion, cf. Petit, *Mont Saint-Auxence* dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. VIII, p. 448.

5. *De cerimoniis*, II, 49.

6. Cf. Rambaud, *L'empire byzantin au x[e] siècle*, p. 276.

tant le territoire byzantin. Les mesures qu'il prescrivit pour faciliter l'abjuration des Musulmans parurent dangereuses au patriarche Théodose, et, de là, naquit le conflit que nous allons raconter. Notre source unique est le récit de Nikétas Choniatès qui ne nous fait que fort imparfaitement connaître la discussion [1].

Dans tous les ouvrages de catéchèse était un anathème contre le dieu des Musulmans et cet anathème se trouvait reproduit sur une table de marbre de Sainte-Sophie [2]; c'est par lui que se terminait la formule que tout Musulman embrassant le christianisme devait prononcer lors de son abjuration [3]. Cet anathème était le suivant : « Καὶ ἐπὶ πᾶσι τούτοις ἀναθεματίζω τὸν θεὸν τοῦ Μωάμεδ, περὶ οὗ λέγει ὅτι αὐτός ἐστι θεὸς εἷς, θεὸς ὁλόσφυρος, οὐκ ἐγέννησεν οὐδὲ ἐγεννήθη οὐδὲ ἐγένετο ὅμοιος αὐτῷ. Et avant tout, j'anathématise le dieu de Mahomet dont il dit qu'il est le dieu unique, le dieu tout entier, qu'il n'a pas engendré et qu'un être semblable à lui n'existe pas [4] ».

1. Nikétas Choniatès, VII, 6, p. 278 et sq.

2. *Id.* On a voulu voir dans l'attitude de Manuel dans cette affaire une manifestation de ses sentiments antireligieux, Sathas, Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη, t. VII, p. κζ'. Heisenberg, *Byz. Zeitschrift*, t. V, p. 171, me paraît avoir justement réfuté cette manière de voir. Il n'y a pas lieu de voir une manifestation antireligieuse de Manuel dans ses démêlés avec Théodose ; avec les divers prédécesseurs de celui-ci, l'empereur a eu des difficultés.

3. E. Montet, *Un rituel d'abjuration des Musulmans dans l'église grecque*, *Revue d'histoire des religions*, t. LIII, p. 155 ; cf. Ebersolt, *Un nouveau manuscrit sur le rituel des Musulmans dans l'église grecque*, *ibid.*, t. LIV, p. 231 et sq.

4. Rappelons la doctrine de l'Eglise définie à Nicée : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant... et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le fils de Dieu, engendré unique du Père, c'est-à-dire de l'essence du Père... engendré et non pas fait, consubstantiel au Père. » Cf. Mgr Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. II, p. 149, Paris, 1907. L'islamisme ne reconnaît qu'un Dieu unique et personnel ; pour lui le Logos n'est que la parole incréée de Dieu ; aussi ses théologiens, confondant le trinithéisme avec le trithéisme, reprochent-ils aux chrétiens d'admettre trois dieux. Sur les discussions entre chrétiens et musulmans relatives à ce sujet cf. W. Gass, *Beiträge z. kirchlichen Litteratur und Dogmengeschichte des griechischen Mittelalters*, t. I, p. 140, Bresslau, 1844. Depuis saint Jean Damascène, cf. P. G., t. XCIV, col. 764 et sq., 1335 et sq., la polémique des Byzantins contre les Musulmans fut fréquente, mais les Grecs étaient d'une ignorance rare quant à la religion des Musulmans ; soit qu'ils ignorassent l'arabe, soit qu'ils ne connussent pas la doctrine musulmane, ils se contentaient le plus souvent de diffamer leurs adversaires auxquels ils reprochaient toutes sortes d'absurdités et d'inepties. Ainsi les mots : « Allahou, assamadou » de la sourate CXII 2 : « c'est un dieu éternel » sont traduits par θεὸς σφυρόπηκτος, σφυρήλατος, ὁλόβολος, ὁλόσφυρος. Cf. A. Palmieri, dans le *Dictionnaire de théologie*, de Vacant, t. III, p. 1836.

De sa propre autorité et avec l'aide des théologiens de la cour, Manuel, jugeant cet anathème blessant pour les Musulmans qui embrassaient le christianisme, composa un décret condamnant ses prédécesseurs et les Pères qui avaient inconsidérément prononcé l'anathème contre le dieu de Mahomet. Ce décret, si habilement rédigé que même les plus instruits pouvaient difficilement apercevoir son opposition avec la doctrine de l'Eglise, fut lu publiquement au palais et reçut l'approbation générale. Seul ou presque seul, le patriarche se rendit compte de l'atteinte portée à l'orthodoxie, et, sur son initiative, un mouvement d'opposition se dessina dans le clergé. Cette résistance à sa volonté irrita profondément le basileus qui, déjà souffrant du mal qui devait l'emporter, était plus facilement enclin à la colère; il accabla d'outrages les opposants et déclara qu'ils étaient les plus sottes gens du monde, L'affaire n'en resta pas là; Manuel fit rédiger un abrégé de son premier décret et convoqua à Damalis, où il se trouvait alors, le patriarche et le clergé pour en entendre la lecture. Ces vénérables personnages à leur arrivée furent reçus par l'un des fonctionnaires du palais, Théodore Mazoukès[1], qui leur annonça que l'empereur trop malade pour les recevoir l'avait chargé de leur faire deux communications : l'une consistait à leur donner lecture du décret impérial, auquel il leur fut ensuite demandé de souscrire; la seconde menaçait, en cas de refus, de la réunion d'un concile auquel le pape serait invité. Après cette lecture, l'archevêque de Thessalonique, Eustathios, prit la parole et en termes violents s'éleva contre la doctrine impériale. Rapportées à Manuel les paroles d'Eustathios excitèrent sa colère et le basileus songea à faire passer en jugement son audacieux contradicteur. L'intervention personnelle du patriarche calma le courroux impérial et obtint que l'archevêque de Thessalonique pourrait s'expliquer, à condition de le faire en termes modérés. Au cours de ces pourparlers le patriarche dut laisser voir à l'empereur que l'opposition à son décret ne serait pas irréductible, s'il consentait à y apporter quelques modifications. Manuel accepta ces conseils. Les évêques réunis à Damalis se séparèrent donc sans avoir rien terminé, mais,

1. A Théodore Mazoukès sont adressées plusieurs lettres de Michel Akominatos, éd. Lambros, pp. 40, 47, 56, 90, 97. Cf. la note de l'éditeur, t. II, p. 563, donnant le *curriculum vitæ* de ce personnage.

dès le lendemain, ils s'assemblèrent de nouveau au palais patriarcal, où le décret impérial fut présenté à leur signature. Là, une nouvelle opposition se manifesta, car certains des termes du décret paraissaient ne pouvoir être approuvés. Après de nombreuses réunions, on arriva enfin à un accord, et le décret, décidant que l'anathème contre le dieu de Mahomet serait rayé des livres de catéchèse et remplacé par un anathème contre Mahomet et sa doctrine, fut approuvé par l'assemblée.

TABLE

DES

NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

contenus dans les t. I et II[1]

A

1. Les caractères romains indiquent les renvois au t. I; les caractères italiques les renvois au t. II.

B

C

E

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

ERRATUM

P. LIV (Bibliographie), l. 15, au lieu de : *den*, lire : *der*.
P. 2, note 5, ligne 4, au lieu de : *conmentatio*, lire : *commentario*.
P. 56, note 2, l. 3, au lieu de : *Crotiæ*, lire : *Croatiæ*.
P. 63, n. 1, l. 2, au lieu de : XVI, lire : XVII.
P. 87, note 2, au lieu de : *Barbara*, lire : *Barbe*.
P. 89, l. 32, au lieu de : *craingnit*, lire : *craignit*.
P. 151, l. 12, au lieu de : *Massoud*, lire : *Maçoud*.
P. 345, note, l. 26-27, au lieu de : *l'un d'eux*, lire : *l'un des ambassadeurs allemands*.
P. 402, l. 13, au lieu de : *Galistch*, lire : *Galitsch*.
P. 549, l. 11, au lieu de : *attention*, lire : *attentions*.

Supplément à l'erratum du tome I

P. 23, l, 18, au lieu de : *Doukas*, lire : *Comnène*.
P. 39, l. 14, au lieu de : *IX*, lire : *VII*.
P. 77, l. 4, au lieu de : *Lambros*, lire : *Lampron*.
P. 188, l. 4, lire : *le comte de Blois, Etienne et Robert*.
P. 222, l. 20, au lieu de : *8 juillet*, lire : *18 juillet*.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Maladie d'Alexis Ier Comnène; intrigues de l'impératrice Irène et d Anne Comnène, p. 1-4. — Fuite et proclamation de Jean Comnène, p. 5-6. — Mort d'Alexis Ier Comnène, p. 7-8. — Nouvelle conspiration d'Anne Comnène et de Nicéphore Bryennios; son échec, p. 7-8. — Jean Comnène; caractère militaire de son règne, p. 8-11. — La famille impériale; l'impératrice Irène-la-hongroise; ses enfants, p. 11-14. — Retraite de la veuve d'Alexis Ier et disgrâce d'Anne Comnène, p. 16-17. — Les frères de Jean Comnène, p. 17-18. — La cour, p. 18-21. — Jean Comnène et l'armée, p. 21-22. — Affaires ecclésiastiques; Chrysomalas, p. 22-23. — Fondations monastiques : le monastère de Notre-Dame-pleine-de-grâce, p. 23-28 ; le monastère du Pantokrator, p. 28-34.

CHAPITRE II

Caractère de la politique extérieure de Jean Comnène, p. 35-36. — Situation de l'empire en 1118; ses voisins, p. 36-42. — Mort de Kilidj Arslan, sultan d'Ikonium; ses fils Schahinschah et Maçoud, p. 42-44. — Maçoud devenu sultan s'étend aux dépens de ses voisins, p. 44-45; il s'attaque aux possessions byzantines et bat Gabras, duc de Trébizonde, p. 46-47. — Première campagne de Jean Comnène qui délivre Laodicée, p. 46-47. — Retour à Constantinople; deuxième campagne contre les Turks; prise de Sozopolis, p. 47-48. — Invasion des Petchénègues; leur défaite, p. 48-51.

CHAPITRE III

Relations de l'empire grec et de la Hongrie, p. 52-56. — Jean Comnène accueille Almos, frère de Coloman, roi de Hongrie, p. 56-57. — Réclamations d'Etienne II, qui envahit l'empire (1128), p. 57-58. — Jean Comnène repousse les Hongrois, p. 59-61. — Examen des divers récits des chroniqueurs, leur caractère général, p. 61-62. — Mort d'Almos; Boritz, fils de Coloman, protégé de Jean Comnène, p. 62-63.

CHAPITRE IV

Règne de Constantin Bodin; rôle de sa femme Jaquinta, p. 65-67. — Les premiers croisés et les Serbes, p. 67-68. — Mort de Bodin, avènement de Dobroslav; intervention

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

pour passer en Italie, p. 333-334. — Roger II cherche à former une coalition européenne contre l'empire grec, p. 334-337. — Opposition de Conrad III, p. 337. — Négociations entre Conrad III et Manuel, p. 337-340. — Conrad III et Eugène III, p. 340-342.

CHAPITRE XIV

Frédéric Barberousse, son hostilité contre l'établissement des Byzantins en Italie, p. 343-344. — Premiers rapports de Manuel Comnène avec Barberousse; échange d'ambassades, p. 344-348. — Guillaume Ier de Sicile propose vainement la paix à Manuel, p. 348-349. — Manuel se décide à agir seul en Italie ; envoi de Michel Paléologue et de Jean Doukas, p. 349-350. — Dernière tentative auprès de Barberousse, p. 350-351. — Paléologue s'entend avec les seigneurs normands révoltés ; premières conquêtes des Byzantins dans l'Italie méridionale, p. 353-358. — Michel Paléologue et Hadrien IV, p. 358-361. — Nouvelles conquêtes des Byzantins, p. 362-367. — Intervention de Guillaume Ier; bataille de Brindisi, p. 367-370. — Echec des négociations avec Barberousse, p. 371-375. — Les Normands à Nègrepont, p. 376-377. — Alexis Axouch à Ancône, p. 378-379. — Traité de paix entre Guillaume Ier et Manuel Comnène, p. 378-381.

CHAPITRE XV

Importance prise par la principauté de Rascie, p. 383-384. — Roger II et les Serbes, p. 384-387. — Manuel Comnène en Serbie (1149), p. 385-386. — Les Serbes et les Hongrois, p. 387-388. — Intervention de Manuel Comnène, p. 388-390. — Déposition de Pervoslav; règne éphémère de Béla ; avènement de Dessa qui prend le nom d'Etienne Némania, p. 392. — Manuel Comnène et Etienne Némania, p. 393-397. — Captivité de ce dernier, p. 397-398.

CHAPITRE XVI

Rivalité de Byzance et de la Hongrie ; intervention de Manuel dans les affaires de Russie, p. 399-401. — Les Hongrois et les Serbes, p. 401-402. — Manuel attaque la Hongrie (1151) ; siège de Semlin ; traité de paix. p. 402-407. — Nouvelle guerre (1152), p. 407. — Andronic Comnène négocie avec le roi de Hongrie ; sa trahison, sa captivité, p. 407-412. — Invasion des Coumans, p. 413-414. — Expédition contre la Hongrie (1156), p. 414-415.

CHAPITRE XVII

Révolte de Thoros, p. 417-420. — Les Musulmans d'Ikonium s'étendent aux dépens des Latins de Syrie, p. 421-422. — Progrès de l'atabek de Mossoul, Nour-ed din, p. 422-424. — Intervention des Byzantins en Orient; ils acquièrent les territoires du comté d'Edesse. p. 424-426. — Andronic Comnène, duc de Cilicie ; son échec, p. 426-429. — Contre Thoros, Manuel fait appel à Maçoud, p. 429-431. — Divisions des émirs musulmans, à la mort de Maçoud, p. 432-435. — Manuel Comnène et Renaud de Chatillon, p. 435-436. — Thoros s'allie à Renaud de Chatillon; expédition de Chypre, p. 437-439. — Baudouin III se rapproche de Manuel Comnène, p. 440-441. — Manuel Comnène en Cilicie (1158), p. 441-443 ; marche sur Antioche, p. 443-444. — Soumission de Renaud

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

Abbeville. — Imprimerie F. PAILLART.

